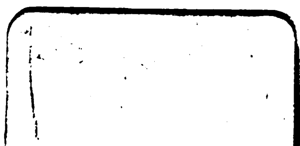

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581763 9

LE

DOCTEUR SERVANS



LE

DOCTEUR SERVANS

Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.

ALEXANDRE DUMAS FILS

LE DOCTEUR

SERVANS

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

1856


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LE

DOCTEUR SERVANS

I.

En 1820, il y avait dans la petite ville de C..., sur les bords du Rhin, un vieux médecin connu sous le nom du docteur Servans.

Ce brave homme habitait avec un seul domestique, à peu près du même âge que lui, une petite maison isolée. Ne croyez pas pour cela que le docteur fût un misanthrope qui repoussât la fréquentation des hommes; n'allez pas croire non plus qu'il fût détesté de ses compatriotes? bien au contraire, le docteur Servans était aimé et vénéré de tous, car jamais, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce fût, quand on était venu le chercher, il n'avait refusé le secours qu'on réclamait de lui.

Les dimanches et les jours de fête il assistait aux saints offices, et il n'y avait pas dans la ville une famille qui ne connût son nom. Il est bien entendu que le pauvre, quand il était malade, pouvait l'envoyer chercher sans crainte, et que le docteur, non-seulement le soignait dans

sa maladie, mais l'aidait dans sa misère ; de sorte que si de temps en temps il n'avait eu quelque riche malade qui payât pour tous, le bonhomme eût couru grand risque de manger la petite fortune qu'il avait et d'en arriver, un jour, à n'avoir plus lui-même de quoi se soigner lorsqu'à son tour il tomberait malade.

Il faut dire, à la honte de notre pauvre humanité, qu'il n'avait pas toujours été récompensé selon ses mérites, et que là où il avait semé la bienfaisance, quelquefois l'ingratitude avait germé.

Avec ses revenus fort restreints et malgré son existence plus qu'économique, le cher homme se trouvait souvent limité dans ses bonnes actions ; car, outre qu'il voulait donner à tous ceux qui souffraient, c'était bien le moins qu'il en gardât un peu pour lui, afin de n'avoir pas lui-même recours à la bienfaisance, vertu qu'on admire fort chez ceux qui la pratiquent, mais que pratiquent peu ceux qui l'admirent.

Il en résulte que les mauvaises natures auxquelles le docteur Servans avait rendu service avaient vu en lui, non pas un envoyé de la Providence qu'elles devaient bénir, mais un bonhomme qu'on pouvait exploiter, et le jour où guéris, les malades de cette sorte avaient dû se remettre au travail, ils avaient continué à garder le lit, trouvant fort agréable de se donner du bon temps aux frais du médecin.

Maître Servans avait bien été pris à ce jeu-là dans le commencement ; mais, outre qu'il était naturellement philosophe, le contact de ces égoïsmes avait fini par l'endurcir, et, quand il était convaincu qu'il avait fait tout

ce qu'il devait faire, et que son malade était guéri, il lui disait impitoyablement : Maintenant vous pouvez travailler. Et il s'en allait à un autre.

Il y avait donc dans la petite ville de C... quelques mauvais garnements qui, arrêtés dans leur spéculation sur la bonté du docteur, calomniaient maître Servans; mais celui-ci paraissait ne rien entendre de ce qu'on disait, ne rien croire de ce qu'on venait lui rapporter et continuait son œuvre de guérison et de charité.

Il y a encore une chose qu'il faut que vous sachiez, c'est que le docteur Servans n'était pas seulement un médecin, c'était encore un observateur, un philosophe, un savant. Il n'était pas de ceux qui concentrent leur intelligence sur un seul point, qui réunissent leurs forces pour un seul but, de ces médecins matérialistes qui ne voient dans l'homme qu'une charpente osseuse, qu'un mécanisme de muscles et de nerfs, et qui réduisent l'âme à la circulation du sang. Non, le docteur Servans avait, avec son scalpel et ses ordonnances, opéré bien des membres gangrenés et chassé bien des maladies, mais il avait avec sa science profonde, sa religion éclairée, guéri bien des esprits malheureux, sauvé bien des âmes entraînées, pansé enfin beaucoup de ces blessures qui ne saignent pas au dehors, qui n'ont de trace que dans un pli du front, et qui rongent le cœur de ceux qui les ont reçues.

Aussi au sentiment de respect et d'admiration qu'on avait dans la petite ville de C... pour le docteur Servans, se mêlait-il un sentiment de superstition et même de crainte chez la plupart de ceux qui connaissaient le docteur. Sans parler de la prédisposition du peuple alle-

mand à croire au fantastique, il est ordinaire que les gens qui ont acquis une grande expérience des choses et des hommes, soit qu'ils aient beaucoup étudié, soit qu'ils aient beaucoup souffert, aient toujours un côté de leur personne incompréhensible pour le vulgaire, qui aime beaucoup mieux croire à un don surnaturel qu'à une lutte et à une volonté. De cette façon, il ne tente pas de sortir de sa sphère étroite, et l'intervention céleste qu'il suppose avoir guidé les gens supérieurs, est pour lui une excuse à son ignorance et à son infériorité.

Il y avait donc des gens dans la ville qui, lorsqu'ils rencontraient le docteur, le saluaient au moins autant par superstition que par respect. Cet homme, dont on citait des merveilles, qui avait rendu à la vie des êtres qu'on croyait appartenir déjà à la mort, qui avait opéré des métamorphoses étranges, comme de faire laborieux, sages et chrétiens des pécheurs paresseux, dissolus et impies; cet homme, enfin, qui, par amour pour son prochain, faisait tant de bien, dans un jour de haine, pouvait faire du mal, et vous comprenez qu'il fallait rester en bonnes relations avec un pareil homme.

Quant au docteur, qui savait cette opinion de certains de ses compatriotes sur son compte, soit que cette opinion lui fût utile pour son influence, soit qu'elle fût vraie, toujours est-il qu'il ne la démentait pas, et que lorsqu'un de ceux que sa grande science étonnait lui disait, en ouvrant des yeux énormes :

— Père Servans, on dit que vous vous occupez de choses fantastiques?

— Qu'on le dise, répétait le docteur en souriant; et

sans plus de détails, il amenait la conversation sur un autre sujet.

Cependant l'existence du médecin ne prêtait en rien à ces suppositions, et il n'y avait de fantastique dans sa maison que la maigreur de son domestique.

En effet, Ivarius, c'était le nom du serviteur de maître Servans, était d'une maigreur peut-être inconnue jusqu'alors.

Il était grand, et sa taille paraissait double à cause de la finesse du corps, des bras et des jambes, un balancement de la partie supérieure était résulté de la flexibilité de toute sa personne, semblable aux peupliers dont la cime est éternellement agitée. Les pieds d'Ivarius étaient trop longs en comparaison même de la taille de leur propriétaire ; on eût dit que le corps, n'osant plus se continuer en ligne perpendiculaire, profitait de l'occasion que lui offraient les pieds de se continuer en ligne horizontale. Ivarius eût pu se gratter le genou sans se baisser, non pas que ses bras s'étendissent disproportionnément, mais il avait au bout des bras des mains dont les doigts secs se mouvaient comme les pattes de ces araignées appelées des faucheux. Toutes les parties du corps qui avaient pu s'étendre s'étaient étendues chez ce singulier personnage. Ainsi le nez et le menton paraissaient être en lutte continuelle, comme si chacun d'eux avait voulu arriver le premier à un point impalpable de l'horizon. Les quelques dents qui habitaient encore la bouche du domestique étaient jaunes et longues ; les yeux, d'une douceur poussée jusqu'à l'humilité, étaient surmontés de sourcils qui étaient destinés à avoir la forme d'accents

circonflexes, si la nature ne s'était plu à user la partie qui tendait aux tempes; la peau du visage, d'un ton de vieux parchemin, était sillonnée en tous sens par des rides sans raison et qu'on n'eût pas retrouvées chez des individus aussi maigres et plus vieux qu'Ivarius; l'oreille était toute petite : pourquoi? la nature s'amuse ainsi à donner une perfection isolée et inutile à un être qu'elle semble avoir voulu disgracier complétement; des cheveux ébouriffés en broussailles rouges surmontaient un front jaune comme l'ivoire et se réunissaient par derrière dans une petite queue étroite, cerclée de taffetas noir.

Cette tête était supportée par un cou maigre, au milieu duquel, dans l'immobilité, ce qu'on appelle la pomme d'Adam, faisait une bosse ; mais, dès qu'Ivarius parlait ou avalait, cette bosse semblait s'animer et courait du haut en bas du col avec une rapidité surprenante.

Donnez à Ivarius des souliers à boucles, des bas couleur cendre, la culotte, le gilet et l'habit vert myrte avec des reflets blancs de vétusté, et vous aurez au physique le personnage complet.

De ce que l'habit complet d'Ivarius était vieux, n'allez pas en conclure que son maître fût avare et lui en refusât un neuf; cela servira seulement à vous apprendre qu'Ivarius était économe, et que son avis à lui, serviteur exceptionnel, était que quand on a un maître qui emploie aussi bien l'argent que le faisait maître Servans, il est inutile de lui en faire dépenser pour une futilité comme un habit.

Cette réflexion vous donne tout de suite un aperçu du

caractère d'Ivarius, et puisque nous avons commencé à esquisser le portrait moral, nous allons l'achever si vous le permettez.

Ivarius était un honnête homme dans toute l'acception du mot. Il y avait si longtemps qu'il était au service de maître Servans, qu'il ne se rappelait plus le temps qui avait précédé son entrée dans la maison du docteur, ou plutôt il lui semblait n'avoir vécu que du jour où il en avait franchi le seuil pour la première fois. Déshérité de famille dès son enfance, sans fortune et sans compensation physique à cet isolement de toutes choses, il avait pris de bonne heure sinon le mépris, du moins la défiance de lui-même, et il en était arrivé à la timidité du caniche.

Le grand regret de sa vie avait toujours été que sa famille ne lui eût pas pu faire donner d'éducation; et lorsqu'on lui proposa une place chez le docteur Servans, qui passait déjà à cette époque pour un savant homme, il se promit bien de mettre ses loisirs à profit et de s'instruire. Chez les natures privilégiées, l'étude et la religion sont les refuges de toute douleur, et Ivarius avait un cœur et des instincts excellents qui lui indiquaient le principe. Quand le pauvre garçon, désenchanté dans ses premières illusions, avait cherché autour de lui sur quoi il pouvait s'appuyer, il n'avait rien trouvé. Une grande rêverie s'était emparée de son âme; mais cette rêverie se traduisait en larmes et en soupirs. Il lui semblait, cependant, que des hommes plus forts, plus savants, avaient souffert comme lui et qu'ils avaient dû traduire leurs souffranees afin d'en faire un enseignement pour

les autres. Il lui semblait que la lecture de ces livres dont il avait bien entendu parler dans sa vie serait l'asile de ses premiers désenchantements, et, une fois chez le docteur Servans, il n'avait plus eu de cesse que la magnifique bibliothèque qu'il devait épousseter tous les matins ne fût intégralement entrée dans le cœur et dans la tête.

Comme nous l'avons déjà dit, ce besoin d'étude n'avait pas été chez Ivarius un principe, mais un résultat. Ivarius était venu au monde avec une dose d'ambition qui ne devait pas le mener fort loin. Il comptait bien laisser aller sa vie dans l'humble chemin où ses parents avaient traîné la leur. Il ne la raisonnait même pas. Son père et sa mère étaient des paysans; il lui semblait tout naturel qu'il fût paysan, qu'il cultivât la terre, et que comme eux il vécût de son travail.

Une injustice du propriétaire de leur petite ferme les avait ruinés, et ils s'étaient faits domestiques pour vivre. Ivarius en avait fait autant, et avait apporté ce qu'il gagnait à ses parents, chez lesquels, dans les temps meilleurs, il avait toujours trouvé le soir sa place à la table et au foyer, alors même qu'il avait passé la journée à ne rien faire. Puis, ses parents étaient morts; Ivarius avait senti le besoin de remplacer par une autre cette double affection qu'il venait de perdre, et il avait fait la cour aux filles de la ville, aux filles de sa condition, bien entendu. Il n'avait pas d'économies; il était maigre, timide, il était loin d'être beau; les filles lui avaient ri au nez, et c'était de fille en fille qu'il était tombé de déception en déception, et que se croyant une victime de la fatalité, il

en était arrivé à vouloir oublier dans une étude assidue les malheurs qui le poursuivaient.

Comme on le comprend bien, quand maître Servans, qui avait cru, en prenant Ivarius, prendre un domestique ordinaire, s'était aperçu, qu'une fois son ouvrage fini, Ivarius se rendait à la bibliothèque, prenait le plus gros livre qu'il pouvait trouver et se sauvait, l'été dans le jardin, l'hiver dans sa chambre avec ce livre, maître Servans s'était mis en grande colère et avait, la première fois qu'il s'en était aperçu, promis au délinquant de le chasser s'il y avait récidive. Mais dès la première fois, Ivarius, en se jetant avec des larmes aux genoux de son maître, lui avait dit que s'il devait ne plus pouvoir lire, il préférait quitter la maison. Le docteur avait aussitôt réfléchi qu'il vaut mieux après tout qu'un domestique lise que d'aller au cabaret, d'autant plus que de cette façon, il l'avait toujours sous la main, et il avait abandonné au studieux valet un rayon de sa bibliothèque auquel depuis longtemps il ne touchait plus, et dont les livres, inutiles maintenant à la science du docteur, devaient servir de base à l'éducation d'Ivarius.

Ivarius baisa les pieds de son maître et resta dans la maison.

Peut-être nous sommes-nous un peu trop appesanti sur le portrait moral d'Ivarius, qui n'est pas destiné à jouer un rôle important dans cette histoire, mais nous avons trouvé un type assez rare, celui d'un homme du peuple qui, au lieu de demander au vin et à la débauche une compensation grossière à ses chagrins et à son infirmité, a cru, sans éducation première et sur les simples conseils

de son cœur, que l'homme, dans quelque classe qu'il soit né, est appelé au même but, et peut, avec sa seule volonté, faire ce que d'autres ont fait avec l'aide de leurs parents et de la fortune, et nous n'avons pu résister au désir de faire connaître ce type à nos lecteurs.

Quelques lignes encore prouveront qu'Ivarius, dans la route qu'il s'était tracée, devait non-seulement se consoler, mais encore aider et consoler les autres.

Quant au docteur Servans, que nous avons négligé pour nous occuper de son intendant, de son ami, car Ivarius, comme on le devine, n'en était pas resté aux simples fonctions de domestique ; quant au docteur Servans, disons-nous, il avait remercié la Providence, qui avait mis sur son chemin un homme comme Ivarius.

Soit habitude, soit volonté, le docteur Servans vivait toujours seul. Dire que le docteur n'avait jamais enfreint cette habitude, n'avait jamais oublié cette volonté, ce serait mentir. Il y avait même dans la ville de C... quelques vieilles clientes du docteur qui eussent pu, bien mieux que nous, donner des détails sur sa vie passée. Mais toutes ces infractions avaient eu lieu sans scandale, et outre que maître Servans passait avec raison pour le meilleur médecin à dix lieues à la ronde, il n'y avait pas non plus à vingt lieues à la ronde un homme aussi aimable que le docteur, malgré son âge. Il avait gardé les bonnes traditions. Il ne faisait pas de l'amour, lui l'homme des théories, cette passion dévastatrice que nous en avons faite. L'amour effacé laissait un doux souvenir dans son cœur, même aux plus orageux temps de sa jeunesse, et

il ne reconnaissait pas à l'amour, si violent qu'il fût, le droit de faire tomber la poudre à la maréchale qui parfumait sa tête, ni de chiffonner les manchettes qui encadraient sa main blanche.

Il consentait à aimer, mais à aimer sans secousses, sans fatigue, sans regret. Il n'était pas de ceux qui s'imposent à une femme et ne permettent à cette femme que l'amour qu'elle a pour eux. Il comprenait le changement et le regardait même comme la preuve d'un esprit original et d'une bonne constitution. Il consentait volontiers à être matérialiste sur ce point, et admettait parfaitement l'influence du sang sur cette folie du cœur qu'on appelle l'amour et sur ce sommeil des sens qu'on nomme la fidélité.

Il ne s'étonnait donc en aucune façon que sa maîtresse le quittât; mais une chose à laquelle il tenait, c'était *qu'elle* restât son amie, que la porte de sa maison lui fût toujours ouverte, que son couvert fût toujours mis à sa table lorsqu'il lui prendrait fantaisie de dîner avec elle, et que dans le cas où le veuvage auquel elle l'avait condamné se continuerait longtemps, elle eût assez de souvenirs du passé pour le consoler un peu de ce veuvage.

Du reste, il était adoré des maris, qui, aveugles, égoïstes ou peu scrupuleux, tenaient à le conserver dans la maison une fois qu'il y avait mis le pied. En effet, à partir de ce jour tout le monde se portait à merveille chez le bienfaisant mari, depuis le chef de la famille jusqu'au bichon de la maîtresse. Et voyez comme il était heureux que la Providence eût limité les passions de Servans, car avec cette science qu'il possédait, il lui eût été

facile de se débarrasser d'un mari jaloux ou de se venger d'une maîtresse infidèle. Heureusement il était et avait toujours été ainsi que nous venons de le dire.

Mais, nous direz-vous, ce n'est pas avec un semblable caractère que Servans pouvait en arriver à cette science des hommes et des choses que vous nous assurez qu'il avait acquise, et pour comprendre, connaître et éviter les passions, il faut les avoir éprouvées soi-même. D'abord je nie ce principe : du moment où l'on a éprouvé les passions, l'expérience qui doit garantir le cœur de leur atteinte devient une expérience inutile. L'homme qui a beaucoup souffert n'est pas sage, il est fatigué, et il n'est pas étonnant que le cœur étant usé, les passions ne le blessent plus. Le sage est celui qui, spectateur des misères et des passions des hommes, en fait son profit, et apprend l'expérience sur le désenchantement des autres, comme les médecins apprennent la vie sur des cadavres inconnus. C'est ce qui était arrivé à Servans à la fois comme médecin et comme homme.

Puis par les déceptions de fortune et d'amour, par les événements du cœur on n'arrive qu'à la science étroite de l'égoïsme, et à l'époque où Servans était jeune encore, de graves événements politiques, de grandes passions humaines avaient posé sous les yeux de ce rêveur solitaire, de ce philosophe ignoré. Les agitations d'un pays, les passions d'un peuple avaient ébranlé le monde entier, et Servans, perdu dans son coin, avait suivi avec intérêt ce grand drame qui se jouait en France, dont Bonaparte était l'auteur, et qui se déroulait aux acclamations d'une nation tumultueuse et au grand étonnement des peuples

attentifs. Servans, l'observateur, le médecin du corps et de l'âme, avait vu dans cet immense cataclysme matière à méditations graves, et il s'était bien promis d'étudier d'un seul coup toutes les passions humaines quand le géant qui emplissait le monde serait tombé et livrerait aux anatomistes le cadavre de sa vie. Comme tous ceux qui n'avaient aucun intérêt dans l'œuvre qui s'accomplissait, Servans en avait prévu le dénoûment, et le jour où Bonaparte devint Napoléon Ier, Servans secoua la tête et cessa de regarder.

Pour lui, l'œuvre était finie, et autant par pitié que par indifférence, il s'en allait avant le dernier acte.

C'était au commencement de ce siècle de grands hommes et de grandes choses, que Servans avait connu Ivarius. Or, par un besoin des contrastes, le docteur s'était amusé à suivre les progrès de cette grande ambition qu'on nommait Bonaparte et de cette volonté qu'on nommait Ivarius; c'était pour lui une étude curieuse et qui semblera peut-être trop minutieuse à quelques-uns de nos lecteurs, que celle de ces deux hommes, l'un sur lequel le monde entier avait les yeux fixés, qui, pour arriver au but, faisait tuer sur son chemin des millions d'hommes; l'autre qui, parti de la dernière classe du peuple, voulait arriver à l'intelligence des plus savants, et qui y arrivait sans avoir eu dans toute sa vie une mauvaise action à se reprocher. Quel était celui des deux dont la vie était le plus utile aux hommes et le plus agréable au Seigneur? Voilà ce que se demandait Servans, et il se répondait: L'un est une grande leçon, l'autre est un bel exemple!

II.

A l'époque où le docteur avait connu Ivarius, en 1800, il avait déjà quarante-cinq ans. Sa vie commençait à s'asseoir, comme on dit, ce qui signifie que, sans avoir été des orages ni même des folies, les quelques amours ou plutôt les quelques liaisons qu'il avait eues commençaient à ne plus tenir grande place dans sa pensée.

L'étude et le travail, avec cette exigence qu'ils font subir aux organisations d'élite, dominaient complétement le médecin.

D'ailleurs, les femmes qu'il avait aimées avaient vieilli comme lui et peut-être plus que lui. L'amour, recommencé avec ses ombres d'autrefois, lui semblait une caricature inutile d'une chose charmante dont il voulait garder le souvenir intact. Quant à des liaisons nouvelles, il lui paraissait niais de vouloir demander à de jeunes femmes ce qu'elles devaient garder pour ceux de leur génération, et bref, l'ami de toutes les femmes, il ne voulait plus être l'amant d'aucune. Il savait vieillir : science qu'on devrait acquérir tous les jours, et qui manque bien souvent à des presque centenaires.

Sa vie s'était donc isolée peu à peu, autant par habitude que par goût. Ce monde élégant et riche qu'il avait

trouvé bon pour lui demander les quelques plaisirs dont il avait brodé sa vie, ce monde superficiel où rien ne durait, ne lui suffisait plus du jour où son existence prenait un caractère vraiment sérieux. Si ses sympathies physiques étaient pour ce monde, ses sympathies morales étaient pour la classe inférieure. Ainsi, le docteur Servans, dans sa jeunesse, n'eût pas voulu d'une maîtresse dans la classe ouvrière, parce qu'avec les amours tissus d'air, il avait besoin que ces amours se promenassent dans des boudoirs de satin et de soie. Il fallait à ses lèvres des mains douces, comme à son cœur des sentiments paresseux. Nous le savons, peu lui importait qu'on ne l'aimât pas, mais il voulait s'entendre dire qu'il était aimé dans les chambres parfumées.

Lui, l'homme du travail intelligent, il n'admettait pas une seconde qu'on puisse avoir même une fantaisie pour une femme dont la main est durcie par un travail quelconque ; puis cette aversion, qui n'était dans le principe qu'affaire de goût, s'était changée en un respect sans bornes pour cette classe qu'il avait étudiée. La jeune fille travaillant pour nourrir son père, la mère travaillant pour nourrir ses enfants, n'étaient plus pour lui des femmes comme celles qu'il avait connues. Si belles qu'elles fussent, leur beauté physique n'était pour le docteur que le complément nécessaire de leur beauté morale, que l'encadrement magnifique d'un saint tableau. Il n'eût pas aimé ces femmes, non plus parce qu'elles étaient vêtues de toile et qu'elles avaient les mains laborieuses, mais parce qu'il lui semblait que cette simplicité même et ce travail quotidien devaient

être les anges gardiens de ces pauvres créatures qui n'ont de bonheur à espérer que dans la famille et la fidélité aux sentiments purs.

Pour l'homme le plus honnête, abstraction faite du côté religieux et moral, être l'amant d'une femme riche est la chose la plus simple et la plus inoffensive. En effet, est-ce prendre quelque chose à une femme que de lui prendre une partie du temps qu'elle consacre à sa toilette ou qu'elle donne à ses plaisirs? Est-ce un crime que de baiser ces blanches mains qui dépensent l'argent sans être forcées de le gagner? Est-ce abuser d'une âme que d'entrer comme distraction dans la vie d'une femme désœuvrée, et en admettant même qu'elle prenne son amant au sérieux, n'a-t-elle pas, le jour où il ne l'aime plus, tous les enchantements du luxe et tous les plaisirs du monde pour se consoler?

Le mari riche, libertin le plus souvent, occupé de ses maîtresses et de ses chevaux, a-t-il le droit, excepté au point de vue de l'honneur, car notre société stupide fait consister l'honneur d'un homme dans le plus ou moins de vertu de sa femme, a-t-il le droit, disons-nous, de maudire sa femme et de s'en venger comme celui qui rapporte chaque soir à la maison le pain des enfants et de la famille gagné à la sueur de toute une journée? Ne prend-on pas plus à celui-ci qu'à celui-là, et les larmes que l'ouvrier versera sur la faute de la femme à laquelle il doit sacrifier sa vie ne sont-elles pas mille fois plus amères que la résolution que prend l'homme du monde ou de ne rien voir, pour éviter le scandale qui retombe sur les enfants, ou de rendre à

sa famille, avec la moitié de sa fortune, la femme qui a sali son nom?

Puis, si les résultats sont affreux pour l'homme du monde, car nous ne voulons par dire que la fortune exclue l'amour réel et le chagrin, ils sont terribles pour l'ouvrier. Celui-ci n'a pas en face de la douleur les conseils et l'appui d'une bonne éducation. Le premier besoin qu'il éprouve devant le chagrin inattendu, c'est le besoin de l'oublier. La prière est insuffisante, car elle est souvent inaccoutumée; le travail du corps est impuissant, car c'est l'esprit qu'il faut distraire, et surexcité par la douleur, le corps ne se fatigue même pas au travail manuel, si acharné qu'il soit; reste l'ivresse et la débauche, dans lesquelles le pauvre martyr se jette avec tous les débordements d'une nature vigoureuse et d'un cœur ulcéré. Une fois le premier anneau de cette chaîne qu'on appelle le travail quotidien rompu, il est impossible de le renouer, et les jours de l'ouvrier jadis laborieux se perdent comme les perles d'un collier dont on brise le fil, qui roulent on ne sait où et qu'on ne retrouve jamais.

C'étaient ces réflexions qui avaient amené le docteur Servans à ce grand amour du peuple qu'il professait hautement et qui le faisait généralement aimer dans la ville. Il encourageait le travail, cet hôte au franc sourire qui ne laisse jamais pleurer ceux qui le reçoivent. Il n'avait pas pour cela cessé de fréquenter le monde qui avait eu ses premières sympathies; seulement l'un pouvait le distraire, l'autre seul pouvait le rendre heureux.

Sa vie, de plus en plus paisible, s'était ainsi continuée dans le bien qu'il essayait de faire et dans la science qu'il s'efforçait d'acquérir. Peu à peu il avait pris plaisir à cet isolement presque total que partageait Ivarius en l'adoucissant. Ivarius, en effet, était complétement métamorphosé. Depuis vingt ans que tous les matins et tous les soirs il s'enfermait avec d'énormes livres qu'il dévorait, il en était arrivé à une science profonde, que son maître, curieux du résultat, avait encouragée de tous ses efforts. La société de ce brave garçon avait donc fini par suffire au docteur Servans, qui avait bientôt cessé de voir en Ivarius un domestique, pour le considérer d'abord comme un élève, puis comme un compagnon, puis comme un ami.

Cependant, Ivarius avait voulu continuer à servir le médecin comme il avait été convenu qu'il le servirait le le jour où, pauvre et ignorant, il avait été reçu par maître Servans.

— Je suis devenu savant, disait-il, mais ce sont là les bénéfices de ma place, et j'ai fait des économies morales au lieu de faire des économies d'argent. C'est à vous que je dois tout, maître, ajoutait-il, et je ne demande pas mieux que vous me traitiez en ami, mais je n'accepte votre amitié qu'à la condition que je remplirai les devoirs pour lesquels vous m'avez pris et que vous me gronderez si je ne les remplis pas comme autrefois.

En effet, Ivarius se levait de grand matin, faisait ce qu'on appelle le ménage, brossait les habits de son maître et lui préparait un déjeuner qu'il partageait toujours avec lui, après quoi ils sortaient ensemble, le plus

souvent pour visiter les malades, qui avaient fini par avoir autant de confiance dans le domestique que dans le maître. Ivarius rentrait toujours le premier pour préparer le dîner, et il était rare que les deux convives ne bussent pas quelque bonne bouteille de vin du Rhin tout en faisant le soir leur partie de cartes ou d'échecs. On se séparait de bonne heure... Ivarius rentrait alors dans sa chambre, que son maître avait dotée d'une grande quantité de livres auxquels Ivarius lui-même avait joint ceux que ses gages, ses étrennes et les quelques bénéfices qu'il faisait de temps en temps en aidant son maître lui avaient permis d'acheter. Les murs avaient disparu sous les livres, les manuscrits, les sphères, les oiseaux empaillés et les instruments de chimie. Ivarius s'asseyait alors dans un grand fauteuil à oreilles, recouvert en cuir jaune; il allumait sa lampe, ôtait son habit pour ne pas l'user *inutilement*, ouvrait à côté de sa lampe un de ses livres *favoris*, et le coude sur sa table, la tête appuyée sur une main, tandis que de l'autre il tournait les feuilles, il restait ainsi jusqu'à une heure ou deux du matin, et souvent même il avait vu le jour faire pâlir sa lampe en riant sur les sombres caractères du livre étudié.

Quant au docteur Servans, au milieu de cette vie si régulière qu'elle fût, il avait fort changé; cependant, il était toujours coquet, mais il n'était naturellement plus jeune, et si le cadre est toujours neuf, le tableau commençait à vieillir, et cependant c'était un charmant vieillard à voir que notre docteur.

Au contraire de la plupart des savants qui semblent avoir secoué sur eux la poudre de leurs livres et avoir

oublié dans l'étude les soins les plus indispensables de la vie, comme nous venons de le dire, le docteur Servans était resté coquet. D'ailleurs, le soin de lui-même était nécessaire à sa profession. C'est déjà bien assez pour un malade de voir venir un vieux médecin, sans que le médecin soit, de plus, sale et mal mis.

Le docteur Servans était ce qu'on peut appeler un vieillard ragoûtant. Il était petit, mais la vieillesse n'avait rien fait perdre à ses membres de leur élégance première. Il avait le pied et la jambe faits comme un abbé de cour, et s'il portait ordinairement des bas chinés bleus, il y avait des jours où il ne pouvait résister à la tentation du bas de soie.

Ses mains étaient blanches et potelées; quant au visage, il était réellement charmant. Des yeux fins et vifs, des dents blanches, un sourire bienveillant et plein de franchise, un menton rose sur lequel la barbe toujours soigneusement rasée laissait des petits tons bleus d'une grande finesse, des joues grassouillettes sur lesquelles se reflétaient dans un gai vermillon une vie tranquille et un estomac conservé sain par une nourriture saine et régulière. Il avait bien sur ce front les rides de l'âge et de l'étude, les cheveux étaient bien blancs là où ils étaient encore; mais l'oreille était petite et ornée d'un anneau d'or, mais la figure était rafraîchie par des ablutions fréquentes qui conservaient la jeunesse au sang; et elle était recouverte d'un chapeau si coquettement posé, le col était emprisonné dans une cravate si blanche d'où s'échappait un jabot si élégant que, nous le répétons, le docteur Servans était un de ces rares vieil-

lards qu'on a du plaisir à voir et que l'on aime vite. Une culotte grise, un habit tantôt rouge foncé, tantôt vert clair, tantôt grenat, un gilet à ramages, une montre à breloques, un fort beau diamant au petit doigt de la main gauche, une canne à pomme de rubis et de turquoises, donnée par un héritier qui croyait devoir remercier le docteur, complétaient l'ensemble de notre héros.

Maintenant, nous avons dit que le docteur Servans et Ivarius commençaient à passer pour s'occuper de sciences surnaturelles.

Nous allons dire comment ce bruit s'était répandu et raconter la circonstance qui fit que l'on donna créance entière à ces bruits.

III.

Un soir, une vieille femme vêtue de noir était venue chercher le docteur Servans.

La pauvre vieille pleurait beaucoup, et, à peine entrée chez le docteur, elle se laissa tomber sur une chaise en criant, au milieu de ses larmes, que sa dernière fille allait mourir.

Le docteur, qui faisait une partie d'échecs avec Ivarius, se leva, mit son habit grenat, prit sa canne et suivit la vieille qui ne cessait de baiser les mains du médecin que pour essuyer ses yeux.

Ivarius, sans déranger les pièces de l'échiquier, prit un livre et attendit.

Ce fut un spectacle étrange que celui qui s'offrit aux yeux du docteur quand il arriva à la maison de la mourante.

Il entra par une grille à chaque côté de laquelle s'élevait un tilleul. On était aux derniers jours de septembre, et une petite pluie fine fouettait le visage de ceux qui étaient forcés de sortir.

Le docteur traversa une cour pavée, et à l'aide d'une lampe fumeuse qu'un enfant apporta à la vieille femme, il distingua une maison de trois étages dont pas une fe-

nêtre n'était éclairée. Le rez-de-chaussée de cette maison était remplacé par un hangar sous lequel des charrettes renversées attendaient les brancards en l'air, puis un couloir dont la lampe, en approchant, ne pouvait sonder les ombres, traversait le dessous de cette maison, et conduisait à une autre porte qui donnait sur une autre rue. Les yeux, habitués peu à peu à l'ombre, distinguaient au milieu de ce couloir une rampe de bois et un escalier dont les marches sales et raboteuses conduisaient dans l'intérieur de la maison, puis enfin, dans le corridor, avant l'escalier, et parallèlement au hangar, une chambre, une loge, un chenil.

Le docteur se dirigeait vers l'escalier, dont la lumière avait fini par indiquer la rampe, quand la vieille femme, lui montrant du doigt la loge, lui dit :

— C'est là.

L'enfant essaya d'ouvrir la porte vitrée et vitreuse de ce taudis, mais il ne put y parvenir, et ce fut la vieille femme qui fit jouer la clef dans la serrure.

— Entrez, maître, dit-elle au docteur.

Celui-ci mit le pied sur la marche qui précédait cette chambre, mais la porte ouverte donnait passage à un air infect qui fit pâlir le médecin et qui le prit à la fois au cœur et à la tête.

— Ah! c'est juste, dit la vieille, vous n'êtes pas habitué comme moi, vous; et, entrant la première, elle alla ouvrir une fenêtre de deux pieds de haut et de large tout au plus, qui donnait sur la cour, et dont la lampe, que l'enfant venait de déposer sur une table, éclairait les châssis sombres et les vitres vertes.

Une bouffée d'air, humide de pluie, rafraîchit un peu la loge, et le docteur, faisant un effort, entra.

C'était lugubre!

Cette chambre s'étendait du point où finissait la cour à l'endroit où commençait l'escalier. Elle était étroite et longue, huit pieds de large sur quinze pieds de profondeur environ.

Du côté qui touchait à l'escalier était une couchette de bois peint, au-dessus du chevet de laquelle une fenêtre condamnée, parallèle à celle que venait d'ouvrir la mère, laissait voir à travers ses verres jaunis les marches de l'escalier dont nous avons parlé.

Sur ce mauvais grabat était une jeune fille de quinze ans environ, dont le corps grêle n'indiquait plus aucune forme sous la mauvaise couverture, et le pauvre châle noir dont elle était recouverte.

Comme l'avait dit sa mère, la pauvre enfant se mourait; un râle sinistre s'échappait de sa gorge, ses cheveux coulaient pour ainsi dire le long de son visage amaigri, et ses yeux ouverts, mais déjà voilés par la mort, semblaient regarder fixement une des sombres solives du plafond.

Accroché à la fenêtre, un Christ en bois penchait la tête comme pour murmurer à la moribonde des mots de consolation, et sur le mur, fixée avec quatre épingles, une lithographie représentant la première communion, et rappelant la date où la mourante avait fait la sienne, était le seul point du mur que la fumée et le mauvais air de ce lieu eussent respecté.

Sur la cheminée, une petite glace entourée de papier

doré et surmontée de branches de buis verdissait quiconque voulait se mirer dedans. Un enfant Jésus en cire rose souriait sous un globe de verre, et le portrait d'un jeune homme en uniforme militaire était accroché au mur, dans un cadre de bois noir.

Un papier tantôt gris, tantôt bleu, tantôt vert, recouvrait quelquefois la muraille ; nous disons quelquefois, car il y avait de larges places où l'humidité avait dévoré le papier, et soit paresse, soit misère, on ne l'avait pas remplacé.

Sur la table où l'enfant avait posé la lampe, traînait un pain, une assiette ébréchée et une fourchette de fer.

Dans la cheminée, un fourneau de terre avec quelques charbons allumés supportait une marmite inclinée dans laquelle bouillait de l'eau ; une tasse avec du miel et du sucre dans une vieille soucoupe complétaient avec une chaise, sur laquelle dormait un gros chat, tout l'ameublement de cette pauvre demeure.

Le docteur était consterné par l'aspect de cette misère.

La vieille femme à peine entrée se laissa tomber sur la chaise, le chat effrayé s'enfuit ; quant à l'enfant, il regardait la mourante avec étonnement et sans oser bouger de place.

Le docteur s'approcha de la jeune fille qui ne fit pas l'ombre d'un mouvement.

La mère leva alors les yeux pour interroger le visage du docteur.

Celui-ci secoua la tête comme un homme qui désespère tout de suite.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé plus tôt? dit-il.

— C'est fini, n'est-ce pas? fit la vieille femme.

Et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues sèches et ridées.

— Non, répondit le docteur, mais...

— Mais ce sera fini bientôt, voilà ce que vous voulez dire.

Il se fit un silence à travers lequel on entendait la respiration rauque de la jeune fille.

— Ma pauvre enfant! s'écria la mère en venant tomber à genoux devant le lit et en couvrant de ses baisers et de ses larmes la main déjà froide de sa fille. Pardonnez-moi, monsieur, continua-t-elle, de vous avoir dérangé pour rien.

— Vous n'avez que cette chambre? dit le docteur.

— Oui.

— Et il n'y en a pas d'autre libre dans la maison.

— Si fait.

— Pourquoi n'en avez-vous pas demandé une pour cette enfant, un air pur lui eût été favorable?

— Je l'ai demandée; mais la propriétaire, qui est une vieille fille et qui n'a jamais eu d'enfant, m'a répondu : C'est vingt thalers par mois; et comme je ne les avais pas, il a bien fallu laisser mourir ma pauvre enfant ici.

— Mais, ma brave femme, votre fille n'est pas encore morte.

— Oh! reprit la vieille en se relevant et en secouant la tête à son tour; oh! je sais bien ce que cette immobilité veut dire. C'est ainsi que les deux autres sont mortes,

voyez-vous; elles ont commencé par tousser, puis les joues ont maigri, les yeux sont devenus caves, l'enrouement et les crachements de sang, les frissons, la fièvre, le lit, le râle et la mort. Il faut un an au plus pour tout cela.

Voilà trois ans que je suis entrée avec trois filles dans cette maison, et voici la dernière.

Et la pauvre femme, chez qui la source des larmes semblait être tarie, s'assit sur le pied du lit sans ajouter une parole et sans oser regarder le visage de la moribonde.

En ce moment, l'enfant qui avait apporté la lampe se mit à tousser; mais, comme il croyait que la jeune fille dormait, il mit sa petite main sur sa bouche pour éteindre le bruit qu'il faisait en toussant, et ne pas la réveiller.

— Pauvre cher, dit la femme en regardant le petit, ça va être ton tour, il n'y a donc que moi qui ne meurt pas ici.

Le vieillard avait les larmes aux yeux.

— Écoutez, ma brave femme, dit-il, vous êtes forte, n'est-ce pas?

— Oh! je sais bien ce que vous m'allez dire, il n'y a pas d'espoir.

— C'est l'air de cette chambre qui tue vos enfants, continua le vieillard, et celui-ci, lui-même, est atteint, ajouta-t-il en regardant l'enfant dont les joues, colorées à la suite de la toux, reprenaient peu à peu leur pâleur maladive.

— Maintenant il va être tout seul avec moi, dit la

vieille femme, je n'aurai plus à m'occuper que de lui, le pauvre chérubin.

Et elle prenait dans ses mains la tête du petit qu'elle embrassait convulsivement.

— Alors, c'est le dernier? demanda le docteur Servans avec un affreux serrement de cœur.

— Oui, répondit la mère d'une voix triste, mais il n'ira pas loin non plus, il a sucé la mort avec le lait de sa mère.

Le docteur regarda la vieille femme.

— Cet enfant n'est pas votre fils? reprit-il.

— Non, c'est le fils de la première qui est morte.

— Et son père?

— Croyez-vous que Dieu ne maudit qu'à moitié? Cet enfant n'a pas de père. Que voulez-vous, quand une fille est malheureuse comme elle l'était, peut-on lui en vouloir de s'être laissée aller à une promesse de bonheur? Quand le père de l'enfant a vu que ma fille était enceinte, il l'a quittée, et nous nous sommes trouvés cinq au lieu de quatre. C'est alors qu'abandonnées, dénuées de tout, nous sommes venus tous quatre louer cette misérable chambre. Nos ressources ont été s'amoindrissant; la propriétaire avait besoin d'une surveillante pour sa maison qui a deux entrées, elle nous a offert ce logement pour rien et six thalers par mois pour surveiller. Nous avons accepté. Il y avait deux lits dans cette chambre que vous voyez; ma fille est accouchée ici, au milieu de cet air infect et humide, sans soins, et c'est elle qui la première s'en est allée en nous recommandant l'enfant, qui avait six mois à cette époque. Les deux sœurs ont hérité de

son lit, et au bout d'un an la seconde tombait malade. Je fis alors coucher celle que vous voyez là avec moi pour laisser ses aises à la pauvre malade, et pour préserver le plus possible de la contagion celle qui restait. La seconde est morte, et j'ai vendu son lit pour payer sa bière. Nous sommes restés trois ; mais la maladie n'a pas tardé à s'emparer de la troisième. Une nourriture de légumes, de pain noir, d'eau malsaine, des nuits d'un sommeil fiévreux passées côte à côte d'une vieille femme, au milieu de l'atmosphère empestée d'une chambre où l'hiver on ne renouvelait jamais l'air pour ne pas avoir froid, et où l'été l'air qui entrait par la fenêtre et par la porte était insuffisant, le souvenir de la mort de ses deux sœurs, le pressentiment d'une mort pareille pour elle-même, c'était plus qu'il n'en fallait pour achever la dernière. Moi seule ai résisté par cette force que Dieu donne aux êtres qui doivent protéger, car cette fois nous n'avions plus qu'un lit, et voilà un mois que je veille ; mais quand elle va être morte, je ne sais pas si j'aurai le courage de me laisser vivre. Quant à l'enfant, soit qu'ayant grandi dans cette misère infecte, sa nature s'y soit habituée, soit que les journées qu'il passe dehors emplissent ses poumons d'assez d'air pur pour que les exhalaisons de cette loge n'aient pas autant d'influence sur lui pendant son sommeil, soit enfin que Dieu me le laisse comme une dernière consolation, le pauvre petit ne s'est pas encore plaint, et il a toussé ce soir pour la première fois.

La vieille se tut, et le vieillard, qui la regardait avec un serrement de cœur horrible, entendait cette respiration rauque de sa fille qui diminuait, comme pour annoncer

que la vie s'en allait peu à peu de ce corps qui n'avait même plus la force de se plaindre.

— Et vous n'avez trouvé personne pour vous aider? reprit le docteur.

— Personne.

— Et votre mari? demanda le vieillard.

— Mort.

— Et ce portrait de soldat?

— C'est le portrait de mon fils.

— Et il n'est pas ici?

— Le pauvre enfant s'était fait soldat pour ne pas rester à ma charge; ça n'a pas été long : la première fois que son régiment a été à l'ennemi, mon Ferdinand n'est pas revenu.

— Et il y a longtemps qu'il est mort?

— Un an après mon mari, un an après l'aînée de mes filles.

— Pauvre mère!

— Oh! vous me plaignez, vous! soyez béni, mais laissez-moi.

— Pourquoi?

— Parce que vous êtes âgé, et que l'air qui tue les enfants tue les vieillards.

— Écoutez, reprit le docteur Servans en prenant la main de la vieille femme, le ministère du médecin est inutile ici : dans une heure, la pauvre fille sera morte. Pourquoi vous donner une espérance qui ne se réaliserait pas? Mais il faut sauver cette pauvre petite créature qui grandira et qui résumera dans son amour reconnaissant toutes les affections que vous avez perdues.

— Il mourra comme les autres.

— Non, car pour éviter le résultat, nous détruirons la cause ; vous déménagerez d'ici, je me charge de vous.

— Merci, monsieur, dit la vieille femme en essuyant ses yeux, mais je veux mourir dans la maison où sont mortes mes filles.

— Eh bien ! vous louerez ce logement de vingt thalers par mois, et je payerai une année d'avance.

— Oh ! c'est inutile, répliqua la mère, il y aurait au moins neuf mois de perdus, car si je survis trois mois à celle-ci, ce sera tout ce que je pourrai faire.

La pauvre femme, à ces derniers mots, prit la main de sa fille qui commençait à s'humecter d'une sueur froide ; aussi la vieille mère, habituée à ces terribles avertissements de la mort, se pencha-t-elle sur le visage de la mourante en interrogeant son œil terne et sa bouche flétrie.

Elle respirait encore.

Le docteur avait compris le mouvement et il avait saisi l'autre main dont il avait tâté le pouls qui battait encore, mais de ce mouvement rare et lent d'une montre qui n'a plus que quelques secondes à marcher.

— Espérez, fit le docteur.

La mère hocha la tête.

— Vous me parlez d'avenir, à moi qui ai quatre fois l'âge de cet enfant qui va mourir.

Et elle suivait du regard sur le front étiolé de la malade les progrès de la mort.

Le docteur s'avança pour lui dire quelques mots, mais de la main elle lui fit signe de se taire, et ce fut

elle qui se pencha pour écouter si la vie murmurait encore chez sa fille. Sa main tressaillait aux frissons de la main qu'elle pressait et dont le froid humide s'infiltrait jusqu'à son cœur. Après avoir écouté quelques instants, la pauvre mère regarda fixement comme si elle allait devenir folle ; une larme, une seule brilla à sa paupière brûlée, elle abandonna la main qu'elle tenait, se laissa glisser le long du lit et tomba à genoux.

— Trois, murmura-t-elle.

Alors sa tête, comme si elle eût fléchi sous une pensée trop lourde, s'inclina sur son sein.

A son tour le docteur laissa retomber la main de la morte, et vit que jusqu'au lendemain il n'avait plus rien à faire dans cette chambre.

Il s'approcha doucement de la cheminée sur laquelle il déposa sa bourse et sortit.

Quant à l'enfant, accroupi sur la chaise, il s'était endormi les deux bras et la tête sur la table.

Comme on le comprend, le docteur rentra chez lui fort ému de la scène qui venait de se passer sous ses yeux.

Il trouva Ivarius qui lisait en attendant que son maître revînt terminer sa partie d'échecs, et son maître ne serait pas rentré de la nuit, qu'Ivarius l'eût attendu jusqu'au jour sans même songer à dormir.

Le docteur lui raconta ce dont il venait d'être témoin.

Ivarius comprit tout de suite qu'après pareille aventure on ne jouerait plus, et il remit les pièces dans leur boîte, tout en étudiant la figure de son maître qui, outre

une émotion toute naturelle, reflétait une rêverie profonde et une pensée continue.

— Bonsoir, Ivarius, dit tout à coup maître Servans sans rien ajouter de plus.

— Bonsoir, maître, répondit le brave homme, sans songer même à questionner le docteur sur la préoccupation peut-être exagérée qui résultait pour lui d'un de ces événements sur lesquels en sa qualité de médecin il devait être blasé depuis longtemps.

Si quelqu'un eût pu, sans être remarqué, suivre le docteur dans sa chambre, il l'eût vu, après avoir congédié Ivarius qui avait voulu déposer lui-même la lampe de son maître sur la table, il l'eût vu, disons-nous, s'arrêter au milieu de cette chambre et tomber, sans songer à s'asseoir, dans des réflexions profondes dont de temps en temps un reflet passait sur son visage, car de temps à autre un sourire séparait ses lèvres, ses yeux brillaient de désir et de volonté, et des : Pourquoi pas ? — Essayons, — s'échappaient de sa bouche comme pour encourager les projets qu'il semblait méditer.

Il se coucha cependant, mais il paraît qu'il ne s'endormit pas sans que la pensée qui le préoccupait eût pris une certaine consistance, car il ferma les yeux avec le sourire d'un homme qui vient de résoudre un problème ou de fixer sa résolution. Il se réveilla de bonne heure. Un court sommeil suffisait à cette merveilleuse organisation, et d'ailleurs pour lui les jours où il avait une bonne action à faire, il regardait comme de son devoir de ne pas dormir plus tard que l'aurore.

En descendant, il trouva Ivarius qui rôdait déjà dans

la maison et qui lui offrit de l'accompagner ; mais comme il pensait que ce qu'il allait faire lui prendrait peut-être une moitié de sa journée, il donna à son compagnon les adresses des malades qu'il devait visiter ; et comme, ainsi que nous l'avons dit, les malades en étaient arrivés à avoir la même confiance, ou à peu près, dans l'élève que dans le maître, celui-ci laissa Ivarius fier, comme toujours, d'être chargé des instructions du docteur et d'une responsabilité dont il tirait grande gloire.

Ivarius était en effet l'homme le plus heureux de la terre. Ce partage des heures de son maître avait été le rêve de sa vie pendant quinze ans, et voilà qu'à force d'études, lui, l'être destiné à ne faire jamais qu'un paysan stupide ou qu'un domestique ordinaire, il devenait, avec le docteur Servans, le meilleur médecin de la ville de C... dont il n'avait jamais cru pouvoir être qu'un des plus obscurs habitants.

Il n'y a pas de fortune, si patiemment amassée qu'elle soit, il n'y a pas d'amour, si profondes racines qu'il ait jetées au cœur, qui puisse donner à l'homme la satisfaction et le bonheur de la science acquise, et surtout de la science utile aux autres. Le moindre événement peut ruiner un homme, le moindre caprice tuer un amour, mais la mort seule, ou la folie, cette mort de l'intelligence, peuvent détruire ce que la science a amassé. La certitude qu'Ivarius avait de trouver tous les matins à son réveil le trésor portatif que son esprit avait recueilli depuis vingt ans, donnait à sa vie une sécurité presque orgueilleuse, et nul, si heureux qu'il fût, n'au-

rait pu, sans ridicule, mesurer son bonheur à celui d'Ivarius.

Aussi le brave homme, lorsque le docteur fut sorti, mit-il son plus bel habit, sa chemise la plus fine, pour accomplir l'honorable mission dont il était chargé.

Pendant ce temps maître Servans était arrivé à la maison de la vieille femme; la pluie avait cessé, de gros nuages couleur de plomb roulaient au ciel, chassés par un vent d'ouest, tandis qu'un pâle rayon de soleil d'automne essayait de sécher les pavés humides.

Le docteur entra dans la maison, qu'il n'avait vue que la nuit, et il lui trouva le même aspect sinistre que la veille. Il traversa la cour, et regarda dans la chambre de la pauvre mère.

C'était le même tableau que la veille; seulement la lampe s'était éteinte, et c'était le jour qui l'éclairait de son froid rayon.

L'enfant s'était réveillé, et, tout debout, les larmes aux yeux, ses petites mains réunies par derrière, il contemplait le lit, la morte et sa grand'mère d'un air à la fois étonné et craintif.

Il ne comprenait rien à cette même immobilité des deux êtres, dont l'un était mort, mais dont l'autre vivait; et, quand il entendit venir le docteur, il se précipita instinctivement sur lui, et se mit à pleurer abondamment, mais sans oser crier.

— Va jouer, mon enfant, lui dit le vieillard, et, après l'avoir embrassé, il lui montra la cour. L'enfant alla s'asseoir dans un coin, et le docteur entra dans la loge.

La mère était plongée dans une douleur si profonde qu'elle était muette.

Le docteur n'osait la tirer de cette immobilité, dans laquelle s'était peut-être endormi le souvenir de la pauvre mère.

En ce moment un homme traversait l'allée qui venait d'une rue à l'autre. Il regarda d'un œil curieux ce qui se passait.

— Mon ami, lui dit le docteur, où demeure la propriétaire de cette maison, le savez-vous?

— Oui, monsieur, au rez-de-chaussée.

— Qu'a donc la mère Jeanne? demanda à son tour celui qui s'était arrêté.

— Sa dernière fille est morte.

— Pauvre femme!

— Vous la connaissiez?

— Oui, monsieur, je passe tous les jours par ici pour aller à mon travail, et de temps en temps, je lui apportais quelques douceurs, mais j'ai une femme et des enfants, et vous comprenez, nous ne sommes pas riches non plus.

Le brave homme avait les larmes aux yeux.

— Si jamais vous, votre femme ou vos enfants êtes malades, dit le docteur, adressez-vous à M. Servans, c'est moi, et j'aurai soin d'eux ou de vous comme vous le méritez.

Et le docteur tendit la main à l'ouvrier.

— Puis-je vous être bon à quelque chose, monsieur Servans? reprit celui-ci.

— Non, mon ami, fit le vieillard, allez à votre travail, et bonne chance.

L'ouvrier s'éloigna après avoir jeté un dernier regard plein de tristesse et de compassion sur la pauvre mère Jeanne, comme il l'appelait.

Le docteur se rendit chez la propriétaire.

IV.

A peine eut-il sonné que des aboiements auxquels il devinait un de ces affreux roquets de vieilles, égoïstes comme leurs maîtresses, se firent entendre. Quelques instants après, une vieille femme venait en effet ouvrir la porte, et l'on devinait sur sa figure le désir bien évident que celui qui venait la déranger à pareille heure s'en allât vite ou même n'entrât pas.

Aussi continua-t-elle à tenir la porte, tandis qu'elle disait :

— Que demandez-vous? d'un ton qui pouvait se traduire par : — Je ne vous dois rien, je ne vous connais pas, d'où vient que vous venez me déranger à pareille heure?

Le docteur comprit tout de suite à quelle nature sèche il allait avoir affaire.

— La propriétaire de la maison? répondit-il à la question de la vieille.

— C'est moi.

— J'aurais à vous parler.

— Tout de suite?

— Tout de suite.

— Entrez, fit la vieille en lâchant la porte, et en in-

troduisant maître Servans dans une salle à manger dont la fenêtre donnait sur la rue parallèle à celle par où était entré le docteur.

La propriétaire allait, disait-elle, s'habiller plus convenablement. En effet, elle était venue ouvrir en camisole et en bonnet, et du moment qu'il s'agissait d'un entretien qui avait l'air d'être sérieux, à en juger par l'heure à laquelle il était demandé, elle ne voulait pas, malgré ses soixante ans, paraître dans un pareil déshabillé devant un homme.

Le docteur resta seul dans la salle à manger, car l'affreux chien roux qu'il avait fait aboyer en entrant, après avoir en grommelant flairé le visiteur, avait fini par suivre la maîtresse.

On pouvait juger de la divinité par le sanctuaire.

Tout y était de cette propreté qui, chez les gens peu aisés, annonce l'ordre et l'économie, mais qui, chez les gens connus riches, malgré leur dire, dévoile l'avarice et l'égoïsme. Les meubles étaient en noyer; quand nous disons les meubles, nous voulons parler d'une table ronde, d'une espèce de bahut et de quatre chaises.

Une horloge, appelée vulgairement coucou, scandait de son bruit monotone le silence triste de cette chambre. Pas un tiroir n'avait sa clef et ils étaient tous fermés au double tour.

Deux gravures, venues de France et encadrées de bois noir, essayaient de décorer les murs.

Une grande cheminée, qui ne gardait aucune trace du feu de la veille, quoiqu'il eût fait la veille un temps à se chauffer, ne contribuait pas peu, avec sa large gueule

noire, à assombrir cette méchante demeure; mais en revanche une chaufferette, placée sous la table, indiquait que la maîtresse du lieu n'avait besoin, sans doute à cause du peu de temps qu'elle restait à table, que d'entretenir juste assez de chaleur à ses pieds pour que sa digestion ne fût pas interrompue et ne lui fît pas mal.

Sur cette cheminée, une lampe, deux chandeliers sans chandelles, une paire de mouchettes. Au côté de cette cheminée était pendu un porte-allumettes en fer verni rouge, avec des ornements qui avaient été dorés, et renfermant de l'amadou, une pierre à feu et ces grandes allumettes soufrées que les briquets phosphoriques ont remplacés jusqu'au jour où pierres à feu et phosphores ont été détrônés par les allumettes chimiques, dues au progrès de l'Allemagne.

Le sourire qui succéda à l'inspection que le docteur fit de cette chambre était un résumé de son opinion sur la maîtresse du logis.

A cette seule inspection, il avait compris ce qu'avaient dû souffrir la mère Jeanne et ses deux filles.

La propriétaire reparut.

— Monsieur, je vous écoute, dit-elle.

Et elle fit signe au docteur de s'asseoir.

— Voici ce dont il s'agit... dit maître Servans en s'asseyant. La dernière fille de la mère Jeanne est morte.

— Quand donc?

— Hier soir.

— Ah! tant mieux pour la pauvre femme.

— Pourquoi tant mieux, madame?

— Parce que c'était une charge pour elle, et que,

maintenant qu'elle n'aura plus à s'inquiéter que d'elle, elle sera moins malheureuse.

— Vous avez raison, madame, fit le docteur en s'inclinant et en regardant celle qui venait de prononcer cette atroce parole, tout en caressant son chien-renard, qui avait sauté sur ses genoux, et qui était le seul être qu'elle eût jamais aimé.

— Elle sera d'autant moins malheureuse, reprit le vieillard, qu'elle quittera la loge qu'elle habite en ce moment.

— Se trouve-t-elle mal chez moi?... J'ai pourtant fait pour elle tout ce que mes moyens me permettaient de faire.

— Elle est la première à le dire; — mais il lui reste un petit enfant.

— Ah! oui, un fils de sa fille aînée, une coureuse.

— J'ignore si c'était une coureuse... Tout ce que je puis dire, c'est que ce pauvre enfant est déjà atteint par le mauvais air qui règne dans cette espèce de chenil que la pauvre femme habite.

— Il y a encore bien des gens qui se contenteraient de ce que vous appelez un chenil.

— Enfin, madame, je viens pour que vous louiez à la mère Jeanne ces deux chambres garnies qui sont vacantes dans votre maison.

— Et avec quoi payera-t-elle, la malheureuse? je n'ai pas le moyen de loger pour rien.

— Aussi, ne logerez-vous pas pour rien, je payerai pour elle.

— Mais qui êtes-vous, monsieur?

— Je suis le docteur Servans.

— Ah! c'est vous le docteur Servans? on dit que vous êtes bien bon pour les pauvres gens; aussi, si jamais je suis malade, je me recommande à vous.

— Très-volontiers, madame, nous décompterons les visites que je vous ferai sur les mois de loyer de la mère Jeanne.

La propriétaire se mordit les lèvres.

Il était impossible dans les expressions ordinaires de trouver une figure plus sottement égoïste que celle de cette femme, une physionomie plus servilement avare. On la devinait capable de tout, excepté de donner. Mais quand cette créature, dont le nombre n'abonde que trop, était trompée dans ses vues, quand son cœur éprouvait un sentiment de haine, sa figure revêtait à l'instant même une expression sinistre. Aussi, quand elle vit, d'après la dernière phrase du docteur, qu'elle ne pouvait l'abuser sur sa position, elle ressentit contre lui un mouvement de rage, et se promit bien de se venger de ce qu'il ne s'était pas laissé tromper.

— Enfin, monsieur, reprit-elle, arrivons au fait.

— Volontiers, madame. Quel est le prix de ces deux chambres?

— Vingt-cinq thalers par mois, reprit la vieille, qui croyait se venger en augmentant de cinq thalers le loyer mensuel de ces deux mauvaises chambres qui, du vivant de ses filles, avaient fait l'ambition de la mère Jeanne.

— C'est bien bon marché, reprit le docteur, qui avait compris l'intention de la vieille femme et qui n'aurait pas été fâché de l'exaspérer. C'est bien bon marché.

Ce que souffrit la propriétaire est impossible à dire.

— Aussi est-ce pour madame Jeanne que je fais ce sacrifice ; pour une autre, ce serait trente thalers, répondit-elle.

— Veuillez me donner un reçu de trois mois payés d'avance, fit le vieillard en tirant soixante-quinze thalers de sa poche.

La vieille donna le reçu après avoir compté la somme qu'elle venait de recevoir.

Le docteur se leva alors, demanda la clef du logement et sortit. Une fois la porte fermée, la propriétaire revint prendre sur la table les soixante-quinze thalers, les recompta, alla reposer à la place où elle l'avait pris l'encrier orné de ses deux plumes, et tirant une clef de sa poche, elle ouvrit, dans sa chambre à coucher, un secrétaire qui était tout près de son lit et dont un des tiroirs avala les soixante-quinze thalers.

Pendant ce temps, le docteur était monté aux deux chambres qu'il venait de louer, en avait ouvert les fenêtres, et s'était aperçu qu'à part quelques objets qu'il allait faire apporter, c'était tout ce qu'il fallait pour la mère Jeanne et son petit-fils.

Alors il redescendit, rentra dans la loge, où le spectacle était toujours le même, à l'exception de l'enfant, qui était sorti et qui jouait sous les tilleuls de la porte, mais qui jouait parce qu'on lui avait dit de jouer, regardant de temps en temps et d'un air inquiet du côté de la loge de sa grand'mère.

Le vieillard sortit, alla constater le décès et commander tout ce qu'il fallait pour l'enterrement.

Ce fut seulement pour cette dernière cérémonie qu'on parvint à séparer la mère d'avec la fille.

Le soir, sans qu'elle sût comment, mais sans chercher à comprendre comment cela s'était fait, la mère Jeanne était couchée dans son nouveau lit, et en proie à une fièvre ardente; elle succombait, maintenant que son œuvre était finie, au sommeil qu'elle repoussait depuis un mois.

Quant à l'enfant, il s'était endormi en riant dans sa chambre, au milieu des joujoux que maître Servans lui avait donnés.

Après le souper, maître Servans, qui avait raconté à Ivarius la douleur de la pauvre vieille, ajoutait :

— L'homme qui pourrait ressusciter une enfant aussi regrettée serait un heureux homme.

— Malheureusement c'est impossible, avait répondu le vieux domestique.

— C'est ce que nous verrons.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que pour un médecin qui comprend sa mission, prolonger la vie est déjà un beau résultat, mais que la rendre serait encore bien plus beau, et j'essaierai.

— Vous! s'était écrié Ivarius, croyant que son maître devenait fou.

— Moi-même.

Et comme le lendemain Ivarius avait raconté partout la conversation qu'il avait eue la veille avec son maître, c'était à partir de ce jour que le bruit s'était répandu dans la ville de C... que le docteur Servans s'occupait de choses surnaturelles.

Nous allons voir maintenant comment le docteur poursuivit cette œuvre nouvelle, et quels furent les résultats qu'il obtint.

Mais avant tout, nous recommandons à nos lecteurs d'avoir une foi entière dans l'histoire que nous leur racontons, et dont nous ne pouvons pas nous vanter d'avoir imaginé le plus petit détail.

Le lendemain du jour où le docteur avait pris cette résolution, il retourna de grand matin chez la vieille mère Jeanne.

Elle était déjà sortie.

Il ne trouva que l'enfant, que la joie d'avoir des joujoux avait réveillé de bonne heure et qui les regardait en extase, presque sans oser s'en servir, tant il doutait encore que le trésor fût à lui.

— Où est ta grand'maman? dit le docteur à l'enfant, qui, le reconnaissant, lui souriait.

— Au cimetière, répondit celui-ci en riant.

Le vieillard quitta la maison, se dirigea vers le cimetière, chercha l'endroit où il avait fait enterrer la jeune fille et trouva la mère agenouillée sur le tombeau récent.

Il resta longtemps en contemplation devant cette douleur sincère; puis s'approchant de la mère Jeanne, il lui toucha l'épaule.

Celle-ci se releva comme si on l'eût tirée d'un rêve.

— Ah! c'est vous, dit-elle; merci, mille fois merci à vous qui avez fait enterrer ma fille dans un endroit où je suis sûre de la retrouver. Les autres ont été jetées dans la fosse commune, et quand je prie pour elles, je suis forcée de prier au hasard. Mais celle-ci recueillera

maintenant mes trois prières, et c'est à vous que je dois cette consolation. Merci, maître, merci!

Et la vieille femme baisait les mains du docteur.

— Voyons, dit maître Servans, calmez-vous, il vous reste un enfant, et Dieu aidant, nous le sauverons, toute douleur n'est pas éternelle.

— Celle des mères ne meurt pas, reprit la vieille femme.

— Aussi votre douleur m'a-t-elle inspiré une grande pensée.

— Laquelle?

— Celle de m'occuper de la résurrection des morts.

— Vous ressusciterez mes enfants?

— Je ne vous dis pas cela, ou du moins je ne vous l'assure pas; seulement, je crois que je ferais bénir mon nom de tous ceux qui ont perdu quelqu'un de cher si je parvenais à leur rendre celui ou celle qu'ils pleurent.

— Oh! oui, l'on vous bénirait; et si, pour l'œuvre que vous tentez; si en échange de la vie que vous reprendrez à Dieu, il faut que vous lui en donniez une autre, rendez la vie à mes enfants et prenez la mienne, mais seulement lorsque je les aurai revus.

— Et vous penserez toujours de même?

— Vous le demandez! Voilà quatre ans que je pense ainsi.

— J'essaierai.

— Quand?

— Dès demain.

— Et dès demain vous me les rendrez?

— Non. D'abord, je ne pourrai pas vous les rendre tous.

— Pourquoi?

— D'abord, votre fils est mort sur le champ de bataille, et il faut que j'aie le corps en ma possession pour agir.

— C'est vrai, fit la pauvre femme, qui voyait déjà s'évanouir un côté de son espérance; mais mes filles?

— La dernière seulement pourra vous être rendue, dans le cas où je réussirais. Les deux autres sont mortes depuis trop longtemps, et la terre a détruit les organes indispensables à la vie; or, dans cette tentative étrange que votre douleur me conseille, je pourrai peut-être faire revivre le corps, mais je ne pourrai jamais le reconstruire, et je ne pourrai opérer que sur des individus morts depuis peu ou sur des corps auxquels j'aurai fait subir une opération préparatoire immédiatement après la mort.

— Et ma fille?

— Votre fille peut rester un an dans cette tombe, et si je réussis, elle se réveillera telle qu'elle était.

— Mais quand essaierez-vous? dit la vieille femme, qui dans tout cela ne comprenait qu'une chose, c'est que cet homme disait pouvoir lui rendre sa fille.

— Bientôt.

— Demain, tout de suite?

— Oh! non, mais dans un mois peut-être.

— Un mois! dit la mère Jeanne en laissant retomber sa tête dans ses mains, tout un mois encore à souffrir!

— Non, un mois à espérer, reprit le docteur, et d'ailleurs pendant ce mois vous aurez une occupation de tous les instants; car ce que je vais faire pour vous rendre

votre fille, vous le ferez pour l'enfant qui vous reste; ayez donc confiance et courage, mère Jeanne.

— Et vous jurez de me rendre ma fille?

— Je vous jure de faire tout ce que la science humaine peut accomplir. Et maintenant, rentrez chez vous, ne songez plus à celle qui dort au cimetière, mais à celui dont vous répondez devant Dieu, et songez à vous mettre bien avec Dieu, car son consentement va vous être utile dans ce que je vais tenter, ajouta le docteur en souriant.

— Ainsi, dans un mois...

— Dans un mois.

— Et je vous verrai d'ici là?

— Tous les jours.

— Oh! merci, fit la mère Jeanne en se précipitant sur les mains du docteur et en les baisant avec des larmes.

Puis, elle s'agenouilla une dernière fois, et s'éloigna en souriant à cette tombe comme si elle eût été un berceau.

Comme on le comprend, la pauvre femme n'avait plus qu'une pensée : c'était ce jour qui devait dans un mois lui rendre sa Thérèse.

Cette espérance, si elle y avait réfléchi, lui eût semblé folle ou tout au moins invraisemblable, mais elle lui avait été donnée avec tant de conviction par le docteur Servans, qu'elle l'acceptait comme elle lui avait été donnée; puis, allez donc dire à une mère qui vient de perdre son enfant de ne pas espérer en l'homme qui lui promet de la lui rendre.

Aussi la mère Jeanne, qui n'avait d'autre éducation

que celle de la douleur, ne se donnait-elle pas la peine de raisonner l'espérance reçue. Il lui semblait bien de temps en temps, quand son amour craintif mettait en doute la réalisation d'un aussi grand bonheur, il lui semblait bien, disons-nous, qu'il n'avait pas été donné à l'homme de refaire ce que Dieu a défait, mais elle se hâtait de repousser le doute et de se dire que le docteur n'avait aucune raison de lui promettre pareille chose, s'il n'avait été sûr de tenir ce qu'il promettait; que d'ailleurs, elle, pauvre ignorante, ne pouvait pas comprendre avec l'esprit les progrès qu'avait dû faire la science, qu'elle devait se fier à l'espoir de son cœur, et qu'en outre, Dieu, qui avait permis tant de miracles, allait sans doute en permettre encore un pour apaiser cette grande douleur qui ne pouvait être un châtiment, et qui n'était sans doute qu'une épreuve.

Aussi, quand la mère Jeanne rentra, une métamorphose complète s'était opérée en elle.

Les objets nouveaux au milieu desquels elle s'était laissé transporter la veille, sans les remarquer, sans même les voir, attirèrent toute son attention, car ces objets n'étaient plus maintenant pour elle seule, et sa fille Thérèse, en revenant au monde, allait envisager la vie sous un aspect plus gai. En effet, la misère avait si étroitement cerclé la vie de la pauvre fille, que les moindres choses allaient lui paraître des enchantements au moment de son étrange réveil, et c'était la pensée du bonheur de sa fille qui rendait la mère Jeanne doublement heureuse.

A son retour elle trouva l'enfant qui s'était endormi au milieu des joujoux; elle le prit dans ses bras et l'em-

brassa si fort, que l'enfant se réveilla en criant, puis ayant reconnu sa grand'mère, il lui sourit de ce sourire clair et pur, reflet de la sérénité des anges que l'enfant perd en devenant homme.

— Nous la reverrons, dit la bonne femme, qui avait besoin de communiquer son bonheur à quelqu'un, fût-ce même à un être qui ne pût pas la comprendre. Quand on éprouve une grande joie ou une grande douleur, il semble que tout le monde en soit prévenu, et qu'en s'adressant à la première personne qu'on rencontre, l'on doive trouver un ami qui sympathisera à la douleur ou sera heureux de votre joie.

Et avant même que l'enfant eût pu lui répondre, la bonne femme l'avait repris dans ses bras et couvert de baisers.

A partir de ce jour la vie physique et morale de la mère Jeanne fut complétement changée.

La secousse produite par cette dernière mort sur l'esprit de la mère avait été si violente, qu'il avait fallu un moyen comme celui que le docteur avait trouvé pour la calmer. Dans l'état où était la mère Jeanne, le calme était impossible, à moins que ce calme n'eût été l'anéantissement complet de la mort. La fièvre qui avait résulté de ses insomnies et de sa douleur avait pris une autre direction. Et ce chagrin profond s'était fait joie insensée, confiance sans bornes, conviction sans réserve. L'espérance, une fois sa dernière fille morte, lui avait semblé une chose si impossible, qu'elle ne croyait pas, avec cette religion que conseille le chagrin, que Dieu l'eût permise s'il n'avait pas voulu la réaliser.

La réaction avait été si violente qu'un rien eût suffi pour changer en folie cette incessante pensée de la résurrection de Thérèse qui éclairait et soutenait la vie de la mère Jeanne.

Puis cette espérance lui revenait si bien accompagnée des consolations physiques, qu'à moins d'être une ingrate ou une athée, il fallait bien qu'elle y crût. Le soin tout particulier que le docteur prenait d'elle, l'argent qu'il lui avait donné, le logement plein d'air salubre et pur qu'elle lui devait, achevaient de la convaincre.

Elle avait repris à la loge du rez-de-chaussée les pauvres meubles que nous connaissons ; elle les avait nettoyés, et de la chambre où couchait momentanément le petit, elle avait fait la chambre future de Thérèse. Il fallait voir avec quel amour la pauvre mère entretenait cette petite chambre que sa fille devait revenir habiter un jour. Le lit était blanc, des rideaux blancs ornaient les fenêtres, et le christ de bois qui avait assisté à la mort de la jeune fille attendait son retour dans sa même attitude de prière, de consolation et de foi.

Tout était préparé dans cette chambre pour enchanter Thérèse quand elle allait revenir. Des robes neuves et des parures bien simples, mais qu'elle n'avait jamais connues, accueilleraient l'enfant à son réveil, et lui feraient une seconde vie plus douce que la première. La mère avait une telle certitude de ce réveil, certifié chaque jour par le docteur, qu'elle avait quitté le deuil qu'elle portait depuis cinq ans. Elle allait tous les jours au cimetière, non plus triste et désolée, comme la première fois, mais souriante et joyeuse. Elle jetait des fleurs sur la

tombe de Thérèse, et lui parlait de l'avenir comme si l'enfant eût pu l'entendre et lui répondre.

Nous le répétons, ce n'était pas encore la folie, mais c'était le dernier degré de la raison.

Comme on le pense bien, la douleur traditionnelle et connue de la vieille femme ne s'était pas si brusquement convertie en une joie plus grande chaque jour, sans étonner les habitants de la petite ville de C... On avait cru d'abord que le chagrin avait tourné le cerveau de la mère Jeanne. Mais aux condoléances des gens qui, devant elle-même, avaient l'air de s'apitoyer sur son sort, elle avait si clairement répondu que sa fille allait revenir, que ces gens n'avaient plus su que penser. Le nom du docteur Servans mêlé à toute cette histoire, la promesse faite par lui de ressusciter Thérèse était si formelle, et la science du docteur était si connue, que toute la ville attendait avec impatience le jour fixé. Thérèse était devenue le sujet de toutes les conversations, et le docteur, qui, depuis qu'il avait donné cette espérance à la pauvre affligée, se renfermait plus que jamais chez lui et envoyait Ivarius visiter ses malades, commençait à passer pour un être extraordinaire ; les uns le croyaient un élu du Seigneur, les autres un charlatan, ceux-ci un fou, ceux-là un accolyte du diable : des rassemblements se formaient le soir autour de sa maison, et le moindre geste d'Ivarius, devenu un personnage encore plus important, était interprété de mille façons différentes. Cependant, deux ou trois fois, maître Servans, sorti pour des visites indispensables ou pour des achats que lui seul pouvait faire, avait été rencontré par des gens de la ville.

Il avait semblé à ces gens que ce n'était plus le vieillard coquet d'autrefois.

A son costume négligé, ils avaient reconnu l'homme qui, forcé de sortir au milieu d'un travail assidu, ne veut pas perdre de temps à s'habiller et sort tel qu'il est, sans s'occuper de ce que disent les gens qui le rencontreront. L'œuvre qu'il accomplit, et dont tout le monde parle, lui semble une excuse suffisante à son costume négligé, et l'homme qui sort pour aller faire une drogue, acheter un instrument, ou visiter un moribond qui ne peut se passer de lui, n'a pas besoin de se mettre comme l'oisif qui va courir une bonne fortune.

Cependant le docteur était si connu pour les soins de sa toilette et sa coquetterie, que tous ces détails étaient remarqués.

Ajoutez à cela que les jours où maître Servans avait été vu, il avait paru maigri. Sa barbe n'était plus rasée aussi soigneusement, ses joues s'étaient décolorées et creusées, enfin l'étude constante, la veille, la recherche de l'œuvre qu'il tentait, avaient marqué leur empreinte sur ce visage aux pommettes roses.

Les gens chez qui on l'avait vu entrer, mécaniciens ou pharmaciens, avaient été questionnés, et il était résulté de ces informations que le docteur commandait des drogues et faisait faire des instruments auxquels ceux-là même qu'il employait pour les avoir ne pouvaient rien comprendre.

Ivarius, qui avait été questionné aussi, car Ivarius était plus souvent rencontré que son maître, avait répondu

que celui-ci, enfermé tout le jour dans son cabinet, mangeant à peine, ne dormant presque plus, ne lui parlait que pour lui donner des ordres et non des éclaircissements; qu'il exécutait ces ordres sans pouvoir se rendre compte de ce qu'il faisait, et que, quoiqu'il eût essayé de deviner ou de surprendre les moyens dont se servait le docteur, il était toujours aussi ignorant, et comme tous attendait impatiemment le résultat.

Tous les jours on voyait venir chez maître Servans la mère Jeanne avec son petit-fils. L'enfant revenait visiblement à la santé, grâces aux soins du docteur et de sa grand'mère; la toux avait disparu, l'œil s'animait et le visage perdait ces boursouflures jaunes qui présageaient une décomposition du sang et le mal héréditaire dans la famille.

La mère Jeanne ressortait de chez le docteur, des larmes de joie dans les yeux, et à ceux qui l'interrogeaient sur ce qu'elle avait vu, elle répondait simplement :

— Il m'a promis de me rendre Thérèse; peu m'importent les moyens qu'il emploie, pourvu qu'il me la rende.

V.

Cependant il y avait des jours où la mère Jeanne perdait sa confiance et devenait triste; c'étaient les jours où le ciel devenait gris, où la pluie tombait à flots et détrempait la terre.

Sa raison combattait alors sa foi, et quand elle songeait au corps de sa pauvre enfant, que la pluie devait atteindre sous la terre mouillée, à ce pauvre corps enveloppé d'un simple linceul qui ne pouvait le défendre, et enfermé dans une bière que l'humidité avait dû déjà détruire, elle courait comme une folle chez le docteur qui lui disait :

— Rassurez-vous, ne craignez rien, je travaille pour Thérèse, et au jour convenu, vous la reverrez telle que vous l'avez quittée!

La pauvre femme, dont la vie tenait à sa confiance, s'en allait au cimetière, s'agenouillait malgré la pluie sur le tertre qui s'élevait à l'endroit où sa fille avait été enterrée, et elle lui disait : Aie courage, mon enfant, nous viendrons bientôt te chercher.

Rentrée chez elle, elle priait Dieu de faire cesser cette pluie qui mouillait la terre et glaçait le corps de son enfant.

Puis, ces jours-là, elle ne pensait pas qu'à Thérèse, elle pensait à ses autres enfants que la science du docteur ne pouvait lui rendre, et elle se reprochait amèrement de sacrifier leur souvenir à l'espérance qu'elle avait de revoir Thérèse. Elle trouvait son amour égoïste, et quelquefois elle doutait que Dieu lui pardonnât d'avoir accepté l'offre de maître Servans. Elle se disait qu'il était de son devoir de mourir avec ses quatre enfants, plutôt que de consentir à n'en revoir qu'un, que tous étaient dignes du même amour, et que le cœur d'une mère ne doit pas avoir de préférence. Mais elle se disait aussi que l'enfant que Dieu allait lui rendre réunirait sur elle toute l'affection de sa mère sans cependant chasser de son cœur les souvenirs et les regrets légués par la mort des autres. Elle se disait que, dût-elle travailler jour et nuit, dût-elle donner un de ses membres pour revoir un an, un mois, un jour chacun de ses enfants, elle ferait tout ce qu'exigerait d'elle celui qui pourrait les lui rendre en échange de son sacrifice, mais que le docteur ne pouvait en faire revivre qu'un, et elle demandait à la mémoire des autres l'absolution de cet amour permis à sa douleur. Elle ne voyait dans Thérèse que l'ange qui devait la conseiller pendant ses derniers jours, l'éloigner du désespoir et du blasphème, et la mener sans effort dans le monde où elle retrouverait ceux que la terre aurait gardés.

De temps en temps, quand cette pensée pesait trop sur sa conscience ou sa raison, elle allait trouver un prêtre et lui demandait son avis et ses conseils.

L'homme du Seigneur lui répondait que cette espé-

rance était une consolation que le ciel envoyait à son chagrin, puis lorsqu'elle le questionnait sur la promesse que lui avait faite le docteur, et lorsqu'elle lui demandait s'il croyait à la réalisation de cette promesse, il lui répondait qu'il ne pouvait que prier Dieu d'aider à l'homme qui tentait une pareille œuvre, et il lui rappelait que le Christ avait ressuscité la fille de Jaïre et Lazare.

Pendant ce temps-là, si le lecteur le veut bien, nous qui ne sommes pas de la petite ville de C..., nous pénétrerons chez le docteur, que, malgré son dire, Ivarius ne quitte pas.

Arrivé au degré de science où maître Servans était parvenu, il était tout naturel qu'il essayât d'avancer encore, et qu'après avoir vaincu les difficultés, il se jetât dans l'impossible. Pour l'homme qui a passé cinquante ans de sa vie à étudier le mécanisme de la matière humaine, qui a souvent rendu à ce mécanisme son jeu altéré, mais qui, plus souvent encore, a vu sa science s'arrêter devant la destruction d'un de ces organes qui entraînaient la destruction totale, il doit y avoir une tentation continuelle de triompher de cette force inconnue qui crie incessamment : Tu n'iras pas plus loin, et qui rejette le savant avide dans l'impuissance et le doute. Il en est de l'homme, ainsi arrêté dans son étude, comme du voyageur hardi qui tente de gravir une haute montagne, et à qui l'air manque avant qu'il ait pu sonder de l'œil ou de la pensée le sommet mystérieux auquel il voulait atteindre.

Dieu a limité la vie de l'homme. De cette façon il

peut acquérir assez de science pour le respecter, jamais assez pour le comprendre.

S'il avait été donné au premier homme qui a soupçonné la cause et le but du monde de poursuivre son œuvre, le monde serait peut-être fini maintenant, car il doit finir le jour où il sera tellement savant et tellement bon, qu'il n'aura rien à apprendre ni à racheter, et qu'il se fondra sans obstacle dans l'éternité de sagesse et de bonté qu'on appelle Dieu.

Mais ce n'était pas le but du Seigneur; l'homme a une faute à racheter, un autre monde à conquérir, et voyant qu'il n'a pas été compris, Dieu envoie le déluge à la terre et recommence l'œuvre de l'humanité.

A compter de ce moment la lutte commence pour ceux qui veulent éclairer la route, et pour les phares qui doivent guider l'avenir qui tâche incessamment de les éteindre. Aussi voyez, depuis Socrate qui boit la ciguë jusqu'au Christ qui meurt au Calvaire, ce qu'ont à souffrir les êtres prédestinés. A chaque pas, à chaque idée les obstacles se soulèvent, les nations sont sourdes et aveugles, et comme Dieu ne peut arriver au résultat que par des moyens humains, ceux qu'il a choisis pour ces élus tombent comme des coupables sous les coups de leurs contemporains insensés; puis, comme si l'air avait recueilli leurs pensées, d'autres viennent qui les respirent, qui les absorbent, qui les renouvellent. Le monde étonné fait des haltes d'un siècle, quelquefois il prête l'oreille à cette voix qui part d'un coin isolé et domine tout à coup la rumeur de l'univers. Ces paroles se recueillent, ces martyrs grandissent, et une fois le mot d'ordre donné

pour ainsi dire, l'humanité marche tout entière à la conquête du monde que lui promettent des fous sublimes, et qui manque à l'équilibre de l'âme, comme l'Amérique manquait, avant Christophe Colomb, à l'équilibre de la terre.

Le christianisme est devenu l'étendard sous lequel marchent les régénérateurs de tous les coins du monde; chacun apporte sa pensée, son livre, sa foi, et la nouvelle Babel se construit, non plus cette Babel stupide qui veut avec des pierres toucher au ciel impalpable, mais cette Babel de la pensée et de la régénération, qu'on bâtit avec la foi, et à laquelle un monde qui parle la même langue vient d'époque en époque, de jour en jour, ajouter une marche, une idée, une preuve.

De temps en temps l'humanité s'arrête dans sa nouvelle voie et se retourne pour voir le chemin qu'elle a fait, et, satisfaite de la route parcourue, elle reprend sa course, l'œil fixé sur l'horizon qu'une légère vapeur cache encore le but qu'elle veut toucher.

On dirait le prince vertueux des contes des fées qui veut délivrer la princesse qu'il aime, qu'un géant a enfermée au sommet d'une montagne qu'on ne peut gravir, dans une tour qu'on ne peut prendre. Les précipices s'élargissent, les torrents débordent, les démons sortent de la terre, le chaos obscurcit la route, le saint conquérant lutte, prie Dieu, se signe, et les précipices se comblent, il se désaltère à l'eau des torrents, les démons rentrent dans les entrailles de la terre, la lumière se fait, et après avoir tué le géant qui gardait la porte de la tour mystérieuse, il pénètre, et le front inondé de rayons, il

s'agenouille devant la compagne qu'il a conquise, et qui, trop pure et trop belle pour habiter la terre, lui fait partager son ciel.

Cependant l'humanité se trompe quelquefois, souvent. Les événements encombrent tellement la route, que, comme le voyageur lassé qui croit abréger son chemin, elle prend un sentier qui l'égare, et marche longtemps sans avancer au milieu de l'orage qui l'inonde, des broussailles qui la déchirent, et lorsque le jour reparaît s'aperçoit qu'elle est au fond d'une vallée sans horizon, et qu'il lui faut revenir sur ses pas. Elle revient alors, et au point où elle a commencé de s'égarer elle trouve les guides sages qui l'ont attendue et qui la remettent dans sa voie.

Rien n'est donc inutile à l'œuvre générale du monde. Apportez donc, philosophes, penseurs, écrivains, artistes, historiens, ce que vous aurez appris, donnez votre science, votre foi, vos œuvres; comme au jour du combat un peuple apporte tout ce qui peut être une arme, apportez tout ce qui peut être une preuve, et laissez Dieu choisir et faire le reste.

Avec de telles pensées, et c'est ainsi que pensait le docteur Servans, il n'y a rien qu'on ne tente. Notre docteur, nous l'avons dit, savait sur les hommes et sur les choses tout ce que l'étude des cœurs et des faits peut apprendre. Arrivé à ce point il devait nécessairement vouloir quelque chose de mieux, et comme il savait que l'homme ne peut créer, il voulait refaire. Il disait : Ou l'âme est une essence divine qui retourne à Dieu à l'heure de la mort, et le cadavre n'est que le

vase de cette essence, alors ce que je tente est inutile.

Ou ce qu'on appelle l'âme n'est que le résultat du mouvement régulier des organes, et ce qu'on appelle la mort n'est que la suspension momentanée de cette harmonie; alors, avec les organes en ma puissance, je puis rétablir le mouvement, en remplaçant même, s'il le faut, les ressorts indispensables que la secousse aurait détruits.

Quelle était la conviction sincère du docteur ? Nous ne le dirons pas. Ce que nous pourrons affirmer, c'est que le docteur était un grand médecin, un grand philosophe, et qu'à ce double titre il faisait une étude doublement sérieuse.

Du reste, des résultats satisfaisants avaient été obtenus par maître Servans; des oiseaux tués par lui avaient été rendus immédiatement à la vie. Ces expériences avaient eu lieu devant Ivarius et devant la mère Jeanne, qui en avait conçu une grande joie et les avait racontées partout.

Ivarius, impénétrable au dehors comme son maître lui avait recommandé de l'être, était toujours le même au dedans, si ce n'est que son amour pour l'étude s'était encore augmenté dans la nouvelle direction que venait de prendre son esprit, et, travaillant sur les indications du docteur, il ne dormait plus, et eût donné ce qu'il lui restait d'années à vivre pour trouver avant lui ce qu'il cherchait, lui en laisser l'honneur, et récompenser par une pareille découverte les vingt années de joie qu'il devait à son maître.

Malheureusement, Ivarius, malgré cette grande instruction qu'il avait acquise, manquait de ce côté d'imagination qui fait les grands hommes. Ainsi, dans la pra-

tique même de ce qu'il avait appris, il était sans hardiesse. Il n'eût jamais osé, quelque danger qu'eût couru le malade confié à ses soins, inventer un de ces moyens inouïs, incroyables, auxquels certains médecins ont dû la guérison de maladies sans espoir. Il aimait mieux laisser le patient mourir suivant Hippocrate, que risquer de le faire vivre suivant lui. Il avait pour ceux auxquels il devait sa science, longtemps ambitionnée, un tel respect, qu'il eût cru commettre un sacrilége en faisant autre chose que ce qu'ils ordonnaient.

Pour lui c'étaient les dieux de l'art et l'on ne pouvait pas aller plus loin qu'ils n'avaient été. Il gardait, nous l'avons dit, de sa première condition une humilité, un doute de soi-même qui était devenu de la déférence pour ses maîtres, et s'il consentait à sortir quelquefois des pratiques apprises, ce n'était que sur la triple injonction, ou plutôt sur le triple conseil, car depuis longtemps il n'ordonnait plus, de maître Servans pour lequel il conservait une reconnaissance irréfléchie.

Or, tout en s'occupant de l'œuvre de son maître, sans cependant que son maître le lui eût demandé, Ivarius n'avait pas en lui-même la conviction qui fait tout oser. Avec son simple bon sens, fortifié d'éducation, avec sa religion de campagne et ses superstitions d'enfance qui ne s'effacent jamais, il lui semblait impossible de rendre à la vie un être mort, et comme en médecine il n'admettait pas le progrès, il se disait que si cela avait dû être les grands maîtres d'autrefois l'eussent trouvé.

Il cherchait donc par acquit de conscience, et il avait

toujours une conviction qui le tirait par le raisonnement et le mettait dans l'impossibilité de faire un pas.

Pour nous résumer, Ivarius était un de ces hommes désireux d'acquérir la science des choses passées, mais incapables, une fois cette science acquise, de bâtir dessus le moindre résultat pour l'avenir; sans les autres, il n'eût jamais rien été; bref, c'était un excellent médecin, incapable de faire progresser la médecine.

Nous insistons sur cette différence parce qu'il nous semble qu'en art comme en science, cette différence existe. C'est-à-dire qu'il y a des hommes savants et des hommes hardis, que ceux-là sont nécessaires et que ceux-ci sont utiles, que les uns sont les résumés des sciences acquises, et les autres les bases des progrès à venir, après avoir cependant les uns et les autres puisé aux mêmes sources.

Les premiers ne consultent que leurs livres, les autres n'écoutent que leur inspiration. Ce sont ceux-ci que leurs contemporains appellent des fous et dont la postérité fait des dieux, ce sont ces derniers enfin qui sont destinés à dire un jour : Hommes, arrêtez-vous ; vous êtes arrivés.

Servans était du nombre de ces élus ; il était convaincu que là où il y a eu, il y a encore quelque chose à trouver, et qu'un corps complet ne peut être éclairé en même temps de tous les côtés.

Maintenant, si nous voulons connaître les avantages qui résulteraient de la résurrection, nous verrons bien vite qu'une pareille découverte serait un grand malheur pour l'humanité. Dieu n'a donné à l'homme des forces

capables de supporter l'existence que pendant un certain temps. Si en lui rendant la vie qui a succombé sous la maladie physique ou morale, sous l'épuisement des facultés, on pouvait lui rendre en même temps l'oubli du temps vécu, la jeunesse, la force et les illusions, il n'y aurait pas grand'chose à redire, si ce n'est qu'on irait sur les brisées de la génération, que le monde n'aurait plus besoin que d'un total d'individus qui mourraient et renaîtraient incessamment, et que l'œuvre de la nature serait inutilement et peut-être dangereusement désorganisée.

Malheureusement, en admettant qu'un homme pût rendre la vie un moment interrompue, il ne pourrait jamais la rendre que par les organes que le corps aurait possédés avant de mourir et qu'à partir de l'âge que le mort aurait eu. Ce ne serait donc que pour consoler l'amour de ceux qui aimeraient le mort qu'on le ressusciterait, et que pour l'égoïsme des autres qu'on forcerait à revivre un être qui aimait peut-être autant avoir déserté les misères de cette vie.

Nous discutons en ce moment une question impossible, et par conséquent absurde. Mais il se fût trouvé évidemment de nos lecteurs qui se seraient dit : Ce n'était pas la peine de nous poser le docteur Servans comme un homme exceptionnel pour le faire ensuite s'occuper d'une découverte, d'une conception stupide, et d'une réalisation impossible ; et c'est pour ces lecteurs que nous avons soulevé cette question.

A ceux-là nous disons encore que le docteur Servans venait d'être témoin d'une grande et sincère douleur,

qu'il n'avait vu à cette douleur qu'un remède, et qu'il avait appelé sa science à son secours pour tâcher de consoler la pauvre femme qu'il voyait ainsi souffrir.

Maintenant, le médecin comptait-il seulement sur cette résurrection pour consoler la mère Jeanne? Nous ne le pensons pas, et il croyait, comme nous le croyons tous, que le temps est la panacée de toutes les douleurs. Aussi, quelques jours avant la date fixée pour l'expérience, il avait été voir la mère Jeanne et lui avait dit :

— Écoutez, mère Jeanne, tout me porte à croire que je réussirai dans l'expérience que je tente. Le temps qui s'est écoulé depuis la mort de votre fille vous a-t-il fait envisager cette mort sous un aspect moins sinistre et avec des résultats moins sombres? Ne commencez-vous pas enfin, répondez comme à un frère, à vous consoler de l'absence de Thérèse, et la petite existence que j'ai eu le bonheur de pouvoir vous faire ne vous semble-t-elle pas un commencement de consolation? Ne croyez-vous pas, soyez franche, que vous finiriez par vous habituer tellement à cette mort, qu'un jour vous n'y songeriez même plus? Rappelez-vous combien de grandes douleurs vous avez vu crier qui se sont tues, et qui ont oublié ceux qu'elles pleuraient.

La vieille femme avait regardé attentivement le vieillard, sans rien comprendre d'abord à ce langage nouveau, puis elle lui avait dit, en secouant la tête :

— Vous ne pouvez pas me rendre ma fille.

— Au contraire, tout me porte à croire que je le pourrai.

— Eh bien, alors, d'où vient que vous paraissiez croire

qu'une mère peut se consoler de la mort de son enfant?

— Ainsi, vous l'aimez toujours autant?

— Et je me suis tellement habituée à l'idée de la revoir, que, si vous ne me la rendez pas, je mourrai, et que nous nous rejoindrons; seulement ce ne sera pas elle qui viendra à moi, ce sera moi qui irai à elle.

— C'est bien, fit le docteur en se levant.

— Écoutez, avait repris la vieille femme en tombant à ses genoux, reprenez-moi ce que vous m'avez donné, dites-moi qu'il faut creuser la terre avec mes mains, veiller toutes les nuits, souffrir incessamment, mourir de faim et de soif, et je subirai tout cela sans murmurer, si vous me rendez ma Thérèse.

— Priez Dieu alors, avait dit le docteur en sortant, car je ne crois plus pouvoir faire autre chose que ce que j'ai fait.

— Et vous espérez?

— J'espère.

— La mère Jeanne avait baisé la main du docteur, et était tombée à genoux.

On disait dans la ville qu'elle avait prié depuis ce moment jusqu'au jour où Servans devait lui rendre sa fille.

Ce jour arriva enfin.

VI.

Le matin du jour où devait être tentée l'expérience tant attendue, le docteur Servans vint chez la mère Jeanne.

Il la trouva en prière, et quand il ouvrit la porte, la pauvre mère était tellement absorbée qu'elle ne l'entendit pas.

Le docteur s'approcha donc lentement et en la regardant avec émotion, puis, quand il n'eut plus qu'à étendre le bras pour la toucher, il lui posa la main sur l'épaule.

La vieille femme tressaillit en reconnaissant le docteur, elle lui baisa les mains, tout en le regardant d'un air inquiet et qui voulait dire :

— Ne venez-vous pas m'annoncer que vous n'allez pas me rendre ma fille?

— Asseyez-vous, dit le docteur en prenant une chaise, et écoutez-moi.

La mère Jeanne s'assit sans dire une parole.

— Mère Jeanne, reprit le docteur, vous avez cru à ce que je vous ai promis?

— Oui, balbutia-t-elle ; car le ton dont cette phrase

lui avait été dite semblait indiquer, sinon une déception, du moins un doute.

— Vous croyez à tout l'intérêt que je vous porte et à toute la sympathie que j'ai eue et que j'ai encore pour votre douleur?

— Oui.

— Enfin, vous êtes bien convaincue que je n'ai pas voulu me jouer de vous et que j'ai fait tout ce que la science peut faire pour ressusciter Thérèse?

— Oui, eh bien...

— Eh bien, je voulais être bien sûr de tout cela avant de me rendre au cimetière.

— Nous y allons donc toujours?

— Oui.

La vieille femme respira et un sourire illumina son visage.

— Et pourquoi vouliez-vous vous entendre dire une chose que vous saviez déjà, maître?

— Parce que je voulais avoir la certitude que vous me pardonneriez dans le cas où j'échouerais.

— Que dites-vous?

— Je dis que dans un instant il va y avoir une lutte entre un homme et Dieu, et, continua le vieillard en hochant la tête, il se peut bien que Dieu triomphe de l'homme.

— Ainsi, vous ne me répondez pas de ressusciter Thérèse?

— Je vous réponds que tout ce qu'un homme peut faire, je le ferai; que tout ce que la science peut tenter, je vais le tenter pour vous. Mais je ne vous réponds pas

que Thérèse vivra, quoique je vous dise fermement d'espérer.

— Cependant vous me l'aviez promis, reprit la pauvre mère qui devenait de plus en plus pâle à mesure qu'elle voyait s'éloigner cette consolation qui, depuis uu mois, avait fait sa vie.

— Il y a pour que je réussisse deux fois autant de chances que pour que j'échoue, mais il suffit d'une chance contre, si c'est Dieu qui a cette chance.

— Oh! ce n'est pas cela que vous m'aviez dit!

Et elle laissa retomber sa tête dans ses mains en sanglotant, car depuis qu'elle avait espéré, elle avait retrouvé les larmes.

— Ce n'était pas une espérance qu'il fallait donner à votre douleur, répliqua le docteur Servans, votre cœur ne s'en fût pas contenté ; c'était d'une conviction qu'il avait besoin pour se soutenir. Aujourd'hui, c'est le jour solennel; aujourd'hui, vous êtes forte, car vous attendez ce jour avec confiance, aujourd'hui donc, je viens vous dire : Je doute de ma science, comme tout homme doit douter de ce qu'il invente et de ce qui vient de lui; aujourd'hui, je viens vous dire : Votre fille, morte il y a un mois, va vous sourire, je vous le promets; elle va rouvrir les yeux pour vous voir, je vous en réponds; elle va se lever de son tombeau et tendre les bras à sa mère, je vous le jure, et aucun homme n'a jamais fait ce que je vais faire. Maintenant, Dieu m'a-t-il rendu assez savant, et s'est-il laissé assez surprendre pour que la vie momentanée que je vais rendre à Thérèse se continue? je l'espère, mais je ne l'affirme pas, et si vous êtes

forcée de rendre à la tombe celle que vous lui avez donnée, je ne veux pas que vous me maudissiez.

— Partons, répondit la mère Jeanne; je la serrerai si fort dans mes bras, que les battements de mon cœur réveilleront le sien, et que Dieu me voyant si heureuse me la laissera.

— Partons alors, dit le vieillard.

La mère Jeanne embrassa l'enfant qui jouait sur son lit, et lui dit :

— Joins les mains, mon enfant, et fais la prière que je t'ai apprise.

— Tout est prêt pour la recevoir, continua-t-elle en retournant vers le docteur et en lui montrant la chambre de Thérèse toute blanche et toute parfumée.

— Venez, fit le vieillard.

— Maître, dit la mère Jeanne en arrêtant le docteur sur le seuil de sa porte, vous voyez, je suis résolue et prête à tout. Ma vie est dans ce qui va se passer. Une fois l'expérience que vous allez faire tentée, si elle ne réussit pas, pourrai-je conserver l'espoir que vous me rendrez Thérèse un jour?

Le docteur hésita.

— Parlez, lui dit-elle ; en me mentant, vous me tuerez plus vite.

— Cette expérience sera la seule.

— Marchons ! reprit la vieille avec une sorte de fièvre.

— Jeanne, continua le docteur en prenant la main de la pauvre femme, vous me promettez, quoi qu'il arrive, de ne pas attenter à vos jours.

— Pourquoi se tuer, quand l'on sait que l'on va mourir ?

— Si je ne vous rends pas votre fille, je veux vous la faire oublier, répliqua le vieillard en regardant la mère de Thérèse.

— Vous n'avez donc jamais eu d'enfants? reprit celle-ci. Marchons, maître, marchons!

— La vie n'est pas que dans une affection, croyez-moi, et vous n'êtes pas encore assez vieille pour perdre toute joie en ce monde. Vous serez ma sœur.

— Faut-il que vous passiez chez vous?

— Non, Ivarius m'attend au cimetière.

— Tant mieux.

Et malgré le temps, qui était froid et gris, de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur le front de la mère.

— Vous viendrez chez moi, reprenait le vieillard; vous verrez comme Ivarius et moi nous aurons soin de vous. Après avoir été malheureuse, vous ferez à votre tour du bien aux malheureux. Le bien qu'on fait console de tous les chagrins. J'ai vingt-cinq ans de plus que vous; je mourrai bientôt; vous partagerez mon héritage avec Ivarius, et vous serez heureuse encore, vous verrez.

—Enfin nous voilà arrivés, s'écria la vieille femme qui n'écoutait même pas ce que lui disait le vieillard et qui voyait la porte du cimetière auprès de laquelle se pressait une foule de curieux.

— Que veulent ces gens? demanda-t-elle.

— Ils viennent voir.

— Ah! c'est juste, c'est un spectacle comme un autre.

La douleur d'une mère, ce n'est pourtant pas une chose rare. Ils vont vous gêner, ces gens-là.

— Non.

— Entrons vite.

La foule reconnaissant le docteur et la mère Jeanne s'écarta respectueusement, puis quand ils furent passés, elle se rua derrière eux, car la porte du cimetière ne devait être ouverte que quand le docteur arriverait.

Il y avait eu exception pour Ivarius.

Comme on le pense bien, c'était un jour grand pour la petite ville. On avait parlé partout de cet événement, et les opinions différentes que nous avons dites dans un autre chapitre allaient enfin savoir à quoi s'en tenir.

Les habitants de cette ville n'étaient pas fort instruits; aussi était-ce pour eux bien plus une question de résultat qu'une question de science, sans compter la vanité de pouvoir dire : Notre ville est la patrie de l'homme qui a fait cela.

Et parmi ceux qui auraient été les premiers à le dire, il y en avait au moins les trois quarts qui souhaitaient ardemment que cela ne fût pas.

C'est étrange, qu'on nous permette cette remarque en passant, comme il y a peu de gens qui désirent voir réussir l'homme qui a eu une grande pensée et qui prépare une grande chose.

Nous n'avons pas besoin d'autre preuve de cela que la misère dans laquelle ont vécu et sont morts, pour la plupart, les grands novateurs, bien heureux quand on ne les jetait pas, comme Salomon de Caus, dans une maison de fous.

Il y avait donc ce jour-là dans le cimetière beaucoup de gens qui espéraient que maître Servans ne réussirait pas. Pourquoi? Nous n'en savons rien. Si ce n'est que l'homme a reçu, nous ignorons de qui et d'où, une telle dose de vanité et d'envie, que si obscur qu'il soit, si perdu qu'il puisse être dans la foule, si convaincu qu'il soit qu'il n'en sortira jamais, il est humilié quand un grand homme se révèle, et au lieu de voir la lumière que tout génie porte, il ne voit que l'ombre que tout colosse jette.

Du reste, la foule qui accompagnait le docteur marchait silencieusement. Comme on se le rappelle, il faisait froid ; ce silence était donc plutôt le résultat de la température que du respect.

Puis, ce qui nous a enhardi à faire la digression que nous avons émise tout à l'heure, et à croire qu'on avait peu de confiance dans la découverte du docteur Servans, c'est que depuis qu'il en était question, pas un de ceux qui en avaient entendu parler, et personne ne l'ignorait dans la ville, n'était venu lui redemander un parent.

Il est vrai de dire aussi, pour être juste, qu'il avait lui-même annoncé que comme c'était à la mort de Thérèse seulement que cette idée lui était venue, il avait préparé le cadavre et l'avait fait ensevelir de façon qu'il fût propre à l'expérience trois mois même après son ensevelissement.

Cependant, d'autres gens étaient morts depuis Thérèse, pour lesquels on eût pu prendre les mêmes précautions, mais personne ne l'était venu réclamer.

La foule des curieux s'augmentait à chaque minute, et en un instant le petit cimetière fut envahi.

Vous savez ce que c'est que le cimetière d'une petite ville. Un jardin de trois arpents au plus dont, de temps en temps, on repousse le mur pour faire place à l'envahissement de la mort. Des croix de bois noir avec quatre cyprès, des pierres avec des inscriptions simples, et quelquefois le caveau du Crésus du pays, objet d'admiration pour ceux qui, moins riches dans leur vie, seront moins bien logés après leur mort.

Dans ces jardins tranquilles, qui ne sont pas devenus, comme les cimetières des capitales, la promenade des oisifs, dans ces champs pieux qui, dignes de ceux qu'ils reçoivent et de ceux qui les visitent, ont gardé intacte la sérénité du Dieu qu'ils promettent, le cœur se sent inondé d'une poésie inconnue, la pensée revêt une forme nouvelle, et il y a une rosée bienfaisante, quoique invisible, à laquelle tout l'être se désaltère abondamment.

Le cimetière dans lequel Thérèse était endormie était de ces cimetières-là.

Les deux premières filles de la mère Jeanne avaient été placées dans un coin, puis le vent avait abattu la croix que, par pitié, le jardinier avait mise sur leur tombe et qui indiquait à leur mère à quel endroit elle pouvait prier ; puis, le mur auquel elles étaient adossées avait été reculé, le cimetière avait été bouleversé en cet endroit, et un jour que la mère Jeanne était venue pour prier, elle avait trouvé un caveau en pierre de taille qui recouvrait l'humble place où elle priait d'ordinaire.

Le jardinier, questionné, avait répondu que les bières retrouvées à cette place achetée par une riche famille avaient été jetées çà et là dans le cimetière, et qu'il ne pouvait pas dire ce qu'étaient devenues celles des filles de la mère Jeanne.

Quant à Thérèse, comme on le sait, maître Servans lui avait acheté un petit terrain, il avait fait poser sur la tombe un marbre blanc portant le nom de la jeune fille, et quelques fleurs d'automne se mouraient à l'entour.

C'était là que depuis plus d'un mois sa mère venait tous les jours.

Au moment où nous en sommes arrivés, quelque chose avait été changé à l'aspect de ce tombeau.

En effet, la tablette de marbre avait été déplacée et posée à côté de la place qu'elle occupait la veille : un fossoyeur, sa bêche à la main, attendait.

Ivarius, assis auprès du marbre, avait devant lui divers instruments sur lesquels les curieux jetaient des regards étonnés.

La foule s'était groupée comme elle avait pu autour de la tombe, les uns s'appuyaient aux croix, les autres aux arbres, tous attendaient impatiemment.

Le fond du tableau était, du reste, bien composé pour la scène qui allait se passer sur le premier plan. Des nuages gris de plomb roulaient au ciel, et un vent froid sifflait dans les arbres sombres du champ des morts.

Le docteur s'approcha de la tombe.

— Allez, dit-il au fossoyeur.

Les premiers coups de la bêche se firent entendre.

La mère Jeanne tomba à genoux.

Le silence était grand, il devint solennel.

A chaque nouveau coup de bêche, le cœur de la pauvre mère tressaillait comme si le coup avait frappé le corps de son enfant.

Deux fossoyeurs descendirent dans la fosse et voulurent soulever la bière.

Mais la bière était en chêne, doublée de plomb, et lourde par conséquent.

Les fossoyeurs appelèrent à leur aide deux ou trois individus de ceux qui étaient là, et cette fois ils parvinrent à lever le corps emprisonné dans sa double boîte et à le déposer à côté du marbre.

On dévissa la première enveloppe en chêne et l'on en tira la bière de plomb.

Ivarius s'approcha alors avec un fer qu'il venait de faire rougir et se mit à la dessouder.

Quand il eut séparé la planche supérieure des autres, il l'enleva. Le vent qui soufflait emporta le son dont on avait couvert le corps pour qu'il ne heurtât pas les parois de sa couche de plomb, et un corps amaigri se dessina sous un linceul blanc que tachait de place en place le sang perdu par la morte après l'ensevelissement.

Ivarius et le docteur tirèrent alors la jeune fille de son cercueil et la posèrent sur le marbre qu'on avait placé à côté de sa tombe.

La mère regardait tous ces préparatifs en retenant son haleine et en joignant les mains.

La foule, suspendue autour de la tombe, attendait sans bouger. On eût dit les morts voisins sortis de terre pour assister à cet étrange spectacle.

Le docteur écarta le voile qui couvrait le visage de Thérèse.

— Ma fille ! s'écria la mère Jeanne en tendant les mains vers l'enfant qui restait inanimée et dont le visage portait bien les traces de la mort. Les yeux étaient fermés et un cercle vert les entourait, la bouche était entr'ouverte, et les cheveux, secs, durs et raides, paraissaient prêts à se casser sous la première main qui les toucherait.

Dire l'impression des spectateurs de la scène que nous racontons serait chose impossible.

Puis, le docteur ayant touché le front de la morte avec une baguette de fer, tandis qu'Ivarius lui frottait les paupières avec une liqueur rougeâtre, la jeune fille commença de lever la tête, puis les épaules, puis le corps entier, et le regard fixe, la bouche entr'ouverte, vacillant sur ses pieds, elle alla tomber dans les bras de sa mère, qui s'était levée en même temps qu'elle et qui la reçut sur son sein.

A peine avait-elle vu Thérèse se lever que la foule, sous une impression de terreur et d'étonnement, s'était écartée, mais sans perdre du regard celle que la volonté d'un homme ressuscitait ainsi.

Le docteur étudiait attentivement le visage de la vieille femme. Tout à coup il la vit pâlir, il l'entendit pousser un cri, et le corps de Thérèse retomba de toute sa hauteur sur le marbre de sa tombe. Les yeux s'étaient re-

fermés, les lèvres étaient devenues vertes et du sang s'échappait du cou de la morte.

A cette vue, trois cris furent poussés, et la foule stupéfaite se retira pâle et atterrée.

— Dieu ne l'a pas voulu, dit le vieillard en recouvrant le visage du cadavre et en le rendant aux fossoyeurs. Femme, résigne-toi.

Mais la mère Jeanne n'entendait déjà plus le docteur, car, succombant à toutes ses émotions, elle venait de s'évanouir, la tête sur les pieds de sa chère morte.

VII.

On transporta la mère Jeanne chez elle, où l'accompagna le docteur.

Une fièvre ardente se déclara, maître Servans était là, et au bout de quinze jours la malade était guérie de la fièvre, mais non du souvenir qui la poursuivait.

Cependant ce souvenir s'anéantissait de temps en temps dans une grande faiblesse. Dieu a permis que souvent une violente maladie succédât à un violent chagrin, afin que la souffrance morale, qui tuerait au bout d'un certain temps de continuité, s'épuisât bientôt dans les douleurs physiques, et que le malade eût tant à s'occuper de son corps qu'il oubliât l'esprit.

Quand la mère Jeanne fut convalescente, elle douta si ce qui lui était arrivé n'était pas un rêve, car ses facultés, épuisées par des saignées fréquentes, la fièvre et la diète, ne se rendaient pas lucidement compte des causes de la maladie. Puis, avec la convalescence, le corps reprit des forces, et la pensée, tendue vers une seule chose, redevint claire, nette et précise.

Maître Servans, qui était bien un peu matérialiste, avait compté que la maladie serait la guérison des chagrins; mais maître Servans s'était trompé. Il y a des dou-

leurs sans guérison, des chagrins sans convalescence, et la douleur des mères est de ces chagrins-là. A peine la pauvre femme eut-elle recouvré sa raison entière, à peine eut-elle vu en pénétrant dans la chambre de sa fille que Thérèse était toujours morte, à peine se fut-elle rappelé que le docteur lui avait dit que l'expérience qu'il allait tenter serait la seule, qu'elle devint calme, mais calme comme le sont les esprits résignés, les saints martyrs qui savent que la mort veille à leur porte. La mère Jeanne croyait en Dieu; puis, outre que toute grande douleur fait croire, on n'est pas athée lorsque comme elle on a assisté à cette lutte de la science et de la nature, et qu'on a vu la nature triompher si impitoyablement.

La mère Jeanne n'avait donc plus qu'une crainte, après avoir été séparée de sa fille dans ce monde, c'était d'en être encore séparée dans l'autre, et le suicide n'est qu'un rapprochement trompeur. Puis, comme elle l'avait dit elle-même au docteur, à quoi bon se tuer quand on sait qu'on va mourir?

Elle mesura donc son chagrin, comme un homme qui tombe dans un précipice en mesure tout à coup la profondeur et calcule instantanément dans combien de temps il sera tué. La mère Jeanne sourit à cette conviction qu'elle ne survivrait pas longtemps à sa fille, et il s'opéra en elle un changement qui dut bien étonner les témoins de sa douleur.

Vous avez vu souvent des arbres couverts de feuilles à leur sommet sourire au premier soleil du printemps, et s'emplir d'oiseaux, et se parfumer de fleurs comme les autres. Cependant vous étiez étonné, quand vous veniez

vous asseoir à l'ombre de cet arbre, de voir sous ce sommet fleuri se dresser des branches mortes et dépouillées, et le tronc lui-même, qui perdait d'endroit en endroit son écorce, semblait avoir été oublié de la séve, réfugiée à l'extrémité supérieure de l'arbre. Avant l'automne, l'arbre avait perdu ses feuilles et n'avait pas donné de fruits. Puis, si vous reveniez au printemps suivant, vous vous aperceviez que l'hiver l'avait achevé et que, malgré le soleil et la chaleur, l'arbre n'avait plus que ses branches mortes que le moindre vent brise et dont les vieilles femmes font des fagots pour le foyer de leur chaumière.

Il en est de même pour la mère Jeanne : la certitude de sa mort prochaine, c'est-à-dire de son rapprochement avec sa fille, lui mit sur les lèvres un sourire auquel les indifférents pouvaient se tromper, mais qui ne trompait pas le docteur. Les gens de la ville qui avaient vu le chagrin de la mère Jeanne, ou qui en avaient entendu parler, avaient pris la pauvre femme en pitié, de sorte que chacun voulait l'aider, et que les secours et le travail lui venaient si abondamment, qu'elle avait plus qu'il ne lui fallait pour satisfaire la vie qui n'est qu'extérieure, et le désir qui n'est que temporel.

Cependant, le chagrin, qui la rongeait comme un ver rongerait un cœur vivant, allait toujours envahissant, et sous le bonnet qui couvrait sa tête, les cheveux avaient blanchi, les yeux étaient d'autant plus vifs qu'un cercle bistré les entourait, et si la bouche avait adopté une espèce de sourire, la vie n'était plus que factice dans tout cet être, et les bras et le corps étaient amaigris et sem-

blables à ces branches mortes dont je vous parlais tout à l'heure.

Pendant ce temps, l'enfant avait hérité de ce qui restait d'amour pour ce monde dans le cœur de la mère aux quatre douleurs. Elle s'était demandé avec inquiétude si cet enfant qui lui souriait ne parviendrait pas à la retenir sur cette terre, mais elle s'était aperçue avec joie qu'aucun lien terrestre n'était assez fort pour la retenir, et cependant elle s'était dit que tout le temps qui lui restait à vivre, elle l'emploierait à la guérison et au bonheur de l'enfant; aussi, elle acceptait tout ce qu'on faisait pour elle, faisait tout le travail qu'elle pouvait faire, et amassait un petit trésor pour l'enfant, qui allait rester triplement orphelin.

Tous les jours elle allait au cimetière, tous les jours elle priait, mais ne croyez pas qu'elle priât Dieu de la rappeler à lui, ne croyez pas qu'elle restât exposée au temps froid, qui était venu avec l'hiver, assez longtemps sur la tombe de sa fille pour qu'une maladie en résultât et vînt en aide à la pensée qui la tuait. Non, la pauvre femme était trop craintive dans son espérance, trop superstitieuse dans son amour, pour que la pensée lui vînt une seule minute de prévenir ce que Dieu allait faire. Le feu intérieur qui la faisait vivre encore était trop violent pour ne pas consumer jusqu'au foyer qui essayait en vain de le contenir, et elle savait qu'elle vivait encore parce qu'une nouvelle impulsion venait d'être donnée à sa vie, et qu'il fallait qu'elle allât comme est forcé d'aller le ressort stupide d'une horloge qu'on a remonté pour un temps connu.

Tous les jours maître Servans venait voir la vieille femme, et la pensée de la mère Jeanne ne lui échappait pas. Il étudiait les progrès de cette douleur dont il présageait l'issue. Souvent il avait demandé à la mère de Thérèse de lui pardonner s'il n'avait pas réussi dans ce qu'il avait tenté, et toujours elle lui avait répondu en lui tendant la main qu'elle n'avait rien à lui reprocher, et que, bien au contraire, elle lui serait reconnaissante toute sa vie, et à ce mot elle souriait de l'espérance avec laquelle il l'avait soutenue pendant un mois entier.

— Nous nous sommes trop hâtés, disait le docteur, mais je réussirai un jour.

— Faites ce que vous pourrez pour cela, répondait la mère Jeanne, et vous serez béni de toutes les mères.

— Il n'y a pas que les mères qui soient inconsolables, reprenait le docteur.

A ce mot la vieille femme hochait la tête en signe de doute et ne répondait rien.

Quand le docteur ne pouvait venir lui-même, c'était Ivarius qui venait voir la mère Jeanne. Le brave garçon faisait alors tout ce qu'il pouvait pour distraire la bonne femme; mais ses efforts étaient aussi inutiles que ceux de son maître, et ses paroles n'arrachaient à la mère Jeanne que des sourires pâles, semblables aux rayons du soleil qui traversent un jour brumeux et ne fécondent rien.

La mère Jeanne avait repris ses habits de deuil, mais un jour on s'aperçut qu'elle les avait quittés de nouveau, et qu'une certaine coquetterie présidait à sa toilette.

Avait-elle ce pressentiment du bonheur qui l'attendait, ou plutôt du moment qu'elle ne cessait d'appeler? Toujours est-il qu'on ne l'avait vue qu'une fois depuis la mort de Thérèse quitter la robe noire, car le lendemain du jour où elle l'avait quittée, elle avait pris le lit et n'était plus sortie de chez elle.

Le docteur, qui était venu la voir selon sa coutume, la trouva donc dans son lit et lisant un livre saint.

— Eh bien! me voilà en chemin, fut le premier mot de la mourante lorsqu'elle vit entrer maître Servans.

— Pas encore; espérez, avait répondu le docteur.

— Vous me prenez donc pour une malade ordinaire, docteur, et vous n'avez donc pas deviné?

— Si, fit le docteur en s'asseyant près du lit.

— Eh bien! soyez franc alors, et dites-moi combien j'ai encore de temps à vivre.

Le docteur examina la malade, lui mit la main sur le cœur, lui tâta le pouls, et fit enfin à la nature cette question de mort à laquelle la science la force quelquefois à répondre.

— Quinze jours si vous faites ce que je vous ordonne, trois jours si vous ne faites rien.

— Merci, fit la malade.

Et elle joignit les mains dans une fervente prière.

Le docteur écrivit une ordonnance qu'il laissa sur la table; puis, comme il avait d'autres malades à visiter, il rentra chez lui dire à Ivarius d'aller aussitôt chez la mère Jeanne et de ne la quitter que lorsqu'elle serait morte ou sauvée.

— J'ai laissé une ordonnance sur la table, dit le docteur, tu la feras exécuter.

— Oui, maître.

— Peut-être la malade refusera-t-elle de prendre ce que tu lui présenteras.

— Faudra-t-il l'y forcer?

Le docteur réfléchit un instant.

— Non, dit-il; laissons Dieu faire ce qu'il veut.

— Adieu, maître, fit Ivarius.

— A bientôt, répondit le docteur.

Ivarius s'apprêta à sortir.

— Quand la pauvre femme sera morte, tu amèneras ici l'enfant dont je me charge.

— Oui, maître.

Trois jours après, Ivarius reparaissait, tenant par la main l'enfant, qui pleurait.

— C'est fini? dit le docteur.

— Oui, maître.

— Quand est-elle morte?

— Il y a une heure.

— Elle n'a rien voulu prendre?

— Rien.

— Que t'a-t-elle dit?

— Un instant avant de mourir, elle m'a pris la main, m'a montré le ciel en me disant : Enfin! puis ses mains se sont réunies et elle est morte avec un sourire d'une indicible béatitude.

— Mène l'enfant dans ta chambre et occupe-toi de faire transporter sa grand'mère à la salle des morts.

Nos lecteurs savent sans doute aussi bien que nous ce

que c'est que la salle des morts en Allemagne. Comme il peut s'en trouver cependant qui ne le sachent pas, nous allons, en quelques mots, leur donner ce détail, qui a besoin d'être connu du reste pour la fin de cette histoire.

C'est tout simplement une salle attenante au cimetière et disposée en dortoir, avec des lits plus ou moins nombreux, selon le nombre de la population. Quand un individu meurt, avant de le faire enterrer on le transporte dans cette salle, on le couche sur un de ces lits, où il reste trois jours et où le veille son plus proche parent.

Les sages Allemands ont donc prévu le cas léthargique, mais ils ont aussi prévu le cas où le parent chargé de veiller celui qu'on croit mort s'endormirait ou même aurait quelque intérêt à ce que le mort ne se réveillât pas. Des sonnettes auxquelles correspondent des fils ont donc été disposées de façon qu'au moindre mouvement du mort elles s'agitent et préviennent un gardien qui ne s'endort jamais et qui n'a autre chose à faire qu'à écouter.

Il est bien entendu (et nous disons cela pour les lecteurs minutieux) que les gardiens se relayent toutes les nuits, et que les sonnettes font un tel carillon dans leur chambre, que, fût-il endormi, celui qui est chargé de veiller est forcé de l'entendre.

La mère Jeanne vint donc prendre place dans cette salle, et ce fut Ivarius qui la veilla ; car la pauvre femme n'avait ni parent proche ni parent éloigné qui pût lui rendre ce dernier devoir.

Quant à l'enfant, il était trop jeune.

Les trois jours se passèrent sans un mouvement de la morte.

L'âme était donc bien retournée à Dieu et à Thérèse.

Le temps révolu, le corps de la vieille femme fut enseveli et déposé dans une tombe que le docteur lui avait fait creuser à côté de celle de sa fille.

Ivarius, le docteur et l'enfant furent les seuls qui accompagnèrent le corps.

Quelque temps après, maître Servans fut appelé près d'un procureur de la ville qui était un peu souffrant; il raconta l'enterrement auquel il avait assisté.

— C'est à cause de cette femme, dit alors le fils du malade, que vous avez tenté cette expérience qui malheureusement n'a pas réussi?

— Mais qui réussira un jour.

— Vous le croyez?

— J'en suis sûr.

— Tant mieux, et bien des gens vous en seront reconnaissants.

— J'en doute, car la pauvre femme qui vient de mourir, et qui avait l'expérience qu'ont ceux qui ont souffert, paraissait en douter.

— Pourquoi vous obstinez-vous dans cette recherche, alors?

— Parce que quand elle ne serait utile qu'à dix individus sur mille, il est de mon devoir de la poursuivre.

— Ainsi, vous croyez qu'il y a des gens qui ne regrettent pas ceux qu'ils perdent?

— Je crois, répondit le vieillard, qu'il n'y a qu'un

amour profond, sincère, inaltérable, c'est l'amour maternel.

— Oh! ne croyez pas cela, dit le jeune homme en se jetant au cou de son père; il y a encore l'amour des enfants pour ceux à qui ils doivent le jour.

— Nous verrons bien, murmura le vieillard.

— Que dites-vous? fit le jeune homme, qui n'avait pas entendu.

— Je dis que nous verrons bien si ce que vous dites est vrai, repartit maître Servans en se levant et en fixant son regard perçant sur ce fils pieux.

Et après avoir écrit son ordonnance, il se retira.

En rentrant chez lui, il dit à Ivarius, qui lisait à côté de l'enfant endormi :

— A partir de demain, nous nous mettons à l'œuvre.

— Oui, maître, mais il nous faut une occasion.

— Je l'ai, fit le docteur en souriant.

— Ah! et qui est-ce?

— Tu le verras, curieux.

Et le bonhomme rentra dans sa chambre après avoir embrassé l'enfant qu'il avait adopté.

VIII.

Comme on le pense et quoique nous n'en ayons pas reparlé, la résurrection tentée par le docteur avait fait grand bruit dans la ville, et quoiqu'elle n'eût pas réussi complétement, le résultat qu'il avait obtenu avait cependant été assez étrange pour que la réputation du docteur s'en augmentât.

Les moindres paroles de maître Servans après cet étrange événement avaient donc été recueillies, et lorsque l'on avait appris que loin d'être rebuté par l'insuccès de cette première expérience, il avait au contraire juré d'en arriver à ses fins, tout le monde, sachant le docteur homme de tête et de résolution, avait recommencé à attendre patiemment cette seconde épreuve, et les commentaires sur la première avaient continué.

De ces commentaires, il était résulté que ceux qui avaient été confiants dans la tentative du docteur en devinrent fanatiques et que ceux qui avaient douté commencèrent à croire.

Puis chacun savait maître Servans sérieusement occupé à son œuvre, et cet entêtement était une garantie de réussite, car le docteur était un homme d'un sens trop profond pour suivre une idée fausse.

Cependant, si grande que fût la préoccupation du docteur, il n'en continuait pas moins ses visites aux malades, car son avis était qu'il n'aurait le droit de négliger les vivants que lorsqu'il serait sûr de ressusciter les morts, et encore n'était-il pas bien convaincu de ce droit.

Seulement il se permettait de temps en temps d'envoyer Ivarius voir si ceux qui l'envoyaient chercher avaient réellement besoin que ce fût lui qui y allât.

Nous l'avons déjà dit, Ivarius était heureux et fier à la fois du bien qu'il avait appris à faire; et, à moins que la responsabilité ne fût réellement trop grande, il était rare qu'il dérangeât son maître; il avait alors la double joie d'être utile à son bienfaiteur et de mener jusqu'au bout la cure entreprise.

Donc, le lendemain du jour où nous avons vu maître Servans visiter le procureur qui ne paraissait pas dans une position fort alarmante, on vint le chercher en lui disant que le malade se trouvait plus mal. Mais, en même temps que le domestique du procureur, arrivait ou plutôt se précipitait un jeune homme dans la chambre du docteur, en demandant à grands cris le docteur Servans.

— C'est moi, monsieur, fit le docteur étonné de cette brusque entrée.

— Pardonnez-moi si je me présente ainsi, docteur, fit le jeune homme en se laissant tomber sur une chaise et en essuyant son front en sueur, mais il y a danger de mort, et je n'ai pas même pris le temps de mettre mon chapeau, vous le voyez.

— Je suis à vos ordres, monsieur, répondit le docteur; de quoi s'agit-il?

— Il s'agit d'une jeune fille qui vient de s'empoisonner.

— Ah! mon Dieu, une de vos parentes, monsieur?

— Non, fit le jeune homme, mais une jeune fille qui m'est aussi chère, plus chère que la sœur la plus aimée.

— Partons, monsieur, partons.

— Ivarius, continua le vieillard en se tournant du côté de son domestique, va-t'en chez le procureur, qui ne doit pas être très-gravement malade; en tout cas, dans une heure au plus tard, je serai ici.

Puis ouvrant la porte :

— Passez, monsieur, je suis prêt.

Le jeune homme marchait d'un pas que le docteur avait peine à suivre. Cependant, comme la circonstance paraissait être grave, maître Servans, fit les enjambées doubles, et en moins de cinq minutes il se trouva devant une maison à la porte de laquelle son conducteur, qui ne lui avait pas dit une parole tout le long du chemin, venait de s'arrêter.

— Cette maison n'avait qu'un étage, et l'on voyait derrière les arbres d'un petit jardin effeuillés à cette époque de l'année.

Le jeune homme monta les deux marches qui conduisaient à la porte d'entrée, et soulevant le marteau de cette porte, il heurta violemment.

Une femme de chambre vint ouvrir.

— Eh bien! fit le jeune homme.

— Rien de nouveau, monsieur Henry, fit cette femme,

la pauvre enfant souffre toujours horriblement, mais elle ne se plaint pas.

— Au nom du ciel, monsieur, sauvez-la, dit le jeune homme en se tournant du côté du docteur.

— Conduisez-moi, monsieur, répondit celui-ci, et hâtons-nous.

M. Henry, comme l'avait appelé la femme de chambre, fit monter au docteur l'unique étage de la maison et l'introduisit dans une chambre d'une grande simplicité, mais où l'on devinait la présence d'une femme par ces mille objets souvent inutiles dont une femme s'entoure.

Le docteur s'approcha du lit sur lequel la pauvre enfant se tordait dans d'affreuses convulsions.

Une écume blanche tombait de sa bouche, les traits étaient contractés d'une effrayante manière, et ses yeux a[illegible] déjà l'étrange fixité de l'agonie douloureuse.

— De l'émétique à l'instant! fit le docteur.

Le jeune homme disparut et un instant après il revenait avec ce que le docteur avait demandé.

Maître Servans fit prendre une forte dose du vomitif à la malade, et les vomissements se déclarèrent bientôt.

Le plus grand silence avait régné parmi les spectateurs de cette scène tout le temps qu'elle avait duré.

A peine le premier vomissement eut-il lieu que le docteur étudia les matières que venait de rendre la jeune fille, et qu'il s'écria :

— C'est avec de l'arsenic que la pauvre enfant a été empoisonnée.

— Ainsi, dit le jeune homme d'une voix altérée, il n'y a plus d'espoir?

Le vieillard ne répondit pas, mais ce silence avait une éloquence terrible.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! fit le jeune homme en se laissant tomber sur une chaise et en fondant en larmes.

— Voyons, monsieur, calmez-vous, peut-être la sauverons-nous, fit le vieillard, peut-être la dose de poison prise par cette enfant est-elle trop forte ou trop faible pour occasionner la mort.

En ce moment les vomissements recommencèrent, après quoi la jeune fille parut un peu soulagée, car sa respiration, bruyante encore, avait du moins perdu le râle convulsif qu'elle avait à l'arrivée du docteur et qui avait tant épouvanté le jeune homme.

— Espérez, dit alors maître Servans à celui qui était venu le chercher.

— Oh! sauvez-la, monsieur! au nom de tout ce que vous avez de plus cher, sauvez-la, car si elle meurt je mourrai.

Et Henry se laissa tomber à genoux près du lit, et prit dans ses mains et couvrit de baisers la main glacée de la jeune fille qui sourit dans son immobilité au contact des lèvres de son amant.

— Pardonne-moi, mon pauvre ange, murmurait le jeune homme, pardonne-moi, je souffre tant.

La jeune fille, à qui ces paroles arrivaient au milieu de ses douleurs, essaya de faire un mouvement, mais un tel abattement avait succédé aux convulsions que ce

fut à peine si elle put remuer la tête, et encore, une contraction instantanée du visage prouva-t-elle la souffrance qui résultait de cette tentative.

— Parle-moi, parle-moi! me reconnais-tu? sanglotait le jeune homme en proie au plus violent désespoir. Oh! mon Dieu! pourvu qu'elle ne meure pas sans m'avoir pardonné.

Et Henry laissait retomber sa tête dans ses mains et s'anéantissait dans sa douleur.

— Monsieur, lui dit alors maître Servans, cet appartement a-t-il une autre chambre?

— Oui.

— Eh bien! veuillez vous y retirer; je crains que votre présence ne nuise à la réaction que j'espère, car mademoiselle fait des efforts énormes pour vous parler; retirez-vous, et dans un instant j'irai vous rejoindre, car j'ai à vous parler.

Le jeune homme se leva pâle, défait, et d'un pas chancelant il gagna la porte qu'il ouvrit et qu'il referma sur lui.

Puis heurtant les murs, car il avait peine à se soutenir, il arriva dans une chambre voisine, et se laissant tomber dans un fauteuil, il dit :

— Pauvre fille! qui m'aimait tant.

Et il sanglota en se couvrant le visage de son mouchoir, comme pour étouffer les cris qui sortaient de sa bouche et soulevaient sa poitrine. Puis, cette nouvelle irruption de sa douleur un peu calmée, il se mit à parcourir la chambre, entr'ouvrant de temps en temps la porte et écoutant ce qui se passait.

Mais il n'entendait aucun bruit, et c'était avec les yeux pleins de larmes et le cœur plein d'angoisses qu'il refermait la porte.

Puis il recommençait à marcher, s'arrêtant de temps en temps devant quelque objet qu'il reconnaissait pour l'avoir vu toucher par celle qui se mourait dans la chambre voisine, et qui lui rappelait un des moments de sa vie passée, heureuse jusqu'à la veille.

Le portrait de la jeune fille souriait dans un cadre doré. Les yeux d'Henry se fixèrent sur ce portrait qui s'effaça bientôt dans le voile de larmes qui couvrit son regard.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura le jeune homme en tombant à genoux devant ce portrait, ne la laissez pas mourir ainsi, la pauvre enfant qui m'a tant aimé.

Et comme malgré le froid, son front était brûlant, Henry ouvrit la fenêtre et aspira avec bonheur l'air glacé d'une matinée sombre.

Puis, peu à peu sa fièvre sembla s'engourdir à ce contact du froid extérieur, et sa douleur violente se fondit dans une rêverie profonde, dont il ne sortit que lorsqu'il sentit une main sur son épaule.

Il se retourna et vit maître Servans.

— Eh bien! monsieur, dit le jeune homme, le cœur haletant.

— Eh bien! monsieur, dit le médecin, la malade dort en ce moment et sa femme de chambre la veille.

— Et vous la sauverez?

— Je n'en sais rien encore.

— Mais l'espérez-vous, au moins?

— Je l'espérerai demain matin si les convulsions ne se sont pas renouvelées, mais il était temps qu'on m'appelât.

— Ah! soyez béni, monsieur, pour être ainsi venu.

— C'était mon devoir, reprit le docteur d'une voix grave, comme il est de mon devoir, monsieur, et vous le comprendrez, de vous demander si vous savez qui a empoisonné cette jeune fille.

— C'est elle-même, répondit Henry.

— Elle avait donc un bien violent chagrin, fit le docteur en s'asseyant.

— Oui, monsieur.

— Et de qui lui venait chagrin?

— De moi, monsieur.

Et à ce souvenir, le jeune homme se rejeta au fond du fauteuil sur lequel il était assis, car les larmes débordaient de nouveau ses yeux.

— Et qu'avez-vous pu faire à cette enfant pour l'amener au suicide, vous qui paraissez être si désolé de sa mort?

— Oh! répliqua le jeune homme, c'est à la fois bien affreux et bien simple, ce que j'ai fait. Vous avez une grande expérience et une grande sagesse, monsieur; mieux que personne, vous êtes donc apte à juger.

— J'écoute, fit le vieillard en s'inclinant.

— Eh bien, que vous dirais-je, docteur? continua Henry en essayant de contenir les larmes qui semblaient monter de son cœur à ses yeux et qui étaient près de le suffoquer à chaque instant; en sortant de l'Université, j'ai fait la connaissance de Madeleine. La pauvre enfant était

une simple ouvrière; mais il y avait en elle une telle douceur, elle était si belle, que je me passionnai vite et violemment.

Ma famille avait de la fortune, il me sembla que je pouvais rendre heureuse la femme qui se confierait à mon amour, et cette certitude donnait un tel ton de conviction à mes paroles que Madeleine se laissa convaincre, et qu'elle se fia à cet amour que je lui promettais. Elle se donna sans restriction comme se donne un noble cœur à l'homme qu'il a choisi et dans lequel il croit; elle me dit seulement que le jour où je l'abandonnerais serait le jour de sa mort. Je n'eus pas de cesse qu'elle n'eût quitté la maison dans laquelle elle travaillait; elle y consentit enfin, et je lui louai cette petite maison que je meublai simplement, car les goûts de la pauvre enfant étaient simples, et son amour pur se fût offensé d'un luxe qu'elle eût cru être le prix de cet amour. Elle était orpheline, et n'avait d'autres parents qu'une vieille tante qui, ayant appris ce qui s'était passé, ne voulut plus revoir sa nièce, et mourut en effet sans l'avoir revue.

Je restai donc le seul être qui pût aimer Madeleine qui, voyant mon amour sincère, mon dévouement continu, ne me rappela jamais le sacrifice qu'elle m'avait fait, et ne m'entretenait jamais de l'avenir qu'avec l'assurance qu'il serait le même pour tous deux.

Tous les jours je venais ici et j'avais pris une telle habitude de ce bonheur quotidien, que j'en étais arrivé à ne plus m'apercevoir de ce bonheur. Il me semblait que cette vie devait durer toujours; je n'envisageais pas la possibilité qu'elle changeât, car je trouvais à la fois dans

Madeleine une maîtresse passionnée et une amie sincère.

Il y a deux ans que nous vivons ainsi, et depuis deux ans l'ombre d'une autre femme n'a jamais passé entre Madeleine et moi, comme je suis sûr que l'idée qu'il y a sur terre d'autres hommes que moi n'est jamais venue à la pauvre enfant.

Et cependant elle n'avait pas de grandes distractions. Tous ses plaisirs consistaient à venir se promener le soir sur les bords du Rhin avec moi; là nous causions assis tous les deux au bord du grand fleuve, berçant notre amour du bruit de son courant, du souvenir de ses légendes, et nous rentrions.

Toute la semaine elle travaillait comme au temps où elle n'était qu'ouvrière ; car, disait-elle, l'oisiveté laisse en entrant dans la maison la porte ouverte à tous les vices et à tous les malheurs, et quand je pense que c'est moi qui suis cause du suicide de cette pauvre créature, je suis prêt à me briser la tête sur le pavé.

Et le jeune homme pouvait à peine contenir ses larmes.

Enfin, reprit-il, je ne puis pas définir l'aveuglement de mon cœur.

Il y avait si longtemps que Madeleine m'avait dit qu'elle mourrait de mon abandon, elle me l'avait si peu répété, convaincue qu'elle était qu'une pareille pensée ne me viendrait jamais, j'avais si bien pris peu à peu l'habitude de voir en elle une sœur dévouée, que j'en arrivai comme un égoïste, comme un sot, comme un lâche, à lui faire la confidence dont elle mourra peut-être demain.

Mon père avait fait de mauvaises spéculations ; toute sa fortune, ou peu s'en fallait, était perdue. Mon père et ma mère ont toujours été les meilleurs parents qu'on puisse avoir et les meilleurs amis que j'aie eus.

Mon père me fit appeler un matin, m'annonça la ruine dont nous étions victimes, et me dit que de moi seul dépendait la fortune de la maison, la tranquillité de ses vieux jours et le bonheur de ma mère. Il s'agissait d'un riche mariage arrangé pour moi entre mon père et un de ses amis, riche et désireux d'unir sa famille à la nôtre.

— Je connais ton amour pour Madeleine, mon enfant, me dit mon père, et sans cette catastrophe je ne t'eusse jamais détourné de ton amour ; mais ta mère et moi nous sommes vieux, et nos dettes payées, nous serons réduits à la misère. Je n'ai pas besoin de te rappeler ce que nous avons toujours été pour toi ; notre bonheur ou notre espoir est entre tes mains, vois si tu dois nous rendre ce que nous t'avons donné.

Il n'y avait pas à hésiter, maître, la ruine de mes parents était la mienne, et par conséquent celle de Madeleine. L'idée de l'abandonner sans la prévenir ne me vint pas, mais la fatale espérance qu'elle comprendrait la nécessité où j'en étais réduit me vint, et hier je lui avouai tout.

Contre mon attente, je la trouvais calme ; je lui jurai que je ne me marierais qu'à la condition d'assurer son sort, et lorsque je la quittai, hier au soir, je la crus résignée.

Cependant cette prompte résignation m'étonnait quand, rentré chez moi, j'eus tout le temps d'y songer sérieuse-

ment, après avoir annoncé à mon père que je me marierais, et qu'heureusement Madeleine avait compris les raisons de cette nécessité.

Cependant un secret pressentiment m'empêchait de m'endormir, et je comptais me rendre de bonne heure chez Madeleine, car elle n'avait pas dû dormir non plus, quand sa femme de chambre arriva tout effarée chez mon père et m'annonça que Madeleine se mourait.

C'est alors que je courus chez vous, maître, et vous savez le reste.

IX.

Vous comprenez, n'est-ce pas, poursuivit le jeune homme après avoir essuyé de nouveau ses larmes, vous comprenez qu'il faut qu'elle vive ou que je meure : car, si elle succombe à cet empoisonnement, c'est moi qui l'aurai tuée!

— Êtes-vous bien sûr de ne pas vous exagérer, dans tout ceci, la part que vous y avez prise, et ne faut-il pas plutôt remettre sur le compte de l'exaltation de cette jeune fille la résolution fatale qu'elle a prise? Vous avez le seul tort, à mon avis, d'avoir agi trop loyalement, trop promptement, et peut-être, si vous aviez habitué Madeleine à vos absences, le jour où vous seriez venu lui annoncer votre mariage, cette nouvelle lui eût-elle produit moins d'effet.

— Oh! non, monsieur, reprit Henry, Madeleine n'était pas une femme ordinaire; son amour était sans expansion, parce qu'il craignait d'être ennuyeux, et elle ne s'est empoisonnée que parce qu'elle croyait mourir à l'instant même.

Si elle avait pu supposer un instant que j'arriverais avant qu'elle fût morte, et que je parvinsse à la rappeler à la vie, elle se fût jetée dans le Rhin, tant elle eût

craint que cet empoisonnement ne parût manquer de franchise et ne semblât qu'un moyen violent et suprême de me ramener à elle.

— Mais, fit le docteur, vous deviez cependant assez connaître la nature de votre maîtresse, pour ne pas lui faire aussi brusquement un aveu qui allait bouleverser sa vie; puis, l'ayant fait, comment avez-vous pu la quitter aussitôt et ne pas pressentir qu'en la laissant seule avec ses pensées, vous l'exposiez au désespoir?

— J'ai tort, je suis coupable, mille fois coupable, monsieur, répliqua le jeune homme en contenant avec peine ses larmes; mais que voulez-vous, Dieu aveugle ceux qu'il veut perdre. Je vous l'ai déjà dit, je crois, Madeleine était si douce avec moi, notre vie se continuait si tranquille, qu'on eût plutôt dit un frère et une sœur qu'un amant et sa maîtresse.

Je savais à Madeleine un grand raisonnement, et j'étais convaincu qu'elle ne s'était pas donnée à moi sans peser d'avance toutes les conséquences de ce consentement; or, à l'air résigné et quelquefois rêveur que je lui avais vu, il me sembla, au moment de lui avouer le désir de mes parents devenu un ordre pour moi, c'était de la folie, une brutale stupidité, je le vois maintenant; mais il me sembla, dis-je, que parmi les conséquences qu'elle avait prévues, mon mariage, par les relations de ma famille, avait dû être une des premières qui se soient présentées à son esprit, et qu'elle en avait d'avance pris son parti. Nous autres hommes, vous le savez, nous avons toujours besoin, tant la vanité nous enveloppe, tant le doute nous cuirasse, nous avons toujours besoin

que la femme que nous aimons ou plutôt qui nous aime nous parle de son amour et nous le prouve quelquefois même par des folies.

Les preuves extérieures, les preuves des yeux et du scandale arrivent à nous convaincre bien plus vite et bien plus fortement que le sacrifice unique qu'une jeune fille nous fait de sa virginité et de son avenir, et que le bonheur sans effort qu'elle goûte dans la retraite que sa pudeur lui impose. Que vous dirai-je enfin? j'en étais arrivé non pas à croire que Madeleine ne m'aimait pas, mais au contraire qu'elle m'aimait tant, qu'elle était prête à tout.

— Voilà, monsieur, la pensée à laquelle j'ai obéi, qui fait mourir cette pauvre enfant et qui me tuera.

— Oui, je comprends, répondit le vieillard, et vous n'êtes pas coupable, monsieur. Vous avez fait ce qu'eût fait tout autre homme à votre place, et elle a fait ce que bien peu de femmes eussent songé à faire. Mais maintenant, réfléchissons, monsieur, et voyons si vous avez le droit de vous abandonner à ce violent désespoir.

Il y avait dans les paroles du docteur une intention visible pour nous qui le connaissons, mais que ne pouvait deviner celui qui l'écoutait et qui le voyait pour la première fois.

— Je vais vous parler comme parle la nécessité, continua le vieillard, c'est-à-dire au nom du devoir, de la famille, au nom de la religion, au nom de l'honneur. Vous avez agi sans prévoir les résultats, donc vous êtes innocent, demain cette jeune fille sera morte...

— Ah ! mon Dieu ! interrompit l'amant de Madeleine

en comprimant son front entre ses mains, mon Dieu! que vous ai-je fait pour me faire souffrir ainsi?

Et le pauvre enfant se tordait dans le désespoir.

— Écoutez-moi, monsieur, reprit le vieillard.

— Oh! laissez-moi, fit Henry en se levant, il faut qu'elle me voie, il faut qu'elle me pardonne, il faut que je meure avec elle.

— Asseyez-vous, ajouta maître Servans en prenant la main d'Henry et en le faisant asseoir, asseyez-vous, prenez courage et écoutez-moi. Il y a de grands malheurs dans la vie, et Dieu a permis, monsieur, qu'en m'appelant, vous n'appelassiez pas seulement un médecin, mais un vieillard qui a vu bien des douleurs morales, et qui s'en est fait une expérience, inutile pour lui, mais utile aux autres.

Écoutez-moi donc, la mort de Madeleine ne changera en rien la position de vos parents, et le Seigneur fait preuve de clémence en la rappelant à lui. Elle meurt par vous, mais, je vous le répète, sans que, dans votre conscience, vous deviez vous regarder comme coupable. Elle morte, les liens qui vous unissaient à elle sont brisés douloureusement, mais brisés à jamais, et vous pouvez accomplir sans remords l'action que votre piété filiale vous commande. Croyez-moi donc, monsieur, calmez-vous; laissez la destinée faire son œuvre, et souvenez-vous que votre mort serait la ruine d'un père et d'une mère à qui vous devez tout et qui viennent aujourd'hui vous réclamer la dette que votre jeunesse toujours heureuse a contractée envers eux.

Au dermier mot, Henry se leva.

— Monsieur, dit-il au vieillard, vous ne me connaissez pas, il est donc tout naturel que vous m'ayez dit ce que vous venez de me dire, et même je vous en remercie ; mais, Madeleine morte, je me regarderais comme un être infâme si je lui survivais. Je dois beaucoup à mes parents, c'est vrai, monsieur, mais mes parents étaient heureux, riches, et en faisant ce qu'ils ont fait, ils ont obéi à la voix de leur conscience, de la nature et de Dieu. Cette jeune fille n'avait que son honneur, elle me l'a sacrifié sans reproche hier ; elle n'avait plus que sa vie, elle l'a immolée sans une plainte ; si elle meurt, je mourrai ; elle a partagé ma vie, je partagerai sa mort. Quant à mes parents, ils sont deux pour souffrir, c'est-à-dire qu'ils peuvent supporter toutes les douleurs que la fatalité leur enverra, car il n'y a pas de douleurs assez fortes pour faire ployer deux cœurs bien unis sur lesquels elles tombent.

Et le jeune homme, qui avait fait un violent effort sur lui-même pour dire ce que nous venons de rapporter, retomba sans force sur sa chaise.

Le docteur, après l'avoir considéré quelques instants, s'achemina vers la porte.

— Vous me quittez ? fit Henry.

— Non, je retourne auprès de Madeleine.

— Et moi ?

— Attendez encore un peu ici.

Le docteur entra dans la chambre de la jeune fille.

La domestique de Madeleine était auprès du lit et regardait avec effroi le visage contracté de sa maîtresse, dont elle tenait une des mains dans les siennes.

— Elle est morte, fit le vieillard.

La femme de chambre poussa un cri et se recula.

— Silence ! dit le docteur. Vous savez où demeurent les parents de ce jeune homme?

— Oui, monsieur.

— Allez chercher son père, et priez-le de venir tout de suite.

La pauvre femme fut enchantée de quitter ce spectacle qui l'épouvantait, et elle sortit précipitamment.

Le vieillard, resté seul, considéra cette belle enfant morte; et une larme mouilla ses yeux, qu'on eût pu croire séchés depuis longtemps. Il s'était assis, et il était encore en contemplation devant le cadavre quand le père d'Henry arriva.

Le docteur lui raconta tout jusqu'à la résolution que son fils avait prise de mourir avec Madeleine.

— Il faut l'emmener d'ici, ajouta maître Servans.

Le père lui-même ne put retenir l'émotion que lui causait ce sombre événement.

— Où est mon fils? dit-il enfin en passant la main sur ses yeux.

— Dans cette chambre. Ne lui dites pas que Madeleine est morte, il ne voudrait pas vous suivre.

— Soyez tranquille, répondit le père, et il alla retrouver Henry.

Quelques minutes après le jeune homme sortait de sa chambre, appuyé au bras de son père, qui essayait mais vainement de le consoler.

En passant devant la chambre de Madeleine, il voulut entrer; mais le docteur, qui veillait à la porte, lui

dit tout bas qu'elle dormait et qu'il ne fallait pas la réveiller.

Une heure après la jeune fille était transportée à la salle des morts.

Tout ému par ce qui venait de se passer, maître Servans était rentré chez lui, et il avait trouvé Ivarius presque aussi ému que lui.

— Eh bien ! que diable as-tu à ton tour? lui avait dit le docteur.

— J'ai, avait répondu Ivarius, que ce pauvre procureur a tout bonnement une fièvre pernicieuse intermittente, et qu'il en est à son second accès.

— Ah çà ! toute la ville va donc mourir?

— Sans compter, ajouta Ivarius, que le comte de Diksen vient de vous envoyer chercher pour sa femme qui est, dit-il, gravement malade.

— Allons, voilà qui s'annonce bien ; moi qui croyais n'avoir qu'une occasion de nous mettre à l'œuvre, je crains bien que nous n'en ayons trois.

— Tant mieux, fit Ivarius, trois est le nombre cabalistique agréable au Seigneur.

Le soir, le père d'Henry annonça à son fils la mort de Madeleine, avec les mêmes précautions que celui-ci avait prises pour annoncer son mariage à sa maîtresse.

Mais à cette nouvelle Henry fut pris d'un désespoir si violent, que son père fut forcé d'appeler les domestiques à son aide pour le contenir et l'empêcher de se tuer.

Dans la journée, maître Servans était allé faire visite à ses nouveaux malades.

Nous allons voir ce qui en était résulté.

Quand le docteur arriva chez le procureur, celui-ci était dans cet état d'affaissement qui succède aux accès de ces sortes de fièvre, et qui fait croire que le malade est sauvé.

Tout le monde sait que si le troisième accès a lieu, le malade en meurt. C'était donc ce troisième accès qu'il fallait prévenir.

Le fils était dans la chambre qui précédait celle où reposait son père, car la douleur du pauvre jeune homme était telle que, pour pouvoir lui donner un libre cours et ne pas en étouffer, il avait quitté le chevet auquel il avait veillé toute la nuit.

C'était chez le fils du procureur la même douleur que chez l'amant de Madeleine : mêmes cris, mêmes attaques nerveuses, mêmes sanglots. — Sauvez mon père, avait été le premier mot du jeune homme. Le docteur avait essayé de dire quelques mots de consolation, mais Francis l'avait supplié de ne pas faire attendre son père et de venir lui dire immédiatement après s'il fallait craindre ou espérer, car il ne se sentait pas la force d'assister à la consultation de maître Servans.

En entendant ouvrir la porte, le malade avança la tête, et ayant reconnu le médecin, il lui dit :

— Ah ! c'est vous, cher ami, je suis bien aise de vous voir.

— Comment allez-vous ? reprit le docteur en prenant la main du procureur.

— Je suis calme, merci, mais en tout cas il faut que je vous parle.

— Voyons, qu'avez-vous à me dire? fit maître Servans en s'asseyant sur le fauteuil qui se trouve toujours auprès du lit des malades.

— Une chose que vous seul et moi devons savoir, et que si je meurs vous serez chargé de dire à quelqu'un.

— Mais pourquoi présager déjà le moment de votre mort? rien n'est moins certain que cela, et, Dieu aidant, vous serez sur pied dans trois jours; car, dans la maladie que vous avez, il y a cela d'agréable que la guérison est aussi prompte que l'attaque, quand on a affaire à un malade sage et qui ne fait pas d'imprudence.

— Mais si la guérison n'a pas lieu le troisième jour, on en meurt, je sais cela aussi, répliqua le malade; vous me permettrez donc, docteur, non pas de douter de votre science, mais de prévoir le cas où elle ne pourrait rien contre l'âge et la maladie, et vous me rendrez le service que je vais vous demander. Vous connaissez Francis, n'est-ce pas?

— Oui.

— Vous savez qu'il est impossible d'être meilleur fils que lui?

— Certes...

— Eh bien? c'est cette piété filiale que je veux récompenser; je vais donc vous dire ce que j'ai fait et ce qui vous restera à faire.

Ma femme est morte jeune, continua le père, me laissant un fils et une petite fortune de cent cinquante mille francs. Je me suis dit que cette fortune appartenait à Francis, et je me suis promis de n'y pas toucher,

et de l'augmenter au contraire des revenus annuels qu'elle pouvait rapporter dans des mains intelligentes. En 1814, au lieu de se perdre comme tant d'autres dans le bouleversement général, cette somme fructifia si bien qu'elle se doubla, ce qui ne m'empêcha pas d'appeler mon fils et de lui dire que nous avions tout perdu, et qu'il lui fallait travailler à partir de ce jour. Je demandai et j'obtins ma charge de procureur, et Francis se résigna à sa nouvelle position. C'était une épreuve que je tentais, docteur; elle réussit. Je voulais habituer au travail un enfant que l'espérance d'une fortune à venir eût peut-être fait paresseux et dissipé. Puis, j'avais vu tant de fils souhaiter la mort du père dont ils devaient hériter, que, quoique je connusse à Francis un cœur excellent, je ne voulais pas qu'une seule fois, au milieu des passions qui dominent la jeunesse, cette mauvaise pensée pût lui venir; je voulais faire de mon fils un ami qui m'aimât sincèrement et pleurât sincèrement ma mort le jour où il plairait à Dieu de me rappeler à lui; j'ai voulu faire de mon fils enfin un homme courageux, aimant le travail et prêt à lutter contre toutes les adversités de la vie. J'ai réussi, maître, Francis est un honnête homme, un homme laborieux et un bon fils; j'ai fait mon devoir, Dieu sera content, et mon fils bénira ma mémoire, je l'espère.

Maintenant, reprit le malade après une pause, voici ce qui se passe : Francis est amoureux d'une jeune fille, mais vous le savez, amoureux comme le sont tous les jeunes gens, et il est venu dernièrement me prier de demander pour lui la main de cette enfant, qui n'est autre

que Mlle S.... Ce n'eût pas été la peine de tenter l'œuvre que j'avais entreprise pour m'arrêter à moitié chemin et décider en un instant de l'avenir de Francis sur le premier mot de son cœur. Je lui fis donc observer que Mlle S.... est fort riche, que nous n'avons, moi que ma charge, lui que son travail, et que dans le cas où il serait accepté, il allait se trouver dans la dépendance d'une famille étrangère. J'essayai de lui faire comprendre en outre que le mariage était une chose trop sérieuse pour la conclure ainsi, et qu'avant de faire cette démarche, je préférais attendre que certains soupçons que j'avais sur la jeune fille fussent détruits par les informations que je comptais prendre.

Je dois dire que cette décision jeta pendant quelques jours un peu de froid entre Francis et moi; mais sur ces entrefaites, je tombai malade, et vous avez vu la douleur du pauvre enfant.

Aujourd'hui, docteur, c'est à vous que je veux confier les titres de cette fortune, qui monte à trois cent cinquante mille francs, et qui permettra à Francis d'épouser Mlle S...., si son amour a survécu à la douleur qu'il éprouvera de ma perte. Moi mort, il sera libre de ses actions; moi vivant, il ne ferait jamais ce mariage, que je regarderais comme un malheur. Tous ces titres sont là dans ce secrétaire, parfaitement en règle et cachetés. Prenez-les, docteur, et quand mon fils m'aura fermé les yeux, remettez-les-lui.

Je vous connais depuis longtemps, vous êtes mon ami, et j'aime mieux vous charger de cette mission, vous qui savez maintenant ce que j'ai fait pour le bonheur de

mon fils, qu'un notaire qui ne songerait qu'à faire une affaire sans s'occuper d'adoucir une douleur.

— Vous le voulez absolument, répondit maître Servans, je le veux bien; mais dans deux jours je vous rendrai ce paquet, car dans deux jours vous serez sur pied.

— Je suis vieux, j'ai une vie sans reproche à mettre aux pieds de Dieu, j'ai été bon pour mon fils, juste pour tous, et au lieu de maudire Dieu du bonheur qu'il me retire, je le bénis pour celui que je lui dois.

Et le vieillard, que ce long récit avait épuisé, reposa la tête sur l'oreiller, et ferma les yeux.

Le docteur s'approcha de lui, étudia le pouls.

— Voilà la fièvre qui revient, murmura-t-il.

Et il écrivit son ordonnance; puis étant passé dans la chambre voisine, il remit cette ordonnance à Francis, en lui disant :

— Espérez, mon ami, et s'il y a quelque chose de nouveau, passez vous-même chez moi.

Le jeune homme pleurait toujours.

Maître Servans sortit.

A la porte il rencontra Ivarius tout essoufflé qui venait le chercher jusque chez le procureur, et qui lui dit :

— Maître, maître, le comte de Diksen vous attend. J'ai offert d'y aller, mais c'est vous qu'il veut; il n'est peut-être plus temps, courons bien vite.

— Où est-ce?

— Je vais vous y mener.

Servans et Ivarius se mirent à courir.

X.

Le docteur et Ivarius arrivèrent bientôt à la maison du comte de Diksen; maître Servans fut contraint de s'arrêter à quelques pas de la porte; son front ruisselait de sueur, et tout en reprenant haleine et en tirant son mouchoir, il dit à Ivarius :

— Ils me feront mourir.

— Pas encore, maître, répondit le serviteur.

Et tous deux échangèrent un regard confidentiel.

Pendant ce temps-là, Ivarius avait été frapper à la porte du comte, et une vieille femme était venue ouvrir.

— C'est le docteur? fit-elle en s'adressant à Servans.

— Oui.

— Ah! arrivez vite, monsieur, ma pauvre maîtresse est au plus mal.

La vieille femme courut devant pour montrer le chemin aux nouveaux venus.

Ils pénétrèrent dans une chambre à coucher d'une grande élégance, que voilait momentanément le désordre inséparable de toute maladie grave. Un demi-jour éclairait cette chambre, dont tout le fond était occupé par un lit à colonnes, en bois sculpté, dont les rideaux de lampas cramoisi jetaient leur reflet sombre sur le

visage pâle de la comtesse, immobile comme une morte.

Un homme d'une trentaine d'années environ se promenait à grands pas dans cette chambre, écartait de temps en temps les rideaux du lit, interrogeait du regard le visage de la malade, et laissant retomber le rideau, revenait à la croisée, regardait dans la rue, et s'écriait en frappant du pied :

— Cet imbécile de médecin ne viendra donc pas !

Puis il recommençait sa promenade de long en large ; il regardait de nouveau la comtesse, et s'impatientait encore.

Enfin, il ne pouvait y tenir et avait une seconde fois envoyé la vieille domestique chercher maître Servans.

C'était à cette seconde visite de la vieille femme que Ivarius avait couru chercher son maître chez le procureur.

Pendant ce temps, le jeune homme qui attendait si impatiemment, le comte de Diksen enfin, s'était approché du lit de sa femme, et lui avait dit :

— Souffrez-vous toujours autant, Emilie ?

La jeune femme avait essayé de répondre, mais la parole avait expiré sur ses lèvres.

— Le docteur va venir, patientez un peu, avait continué le comte, je vais renvoyer Marianne le chercher.

Un pâle sourire, qu'on eût pu traduire par un remercîment, s'était dessiné sur la bouche de la comtesse, et son mari avait de nouveau laissé retomber le rideau, et il était revenu à la fenêtre, l'air rêveur, préoccupé.

Quand cet homme s'approchait du jour, on pouvait

voir les traits bien caractéristiques de son visage, que la pénombre de la chambre confondait dans un ensemble assez insignifiant.

Il avait des cheveux noirs qu'il ramenait ordinairement avec beaucoup de soin sur les tempes, où se montraient déjà quelques mèches blanches. Mais ce jour-là le comte était occupé de choses beaucoup plus importantes que de cacher les signes d'une jeunesse déjà vieillie, et lorsque son visage apparaissait dans la lumière que donnait la fenêtre, on voyait tout de suite les ravages que la vie y avait déjà faits.

Cet homme, né pour être beau, avait le teint terni par les veilles; ses grands yeux noirs, auxquels une fièvre intérieure donnait de l'éclat, devaient depuis quelque temps être à peu près éteints. Ses joues étaient creuses, et sa moustache épaisse cachait sa lèvre supérieure; mais la lèvre inférieure, qui, tombant un peu, semblait usée par l'orgie et la volupté, laissait voir des dents noires et déchaussées pour la plupart.

Cet homme était bien le résultat incarné de la débauche précoce, à en juger du moins par les apparences.

Au moment où nous faisons sa connaissance, il paraissait en proie à une agitation violente plutôt qu'à une douleur profonde.

— Il ne viendra donc pas! répétait-il de temps à autre.

Il en était à un de ces mouvements d'impatience qui se manifestaient par des jurons, quand Ivarius et Servans entrèrent dans la chambre conduits par Marianne.

— Enfin! avait dit le comte en allant au-devant d'eux.

Maître Servans avait fait d'un seul coup d'œil les remarques que nous venons de faire.

— Où est la malade? fit le docteur.

— Ici, monsieur, répondit M. de Diksen en écartant le rideau du lit, que l'on avait ramené devant la comtesse pour que le peu de jour qui entrait dans la chambre ne la fatiguât pas.

Le médecin s'approcha, et ayant considéré la malade, il dit :

— Pourquoi ne m'a-t-on pas fait appeler plus tôt?

— Mais c'est la seconde fois, dit assez sèchement le comte, que je vous envoie chercher aujourd'hui.

Le docteur regarda celui qui venait de lui parler.

— Ce n'est pas cela que je veux dire, monsieur, répondit maître Servans, et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'il fallait m'envoyer chercher, car ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que votre femme est malade.

— Il est vrai, monsieur, répliqua le comte, mais nous avions envoyé chercher un autre médecin qui se nomme...

— Je ne veux pas savoir son nom, dit Servans; tout ce que je puis vous dire, c'est que vous m'avez envoyé chercher trop tard, et pour ce qu'il y a à faire maintenant, j'aime mieux que ce soit celui qui a entrepris la guérison qui la continue. C'est une trop grande responsabilité à prendre à cette heure.

— Il n'y a donc plus de ressources? fit le comte en pâlissant encore.

— Non, répondit le docteur, il faudrait un miracle

pour sauver cette femme, et malheureusement nous ne sommes plus et pas encore au temps des miracles, ajouta-t-il en regardant Ivarius.

— Oh! je suis maudit! fit le comte en se laissant tomber comme anéanti dans un fauteuil.

— Écoutez, monsieur, reprit-il en se relevant, il faut que vous sauviez cette femme, il le faut!

Et dans le ton dont ces paroles avaient été prononcées, il y avait du désespoir, mais du désespoir prêt à retomber en colère sur ceux qui ne tenteraient pas de le consoler.

— Je vous ferai observer, monsieur le comte, reprit le docteur d'une voix calme, qu'on ne dit pas à un médecin : Il faut vous emparèr de la vie que Dieu reprend, comme un général dit à une armée : Il faut vous emparer de ce bastion.

— Pardonnez-moi, dit le comte en tendant une main fiévreuse au docteur, pardonnez-moi, mais je souffre tant que c'est à ma douleur seule qu'il faut s'en prendre du ton de mes paroles. Ce que je voulais dire, docteur, c'est que la moitié de ma fortune appartient à celui qui sauvera cette pauvre femme.

Et cette fois le comte parut s'attendrir réellement.

— Résignez-vous, monsieur le comte, fit le docteur, mais je n'y puis rien, et ce n'est pas par vanité que je vous le dis, mais du moment que je ne puis sauver la comtesse, personne ne la sauvera.

— Alors, s'écria le comte en portant la main à son front comme pour s'arracher les cheveux, alors j'en mourrai!

— Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé chercher plus tôt? répétait sans cesse le médecin.

Et chaque fois que maître Servans répétait cette phrase, le comte devenait plus pâle et se promenait avec agitation.

Cet homme ne criait pas, ne pleurait pas, mais à ce silence, à l'altération de ses traits, on devinait une grande douleur, une des plus grandes même qu'il eût dû éprouver.

De temps à autre, son regard prenait une fixité étrange, et s'approchant du lit où la comtesse agonisait, il s'agenouillait en murmurant :

— Pauvre femme ! pardonne-moi !

Le docteur regardait attentivement cet homme en se disant : « Ce n'est pas ainsi que souffrait la mère Jeanne, ce n'est pas ainsi que souffrent Henry et Francis; je crois plutôt chez cet homme à un remords qu'à une douleur. »

Et du regard il questionnait Ivarius, qui sans doute avait deviné la pensée de son maître, car il lui répondait par un signe de tête affirmatif.

Cependant ils étaient venus tous deux pour secourir une malade, et non pour voir agoniser une mourante. Leur présence devenant inutile, maître Servans s'approcha du comte pour prendre congé de lui.

— Vous vous en allez? dit M. de Diksen au docteur.

— Je ne puis plus vous être bon à rien, monsieur le comte, et il y a dans la ville d'autres gens qui m'attendent.

— Ainsi, tout est fini ! reprit le comte en se levant.

— Dieu seul peut sauver la comtesse.

— Mais il est impossible qu'elle meure! s'écria le comte en se jetant sur le lit de sa femme et en agitant ce corps qui avait déjà l'immobilité du cadavre. Comment! la science est impuissante à ce point! Comment! tant qu'il reste un souffle à l'être qui se meurt, vous ne pouvez pas rattacher la vie à ce souffle! Au nom du ciel, monsieur, prolongez les jours de cette femme; voyèz, elle est jeune encore : un effort, et la vie rentrera peut-être dans le corps qu'elle déserte; faites-la revivre un an, six mois, huit jours, mais, je vous en conjure, qu'elle ne meure pas aujourd'hui!

— Vous aimez donc bien la comtesse? fit le docteur en se rapprochant du lit et en regardant le comte, comme s'il eût voulu, à travers son visage usé, lire dans le cœur de cet homme.

— Eh! pardieu, oui, je l'aime! répondit M. de Diksen en se dérobant au regard du médecin. Pourquoi voudrais-je qu'elle vécût si je ne l'aimais pas!

— C'est juste, répliqua maître Servans, mais vous vous contenteriez qu'elle vécût huit jours, dites-vous; huit jours, c'est bien peu.

— Ne savez-vous pas que le cœur de l'homme est lâche devant la mort de ceux qu'il aime, et combien le rend heureux un sursis, si court qu'il soit, accordé à la vie de ceux qu'il va perdre?

— C'est vrai, monsieur le comte, mais la nature a permis que toute douleur s'effaçât un jour; vous êtes jeune encore, vous avez un grand nom, vous êtes riche.

A ce moment le comte tressaillit, et involontairement

regarda le médecin, comme s'il eût pensé que celui-ci prêtait une intention à la conclusion de sa phrase.

— Oui, je suis riche, continua le comte en se promenant de long en large dans sa chambre, j'ai aujourd'hui cent mille francs de rente, ce qui ne m'empêche pas, ajouta-t-il avec un sourire amer, de vous en offrir la moitié si vous sauvez ma femme.

— Il vous resterait encore cinquante mille francs de revenu, répliqua le docteur, ce qui vaut toujours mieux que rien.

Et en disant cela, maître Servans regardait Ivarius, qui, l'œil fixé sur le comte, attendait la réponse qu'il allait faire.

— Que voulez-vous dire? répondit M. de Diksen en s'arrêtant devant le vieillard.

— Je veux dire que quand on aime sa femme comme vous aimez la comtesse, on peut bien donner la moitié de sa fortune pour la conserver, surtout quand la moitié que l'on garde est encore de cinquante mille francs de rente. Mais j'allais ajouter que, dussiez-vous me donner le double de votre fortune, je ne pourrais sauver madame de Diksen, qui sera morte dans une heure.

Le comte était horriblement pâle.

— Ainsi elle est déjà dans l'agonie? balbutia-t-il.

— Oui.

— Et vous ne pouvez pas lui faire recouvrer la raison et la parole pendant dix minutes?

— Non.

— Quoi que vous fassiez?

— Quoi que je fasse?

Le comte était blême.

— C'est bien, reprit-il en ouvrant un meuble duquel il tira quelques pièces d'or qu'il tendit au docteur, je regrette de vous avoir dérangé, mais voilà pour votre visite.

Le médecin prit les pièces d'or, mais en les recevant, il sentit que la main du comte tremblait.

— Vous ne voulez pas me faire l'honneur de me devoir une visite, monsieur le comte? dit le docteur, c'est mal.

— Je veux être sûr qu'elle vous soit payée, voilà tout.

— Vous auriez pu attendre que je revinsse.

— Mais vous auriez pu ne pas me retrouver.

— Vous partirez?

— Non.

— Je ne comprends pas, alors.

— Docteur, avez-vous entendu quelquefois des gens dire qu'ils allaient se tuer?

— Oui.

— Se tuaient-ils?

— Jamais.

— Eh bien! docteur, dans deux heures d'ici, vous pourrez dire que vous en avez vu un.

— Qui?

— Moi.

— Ainsi, vous êtes résolu à mourir si la comtesse meurt?

— Il le faudra.

— Et pourquoi?

— Parce que je l'aime à ne pouvoir lui survivre.

Cette phrase fut dite avec une intonation qu'on ne peut définir, tant elle renfermait à la fois d'ironie, de rage et d'amertume.

— C'est bien... reprit le docteur. Adieu.

Et il tendit la main au comte.

— Adieu, reprit celui-ci en se laissant tomber sur une chaise, après avoir répondu à la poignée de main du docteur.

Ivarius sortit avec maître Servans.

A la porte, les deux hommes rencontrèrent Marianne.

— Il faut que vous me cachiez dans un endroit d'où je puisse voir tout ce qui va se passer dans la chambre de votre maîtresse, dit le docteur à cette fille.

— Et pourquoi, mon Dieu?

— Parce que je crains un malheur que je veux empêcher.

Marianne examina maître Servans, et comprit tout de suite que ce vieillard était incapable d'un mauvais dessein.

— Mais il ne suffit pas, reprit le docteur, que je puisse voir, il faut que je puisse entrer.

— Eh bien! monsieur, mettez-vous dans ce cabinet, et vous y serez à merveille.

Et la vieille femme entr'ouvrit une porte par laquelle passa le docteur, après avoir dit à Ivarius d'aller savoir des nouvelles du procureur et de rentrer l'attendre chez lui.

XI.

En effet, le poste d'observation que Marianne avait donné au docteur était excellent. En écartant un rideau, il lui était facile de voir tout ce qui se passait dans la chambre de la comtesse.

Il posa sa canne dans un coin, écarta le rideau et regarda.

Le comte resta quelques instants assis et plongé dans ses réflexions, puis, comme si le résultat de ses pensées eût été le regret de voir s'évanouir une espérance conçue, il se leva brusquement et repoussa avec un mouvement d'impatience le siége qu'il quittait.

Ensuite il s'approcha du meuble dans lequel il avait pris de l'or quelques minutes auparavant, et tira d'un autre tiroir une liasse de papiers qu'il feuilleta avec le plus grand soin; mais il paraît que cet examen ne changea en aucune manière le résultat de ses réflexions, car il rejeta les papiers dans le tiroir, le referma violemment et murmura :

— Allons, décidément, il le faut.

Après quoi, il s'approcha du lit de sa femme et l'appela deux ou trois fois, mais sans qu'elle répondît autrement que par un râle obstiné.

Le comte resta alors en contemplation devant la

mourante qui était vraiment belle, et s'étant agenouillé devant le lit, il prit une des mains amaigries de la comtesse.

D'autres réflexions que celles qui avaient paru l'occuper jusqu'alors envahirent tout à coup son cœur : des souvenirs heureux s'emparèrent de son esprit sans doute, car la figure pâle et froide du comte s'éclaira, des larmes vinrent à ses yeux, et laissant tomber sa tête sur la main de la mourante, il s'écria : Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! rendez-la-moi !

Puis, comme si Dieu eût dû exaucer cette courte prière, le comte releva la tête et interrogea de nouveau le visage de sa femme sur lequel les contractions de l'agonie s'étendaient de plus en plus.

— Je suis maudit, murmura M. de Diksen en se redressant.

Puis il alla s'asseoir devant une table, et écrivit :

« Madame la marquise,

« Lorsque vous recevrez cette lettre, votre fille sera morte, et moi, qui vous annonce cette triste nouvelle ; moi, que vous maudirez peut-être encore, je l'aurai suivie dans la mort comme elle m'a suivi il y a deux ans.

« Vous voyez, madame la marquise, que mon amour peut aller plus loin que vous ne l'aviez prévu.

« C'est à ceux qui vont mourir que Dieu donne le droit de pardonner, et, au nom de votre fille et au mien, je vous pardonne, pour qu'à l'heure où Dieu vous rappellera à lui, vous nous pardonniez à votre tour, et

pour qu'il réunisse là-haut ceux qu'il a séparés ici-bas. »

Puis il signa : COMTE DE DIKSEN.

Au moment où il allait plier cette lettre, il sembla au comte que le râle avait cessé. Il tourna la tête du côté du lit, le regard fixe, le front livide ; il écouta...

Il n'entendit plus rien.

Alors il courut au lit, posa son oreille sur la poitrine de la comtesse, et se releva plus pâle qu'il ne l'avait jamais été.

— Morte ! morte ! morte ! s'écria-t-il.

Et chancelant, il se laissa retomber sur le lit et pleura abondamment. Rien de tout cela n'échappait au docteur.

— Voyons, reprit le comte, du courage, finissons-en.

Il ouvrit une armoire, en tira une paire de pistolets, les arma, et vint les poser à côté de la lettre qu'il venait d'écrire.

Le comte paraissait si résolu, que maître Servans jugea que le moment était venu de se montrer.

Il ouvrit doucement la porte du cabinet, et sur la pointe du pied s'approcha de M. de Diksen qui pliait la lettre, et tendant la main, il lui dit :

— Vous permettez que je lise cette lettre ?

Le comte tressaillit à cette voix qu'il s'attendait si peu à entendre, et regarda celui qui se permettait cette demande.

— Que venez-vous faire ici, monsieur ? lui dit-il.

— Je viens empêcher un suicide.

— Et de quel droit?

— Du droit que tout homme a de sauver son semblable, monsieur le comte, et, quoique vous soyez un grand seigneur et moi un simple médecin, je pourrai peut-être vous sauver.

— Mais pourquoi voulez-vous lire cette lettre?

— Parce qu'il ne faut pas que vous ayez de secrets pour moi.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— La comtesse est morte?

— Oui.

— Vous avez supplié Dieu de vous la rendre?

— C'est vrai.

— Et il ne vous a pas écouté, de sorte que vous allez vous tuer. J'ai bien vu et bien compris, n'est-ce pas?

Et le vieillard fixait ses yeux perçants sur le comte.

— Oui, répondit M. de Diksen subissant malgré lui l'influence de ce regard, oui, c'est bien cela.

— Vous m'avez offert la moitié de votre fortune si je vous rendais votre femme.

— Et l'offre encore.

— Vous croyez donc que, quoique morte, je puis vous la rendre?

— Je suis au moment de me tuer, monsieur, et je suis prêt à croire à la moindre espérance qu'on me donnera.

— Eh bien! répondez-moi franchement alors.

— Et vous me rendrez la comtesse?

— Qui sait?

Le comte regarda le vieillard comme s'il eût eu affaire à un fou, mais le regard du médecin était si clair, ses questions étaient si précises, que M. de Diksen voulut voir jusqu'où irait cette conviction que paraissait avoir le docteur ; aussi il reprit en s'asseyant :

— Voyons, monsieur, interrogez.

— Vous aimez la comtesse ?

— De toute mon âme.

— Vous l'aviez épousée par amour ?

— J'avais fait mieux, je l'avais enlevée.

— Bien ! et quoique vous l'eussiez enlevée, vous l'avez épousée ?

— Je ne l'aimais pas seulement, je la respectais.

— A merveille ! et tout à l'heure vous écriviez ?

— A sa mère.

— Je puis lire cette lettre ?

— La voici.

Le docteur prit la lettre et la lut.

Le comte le regardait attentivement pendant cette lecture.

— Eh bien ! fit-il quand maître Servans eût fini.

— Eh bien, c'est tout ce que je voulais savoir.

— Et maintenant.

— Maintenant, vous allez désarmer vos pistolets, enfermer cette lettre dans un tiroir, car vous avez un devoir pieux à accomplir.

— Lequel ?

— Celui de veiller votre femme pendant les trois jours qu'elle va rester à la salle des morts.

— A quoi bon, si vous êtes sûr qu'elle est morte ?

— La science de l'homme peut se tromper; si elle se réveillait tout à coup!

— Que dites-vous là?

— Je dis, reprit maître Servans de l'air le plus naturel, je dis qu'il peut arriver ce qui est arrivé souvent, c'est que la comtesse ne soit qu'en léthargie, et qu'il est de votre devoir de la veiller le temps voulu.

— C'est juste, je la veillerai, fit le comte avec résignation.

— Vous voyez que j'ai bien fait d'écouter aux portes.

— Merci, fit le comte en tendant la main au docteur, mais pour me donner ce conseil, vous n'aviez pas besoin de lire la lettre que j'écrivais.

— Oh! cela, c'était pour un intérêt personnel, répliqua le docteur en souriant, je voulais être sûr de quelque chose.

— Et vous l'êtes?

— Oui.

En disant ce mot, maître Servans regarda fixement le comte, et celui-ci baissa les yeux.

— Ainsi, vous me jurez de ne pas attenter à votre vie d'ici trois jours.

— Je vous le jure; mais après ce délai?

— Vous serez libre : mais....

— Mais quoi?

— Rien, espérez.

— En qui?

— En tout!

— Vous êtes un homme étrange, docteur.

— C'est ce qu'on dit. Mais vous le verrez mieux que personne.

— Nous devons donc nous revoir ?

— Probablement.

— Où ?

— A la salle des morts ! Adieu, monsieur le comte.

— Adieu, docteur.

Quand maître Servans quitta la maison du comte, la neige tombait à gros flocons.

Le vieillard se mit à courir de toutes ses jambes, et rentra chez lui tout en sueur.

— Eh bien, maître, lui dit Ivarius, comment va la comtesse ?

— Elle est morte !

— Et le procureur ? demanda le médecin.

— Mort aussi !

— Sais-tu, mon pauvre Ivarius, que voilà trois malades que nous laissons mourir et que nous nous déshonorons, disait le vieillard en s'asseyant auprès du feu, car il grelottait.

— Hélas ! oui, maître, répliqua Ivarius, et il nous faudrait maintenant une belle cure.

— Je crains bien, fit le docteur, que mon premier malade, ce ne soit moi.

— Oh ! mon Dieu, dit Ivarius, qui peut vous faire croire cela ?

— J'ai le frisson, la fièvre, et je n'ai pas faim, mauvais indices à mon âge.

— Aussi, maître, vous faites des imprudences, vous vous levez de grand matin, vous sortez légèrement vêtu,

vous courez la ville avec la neige, vous rentrez en sueur, vos habits sont mouillés et vous n'en changez pas. Vous n'avez plus vingt ans, et il y a là de quoi vous tuer, si vous n'y prenez pas garde.

— Ma foi, je suis presque content ne n'avoir plus à m'inquiéter de mes malades, de cette façon je vais me coucher et je n'aurai plus à m'inquiéter que de moi.

Ah! mon cher Ivarius, je ne sais pas ce que j'ai, mais je suis vraiment très-mal.

Et en effet lorsque maître Servans se leva pour se mettre au lit, c'est à peine s'il pouvait se tenir et il tremblait de fièvre.

— Voilà déjà plusieurs jours que je me sens peu à mon aise, mais dans notre métier il n'y a de malades pour nous que les autres; j'ai soixante-dix ans bien sonnés, fit le vieillard après une pause, et je crois que le moment est venu d'arranger mes affaires.

— Que diable! vous imaginez-vous là, maître; un peu de repos et demain vous serez frais et gai comme hier.

— J'en doute, répliqua le vieillard, qui, à l'aide d'Ivarius, s'était déshabillé et venait enfin de se mettre au lit. J'en doute fort, tu me permettras donc de prendre mes précautions. Couvre-moi d'abord bien. Maintenant, fais-moi de la bourrache; je n'ai pas besoin d'autre chose. Tu iras ensuite chez mon notaire lui dire de passer ici à sept heures et demie; de là tu passeras chez madame de Langhers, tu sais; et en disant cela le vieillard faisait à Ivarius un signe facile à comprendre, et tu la prieras de venir ce soir de neuf heures à dix. Il faut que je la voie, on ne sait pas ce qui peut arriver,

et il y a des choses que je ne dois remettre qu'à elle.

— Bien, maître, ce sera fait.

— Tu prieras en outre le curé de notre église de se rendre chez moi, de onze heures à minuit.

— Ah çà ! maître, vous vous croyez déjà mort?

— Fais toujours ce que je te dis; tu sais bien qu'il faut tout prévoir à mon âge. Je n'affirme pas que je mourrai de cette indispositon, mais il se peut que j'en meure, et je veux, si cela arrive, mourir en bon chrétien. Et maintenant, va-t'en promptement et reviens vite.

Ivarius sortit; mais il n'avait pas, nous devons le dire, l'air peiné d'un homme qui voit mourir celui à qui il doit tout.

Peut-être était-il convaincu que le malade s'exagérait sa position, car il est impossible de croire à une pareille indifférence de la part d'Ivarius.

Toujours est-il qu'il s'enveloppa d'un grand manteau, et qu'il s'en alla faire les commissions dont il venait d'être chargé.

Pendant ce temps, maître Servans se mit à réfléchir, et si profondément que, lorsque Ivarius revint une demi-heure après, il ne l'entendit pas rentrer.

Alors celui-ci s'approcha doucement du lit de son maître qu'il croyait endormi; et le voyant les yeux parfaitement ouverts, il lui dit :

— Docteur, vos commissions sont faites.

— Tu as vu le notaire?

— Il sera ici à sept heures et demie.

— Tu as vu madame de Langhers?

— Oui.

— Elle viendra ?

— A neuf heures.

— Et le curé ?

— De onze heures à minuit.

— Très-bien ; maintenant ouvre l'armoire et prends la fiole sur l'étiquette de laquelle il y a un *a*.

— Voilà, maître.

— Emplis le petit flacon qui est à côté de la liqueur que cette fiole contient, et jette la fiole et le restant de la liqueur.

Ivarius ouvrit la fenêtre, jeta dans le jardin la fiole qui se brisa en morceaux, et referma la fenêtre.

— Donne-moi ce flacon.

Le docteur cacha le flacon sous son oreiller.

— Après ? dit Ivarius.

— Quelle heure est-il ?

— Six heures.

— Va dîner et reviens; j'ai encore quelque chose à te faire faire.

— Aimez-vous mieux que je le fasse avant de dîner ?

— Non; tu sais que chaque chose doit venir en son temps : voilà vingt ans que nous dînons tous les jours à la même heure, va dîner; seulement, dîne vite.

Le docteur, resté seul, retomba dans ses réflexions que le retour d'Ivarius avait interrompues.

Un quart d'heure après, celui-ci reparut.

— Ivarius, lui dit son maître en lui tendant une clef, ouvre le premier tiroir du haut de ce chiffonnier ; il y a des lettres dans ce tiroir.

— Oui, maître.

— Donne-les-moi.

— Mais il y en a plusieurs paquets.

— Donne-moi le plus gros.

Ivarius obéit.

Le vieillard mit ce paquet à côté du flacon, sous son oreiller.

— Et les autres lettres? demanda Ivarius.

— Jette-les au feu; celles qui les ont écrites sont mortes, et en conscience je ne puis les rendre à leurs héritiers.

— Avez-vous encore quelque chose à m'ordonner, maître?

— Oui, ce soir, avant que madame de Langhers ne s'en aille, je te demanderai à boire, tu me verseras dans ma tisane dix gouttes de la liqueur étiquetée B, que tu trouveras dans l'armoire où tu as pris la première fiole, et sans que l'on te voie, tu jetteras cette seconde bouteille dans le jardin. Puis quand je serai mort, tu feras remettre au fils du procureur les papiers qui sont dans mon secrétaire, et qui portent sur l'enveloppe : A Francis. Tu as bien compris?

— Oui, maître.

En ce moment, on frappa à la porte de la rue.

— Eh bien! maintenant va ouvrir, car voici le notaire.

XII.

— Eh bien ! qu'avez-vous donc, mon cher docteur ? dit le notaire en entrant.

— J'ai, mon pauvre ami, que je veux faire mon testament.

— Quelle idée !

— Une idée bien naturelle ; j'ai plus de soixante-dix ans, je suis malade, je fais mon testament, c'est la chose la plus simple du monde. Reste avec nous, Ivarius ; ce que nous avons à dire, tu peux, tu dois l'entendre.

Le notaire s'assit, sur un signe que lui fit maître Servans.

— Pour qu'un testament ne soit pas discutable, dit le docteur, il vaut mieux qu'il soit olographe, n'est-ce pas ?

— Certes.

— Je vais donc écrire le mien ; veuillez me dicter les formes usuelles.

Le notaire dicta.

Quand le testament fut fini, le docteur ajouta :

— Il se peut que je ne meure pas de cette maladie, ce testament n'en est pas moins le seul que je ferai. Je vais le lire, et vous le garderez chez vous, mon cher notaire.

Maître Servans lut ce qu'il venait d'écrire. Il avait douze mille francs de rente environ, il les laissait à Ivarius, à la charge par ce dernier de constituer une rente de mille écus au petit-fils de la mère Jeanne, et de lui abandonner le tout à sa mort, s'il mourait sans enfants.

Il laissait au notaire sa bague, et différents legs à différents amis et amies.

Ivarius pleurait de reconnaissance.

On cacheta le testament, et le notaire l'emporta.

Tout cela avait pris plus de temps que nous n'en avons mis à l'écrire, et le notaire était à peine parti qu'on frappa de nouveau. C'était madame de Langhers.

C'était une grandé femme maigre toute vêtue de noir, et les cheveux blancs. De grands yeux noirs, un nez droit, des dents blanches encore, prouvaient que cette femme avait dû être belle.

Quand elle entra dans la chambre du malade, il fit signe à Ivarius de se retirer.

— Vous m'avez fait demander, mon cher Servans, dit le visiteur; êtes-vous donc malade ?

— Oui.

— Mais sans danger, j'espère?

— A mon âge, aucune indisposition n'est sans danger; aussi ai-je voulu vous voir, car il m'eût été douloureux de mourir, ma chère baronne, sans vous avoir dit adieu.

La baronne s'assit près du lit du docteur.

— En outre, reprit maître Servans, j'avais des papiers qui vous concernaient, et que je voulais vous remettre.

— Suis-je donc la seule à qui vous fassiez pareille restitution? dit en souriant la baronne.

— La seule; vous savez, baronne, que j'ai toujours eu un faible pour vous.

— Ne parlons plus de cela, docteur.

— Voici vos lettres par ordre de dates; la première est du mois de février 1780, c'était le bon temps; la dernière est du mois de juin de la même année. Cela n'a pas été long, baronne.

— Mais il me semble, mon cher docteur, que les lettres seules avaient cessé.

— C'est vrai; aussi est-ce des lettres que je parle; les voici, reprenez-les.

La baronne en ouvrit une.

— Les lettres d'amour, dit-elle, sont les miroirs où la femme vieille se revoit jeune; docteur, je garderai toujours ce miroir.

— D'autant plus que le fabricant se meurt, dit en riant maître Servans.

— Pauvre cher ami, comme nous sommes changés! fit la baronne en tendant la main au malade.

— Vous êtes devenue dévote.

— Et vous, savant.

— Cent trente ans à nous deux, baronne.

— Ah! mon ami, il n'y a que Dieu qui ne change pas!

— Et qui ne trompe jamais, répliqua le docteur. Écoutez, baronne, j'ai un service à vous demander.

— Dites, mon ami.

— Je vais mourir, c'est certain.

— Que me dites-vous là!

— Rien qui doive vous étonner; je désire que vous ne quittiez cette maison que lorsque je serai mort et que vous en serez sûre..

— Pourquoi?

— Vous le saurez plus tard; pour le moment consentez-vous? c'est tout ce qu'il faut.

— Vous le demandez, mon pauvre ami! Certes, j'y consens, mais avec l'espérance que votre conviction ne se réalisera pas.

— A une heure du matin je serai mort.

— Oh! mon Dieu! mais qui me reconduira chez moi, à pareille heure?

— Ah! baronne, voilà un joli mot.

Maître Servans sonna. Ivarius parut.

— Mon ami, dit-il à son élève, quand je serai mort, cette nuit, tu reconduiras madame chez elle.

— Oui, maître, fit Ivarius d'un ton lugubre.

— Donne-moi à boire.

Ivarius versa de la tisane dans une tasse, prit la fiole qui était dans l'armoire, jeta dix gouttes de son contenu dans la potion, et donna le tout au malade.

— Bien, dit le docteur; maintenant, retire-toi.

Ivarius sortit emportant la fiole.

La baronne avait les yeux baissés.

— Oh! ne rougissez pas de ce que vous venez de dire, vous avez eu plus de franchise que vous ne vouliez, voilà tout. Maintenant que vous êtes sûre d'avoir quelqu'un pour vous reconduire, vous resterez jusqu'au moment convenu?

— Je vous le jure!

— Bien. A présent, ma chère baronne, voulez-vous passer un peu avec Ivarius? le prêtre va venir, et il va falloir que je me confesse du souvenir heureux que je rappelais tout à l'heure. Quand il sera parti, vous reviendrez.

La baronne se retira.

Maître Servans étendit la main, but ce qu'Ivarius lui avait donné, et attendit.

Le prêtre vint à son tour, et maître Servans se confessa.

Quand sa confession fut terminée,

— Mon père, dit le médecin, la maladie a fait de tels progrès depuis ce matin, que la mort est inévitable; mais si Dieu permet que je réussisse dans une œuvre que je vais tenter sur moi, ma mort peut avoir pour la science et pour l'humanité les plus grands résultats. Vous demanderez, comme je l'ai consigné dans ce papier que je vous remets, que mon corps ne soit pas transporté à la salle des morts, et qu'au contraire il reste exposé ici aux regards de quiconque voudra le voir. Dieu aidant, mon père, dans trois jours je serai vivant.

— Vivant! s'écria le prêtre.

— Oui, mon père.

— Ainsi, l'expérience tentée sur Thérèse...

— Je la renouvelle sur moi, mais par d'autres moyens, et cette fois, je l'espère, je réussirai.

— Dieu vous exauce, mon fils, et vous consolerez de grandes douleurs.

— C'est ce que nous verrons, mon père, répondit Servans. Quand je serai mort, continua-t-il, vous me veille-

rez, n'est-ce pas? mais vous laisserez Ivarius approcher de moi quand il voudra, car j'ai besoin de son secours.

— C'est bien, mon fils, vous serez obéi.

— Alors au revoir, mon père, car la fièvre que j'ai se gagne, et je sens déjà ma tête qui s'appesantit.

En effet, le vieillard eut grand'peine à atteindre de la main la sonnette qui devait appeler Ivarius.

Celui-ci parut.

— La baronne est encore là? lui dit le docteur.

— Oui, maître.

— Que fait-elle?

— Elle lit.

— Amour des femmes, que deviens-tu? murmura le vieillard. Prie-la de revenir auprès de moi, dit-il tout haut, et reviens avec elle; je ne veux plus que tu me quittes.

— Mais, maître, demanda Ivarius, pouvez-vous me dire pourquoi vous tenez à ce que la baronne reste ici jusqu'après votre mort?

— Tu ne comprends pas?

— Non.

— Il faut qu'il soit bien constaté que je suis mort, n'est-ce pas?

— Ne suis-je pas là pour le dire?

— Mais toi, on peut ne pas te croire, tandis que l'on croira la baronne, qui l'aura vu, et le prêtre qui me veillera.

— C'est juste, et vous êtes sûr que votre expérience réussira, maître?

— Sûr, si tu me secondes.

— En pouvez-vous douter ?

— Ma vie est entre tes mains ; prends cette fiole qui est sous mon oreiller, et après-demain soir à cette heure fais-moi boire son contenu. Si je ne reviens pas à moi une heure après, c'est que tout sera inutile.

— Bien, maître ; comptez sur moi.

— Où est l'enfant de la mère Jeanne ?

— Il dort.

— Surtout ne l'oublie pas au milieu de tout cela.

— Soyez tranquille, maître.

— Fais rentrer la baronne.

Madame de Langhers reparut.

— Eh bien ! mon cher malade, comment allez-vous ? dit-elle d'un ton qu'elle essaya de rendre peiné.

— Mal, mal, baronne, et je crois même que vous pourrez vous en aller à minuit et demi.

En effet, à partir de ce moment, la respiration du docteur devint de plus en plus oppressée, la fièvre le brûlait, et ses lèvres balbutièrent déjà les mots du délire.

La baronne ne pleurait pas, mais elle avait peur. Ivarius n'avait pas peur, mais il pleurait.

— Ainsi il n'y a plus d'espoir ! murmura madame de Langhers.

— Pour aujourd'hui, non, répondit Ivarius.

— Je ne vous comprends pas, dit la baronne.

Ivarius lui expliqua alors l'expérience que le docteur allait tenter sur lui-même.

La baronne regarda le domestique comme s'il eût été fou, et involontairement elle se recula.

Minuit sonna.

— Écoutez, dit Ivarius.

— Quoi?

— Il ne respire plus.

— Oh! mon Dieu, s'écria la baronne, que vais-je devenir ici!

— Donnez-moi votre main, madame, fit Ivarius.

La baronne tendit machinalement sa main au domestique, qui la posa sur le cœur du médecin.

— Il est mort, dit-elle tout bas, le cœur a cessé de battre.

— Eh bien, madame, c'est ce dont il fallait que vous fussiez convaincue.

— Pourquoi?

— Parce que dans deux jours, je vous le répète, mon maître vivra.

— La douleur vous égare, mon ami, le docteur est mort et bien mort.

— Alors, madame, amenez demain ici tout ceux que vous connaissez dans la ville, faites-leur mettre comme vous l'avez fait la main sur le cœur du mort, et après-demain à minuit, réunissez tous ces gens chez vous pour fêter la résurrection du docteur.

— C'est impossible, dit la baronne en regardant fixement le docteur pâle et immobile.

— Cela sera cependant, répliqua Ivarius, et croyez-vous que je serais calme comme je le suis, si cela ne devait pas être?

— Que ce soit vrai ou non, dit la baronne effrayée, puisque vous exécutez si bien les ordres de votre maître, emmenez-moi de cette maison.

— Quand vous lui aurez fermé les yeux, madame.

Et Ivarius alla prendre sur la cheminée la lampe qui éclairait la chambre ; il l'approcha du visage du docteur, et la baronne vit le regard éteint et fixe de son ancien amant.

— Faites, madame, lui dit Ivarius.

Alors elle approcha en tremblant la main des yeux de maître Servans, et l'une après l'autre elle abaissa les paupières sur les yeux du mort.

— Maintenant, monsieur, dit-elle, au nom du ciel, partons.

Un quart d'heure après, la baronne priait Dieu chez elle, et Ivarius frappait à la porte du prêtre.

Celui-ci vint ouvrir lui-même.

— Mon père, lui dit Ivarius, le docteur Servans est mort.

— C'est bien, mon ami, répondit le saint homme, je vous suis.

Et il vint en effet s'asseoir au chevet du mort.

Comme on le pense, la mort de maître Servans fit sensation dans la ville, sensation d'autant plus forte que, ni plus ni moins que le Christ, le docteur avait prédit sa résurrection. Aussi la maison ne désemplissait pas de curieux ; pauvres et riches, nobles et bourgeois se pressaient autour du lit du mort et venaient toucher du doigt le cadavre et le constater.

Les autres médecins de la ville avaient été mandés, pauvres diables qui mouraient de faim, écrasés qu'ils étaient par le talent et la réputation de maître Servans, et tous ils avaient affirmé, avec une joie in-

térieure, que leur collègue était bien et dûment décédé.

Quant à la résurrection, ils n'y croyaient pas une seconde, et leur conviction avait peu à peu gagné les autres, surtout devant la certitude de la mort.

Le docteur était réputé savant, il y avait même des gens, comme nous l'avons dit plus haut, qui le croyaient en relation avec Satan, mais de là à se rendre la vie, il y a loin, et beaucoup se disaient que s'il eût possédé cette science, il eût sauvé les trois personnes qu'il venait successivement de laisser mourir, et dont la mort imprévue avait fait tant de bruit.

A tout ce qui se disait Ivarius répondait par un calme dédaigneux et par une confiance sans bornes dans la prédiction de son maître.

L'autorité avait été prévenue de la mort et du miracle qui devait en résulter, et elle avait cru de son devoir de s'opposer à cette expérience. L'autorité, avec son scepticisme ordinaire, niait hautement la possibilité du résultat et refusait de prêter les mains à cette mystification; mais le papier écrit par le docteur, et remis par lui avant de mourir au prêtre qui devait le veiller, promettait si clairement ce résultat; quelques savants, ennemis de Servans, avaient tant supplié ladite autorité de laisser aller les choses comme l'avait demandé le mourant, non parce que ce point intéressait la science, mais parce que, convaincus que le docteur n'en reviendrait pas, ils voulaient perdre à jamais sa mémoire dans l'opinion publique, que, cédant à toutes ces prières, l'autorité avait laissé les choses suivre leur cours.

Quant à la baronne, comme l'avait prévu Servans, elle faisait tapage.

Elle allait racontant partout qu'ayant appris la maladie de ce docteur si bon pour tous, elle l'avait été voir, que le pauvre homme n'ayant pour toute famille qu'Ivarius, elle n'avait pas voulu le quitter jusqu'au dernier moment, les soins d'une femme étant toujours dans ces extrémités-là plus précieux que les soins d'un homme; elle ajoutait encore qu'elle l'avait entendu dire que deux jours après sa mort il ressusciterait; que là-dessus, il était mort devant elle, qu'elle lui avait mis la main sur le cœur, qu'elle lui avait fermé les yeux, qu'Ivarius l'avait priée de donner une soirée où elle réunirait tous ses amis, et qu'à minuit sonnant le docteur se présenterait à cette soirée.

Vous jugez de l'effet que produisait un semblable récit; tous les amis de la baronne étaient allés voir le cadavre et tous étaient revenus en disant :

— Je l'ai vu; s'il en revient, ce sera fort!

On attendait donc avec la plus grande impatience.

Le jour arriva enfin où devait avoir lieu ce grand événement.

XIII.

On s'était arraché les invitations pour la soirée que devait donner la baronne.

Dès huit heures du soir, ses salons étaient inondés d'amis curieux. Les conversations roulaient sur ce qui allait se passer, et les regards étaient fixés sur la pendule, dont l'aiguille semblait marcher avec une lenteur inaccoutumée.

Tous les esprits forts de la ville étaient là.

J'aurais voulu que vous les entendissiez discutant les uns avec l'aplomb de l'ignorance, les autres avec la conviction que l'on a toujours quand on nie, et s'accordant tous à dire que le docteur était un charmant homme, fort gai, qui avait voulu qu'on parlât un peu plus longtemps de sa mort, et qui avait imaginé le moyen de la rendre exceptionnelle.

Si tel avait été le but du docteur, il était atteint.

La ville entière était sur pied.

Le peuple avait appris de quelle façon maître Servans devait se montrer, et il y avait une double haie de curieux de la maison du docteur à la maison de la baronne.

Comme dans le salon de madame de Langhers, les commentaires couraient de bouche en bouche, et toute cette

canaille, comme l'eussent appelée les nobles invités, discutait beaucoup mieux avec ses impressions que tous ces superbes sots avec leurs théories.

Il ne manquait à la réunion de la baronne qu'Henry, Francis et le comte de Diksen, qui pleuraient, l'un sa maîtresse, l'autre son père, le dernier sa femme.

Aussi, un monsieur avait-il fait cette observation :

— Mais si le docteur revient ce soir, nous allons avoir un bien autre spectacle encore.

— Lequel?

— On m'a assuré qu'il avait promis au comte de Diksen de lui rendre sa femme.

— C'est juste; puisqu'il peut bien se ressusciter, il pourra ressusciter les autres.

— Ce sera très-amusant.

— Pas toujours, avait répondu un invité plus franc que les autres.

— Il n'y a qu'un inconvénient à cela.

— Quel est-il?

— C'est que le docteur ne viendra pas.

— C'est ce que je crois.

— Et moi aussi.

— Qui sait? qui sait, messieurs? L'homme n'est que matière, avait dit un brave voltairien.

— En tous cas, dit la baronne, si Servans ne vient pas il faut espérer qu'il aura la politesse de nous le faire dire; car sans vous offenser, messieurs, c'est le grand invité de ce soir.

— Certes; mais à minuit un quart nous sommes dégagés; un quart d'heure de grâce, cela suffit,

— Pour les vivants, dit madame de Langhers, mais pas pour les morts, qui viennent de plus loin.

— C'est juste, nous attendrons jusqu'à minuit et demi.

— Jusqu'à une heure.

— Jusqu'au matin, s'il le faut; j'espère que nous lui faisons la partie belle.

— Écoutez, reprit la baronne : je suis dame de charité et je propose une chose.

— Parlez, madame, parlez.

— Que ceux qui croient à la résurrection du docteur s'inscrivent sur cette feuille.

Deux personnes mirent leur nom.

Ce doute général fut, comme on le pense, le signal d'un rire universel.

— Maintenant, reprit la baronne, je n'ai plus besoin de faire inscrire ceux qui n'y croient pas.

— Mais vous, madame, y croyez-vous?

— Moi, je me range du côté de la majorité.

— Ainsi, les croyants sont au nombre de deux.

— Et encore il y en a un qui s'en repent, dit le premier qui s'était inscrit.

— Tant pis pour lui, dit la baronne en souriant, il n'avait qu'à ne pas s'inscrire. Eh bien! messieurs, pour occuper le temps, car il n'est que neuf heures, voici ce que que nous allons faire. Vous allez déposer chacun cinq thalers pour les pauvres. Si notre cher docteur se rend à son invitation, car c'est lui-même qui s'est invité, ceux qui se sont inscrits contre, et il y en a beaucoup, perdront leur enjeu, sinon les pauvres continueront à l'être, car ceux qui se sont inscrits pour ne forment à

eux deux que dix thalers, ce qui ne soulagera pas beaucoup d'infortunes.

— J'offre cent thalers pour ma part, dit un des deux croyants.

— Et d'où vous vient cette confiance? demanda la baronne.

— De ce que je suis le notaire de M. Servans, et que je le sais un homme d'une exactitude proverbiale pour l'exécution de ses engagements.

— Allons, vos cent thalers sont acceptés, dit la baronne, qui ne put s'empêcher de rire du sérieux avec lequel le notaire avait donné les raisons de sa confiance.

— Et cependant, reprit le notaire en s'inscrivant pour la somme qu'il venait d'offrir, je réfléchis à une chose qui pourrait donner gain de cause à nos adversaires.

— Voyons! voyons! fit-on de toutes parts.

— Le docteur ne peut pas revenir sans le secours d'Ivarius.

— Eh bien?

— Eh bien, avant de mourir, il a fait Ivarius son héritier.

— Oh! charmant!

— De sorte que si ce garçon trouve plus agréable, ce qui ne serait pas extraordinaire, d'hériter de neuf mille livres de rente que de ressusciter son maître, il n'a qu'à se coucher ce soir bien tranquillement.

— C'est juste, dirent les parieurs contre.

— Et cela sera, fit un jeune homme.

— Et je parie 200 thalers pour ma part, ajouta le voltairien, maintenant que j'ai appris ce détail.

— Inscrivez-vous alors.

En un instant, les listes furent chargées de paris très-importants contre la résurrection du docteur.

Comme on le voit, il y a des gens qui font le bien même après leur mort.

Tout à coup un domestique entra et vint parler à la baronne.

— Certes, certes, n'est-ce pas, messieurs, dit-elle, tout le monde est réuni?

— Oui, oui... Pourquoi?

— Parce qu'Ivarius l'envoie demander.

— Oh! cela se complique.

— Le docteur fait-il dire qu'il viendra plus tôt?

— Non, mais Ivarius affirme qu'il sera exact.

— Nous triomphons, dit le notaire.

— Pas encore.

— Voyons, en votre âme et conscience, dit un monsieur en s'approchant du notaire, croyez-vous qu'il reviendra?

— Je le crois.

— Mais cet Ivarius, quel homme est-ce?

— Il m'a fait l'effet d'un honnête homme, et je suis sûr qu'il exécutera tous les ordres de son maître.

— Vraiment?

— Et savez-vous, continua l'interlocuteur du notaire, si maître Servans doit employer pour lui les mêmes moyens que pour la petite Thérèse?

— Je ne pense pas.

— Cette première expérience avait été faite par le galvanisme.

— Cette fois, c'est autre chose, et une simple fiole qui contient une liqueur brune doit rendre la vie au mort.

— Je suis bien curieux de voir le résultat.

— Encore deux heures et vous le verrez.

— Ainsi, vous êtes convaincu que la résurrection aura lieu?

— Convaincu.

— Je suis bien content alors de n'avoir parié que cinq thalers.

Comme on le voit, la sympathie qu'aurait pu exciter la mort inattendue du docteur était remplacée par la curiosité, et tous ceux qui se trouvaient là, parmi lesquels beaucoup avaient dû la vie à ses soins, ne voyaient dans cet événement qu'un sujet à paris.

Cependant l'heure avançait et à mesure qu'on sentait approcher le moment décisif, la conversation, la conversation même des plus sceptiques, cessait d'être frivole pour devenir grave, et les sourires d'incrédulité avaient disparu.

Chaque fois que la porte s'ouvrait, un frisson involontaire courait parmi ceux qui attendaient, et les moindres bruits extérieurs faisaient tressaillir les femmes.

Un grand nombre de ceux qui se trouvaient là et qui tout à l'heure niaient la possibilité de cette résurrection, étaient enchantés de l'attendre au milieu du monde et dans un salon bruyant et bien éclairé.

Par une étrange unanimité, les conversations avaient cessé de rouler sur le docteur, mais si les paroles avaient un autre sens, les esprits avaient tous la même pensée.

Du reste, il en est ainsi de tous les événements graves que l'on prévoit dans la vie.

Si ces événements surtout ont, comme celui dont les invités de la baronne allaient être témoins, un côté à peu près impossible, la première fois qu'il en est question, comme ils sont loin encore, on en parle avec dédain.

Puis, à mesure que la distance s'amoindrit, il semble que les possibilités grandissent, comme ces points noirs que les voyageurs voient à l'horizon, et qui, la route parcourue, se trouvent être des montagnes. Ce qui les faisait nier, cette impossibilité-là même, qui ne semblait pas discutable un instant, leur donne tout à coup une apparence fantastique qui étonne, un côté merveilleux qui effraie; on voudrait presque reculer, tant on est épouvanté des proportions qu'ils prennent, et pour arriver jusqu'à eux, on suit ce sentier que l'on appelle la superstition, et qui semble être le chemin vicinal de la foi. Enfin, l'événement prévu se révèle au milieu des étonnements de la foule, on est prêt à croire qu'après ce qui arrive, on n'aura plus rien à faire qu'à en parler éternellement; et cependant, après s'être arrêté un instant, on reprend sa route, la montagne s'efface peu à peu, à mesure que les voyageurs s'en éloignent, et se fait petite quand on s'en retourne, comme elle était petite quand on venait.

C'est ce qui se passait pour ceux qui attendaient l'arrivée du docteur.

Certes, après avoir bien constaté, de la main et des yeux, la mort de maître Servans, ils avaient, avec cette négation inhérente au caractère de l'homme, été parfaitement convaincus que cette résurrection prédite n'aurait pas lieu. Ils avaient accepté en riant l'invitation de la

baronne; ils s'y étaient rendus comme ils l'avaient acceptée, et les convictions particulières s'étaient résumées tout à coup en une négation générale, car deux personnes seules osaient ne pas être de l'avis commun.

Les heures, que l'on trouvait lentes à sonner, avaient sonné les unes après les autres et le doute s'était un peu ébranlé. Personne ne le disait, mais il était facile de le voir. La causerie cessait d'être vive, et comme s'ils eussent pu être entendus, des anciens amis du docteur disaient déjà tout haut qu'ils seraient enchantés de le revoir, ce qui admettait déjà la possibilité qu'ils le revissent. On n'avait plus qu'une heure à attendre, et l'on se regardait avec inquiétude, avec embarras.

Les femmes s'étaient groupées autour du feu, qui était si grand qu'il eût suffi pour éclairer le salon, et dans un ordre qui résumait l'impression de tous; la baronne avait fait apporter de nouvelles lumières, sous prétexte que l'on n'y voyait pas.

Enfin, il y avait un sentiment de contrainte générale, et pour trancher le mot, on avait peur.

Onze heures et demie sonnèrent.

Bien des gens eussent voulu s'en aller en ce moment.

— Encore une demi-heure, dit la baronne d'une voix dans laquelle perçait une émotion qu'elle ne pouvait dissimuler.

Un des premiers effets de la peur, quand plusieurs individus ont peur ensemble et dans le même lieu, c'est d'affecter de découvrir cette peur chez quelqu'un et de la discuter tout haut.

Aussi à peine madame de Langhers eut-elle dit la phrase

que nous venons de rapporter, à peine eut-on deviné l'émotion qu'elle éprouvait, que l'un de ceux qui se trouvaient là et de ceux qui certes eussent voulu ne pas y être, lui dit :

— On croirait, madame la baronne, que vous redoutez le moment que nous attendons tous.

Les femmes, ainsi attaquées, sont impitoyables dans leur défense.

— Si on le croit à ma voix, mon cher comte, répliqua la baronne, on peut le croire à votre visage, car je ne vous ai jamais vu aussi pâle que ce soir.

— Allons, allons, dit-on avec un faux rire, le comte a peur.

— Ma foi, messieurs, répliqua le comte, qui comprit qu'il était inutile de nier un sentiment que subissait tout le monde, et qui pensa qu'il valait mieux s'immoler tout de suite, ce qu'il ne fit cependant pas sans restriction; ma foi, messieurs, je ne dirai pas que j'ai peur, parce que l'on n'avoue pas ces choses-là, et que d'ailleurs cela n'est pas vrai; mais je confesse que je suis très-ému. La prédiction du docteur me paraît bien invraisemblable, mais c'est cette invraisemblance qui me fait réfléchir, et je suis très-superstitieux. Et si vous êtes aussi francs que moi, messieurs, vous avouerez que vous n'êtes pas maintenant comme au commencement de la soirée.

Ce qui retient les sentiments dans cette prison qu'on appelle le silence, c'est l'amour-propre, et il suffit, au milieu d'une réunion d'hommes, que l'un d'eux sacrifie son amour-propre, pour que les autres se croient dégagés et en fassent autant.

— Eh bien! le comte a raison, dit un vieux monsieur avec un élan de franchise qu'il n'aurait jamais eu sans la tirade du comte; il a raison, et il est inutile de nous faire plus forts que nous ne sommes. D'ailleurs il n'y a pas seulement, dans l'événement de ce soir, une question de science ou de fantasmagorie : il y a une question d'amitié. Nous aimions tous le docteur, qui est un des plus honnêtes gens et des plus grands médecins qu'on puisse rencontrer, et nous serions tous heureux de le revoir. Il est donc tout naturel que nous soyons émus en ce moment, qui va décider de sa mort ou de sa vie. J'ai parié tout à l'heure qu'il ne reviendrait pas, et je ne sais pas, si cela était à recommencer, si je parierais encore, et beaucoup de ces messieurs pensent comme moi, j'en suis sûr.

— Certainement, répondit-on de toutes parts.

Nous devons dire que la fausse franchise de ces deux personnages leva en grande partie la contrainte qui pesait sur tous. Du moment que l'émotion de tous fut reconnue et approuvée, on ne se gêna plus, on se communiqua ses sentiments, sûr que l'on était que l'amour-propre de celui à qui l'on parlait était sauvé par la confidence générale.

On en était à causer bruyamment de l'événement prochain quand une grande rumeur se fit dans la rue.

— Qu'est-ce que cela? dit la baronne.

En ce moment minuit sonnait, l'heure traditionnelle de tous les revenants.

La porte du salon s'ouvrit.

On eût dit que tous ceux qui étaient là étaient changés

en marbre, ou que le froid des tombeaux les glaçait déjà.

Le domestique parut.

— M. le docteur Servans, dit-il.

Tous les yeux se fixèrent sur la porte, et le docteur parut, le sourire sur la bouche, vêtu de son costume le plus coquet et souriant à tout le monde. Seulement ce sourire paraissait étrange, tant le visage du docteur était pâle.

XIV.

Quand ils furent revenus de leur surprise, nous dirions même de leur épouvante, ceux qui attendaient le docteur allèrent au devant de lui. Le premier qui le toucha se regarda comme un héros.

On l'entoura, on le questionna, on l'eût tué de nouveau si la baronne, le prenant par la main, ne l'avait fait asseoir à côté d'elle.

— Pardon, lui dit maître Servans, mais j'ai encore très-froid, et si vous le permettez, je m'approcherai du feu.

Le docteur alla donc à la cheminée, s'y appuya en tournant le dos à la pendule et en regardant ceux qui, la bouche béante, ne pouvaient croire à ce qu'ils voyaient.

La résurrection de cet homme paraissait si étrange qu'il n'y eut chose qu'on ne lui fit faire pour être convaincu que c'était bien un homme. On le fit asseoir, on le fit manger, on le fit boire, on le fit causer.

Il s'assit, mangea, but et causa, au grand ébahissement des invités. Chacun s'approcha de lui à son tour, et vint lui faire part à la fois du bonheur qu'il éprouvait à le revoir et de l'admiration dans laquelle le jetait sa magnifique découverte.

A toutes ces amitiés, à tous ces éloges, le docteur

répondit avec son affabilité ordinaire, assurant que ce n'était pas tant pour lui que pour les autres qu'il avait tenté cette seconde expérience.

Vous répéter enfin tout ce qui lui fut dit est chose impossible, et d'ailleurs notre récit nous presse trop pour que nous perdions notre temps à des détails d'une si faible importance.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il y eut réjouissance dans la ville, fête chez la baronne, et que le lendemain la petite ville de C... emporta plus de lettre qu'elle n'en avait jamais emporté.

Cependant le docteur avait annoncé que la première chose qu'il allait faire allait être d'utiliser sa découverte au profit des trois derniers morts, ajoutant qu'il ne pouvait encore exercer que sur des gens morts depuis deux ou trois jours au plus.

Comme si, avec cette nouvelle vie, il eût reconquis la force d'un homme de vingt ans, le docteur passa la nuit chez la baronne à causer joyeusement. Lorsque vint le matin, on l'écoutait encore ; mais à sept heures, il annonça qu'il allait rentrer, changer de costume et commencer ses nouvelles expériences.

Les médecins, les savants, les prêtres et toutes les autorités de la ville vinrent en grande pompe le féliciter. De jeunes filles lui apportèrent des fleurs ; une messe d'actions de grâces fut dite par le prêtre qui avait veillé le mort, et la maison du docteur fut tendue de festons magnifiques, comme dit Racine.

Puis tout le monde rentra chez soi, et maître Servans, revêtu de son petit habit rouge et couvert de son man-

teau, se rendit chez le père d'Henry, où se trouvait ce pauvre jeune homme, qu'il avait vu en proie à un si violent désespoir le jour de la mort de Madeleine.

La nouvelle de la résurrection du docteur était arrivée aux oreilles des parents d'Henry, et ce fut avec des félicitations bien sincères qu'ils accueillirent le nouveau venu, lui demandant à quoi ils devaient l'honneur de sa visite.

— Je voudrais parler à votre fils, dit le vieillard.

— Il est dans sa chambre.

— Est-il malade?

— Il va mieux; mais le pauvre enfant a failli mourir de chagrin; aujourd'hui, il est plus calme, nous ne l'avons pas quitté, et il va être bien heureux de vous voir.

On introduisit maître Servans dans la chambre d'Henry. En effet, le jeune homme était couché et il était fort pâle; il paraissait plongé dans de profondes réflexions qui l'empêchèrent même d'entendre l'entrée du docteur.

Celui-ci le considéra quelques instants en silence, puis s'approchant de son lit, il lui prit la main.

Le jeune homme tressaillit à ce contact qui le réveillait brusquement de ses pensées.

— Ah! c'est vous, docteur, dit-il d'une voix faible.

— Oui, mon ami.

— Asseyez-vous près de moi, mon cher docteur. Est-ce un délire de la fièvre? mais il me semble qu'on m'avait annoncé votre mort.

— On ne vous a pas trompé.

Le jeune homme regarda maître Servans, se demandant si c'était lui ou le docteur qui était fou.

— Je n'ai pas compris, ajouta-t-il.

— J'ai dit, répliqua le médecin avec un grand sang-froid, qu'en effet j'étais mort, mais vous ne m'avez pas donné le temps d'ajouter, ce qui du reste est un pléonasme, puisque me voilà, que je suis ressuscité.

— Vous vous moquez de moi, docteur.

— En aucune façon; demandez à votre père, qui a été informé de tout cela.

— Pourquoi mon père, qui m'avait annoncé votre mort, ne m'a-t-il rien dit de votre résurrection?

— Je l'ignore. Toujours est-il que cette résurrection a eu lieu, et que c'est pour cela que je suis venu vous voir.

— Je continue à ne pas vous comprendre, docteur.

— Vous allez comprendre, écoutez-moi.

Le docteur regarda le jeune homme et lui dit :

— Vous comprenez l'importance de la découverte que j'ai faite, n'est-ce pas? et si cette découverte n'eût dû servir qu'à moi, qui suis vieux et qui ai fait mon temps, je ne l'eusse pas tentée, mais j'ai pensé à ceux qui sont jeunes, qui regrettent de jeunes morts et qui ont toute une longue vie à pleurer.

J'ai pensé aux désespoirs que j'avais vus avant de mourir, et ma première pensée en revenant à la vie a été de consoler ces désespoirs. Comprenez-vous maintenant?

— Oui, répondit le jeune homme en baissant la tête et en évitant sans affectation le regard du docteur.

— Dans ces dispositions et sûr de mes expériences à venir, ajouta le vieillard en appuyant avec intention sur ce dernier membre de phrase, mon premier désir a été

de vous voir, mon jeune ami, vous que j'avais quitté si désespéré, que je n'ai pas osé prendre la responsabilité de vous annoncer la mort de Madeleine, vous qui vouliez mourir comme votre maîtresse, vous enfin que je retrouve si faible, que je vois que votre douleur ne s'est pas démentie un instant.

Henry pâlit, et des larmes parurent à ses yeux.

— Voyons, ne pleurez pas, dit le vieillard, puisque tout peut se réparer. Cette belle Madeleine vous aimait tant, que son souvenir a été pour beaucoup dans mon œuvre, et que j'attendais impatiemment l'heure de la revoir et de vous la rendre.

— Elle !.., me la rendre ! balbutia le malade. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que me dites-vous là !

Et le jeune homme ! tout en larmes, se jeta la face contre son oreiller, qu'il étreignait de ses mains crispées !

Le médecin l'observait en souriant, comme s'il eût deviné ce qui arrivait.

— Eh bien, Henry, qu'avez-vous ? continua-t-il, n'aimez-vous plus Madeleine ?

— Moi, ne plus aimer Madeleine ! s'écria le jeune homme en montrant son visage inondé de pleurs et en se redressant tout à coup ; moi, ne plus l'aimer, docteur ! mais je donnerais ma vie pour elle !

— Alors, tant mieux, et ce que je viens vous demander pourra se faire tout de suite.

— Et que demandez-vous ?

— Une chose que je ne puis faire sans votre consentement.

— Qu'est-ce donc ?

— Vous aimiez Madeleine, répétez-le-moi.

— Vous le savez bien, docteur.

— Eh bien! voulez-vous que je vous la rende?

— Vous le pouvez? dit le jeune homme en pâlissant.

— Puisque me voilà.

— Oh! je suis maudit! s'écria Henry en éclatant en sanglots.

— Pourquoi?

— C'est que vous ne savez pas ce qui s'est passé. O mon Dieu! mon Dieu! répétait le jeune homme en se tordant les mains.

— Voyons, parlez, que se passe-t-il?

— Il se passe, mon bon docteur, que je comprends maintenant pourquoi mon père ne pas m'a parlé de votre découverte. Il se passe enfin, qu'aujourd'hui je ne puis plus vous redemander Madeleine, car sa vie serait son malheur éternel et le mien, et que vous ne voulez pas notre malheur à tous deux, n'est-ce pas?

— Expliquez-vous, reprit maître Servans, qui rivait ses yeux aux yeux d'Henry.

— Vous ne me croirez pas sans m'accuser; c'est qu'en effet c'est affreux ce que je vais vous dire.

— Au nom du ciel, parlez.

— Eh bien! maître, fit le jeune homme en s'essuyant les yeux; eh bien! c'est au milieu même de mon désespoir que mon père a entrepris ce qu'il voulait me faire faire; ma mère s'est jointe à lui, et pour souffrir tranquille, je leur ai accordé ce qu'ils me demandaient.

— Et que vous ont-ils demandé?

— Mon consentement au mariage projeté, répondit Henry d'une voix éteinte.

— Mais, dit le docteur, ce mariage n'est pas encore fait.

— Non.

— Vous pouvez reprendre votre consentement.

— Impossible, docteur, et mon père et ma mère ruinés qui me maudiraient! Certes, si Madeleine n'était pas morte, je lui sacrifierais tout; mais, hélas! la pauvre fille n'est plus, elle est déjà auprès de Dieu, qui voit mon sacrifice, et dégagée des passions de la terre, elle me pardonne et prie pour moi.

Et le jeune homme cacha sa tête dans ses mains.

Le docteur parut réfléchir, puis il se leva et dit :

— Vous avez raison, Henry, et vous devez la vie à à votre père et à votre mère; seulement, si votre douleur est vraie, à partir d'aujourd'hui, vous êtes quitte avec eux.

— Mon cher docteur, répondit le jeune homme en tendant à maître Servans une main que celui-ci prit dans les siennes, vous me pardonnez, n'est-ce pas?

— Je n'ai rien à vous pardonner, mon ami, répondit le docteur; vous obéissez à une loi toute naturelle qui veut que les enfants se sacrifient au bonheur de leurs parents, et c'est Dieu qui a voulu vous rendre ce sacrifice encore plus facile en rappelant à lui Madeleine. Adieu, mon jeune ami, soignez-vous bien, consolez-vous et soyez heureux.

— Oh! je ne le serai jamais! murmura le jeune homme.

— On ne désespère pas à votre âge et avec les sentiments que vous avez. Je viendrai vous revoir; adieu.

— Docteur?

— Eh bien?

— J'ai un service à vous demander, dit Henry.

— Dites, je suis tout à vous.

— Madeleine est encore à la salle des morts.

— Qui la veille?

— Sa femme de chambre.

— Pauvre fille, dit le vieillard les larmes aux yeux.

— Oh! oui, pauvre fille! répéta le jeune homme; mais ce n'est pas tout, ajouta-t-il d'une voix éteinte, et comme s'il n'eût osé faire cette dernière confidence.

— Faut-il que je vous répète que tout ce que vous me demandez sera fait? répondit maître Servans en se rasseyant.

— C'est demain qu'on l'enterre, dit à voix basse Henry, qui semblait éviter de prononcer le nom de sa maîtresse.

— Oui.

— Eh bien! mon bon docteur, il faut que vous vous chargiez de cette triste mission.

— Volontiers, mon ami, mais vous n'êtes pas assez malade pour ne pas assister à cette dernière cérémonie, d'autant plus que la pauvre fille n'avait que vous dans ce monde.

— C'est vrai et cependant je ne puis y aller.

— Et pourquoi?

— Parce que sa mort a déjà fait un assez grand scandale dans la ville, et que ma présence à son enterrement ne ferait qu'augmenter ce scandale. Ma future famille

l'apprendrait, et quoique ce soit un devoir pieux et naturel, peut-être cette simple action empêcherait-elle mon mariage, le seul et dernier espoir de mon père et de ma mère.

— Vous raisonnez justement. Je me chargerai de tout.

— Tenez, docteur, fit le jeune homme, en tirant une bourse pleine d'or de dessous son oreiller, voici tout ce qui me reste; prenez-le, et faites faire à la pauvre fille un enterrement digne d'elle et un tombeau où je puisse de temps en temps aller prier Dieu.

— Comptez sur moi, fit le vieillard. Vous n'avez plus rien à me dire?

— Rien, sinon à vous demander encore une fois si vous croyez bien fermement que je fais mon devoir.

· On n'a pas de meilleur juge que sa conscience; interrogez-la, mon ami; quant à moi, je ne puis que regretter de ne vous avoir pas rendu le service que je comptais vous rendre. Adieu.

— Vous reverrai-je, docteur?

— A votre mariage, si vous n'oubliez pas de m'en prévenir.

— Suis-je capable de cela, mon bon docteur! Oh! il faut que vous me connaissiez bien peu pour me dire une pareille chose.

Maître Servans regarda celui qui venait de lui dire cette phrase, sourit amèrement, et se retira en disant une dernière fois : Adieu.

Henry crut deviner une intention à l'intonation avec laquelle cet adieu avait été prononcé, et il fut sur le

point de rappeler le docteur, mais il paraît qu'il réfléchit, car il se laissa retomber sur son lit sans rien dire.

Dans la chambre voisine, le docteur trouva le père et la mère d'Henry, qui s'approchèrent de lui, disant :

— Comment va-t-il?

— Bien, fit le docteur.

— Est-il résigné?

— Parfaitement.

— Que lui avez-vous dit, docteur? peut-on le savoir?

— Je lui ai offert de ressusciter Madeleine.

— Et... demanda le père.

— Et il a refusé.

— Tu le vois, dit le père à sa femme, il ne l'aimait pas autant que nous le croyions.

XV.

Nous n'avons pas besoin de dire quelles furent les réflexions du docteur lorsqu'il quitta la maison d'Henry, nous laissons le lecteur le deviner.

Tout ce que nous dirons, c'est que maître Servans rentra tout soucieux chez lui, où il trouva Ivarius qui lui dit :

— Que vous a répondu M. Henry, maître?

— Qu'il se marie.

Les deux hommes échangèrent un regard et un sourire.

— Personne n'est venu? dit le docteur.

— Personne.

— Francis ne m'a pas envoyé chercher?

— Non.

— Alors, je vais chez lui. Tu lui as fait remettre les papiers qui le concernaient?

— Oui, dit Ivarius, j'attends ici.

Le docteur sortit de nouveau et se rendit chez le procureur dont le cadavre avait déjà été transporté à la salle des morts.

Francis, comme le plus proche parent du procureur, devait l'accompagner à la salle des morts et le veiller, mais la douleur qu'il avait éprouvée de la mort de son

père était si grande, qu'on n'avait pas consenti à l'y laisser aller, et qu'il avait pris le lit, agité d'une fièvre ardente.

Cependant quand le docteur arriva, il trouva Francis assis dans sa chambre, devant sa table et écrivant.

— Ah! c'est vous, mon cher docteur, fit le jeune homme en se levant et en tendant la main au vieillard, qui chercha en vain sur le visage de Francis les traces qu'il semble que toute douleur doive laisser.

— Oui, mon cher Francis, j'ai voulu vous voir après le déplorable malheur qui vous est arrivé.

— Hélas! dit le jeune homme en poussant un de ces soupirs auxquels un homme de cœur se laisse rarement tromper.

— Vous avez bien dû souffrir, mon ami, reprit impitoyablement le médecin.

— Vous l'avez vu, docteur.

— Et maintenant.

— Les larmes s'usent, dit avec emphase le jeune homme, mais la douleur ne s'use pas.

— On vous a donné les papiers que votre bon père m'avait donnés pour vous.

— Je vous en remercie.

— Vous en avez pris connaissance.

— Oui; mais parlons un peu de vous : quelle magnifique chose vous avez trouvée!

— Comment! vous saviez déjà cela.

— On ne parle que de vous dans la ville.

— Eh bien! ne comptiez-vous pas par cela même un peu sur ma visite?

— Je savais que vous n'apprendriez pas la mort de mon cher père sans venir me voir; vous êtes si bon!

— Eh bien! réjouissez-vous, Francis.

— Pourquoi?

— Vous reverrez votre père.

— Comment cela?

— Ce que j'ai fait pour moi, je puis le faire pour lui.

— Ah! fit le jeune homme en pâlissant et en regardant le docteur; c'est juste, ce que vous avez fait pour vous, vous pouvez le faire pour lui.

Et il traînait sur les mots, comme s'il ne se fût pas attendu à ce que lui disait le docteur, et comme si sa pensée eût été bien loin de ce qu'il lui répondait.

— Et la vie de mon père pourra se prolonger longtemps? demanda avec intérêt le jeune homme.

— Vingt ans peut-être.

— Vous êtes sûr de réussir?

— Sûr.

— Certainement, dit le jeune homme d'un ton froid, c'est un bonheur sur lequel je ne comptais plus.

— Comme vous me dites cela, mon ami. Ne seriez-vous pas heureux de la résurrection de votre père?

— Si fait, docteur, je serai trop heureux de me sacrifier à lui.

— Qu'entendez-vous par là?

— Il est inutile que vous le sachiez, dit Francis les larmes aux yeux.

— Au contraire, il faut que je l'apprenne. Avez-vous donc des secrets pour moi, et ne suis-je donc plus votre ami d'enfance? Je vous aime comme mon fils, et je suis

prêt à vous servir et à vous excuser si vous avez quelque petite faute de jeune homme sur la conscience.

— Vous me promettez d'être indulgent, docteur?

— Je vous le promets, et de faire tout ce que je pourrai pour vous être agréable. — Parlez.

— Eh bien, vous avez vu ma douleur pendant la maladie de mon père.

— Certes, et je n'ai jamais vu de chagrin plus sincère.

— Merci de cette consolation, mon cher docteur. Quand on a emporté le corps de cette maison j'étais si désolé que je n'ai pu l'accompagner à la salle des morts.

— Je le sais encore.

— C'est au milieu de cette douleur qu'Ivarius est venu m'apporter les papiers que mon père vous avait remis pour moi. Je les ai ouverts avec avidité, tant ce qui me venait de mon père me faisait de bien, et vous pouvez vous douter de ma joie, de mon étonnement, veux-je dire, quand j'appris que mon père me laissait trois cent cinquante mille francs, dont je ne soupçonnais pas l'existence.

— Je savais encore cela.

— Mais ce que vous ne saviez pas, ajouta Francis, c'est que j'étais amoureux d'une jeune fille que j'aime encore plus depuis que la mort de mon père a déshérité mon cœur d'une de ses plus chères affections. J'avais prié mon père de demander pour moi la main de mademoiselle S..., mais il s'y est formellement opposé, ayant sur cette jeune fille je ne sais quels soupçons, et prétextant, d'ailleurs, que nous n'avions pas assez de fortune pour

nous allier à cette famille. Comme vous le voyez, docteur, ce n'était qu'un moyen de corroborer son intention que je n'épousasse pas celle que j'aimais.

Ai-je besoin, cher maître, de vous détailler le cœur humain? La mort de mon père me rendait bien malheureux, mais Dieu a permis que, sous tout désespoir, il se glissât une espérance nouvelle, comme toute feuille qui tombe laisse à l'arbre qu'elle quitte la séve qui doit la remplacer. Mon père était âgé, il avait vécu sa vie; peut-être se trompait-il dans ses soupçons, mais en tout cas il faisait le malheur de ma vie par son refus obstiné, car il savait que je l'aimais trop pour lui désobéir jamais; mais j'aimais trop mademoiselle S... pour être jamais heureux sans elle; tout en pleurant la mort de mon père, je vous l'avoue, docteur, il m'a semblé voir dans cette mort et dans cette fortune inattendue, la volonté du Seigneur; et je me suis mis à espérer une félicité dans laquelle, c'est peut-être mal, j'oubliais le coup qui venait de me frapper.

— Je savais tout cela, dit maître Servans, et je savais surtout la volonté bien formelle de votre père sur votre mariage avec mademoiselle S...

— Vous voyez, je ne vous trompe pas. Et il n'eut jamais consenti.

— Jamais.

— Hélas! murmura le jeune homme.

— Que décidons-nous? demanda le vieillard.

Francis hésita.

— Répondez franchement, fit maître Servans en regardant le fils du procureur comme il avait regardé Henry;

nous ne sommes que nous deux ici, et je vous jure que personne ne saura jamais ce que vous m'aurez dit.

— Eh bien, répondit Francis en tombant à genoux et en couvrant son visage de ses deux mains; eh bien, je mourrai si je n'épouse pas celle que j'aime.

— C'est bien, c'est la loi du Seigneur, c'est la volonté de Dieu; priez pour votre père, Francis, et il priera pour vous.

— Oh! s'écria le jeune homme en se relevant, c'est bien horrible ce que je fais là, n'est-ce pas? un fils à qui l'on propose de lui rendre son père mort depuis deux jours et qui refuse. Oh! docteur, docteur, dites-moi que Dieu ne me maudira pas pour ce refus.

Et Francis se jeta dans les bras de maître Servans et pleura quelques instants sur la poitrine du vieillard.

Il y a des gens qui demandent pourquoi Dieu permet que l'on meure, dit tout bas le médecin.

— Que dites-vous, maître? Vous me maudissez! s'écria Francis.

— Non, mon ami, je reconnais comme vous la sagesse du Créateur qui donne à la vie cette succession d'espérances qui la soutient jusqu'à la mort.

— Si l'on savait ce que je vous ai répondu! docteur.

— On ne le saura pas.

— Ah! que vous êtes bon, et que je vous aime.

— Pauvre enfant, dit le vieillard en embrassant Francis, vous avez bien fait d'être confiant avec moi.

— Vous me pardonnez donc?

— Je prévoyais ce que vous alliez me dire, et je vous excusais d'avance. Adieu, mon ami.

— Je vous reverrai.

— A l'enterrement de votre père.

— Mon pauvre père qui m'aimait tant. Ah! c'est affreux ce que je viens de faire; et ce sera le remords de ma vie.

En disant cela, le jeune homme laissait tomber son front sur le mur et pleurait abondamment.

— A demain, dit maître Servans.

— A demain, docteur.

Le médecin quitta la chambre de Francis, en disant : Mes deux premières tentatives ne sont pas heureuses; voyons la troisième.

Oh! pauvre mère Jeanne, ce n'est pas vous qui m'auriez répondu ce que je viens d'entendre.

Et tout en réfléchissant à ce qui se passait, il se dirigea du côté de la salle des morts.

Il n'y avait que trois cadavres,

Celui de Madeleine,

Celui du procureur,

Celui de la comtesse.

Après s'être signé devant les deux premiers et leur avoir jeté de l'eau bénite, le docteur s'avança vers le troisième, auprès duquel, pâle et les yeux fixés comme s'il eût voulu surprendre un mouvement dans l'immobilité de la mort, veillait le comte de Diksen qui ne put s'empêcher de dire : — Enfin! en voyant entrer le docteur.

— Depuis quand êtes-vous là, monsieur le comte? demanda maître Servans.

— Depuis sa mort, répondit celui-ci en montrant sa femme.

— Et vous ne l'avez pas quittée ?

— Non, je n'ai ni bu ni mangé depuis deux jours.

— Vous m'attendiez ?

— Oui, docteur.

— C'est bien !

— Pouvez-vous quelque chose pour moi ?

— C'est selon ce que vous demanderez.

— Je demandais tant la vie de ma femme à Dieu, que je me suis laissé aller à cette espérance que vous me donniez, que pendant ces trois jours elle se réveillerait peut-être.

— Vous l'aimiez donc réellement ?

— Serais-je ici, si je ne l'aimais pas.

— C'est juste.

— Et maintenant, pensez-vous toujours de même ?

— Pourquoi penserais-je autrement ?

— Maudiriez-vous l'homme qui vous rendrait votre femme ?

— Je le bénirais ; mais cet homme, s'il existe, où est-il ?

— C'est moi.

— Vous !

— Moi ! vous dis-je.

— Vous me trompez.

— Pourquoi vous tromperais-je ?

— Oh ! docteur, si cela est vrai, si vous me rendez Émilie, je ferai votre fortune.

— Je n'ai besoin de rien, monsieur le comte, et je serai assez récompensé par le résultat.

— Et quand me la rendriez-vous?

— Aujourd'hui.

— Dans combien de temps?

— Dans une heure.

— Mais d'où vient donc ce pouvoir merveilleux?

— C'est un secret que j'ai trouvé, monsieur le comte, et si vous aviez quitté cette salle, vous le sauriez depuis hier au soir.

Le visage du comte s'éclaira d'une joie étrange.

— Et... que faut-il faire pour cela?

— Rien; m'attendre ici.

— Je vous attends, maître, comme j'attendrais Dieu. Songez que c'est aujourd'hui le dernier jour avant l'enterrement.

— Je le sais. Mais j'ai encore besoin d'un serment, ajouta le médecin en fixant les yeux sur le comte et en tâchant de lire dans ce visage flétri à la lueur de la lampe terne qui l'éclairait.

— Parlez.

— Vous me jurez que c'est par amour seul pour votre femme que vous voulez sa résurrection?

— Je le jure!

— Sur le Christ.

— Sur le Christ.

Rien ne s'émeut dans les traits du comte à ce serment.

— Tout est dit, répondit le docteur, et dans une heure je serai ici.

— Et elle vivra?

— Oui.

— J'attends.

Le comte se rassit auprès du cadavre de sa femme, et regarda le docteur s'éloigner lentement, se demandant s'il n'était pas le jouet d'un songe.

Maître Servans revint à la hâte chez lui.

— Quoi de nouveau, maître?

— Francis a refusé.

— Ah! dit Ivarius, comme si cette nouvelle n'eût été que l'accomplissement de sa conviction.

— Et le comte?

— Il accepte.

— Et vous avez consenti?

— Certainement.

— Il aime donc bien sa femme.

— Tu le vois.

— Cela m'étonne, fit Ivarius.

— Pourquoi cela?

— Parce que ce n'est pas ce qu'on disait dans la ville.

— Les gens sont méchants, mon ami, et il vaut mieux croire le bien que le mal. D'ailleurs le comte me l'a juré sur le Christ.

— Alors, c'est autre chose, répondit Ivarius, et nous n'avons plus qu'à nous préparer.

En ce moment on frappa.

— Qui vient nous déranger? dit maître Servans.

Ivarius entr'ouvrit la porte.

— C'est le notaire, dit-il. — Va lui ouvrir.

Et pendant ce temps, maître Servans s'assit devant sa table, réfléchissant et recueillant sans doute toutes ses pensées pour l'œuvre qu'il allait entreprendre.

XVI.

Quand le notaire entra, maître Servans était toujours absorbé par ses réflexions.

Le notaire s'arrêta dans une admirative contemplation devant cet homme qui venait de ravir à Dieu ce secret que le Christ seul avait connu.

Voyant que le docteur ne le remarquait pas, le notaire se hasarda à lui dire :

— Maître, c'est moi.

Le vieillard se retourna.

— Ah ! c'est vous, cher ami, dit-il en tendant la main au nouveau venu ; à quoi dois-je votre bonne visite ?

— Mon cher client, je viens d'abord pour vous complimenter.

— C'est bien, c'est bien.

— Ensuite pour rendre une réponse à M. Ivarius.

— Quelle réponse ?

— Au sujet de l'enfant que vous avez ici.

— Le petit-fils de la mère Jeanne ?

— Oui, maître.

— Que lui est-il donc arrivé ? demanda le docteur avec intérêt.

— Il lui est arrivé, maître, interrompit Ivarius, que,

dans les circonstances actuelles, nous ne pouvions guère nous occuper de cet enfant, qui d'ailleurs avait besoin de soin et de bon air, et comme je disais cela devant monsieur, monsieur a bien voulu me dire qu'il connaissait une brave femme, à deux lieues d'ici, qui se chargerait volontiers du petit. Il m'a même offert de le faire conduire, et j'ai accepté. Ai-je eu tort?

— Du tout, mon ami, tu as très-bien fait.

— Et c'est la nouvelle de l'heureuse arrivée de l'enfant que je venais apporter à monsieur Ivarius.

— Mille remercîments, mon cher notaire.

— En outre, continua celui-ci, j'avais encore quelque chose à vous remettre.

— Quoi donc?

— Eh bien! mais, votre testament; puisque vous n'êtes pas mort, je ne puis le garder qu'avec votre aveu.

— Eh bien, gardez-le, cher ami, gardez-le. Je me suis donné la peine de l'écrire une fois, c'est bien assez, et, comme je vous l'ai déjà dit, il est définitif.

— C'est tout ce que je voulais savoir, et il ne me reste plus qu'à vous demander pardon de vous avoir dérangé.

— Vous ne m'avez dérangé en aucune façon, cher ami.

— Si fait, dit le notaire, vous paraissiez réfléchir profondément.

— Ah! il est tout naturel que maître Servans réfléchisse, dit Ivarius; il va recommencer son expérience aujourd'hui.

— Bah! et sur qui?

— Sur la comtesse de Diksen, dit Ivarius.

— Au fait, on en parlait chez la baronne, et je voulais même vous parler de cela.

— Vous connaissez la comtesse?...

— Parfaitement, je suis le notaire du comte.

— Ah! c'est vous, fit le docteur en sortant de la rêverie dans laquelle il était retombé de nouveau; ah! c'est vous le notaire du comte?

Et maître Servans échangea un regard avec Ivarius.

— Asseyez-vous donc un peu, cher ami, continua le médecin. Le notaire prit une chaise et s'assit.

— Oui, oui, ajouta-t-il avec une intention évidente de raconter sur M. de Diksen quelque chose qu'il savait; oui, oui, le comte est de mes clients.

— Ce pauvre homme, répliqua le docteur, il aimait bien sa femme!

— Vous dites?

— Je dis qu'il adorait la comtesse.

— Lui! le comte de Diksen?

— Lui-même.

— Vous rêvez, maître.

— En aucune façon.

— On voit bien que vous êtes mort et que vous revenez d'un monde d'indulgence et d'oubli.

— Comment! le comte de Diksen ne serait pas amoureux fou de la comtesse Émilie, sa femme?

— Nullement.

Ivarius, appuyé contre le mur, écoutait attentivement cette conversation, et regardait de temps en temps son maître, dont le regard confidentiel se croisait avec le sien.

— Voilà qui est étrange, reprit le docteur.

— Cela est cependant.

— Mais je l'ai vu en proie à une douleur affreuse.

— Mensonge !

— Mais je l'ai vu pleurer.

— Comédie !

— Mais je l'ai arrêté au moment où il allait se brûler la cervelle.

— Que vouliez-vous qu'il fît ?

— Qu'il mourût ! c'est juste, c'est toujours ce qu'il faut répondre à cette phrase-là. Mais enfin il avait enlevé la comtesse ?

— Oui.

— Par amour ?

— Par intérêt.

— Elle était fort belle.

— Elle était fort riche, vous voulez dire.

— Ah diable ! mais comment savez-vous cela ?

— Écoutez, maître, je ne vous le dirais pas, car un notaire est un confesseur, si vous n'étiez au moment de rendre la vie à une créature morte de chagrin, et pour qui cette vie sera un supplice. Servez-vous, si bon vous semble, de ce que je vais vous raconter, mais ne dites pas que vous le tenez de moi.

— Je vous écoute.

— Il y a environ dix jours que la comtesse tomba malade, et que la maladie morale se combina d'une maladie aiguë très-dangereuse. Le comte, qui savait bien ce qu'il faisait, envoya chercher un mauvais médecin de la ville, qui se nomme...

— Le nom n'y fait rien, je les connais tous, répondit le docteur en souriant, continuez.

— Donc la maladie, au lieu de céder, s'aggrava, et le comte me fit demander. J'accourus, et M. de Diksen me montrant son contrat et différents papiers qu'il tira d'un meuble, me dit sans hésiter :

— Ma femme morte, j'hérite, n'est-ce pas ?

— Vous n'avez pas d'enfants ? lui dis-je.

— Non.

— Alors, monsieur le comte, vos affaires sont en très-mauvais état ; et si la comtesse meurt sans avoir fait de testament, sa fortune entière retournera à sa mère, et vous n'aurez rien.

— Rien ? dit-il.

— Absolument rien.

Vous rendre, mon cher docteur, ce qui se montra sur le visage du comte est chose impossible.

— Alors elle fera un testament, me dit-il.

— Pour cela, lui fis-je observer, il faut qu'elle puisse écrire, ou tout au moins parler ; il faut enfin qu'elle recouvre connaissance, et la comtesse me paraît bien malade.

Alors il se passa une chose inouïe.

Cet homme s'approcha du lit de sa femme, et oubliant que j'étais dans la même chambre que lui, il commença par l'appeler doucement, puis plus fort ; et voyant qu'elle ne répondait pas à sa parole, il lui prit la main, et secoua si violemment le bras qu'il tenait, que la pauvre malade poussa un gémissement, et que je me jetai entre elle et lui, en le suppliant de calmer sa douleur.

J'aurais dû dire sa colère; mais quand un homme fait un étranger le témoin de passions semblables, je crois qu'on n'a rien de mieux à faire que de paraître ne pas les comprendre.

Le comte était anéanti.

— Que faire? que faire? dit-il avec rage.

— On sauvera peut-être la comtesse.

— C'est vrai, me répondit-il, ce serait un moyen.

J'eus encore l'air de ne pas comprendre, car, avant tout, je croyais qu'il était de mon devoir de sauver la vie à la pauvre femme. J'étais encore de ceux qui se figuraient que pour tous les malades le retour à la vie est le bonheur.

— Le médecin n'en répond plus, fit le comte.

— Quel est donc ce médecin? demandai-je.

Il me le nomma.

— Je crois bien, lui dis-je, c'est le plus mauvais de la ville.

Ce fut à l'air dont me regarda M. de Diksen, que je compris ce que je vous ai dit tout à l'heure, c'est-à-dire que dans son désir d'hériter plus vite, il avait envoyé chercher ce médecin-là.

Cet homme me faisait honte.

Comme il voyait que la seule manière d'en arriver à ses fins était de sauver sa femme, il me dit:

— Connaissez-vous un homme qui la guérirait?

— Je connais un homme, lui dis-je, qui seul peut la sauver, s'il y a encore un moyen.

— Son nom?

— Le docteur Servans.

— On me l'avait dit! s'écria imprudemment le comte, comme s'il n'avait pu me laisser douter un seul instant du sentiment qui avait dicté son choix étrange.

Il donna l'ordre qu'on vînt vous chercher.

— Maintenant, me dit-il, si la comtesse fait un testament en ma faveur, comment faut-il qu'il soit fait pour être indiscutable?

Je lui donnai les renseignements qu'il me demandait.

— C'est bien, fit-il alors, vous pouvez vous retirer.

Je ne me le fis pas dire deux fois.

Il me tendit la main, mais je parus ne pas voir ce mouvement, et je sortis après l'avoir simplement salué.

Cet homme a eu une vie très-débauchée, dans laquelle il a mangé toute sa fortune. Il a trouvé cette jeune fille dans un voyage qu'il a fait en France; c'était un moyen de rétablir sa fortune, il l'a enlevée, et depuis qu'elle est sa femme, Dieu sait ce qu'elle a souffert de ses vices et de ses déportements.

Vous savez le reste; et si j'ai, mon cher docteur, un conseil à vous donner, c'est de laisser cette pauvre comtesse où elle est. Sa vie a été trop malheureuse, je vous le répète, pour qu'elle y revienne avec joie.

— Merci, fit le docteur. Cet homme est un lâche. Maintenant, sortons.

— Où allez-vous?

— A la salle des morts.

— Quoi faire?

— Retrouver le comte, qui m'attend.

— Et la comtesse?

— Sera enterrée demain.

— Et lui?

— Lui, fit le vieillard, il se brûlera la cervelle ce soir.

Maître Servans sortit et alla retrouver M. de Diksen, qui l'attendait les yeux fixés sur la porte, et qui en le voyant entrer se leva le cœur haletant, et pâle à la fois de crainte et d'espérance.

Le docteur s'approcha lentement de lui.

Le comte, debout, une main appuyée sur le lit de sa femme, un peu incliné du côté par lequel arrivait le médecin, murmura ces deux mots seuls :

— Eh bien?

— Eh bien ! monsieur, dit le vieillard d'une voix qui fit tressaillir le sombre veilleur, et en mettant un pied sur la première marche de l'estrade du lit, jurez-moi de nouveau sur le Christ que vous n'avez rien à vous reprocher vis-à-vis de la comtesse, que vous avez toujours aimé cette femme, et que c'est votre amour seul qui redemande sa vie.

M. de Diksen se recula malgré lui ; mais il fit un effort, et, d'une voix qu'il essaya d'assurer, il répondit :

— Je le jure !

— Vous mentez ! monsieur le comte, fit le vieillard en faisant un pas de plus et en se trouvant face à face avec M. de Diksen, lequel fut forcé de se rasseoir pour ne pas tomber à la renverse devant le ton de ce démenti.

— Vous mentez ! reprit maître Servans avec une énergie dont on l'eût cru incapable.

Le comte était brave, de cette bravoure de guerre et de duel qui n'est que le courage de l'honneur et de la

vanité. Mais là où il n'y a plus honneur, il n'y a plus courage, et cette bravoure s'évanouit devant le visage calme du médecin, en présence du cadavre de sa femme et dans cette salle où veillait le Christ, qu'il avait insulté de son serment.

Il semblait au comte que sa conscience avait pris une forme palpable, une voix réelle, et se dressait ainsi devant lui.

— Monsieur, ajouta le docteur, vous avez enlevé cette femme pour sa fortune, vous l'avez épousée pour sa fortune, vous voulez que je vous la rende pour sa fortune. Croyez-vous que Diéu consente à ces trafics humains, et que moi, l'envoyé de Dieu, je puisse être votre complice?

— Et qui vous a dit cela? bégaya le comte.

— L'homme qui a le pouvoir de reprendre la vie à la mort ne peut-il pas faire parler le passé? Je sais tout, monsieur le comte.

— Que vais-je faire, mon Dieu! dit M. de Diksen.

— Rien n'est changé dans votre situation, rien ne doit être changé dans vos projets. Vous vouliez vous tuer il y a deux jours.

— Mais depuis deux jours j'ai espéré.

— Ah! vous ne me laisserez pas mourir ainsi, reprit le comte en levant les yeux sur le médecin, puisque vous pouvez me sauver; qu'elle vive seulement deux heures, ajouta M. de Diksen avec cette lâcheté qui fait croire que les autres peuvent être lâches aussi; c'est tout ce que je vous demande.

Maître Servans comprit que tout sentiment honorable était inutile avec un pareil cœur.

Il se contenta de hausser les épaules et de dire au comte :

— Tuez-vous, monsieur, c'est ce que vous avez de mieux à faire ; car si vous vous êtes ri de moi, je me suis moqué de vous.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'il y avait une chose que je soupçonnais, mais dont je n'étais pas sûr et dont j'ai voulu m'assurer par moi-même. Je veux dire, monsieur, que j'ai vu trois morts, et qu'à côté de chaque mort veillait une grande douleur, un amant, un fils, un mari. Sur les trois, il n'y en a eu qu'un qui ait redemandé l'être qu'il pleurait deux jours auparavant, et celui-là, c'est vous.

Je voulais tout simplement savoir combien de temps on pleure les morts, et pourquoi on les pleure.

Et maintenant que je le sais, je m'en vais me reposer de cette science et prier Dieu qu'il me la pardonne.

A ces mots le vieillard se retira en riant, malgré la sainteté du lieu où il se trouvait, mais en riant de ce rire qui n'est pas un blasphème contre le Seigneur, mais l'expression du mépris qu'il avait des hommes.

— Ah ! mon pauvre Ivarius, dit le vieillard en rentrant chez lui et en posant soigneusement sa canne et son chapeau dans un coin de la chambre et en venant s'asseoir auprès du feu, je te l'avais bien dit : il n'y a qu'un amour profond, sincère, inaltérable ; c'est l'amour maternel.

COURT ÉPILOGUE.

Le procureur, Madeleine et la comtesse furent enterrés le lendemain.

Francis seul parut au cimetière.

Henry, comme on le sait, craignait de se compromettre davantage.

Quant au comte, la prophétie du médecin était réalisée : il s'était brûlé la cervelle.

Quand maître Servans l'apprit, il se rappela la mère Jeanne, qui était morte aussi parce qu'il ne lui avait pas rendu celle qu'elle pleurait, et il tira de ces deux morts, si différentes dans leurs causes, une bien triste conclusion pour l'humanité.

Quelque temps après, dans une soirée que donna la baronne, le docteur raconta la vérité sur sa découverte. On apprit alors ce qu'il avait dit au comte, qu'il avait pris un narcotique après avoir recommandé à Ivarius de le réveiller le second jour de son sommeil, curieux qu'il était d'apprendre par lui-même si, des trois grandes douleurs dont il avait été le témoin, il s'en trouverait une assez vraie et assez dégagée d'intérêts

personnels pour vouloir encore, trois jours après la mort, la vie de celui ou de celle qu'elle pleurait.

Quand la ville de C... fut instruite de la vérité, elle ne put s'empêcher de rire des discussions sérieuses et scientifiques auxquelles cette mystification philosophique avait donné lieu dans toutes les académies du monde.

Maître Servans ne perdit rien de sa considération; seulement, au lieu de n'être cité que comme un grand médecin, il fut cité à la fois comme un grand médecin et comme un grand philosophe.

Henry et Francis épousèrent, l'un celle que son père lui avait choisie, l'autre celle qu'il s'était choisie lui-même.

Jamais, disait-on dans le pays, on n'avait vu mariages plus gais ni maris plus heureux.

En 1835, le docteur tomba mortellement malade. Ivarius envoya chercher un prêtre, auquel maître Servans dit, après s'être confessé :

— Mon père, j'ai donné autrefois à une pauvre mère une espérance que je n'ai pu réaliser, mais qui l'a rendue heureuse pendant trois mois. Dieu me comptera-t-il cela comme une faute?

— Non, mon fils, répondit le prêtre, et au contraire il vous bénira pour cette action.

Enfin maître Servans mourut comme un chrétien, aimant d'autant plus Dieu qu'il avait acquis la triste expérience des hommes.

Ivarius pleura beaucoup, mais il n'y eut fiole qui pût rendre la vie au mort.

On parlait encore de cette histoire en 1843, quand je

traversai la petite ville de C...., et elle me fut racontée par Ivarius lui-même, que l'on aimait comme on avait aimé son maître, et qui était le seul médecin distingué de trente lieues à la ronde.

Il a même, ce qui avait toujours été son ambition, écrit un fort beau livre sur la médecine, livre qu'en cherchant bien on se procurerait peut-être à Paris.

Quant au petit fils de la mère Jeanne, il était naturellement devenu un grand garçon, et malgré les conseils d'Ivarius, il avait pris du service et se distinguait même déjà dans les armes.

Contre toutes les habitudes reçues, il ne parlait de maître Servans qu'avec amour et vénération.

Le monde, quoi qu'en disent les vieux, irait-il en s'améliorant ?

Nous ne le croyions pas en écrivant ce livre, nous l'espérons maintenant que nous l'avons fini.

FIN DU DOCTEUR SERVANS.

UN CAS

DE RUPTURE

Figurez-vous, cher lecteur, que je suis en prison. Tranquillisez-vous, je ne vous demanderai pas de venir m'y voir ; cependant je suis en prison, véritablement : la maison a des murs noirs, les portes ont des verrous, les fenêtres ont des grilles, ou plutôt les grilles ont des fenêtres. Il y a un préau, il y a un parloir, il y a des sentinelles, il y a un drapeau, il y a des cellules, il y a même des prisonniers ; mais il n'y a ni l'humidité qui paralysait Latude, ce qui ne l'empêchait pas de se sauver, ni l'araignée qui consolait Pélisson, ce qui ne l'empêchait pas de s'ennuyer beaucoup.

Laissez-moi vous mettre au courant des faits, mais vous avez peut-être déjà deviné.

Je suis de la garde nationale ; quand je dis que j'en suis, je me trompe, je devrais en être. Si j'en étais, je ne serais pas où je suis. Mais, ma parole d'honneur, ce n'est pas ma faute ; mon éducation a été complétement

faussée à l'endroit de cette institution; j'ai bu le lait de l'insubordination dans le shako de mon père, le plus mauvais garde national connu; je soupçonne même ce shako de n'avoir jamais servi qu'à cela. Je dois dire que, jusqu'au 29 du mois dernier, cette insubordination m'a parfaitement réussi. Ce n'est pas faute d'avoir reçu des billets de garde, j'en pourrais faire un album, si je les avais gardés. Ce n'est pas faute non plus d'avoir été cité devant le conseil de discipline, voire même d'y avoir été condamné; mais tantôt une fuite intelligente, tantôt un déménagement heureux, tantôt la fête du roi, tantôt la naissance d'un prince (je parle du règne de Louis-Philippe); ou bien une Constitution nouvelle, ou bien une émeute (je parle des années suivantes), enfin un événement quelconque, me débarrassait toujours de mes condamnations.

Mais les temps sont bien changés; je suis devenu un homme presque sérieux : je n'ai pas déménagé depuis trois ans, et, depuis trois ans, j'ai reçu des billets de garde de toutes les couleurs.

J'ai bien eu pour moi le 2 décembre, la proclamation de l'empire, le mariage de l'empereur; mais tout cela n'a qu'un temps, et je me suis trouvé un beau jour en face de trois refus de service.

Je ne savais même pas de quelle compagnie j'étais.

J'ai imploré l'indulgence du tribunal, et le tribunal a été indulgent, trop indulgent; car la seule raison que je faisais valoir était que je n'avais pas d'habit. Quelle mauvaise raison! Enfin elle m'a réussi; il n'y a rien à lui dire. J'ai été condamné à la simple réprimande, ce qui

ne m'était pas arrivé depuis ma première année de collége.

Je me suis senti à la fois blessé dans ma dignité par cette punition, et vaincu dans mon insubordination par cette clémence. Je me suis promis de réparer mes torts, de devenir un citoyen complet. Je me suis fait faire un habillement complet aussi, en drap superbe, un shako avec un aigle qui mange une cocarde, des buffleteries blanches comme la neige, et un briquet que, par parenthèse, je n'ai jamais pu tirer du fourreau; je crois qu'il n'y a pas de lame : bref, le tout m'a coûté cent trente-neuf francs.

Là-dessus, nouveau billet de garde; je ne dors pas, tant j'ai hâte de montrer mon zèle. A sept heures du matin, je me lève et je m'habille; mais, une fois habillé, le croiriez-vous? je me suis trouvé tellement laid, tellement ridicule, tellement peu soldat, que je n'ai pas osé passer devant mon portier dans cet accoutrement. J'ai baissé la tête avec résignation en me disant : « Dieu ne le veut pas, je ne serai jamais garde national », et je me suis recouché, un peu consolé par l'idée qu'il pleuvait à torrents. Vous comprenez que je n'ai pas eu la pensée de faire valoir cette raison auprès du conseil de discipline. J'ai tout bonnement accepté d'avance toutes les conséquences de ma rébellion, et, le 29 mai dernier, j'ai vu entrer chez moi le garde chargé de m'arrêter.

J'ai trouvé en lui un homme fort bien élevé, fort obligeant, qui m'a accordé le sursis de trois jours que je lui demandais, et qui m'a dit avoir eu l'honneur d'arrêter mon père, il y a quinze ans, pour la même cause.

Nous causâmes de cette histoire, mon garde et moi; il daigna se la rappeler, et sourire de ce sourire qu'un souvenir de quinze ans fait voltiger au moins une minute sur les lèvres les plus inintelligentes; puis il tira de sa poche un papier qu'il me pria de signer, et par lequel je m'engageais sur l'honneur à me constituer prisonnier le 1er juin, avant huit heures du soir; je signai. A partir de ce moment, j'étais le Régulus de la garde nationale.

Donc, aujourd'hui 1er juin, j'ai fait mon paquet, j'y ai mêlé des plumes, un canif et du papier, et à sept heures et un quart, je suis arrivé à la maison d'arrêt, maison bien aérée, bien placée entre le débarcadère d'Orléans et le Jardin des Plantes, et qui laisse aux prisonniers le spectacle de la liberté des autres, si c'est être libre que de n'être pas en prison.

Car tout le monde, mon pauvre lecteur, est le prisonnier de quelqu'un ou de quelque chose; nous avons tous au pied une chaîne invisible qui nous retient au moment où nous comptons franchir la limite morale assignée à chaque individu.

Je regarde passer sous ma fenêtre tous ces gens qui se croient libres parce qu'ils ne sont pas derrière un mur sur lequel on a écrit : « Maison d'arrêt. »

Je les plains, ces braves gens.

D'abord, s'ils étaient libres, ils ne sortiraient pas par la pluie qui tombe; ils resteraient chez eux.

Puis, en réalité, l'homme est né prisonnier.

Prisonnier dans le sein de sa mère, prisonnier dans ses langes, prisonnier au collége.

Dès qu'il atteint l'âge où la loi, cette prison perpé-

tuelle, lui dit : « Tu es libre, » il se hâte d'enfermer sa liberté dans ce qu'il peut trouver de plus étroit : il prend une maîtresse, il a des amis, il fait des affaires, il se marie.

Sa maîtresse, ses amis, ses correspondants, ses associés, ses enfants, ses rivaux, ses ennemis, ses flatteurs, ses domestiques, sa famille, ses habitudes, sa paresse, son travail, sa profession, son ambition, son indifférence, ses amours, ses douleurs, ses besoins, ses intérêts, sont autant de barreaux ajoutés à cette prison naturelle qu'on appelle la vie.

Plus il est civilisé, plus il s'emprisonne.

Il emprisonne son corps dans des habits, son cou dans une cravate, sa tête dans un chapeau, ses mains dans des gants, ses pieds dans des bottes.

Il veut voyager; rien ne l'embarrasse, rien ne le retient. Vous croyez qu'il va partir librement, sa canne à la main, par les grandes routes, à pied ou à cheval, en plein air? pas le moins du monde. Il s'emprisonne dans un waggon, il tâche d'avoir un coin pour être bien serré; mais au moins il regarde la nature? Ah bien, oui! il ferme la glace et il dort.

L'homme est fait pour la prison, je vous le répète.

De temps en temps quelques fous lui parlent de liberté; il ne sait pas ce que c'est, il se soulève, il conquiert cette liberté. Le lendemain il ne sait plus qu'en faire et court la porter au premier venu, en lui disant : Débarrassez-nous vite de cette chose-là, nous vous donnerons pour votre peine tout ce que vous voudrez.

Il a tellement peur qu'on ne lui rende un jour ce dé-

pôt, qu'il accepte d'avance pour maîtres, avant qu'ils soient nés, fussent-ils idiots, fussent-ils cruels, fussent-ils bâtards, les enfants de celui qui veut bien se charger du fardeau qu'il lui porte et qui, lourd à la main de tous, l'est bien certainement à la main d'un seul, car de toutes les prisons, la plus effrayante doit être celle du pouvoir absolu.

Demandez à Charles-Quint, qui se faisait enfermer dans une bière, et qui s'y trouvait plus à son aise que sur le trône;

Demandez à Louis XVI, qui se disait plus libre au Temple qu'aux Tuileries;

Demandez au grand Frédéric, qui mourait en déclarant qu'il était las de régner sur des esclaves.

Donc bénissons éternellement ces hommes, ces héros, ces rois, qui, pouvant être des prisonniers ordinaires, se font exceptionnels; qui sont gardés à vue par une armée de soldats, de ministres, de courtisans, de valets; qui ne peuvent ni se coucher, ni dormir, ni se lever, ni manger, ni boire, ni entrer, ni sortir, ni pleurer, ni rire, ni aimer, ni haïr, sans être surveillés, épiés, discutés, raillés; qui ne peuvent même pas mourir, car à peine la mort les a-t-elle pris par une main et couchés dans leur tombeau, que l'histoire les prend par l'autre main, les relève et leur dit : A nous deux maintenant!

O mon Dieu! faites de moi tout ce que vous voudrez, excepté un roi absolu.

Ainsi, et bien décidément, tout est prison dans ce monde, en haut comme en bas.

Que l'homme soit emprisonné dans les neuf mille

lieues qui forment la circonférence du monde, ou dans les quarante pieds carrés de sa chambre, peu importe.

Si son désir le pousse au delà du détroit de Beringhen et qu'il ne puisse pas y aller, son chagrin est aussi grand que s'il a envie de descendre dans le jardin qui est sous sa fenêtre et que cela lui soit impossible. Seulement, dans le premier cas, il lui faut plus de courage et plus de peine pour revenir au point de départ qu'il ne lui en faut dans le second.

Eh bien, prison pour prison, mieux vaut la prison de pierres de taille, de barreaux et de verrous où la loi nous met, que les mille prisons morales où nous nous mettons nous-mêmes.

Je ne parle, bien entendu, que des prisons où nous entrons et d'où nous sortons avec notre conscience et notre honneur.

Au contraire de Dante, qui lisait sur la porte de l'enfer : Ici finit toute espérance, il me semble lire sur la porte de ces prisons-là : Ici commence toute liberté.

En effet, une fois entré, voyez comme la position se simplifie. On n'est plus un père, un fils, un époux, un amant, un ami, un homme, on est un numéro.

On laisse derrière soi toutes les nécessités de la vie commune.

Ceux dont vous devenez le compagnon vous voient entrer avec joie, ceux qui vous ont accompagné jusqu'à la porte vous voient entrer avec peine. Aux uns vous apportez une distraction, aux autres vous causez un regret.

Quel homme, dans la vie ordinaire, peut se vanter de

faire ainsi coup double sur les sensations d'autrui, en franchissant tout bonnement une porte?

En dehors, les visiteurs ennuyeux, les lettres d'affaires, les demandes de billets de spectacle, l'indécision sur l'emploi du temps, la crainte qu'il ne pleuve, les dépenses inutiles, les nécessités de visites, les entraînements dangereux, l'envie de ne rien faire, les discussions politiques et les journaux.

En dedans, peu importe le temps qu'il fait, on est sûr de ne pas sortir. On trouve la solitude, la liberté, la nécessité du travail, le droit de boire, de manger à bon marché, de dormir à son aise, de ne recevoir personne et de voir passer tout le monde.

Que de gens se rendent au chemin de fer qui me fait vis-à-vis pour aller bien loin, et qui voudraient être à ma place! Combien, parmi ces voyageurs rapides, ont la conscience moins libre que moi, et cependant moi, je suis enfermé, et, parmi les mille personnes que j'ai déjà vu passer, pas une n'a levé les yeux vers ma fenêtre, pas un regard ne m'a dit de loin : Pauvre prisonnier! Vous le voyez, les hommes trouvent tout naturel qu'on soit en prison.

Mais, me direz-vous, nous savons bien ce que c'est qu'une prison de la garde nationale, c'est une plaisanterie, et l'on serait bien bon de s'apitoyer sur votre sort.

Comment! une plaisanterie! Vous êtes dans l'erreur. Je ne connais pas de prison plus prison que celle-ci. C'est la seule d'où l'on ne puisse pas se sauver, d'abord parce qu'on est libre avant d'en avoir eu l'idée, ensuite parce que c'est impossible.

Il n'y a que deux moyens pour se sauver d'une prison : l'argent, moyen employé par M. de Beaufort; la ruse, moyen employé par Latude.

Eh bien! supposons que je veuille corrompre mon geôlier, et que je lui offre une forte somme pour qu'il aide à ma fuite; je n'aurai même pas la consolation d'être dénoncé au directeur : le brave homme rira tellement de ma proposition, qu'il ne me restera plus qu'à en rire comme lui.

Un garde national condamné à quarante-huit heures de prison, et proposant sérieusement à son geôlier de le laisser évader, il y aurait là, en effet, de quoi désopiler toutes les rates du voisinage.

Reconnaissant l'inutilité de ce moyen, supposons maintenant que je scie un de mes barreaux, ce qui ne serait pas bien difficile : je les crois en carton; que j'attache mes draps aux barreaux restants et que je tente de m'évader, la sentinelle ne me ferait pas même la politesse de tirer sur moi; elle n'a rien dans son fusil, elle se contenterait de me crier : « Voyons, mon cher monsieur, pas de bêtises, vous allez vous faire du mal, rentrez donc chez vous. »

On me ferait payer les dégâts, et tout serait dit.

Je suis donc un prisonnier véritable, sans être un prisonnier sérieux. C'est humiliant.

Alors pourquoi me mettre en prison? Pour me punir.

Voilà justement où le conseil de discipline se trompe.

Qu'un commerçant, un homme d'affaires, un boutiquier, un mari, un jaloux, un homme soumis au travail quotidien d'un métier ou d'une passion, ait peur d'aller

passer en prison deux ou trois jours, qui laisseraient aller toutes seules ses affaires, sa femme, sa boutique, sa maîtresse, toutes choses qui ont besoin de sa direction et de sa surveillance, je comprends cela.

Mais à nous, artistes, que font deux ou trois jours de prison?

Cela nous change, nous distrait, nous occupe, nous profite, nous repose.

Entre la faction stupide, le costume ridicule, les cartes grasses, les conversations banales, les odeurs nauséabondes, les plaisanteries grossières du poste, et une bonne chambre bien propre, avec une belle vue, un bon lit, une bonne table, une bonne chaise, une bonne nourriture, une bonne petite physionomie de prison qui fait tout ce qu'elle peut pour avoir l'air méchant, de bons verrous qui ne grincent pas, et de bons geôliers qui ont l'air de garçons de bureaux, qui vous répondent dès que vous les appelez, qui font faire vos commissions, qui sont là moins pour vous garder que pour vous servir, un être doué de quelque sens doit-il hésiter une seule minute?

Aussi les êtres doués de sens n'hésitent pas.

C'est chose si connue dans cette prison, qu'il y a la chambre spéciale des artistes! Un véritable artiste se croirait déshonoré, s'il n'avait pas inscrit son nom sur le mur de cette salle, où les détenus seuls sont admis. Je viens de la visiter, car on ne la donne plus à personne, dans la crainte qu'on ne détériore les dessins, les inscriptions, les vers, les mélodies, dont les murs sont littéralement couverts, sans préjudice des dessins particu-

liers, des épigrammes et des chansons qui ornent les autres cellules.

On se ferait mettre ici rien que pour voir ce musée indestructible, qui ne peut disparaître qu'avec la maison même et qui fait l'orgueil des gardiens.

Ici, le portrait d'un ours, par Decamps; — là, le portrait du portier, par Couture; — des dessins de Devéria; — des aquarelles de Ciceri; — des charges de Daumier; — des croquis de Nanteuil; — des caricatures d'Andrieux; — des pochades de tout le monde. — Des chevaux, des potences, des clairs de lune, des vaisseaux, des arbres, des paysages, des fleurs, des pipes, et cela, en haut, en bas, à droite, à gauche, dans tous les coins.

Du reste, on dirait que les murs ont été faits exprès pour recevoir ces images. Ils sont d'un ton très-heureux; ils prêtent du gras au crayon, de la vérité aux clairs, de la vigueur aux ombres, du modelé aux formes, de la fermeté aux couleurs, de la netteté aux lignes. J'ai dans ma chambre une étude de tête de femme de Lévesque qui serait un adorable portrait.

Enfin, au milieu de tous ces tableaux, aux encadrements bizarres, aux légendes burlesques, on trouve des vers de nos noms les plus connus, et entre autres ce quatrain sans signature, que je vous recommande :

Oui, voilà des dessins charmants, originaux,
Que pourrait envier une maison royale;
Qui te feraient honneur, garde nationale,
Si leurs auteurs étaient gardes nationaux.

Le but que se propose la loi disciplinaire de la garde

nationale est donc complétement manqué en ce qui nous concerne.

Quel artiste n'est resté huit jours, quinze jours, un mois, sans sortir de sa chambre, en face de son œuvre, sans préoccupation des choses extérieures, sa porte close à toute visite, mangeant sur le coin de sa table, sans autre distraction que son tabac, sans autre repos que la contemplation de ce qu'il faisait?

Que lui importe donc une incarcération dont il a l'habitude, et qui est la première condition de sa vie?

Quel esprit un peu sérieux ne sera enchanté de deux jours de solitude, de méditation et de recueillement, pendant lesquels il continuera le travail commencé, ou jettera d'une main plus sûre les bases d'un travail nouveau?

Pour ma part, voilà vingt-quatre heures que je suis ici, car, tout en causant avec vous, le temps s'est écoulé, j'ai écrit ce que vous venez de lire; j'ai lu, j'ai dormi, j'ai mangé quatre fois avec un grand appétit, ce qui prouve que l'exercice n'est pas indispensable à l'estomac, et je n'ai même pas accepté d'aller me promener aux heures de récréation. Je ne donnerais pas deux sous pour être dehors; et quand, demain, on viendra me dire que je puis m'en aller, je donnerais peut-être vingt francs pour rester encore, surtout si je n'ai pas terminé cette nouvelle.

Et remarquez que je n'ai demandé à personne de venir me voir.

A quoi bon déranger ses amis? A quoi bon se déranger soi-même pour si peu de chose? Je vous assure que

l'homme peut parfaitement vivre un très-long temps dans la position où je me trouve; le spectacle du mouvement des autres lui suffit.

Avec de l'encre et avec du papier, c'est-à-dire de quoi animer tout autour de ma table le petit monde que j'ai dans la tête; avec la double promenade d'une heure accordée chaque jour aux détenus, c'est-à-dire la quantité d'air respiré librement nécessaire pour alimenter les poumons jusqu'au lendemain; avec la conversation périodique du gardien, aux heures des repas, c'est-à-dire avec ce qu'il faut de la voix des hommes pour utiliser ses oreilles et sa parole; avec des cigares et des livres, je passerais bien un mois ici, sans demander autre chose, sinon que le directeur de l'établissement me permît de garder toute la nuit ma lumière, qu'il me fait reprendre à dix heures; ce qu'il autoriserait bien certainement, quand il saurait que je ne m'endors pas comme une brute, au risque de mettre le feu, sans éteindre ma lampe et ma bougie.

Un mois ici!... et l'amour, que deviendra-t-il pendant ce temps-là?

C'est vous qui me dites cela! Où en êtes-vous donc? qui est-ce qui croit encore à l'amour? Qui est-ce qui s'en occupe? qui en veut? Existe-t-il seulement?

Non, vous le savez aussi bien que moi. En état de nature, l'amour est un besoin stupide de nos sens; en état de société, c'est une surexcitation factice de notre imagination.

L'amour est complétement inutile à l'homme; plus on s'éloigne de lui, plus on se rapproche de la vérité.

L'amour n'est que le moyen de la perpétuité humaine; nous en avons fait une passion par politesse pour ces dames, et ces dames en ont fait tout ce qu'elles ont pu en faire.

Pour qu'une chose soit vraie, il faut qu'elle soit pure : le talent, la vertu, la foi, l'honneur, la gloire ne se vendent pas : l'amour se vend.

Des créatures belles comme des statues antiques vous le proposent effrontément à tous les coins de rue.

Il ouvre sa boutique au milieu de la civilisation, comme un commerçant patenté; seulement il ne la ferme jamais.

Il se vend, il se loue, il s'échange.

Ayons raison une bonne fois de ce petit Dieu malin, que les peintres nous représentent avec un corps gelée de groseille, des cheveux chiendent, et dont les flèches de carton s'émoussent depuis des siècles sur les corsets des femmes et sur les bretelles des hommes.

Voyons, où es-tu, amour vrai, rêve de notre jeunesse, tradition de nos pères?

Nous te connaissons, nous t'avons retourné, nous avons secoué ton vieux carquois, il n'y avait rien dedans.

Nous avons levé ton vieux bandeau, il n'y avait rien dessous.

Nous t'avons flanqué le fouet, et nous t'avons renvoyé à ta mère Vénus.

Amant de Psyché, précepteur de Daphnis, hôte des forêts, ami des dieux, enfant éternel, où diable es-tu?

Nos pères t'ont chanté; ils se moquaient de toi, nos

pères ! Ils ne pensaient pas un mot de ce qu'ils disaient : ils jouaient à l'amour avec des jetons faux, ils trichaient au sentiment.

Es-tu toujours aux champs où M. de Florian t'a mis ? Nous n'en voulons pas, de l'amour des champs.

Des fausses bergères du dix-huitième siècle nous avons fait des paravents, des médaillons et des dessus de portes. Les vraies bergères, nous les connaissons : elles ont les cheveux en broussailles, les pieds sales, elles sont bêtes et sentent mauvais.

Es-tu dans le grenier où Béranger logeait Lisette, entre un lit de bois peint et un pot de réséda ?

Allons donc, qu'est-ce que tu y ferais ? Il y a longtemps que Lisette a jeté son pot de réséda aux ordures et donné son lit à son portier.

Il n'y a plus de Lisette, il n'y a plus de grenier où l'on soit bien à vingt ans ; il n'y a plus de réséda : Lisette demeure au premier étage ; elle achète ses meubles chez Monbro, elle prend ses fleurs chez Barjon, elle a une voiture, et un groom qui porte des lettres sans orthographe à des messieurs sans esprit.

Es-tu dans le mariage, cet institut de l'amour ?

Non, je vois bien un notaire qui a écrit au premier étage de sa maison : « L'étude est au-dessus », qui a écrit sur sa porte : « Tournez le bouton, S. V. P. » ; qui a une cravate blanche à six heures du matin ; qui prend deux intérêts, qui les réunit dans un contrat, qui les envoie à la mairie et à l'église ; mais toi, je ne te vois pas dans tout ce tripotage.

Notre philosophie t'a pincé dans un raisonnement, t'a

ouvert, et nous savons tout ce que tu es et tout ce que tu vaux.

A vingt ans, tu es un rêve,

A trente ans, un besoin,

A quarante ans, une habitude,

A cinquante ans, un regret,

A soixante ans, une impolitesse.

Entre petits cousins et petites cousines, on t'appelle maintenant immoralité,

Entre Lisette et Lindor, dévergondage,

Entre femme mariée et garçon, adultère,

Entre époux, ridicule.

L'opinion te flagelle, la loi te poursuit, le commissaire t'arrête.

Tu te réfugies dans le marbre de quelques statuaires, dans les couleurs de quelques peintres, dans le sucre des confiseurs, dans les devises des mirlitons.

Il n'est plus un livre sérieux qui veuille de toi.

Va geindre dans les romances, et fiche-nous la paix.

Comment! nous ne croyons plus à nos traditions monarchiques, nous ne croyons plus à la liberté, nous croyons à peine en Dieu, et nous croirions encore en toi!

Allons donc! ce serait trop fort.

Tu n'étais qu'une illusion, meurs comme toutes les autres! une illusion de moins, c'est une vérité de plus.

Nous sommes enfin dans le vrai : des forêts que les poëtes et les romanciers avaient peuplées tour à tour de dieux et de déesses, de faunes et de nymphes, de bergers et de bergères, de grisettes et de commis, nous

avons fait du bois pour nous chauffer, des promenades publiques et des tracés de chemins de fer.

Aujourd'hui tout le monde sait faire l'amour, comme tout le monde sait jouer du piano, monter à cheval, aller en ballon; cela fait partie de l'éducation.

A peine avons nous seize ans, que le réalisme nous montre le dessous des chimères d'autrefois.

Le monde a changé son cœur contre une bibliothèque. Nos impressions sont reliées et numérotées avant que nous les ressentions.

Nous sommes usés avant d'avoir servi.

Nous nous sommes fait un amour en rapport avec nos mœurs nouvelles, notre civilisation, qu'on appelle notre progrès.

Ce n'est plus qu'une grande table d'hôte où nous mangeons tous en commun. Le voisin nous passe le plat sans nous prévenir, nous le prenons sans lui dire merci. Nous payons et nous nous en allons avant le dessert, rassasiés, dégoûtés, écœurés.

Est-ce un mal? est-ce un bien? Voilà la question.

Pour ma part, je crois qu'il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

Parmi tous les malheurs auxquels l'homme est exposé, celui d'être aimé véritablement m'a toujours paru un des plus cruels.

Avez-vous quelquefois songé à la triste position de l'homme aimé véritablement, qui se laisse convaincre par la voix d'une femme, qui met son bonheur là où il y a le plus de chances pour qu'on le prenne et qui abdique toute personnalité pour se faire l'hôte habituel

des exigences soupçonneuses d'un amour véritable ?

Si vous avez entendu un homme vous dire qu'il était aimé, vous l'avez regardé comme un fat ; s'il le croyait, vous l'avez regardé comme un sot ; si c'était vrai, avouez-le, vous l'avez plaint. L'amour le plus sincère n'a jamais été que l'ombre du bonheur, le plaisir n'est que l'ombre de l'amour.

Ombre pour ombre, autant la dernière, qui ne laisse pas de traces.

Mais l'homme supérieur ne laisse même pas la plus petite de ces deux ombres se profiler un seul instant sur sa voie lumineuse. Il ne considère plus l'amour, quelque sens qu'on donne au mot, que comme un dérivatif inutile, dangereux, des forces qu'il a besoin de concentrer sur l'enfantement d'une pensée unique.

Jésus-Christ, Godefroy de Bouillon et Newton sont morts vierges.

La vraie divinité, la vraie foi, la vraie science, répugnent au commerce matériel des sens ; elles ne le soupçonnent même pas.

Sans être les élus que nous venons de nommer, tout individu qui entre en lutte avec un travail quelconque et qui veut faire produire à son esprit une œuvre difficile sent peu à peu se refroidir, s'éteindre, s'annihiler les ardeurs imaginaires de sa fragile organisation ; il sent courir en lui la séve vigoureuse et féconde que le repos des sens alimente. Son œuvre, à laquelle tout son individu concourt, se moule solidement dans son cerveau, dégagé de toute sensation matérielle, il ne veut plus vivre que par la pensée, et il s'aperçoit enfin que

ce qu'on nomme l'amour n'est, chez l'homme que Dieu a doté de l'intelligence, qu'une distraction passagère et sans absolue nécessité.

C'est ce qui explique pourquoi presque tous les grands hommes ont été trompés par leurs femmes ou leurs maîtresses, car la femme a l'orgueil de vouloir être toujours au premier plan dans la vie de son mari ou de son amant, et quand ils l'en écartent, elle s'en venge.

Vous comprenez qu'avec de pareilles théories je ne suis pas homme à redouter deux jours de solitude. Je me suis condamné souvent à plus que cela. Je resterais donc bien volontiers un mois dans cette prison, sans demander à la charmante personne qui m'a écrit ce matin qu'elle s'ennuyait fort de ne pas me voir, de venir m'y visiter une seule fois.

D'ailleurs un peu de prison fait bien dans la vie, je vous assure.

Ne faut-il pas connaître tout?

Le style y gagne cette teinte calme et harmonieuse qui tombe sur le papier avec l'ombre massive des murs gris de la cellule.

A force d'imagination, j'arriverais, par moments, si je restais quelque temps ici, à prendre ma captivité au sérieux, et une sorte de mélancolie monacale s'infiltrerait peu à peu dans ma production. Ce ne serait pas à dédaigner, une fois par hasard.

De quoi vivons-nous?

De ce que nous voyons et ressentons.

Le cerveau de l'écrivain n'est que l'estomac de sa pensée. Il se nourrit de ce qu'il perçoit, le décompose et

le répartit généreusement, sous une autre forme, dans toute l'économie du corps social. Notre esprit, cependant, n'a pas besoin des réalités précises, l'habitude d'analyser les complète; l'ombre d'une prison, fût-elle la prison de la garde nationale, nous suffit, à l'aide d'un certain travail d'assimilation, pour que nous puissions peindre les tristesses de toutes les captivités.

Voulez-vous que je vous fasse venir les larmes aux yeux?

Je vais doubler les barreaux de ma fenêtre, substituer au petit mur qui me laisse voir la rue un mur de cinquante pieds, rétrécir ma cellule, remplacer mon lit par une paillasse, mon parquet par une terre humide, ma solitude volontaire par un arrêt forcé. Je vais vous dire le nom du prisonnier, vous y reconnaîtrez un ami que vous ne reverrez peut-être jamais; et, au lieu de rire de mon sort, vous pleurerez sur le sien.

Ai-je besoin même de ces couleurs sombres pour vous émouvoir? La prison est-elle toujours entre quatre murs étroits? Des centaines de lieues diaprées de soleil, de verdure et de fleurs, ne sont-elles pas, loin de la patrie aimée, le plus douloureux cachot où l'homme puisse languir? Faut-il vous nommer maintenant ceux à qui ce souvenir s'adresse, qui pensent à nous souvent, et que nous oublions trop?

Mais pourquoi aller si loin? Il y a dans la cellule à côté de la mienne un monsieur qui prend sa situation au tragique.

Il est ici pour quarante-huit heures. Il se plaint de l'injustice de son capitaine, il jure de se venger de son

sergent-major. Depuis midi qu'il est arrivé, il n'a pas voulu manger, il n'a pas voulu descendre, il n'a pas voulu qu'on fît son lit. Il s'est enveloppé tout habillé dans sa couverture, il a refusé les draps qu'on lui apportait, en disant qu'il ne veut rien accepter d'un gouvernement arbitraire, qui abuse de sa force. Il va peut-être se laisser mourir de faim.

J'ai fait cette observation au gardien, qui m'a répondu assez judicieusement que cela ne se pouvait pas, puisqu'il n'a que deux jours à passer avec nous.

En attendant, ce pauvre homme est très-malheureux. On l'a arrêté hors de chez lui. Il n'a pas pu prévenir sa femme, elle va être inquiète, il l'adore. Il n'a jamais passé une soirée loin d'elle. C'est pour ne pas la quitter un instant qu'il n'a pas monté sa garde.

Cette bonne idée ne lui a pas réussi, comme on voit.

Sa femme a vingt-quatre ans, elle est blonde, elle est de Joigny; il l'a épousée par amour, il a d'elle une petite fille charmante, avec laquelle il joue une heure tous les soirs, et qui doit pleurer en ne voyant pas son père.

Il tient une laiterie du côté de la barrière d'Enfer. Il avait pourtant trouvé une excellente combinaison pour esquiver la garde nationale : il avait pris une chambre dans le quartier Saint-Denis, si bien que, quand il y recevait un billet de garde, il répondait en montrant celui qu'il avait reçu barrière de l'Étoile, *et vice versâ*.

C'était très-malin; mais on a découvert la supercherie, et le voilà en prison, condamné dans les deux quartiers!

Il a conté tout cela au guichetier, qui vient de me le

conter à son tour, quand je lui ai demandé ce que c'était que mon voisin qui faisait tant de bruit.

Car il est bon de vous dire qu'en arrivant dans sa cellule il a commencé par se promener à grands pas, par faire des monologues à haute voix, par casser sa pipe, par frapper à plusieurs reprises de toutes ses forces à sa porte, en appelant : Geôlier ! geôlier ! tout cela pour qu'on fît descendre le directeur, à qui il voulait absolument parler.

Le geôlier lui a répondu patiemment et poliment, en lui conseillant de se calmer, en lui offrant une autre pipe, et en lui proposant de faire tenir une lettre à sa femme... Il a fini par accepter.

Il a écrit à sa femme de venir le voir demain ; il vient de manger un gros morceau de bœuf, et, en ce moment, il fume ; mais ce n'a pas été sans peine.

Il a mis toute la prison en révolution. Il voulait une aiguille à tricoter pour la passer dans sa pipe, qui était bouchée, disait-il.

Le gardien lui en apportait une autre ; non, il tenait à celle-là.

Cet homme n'est pas d'un caractère tout à fait agréable.

Enfin sa pipe est débouchée ; il fume, il crache, il tousse, il se dandine sur sa chaise ; et tout fait espérer qu'il acceptera les draps du gouvernement.

Quant à moi, qui suis d'un tempérament tout à fait différent de celui de mon voisin, je viens de dîner d'une façon féroce, avec un bouillon exquis, gras, doré, miroitant comme un lac de Suisse au coucher du soleil,

deux côtelettes d'un mouton qui, s'il était aussi tendre de son vivant que depuis sa mort, devait être un petit animal de relations bien agréables, un pigeon aux petits pois, rôti, rutilant à l'œil dans son plat de faïence, comme une ébauche de Rembrandt dans le milieu d'une toile, une bouteille de mâcon de trente sous, et, par-dessus, une tasse de café brûlant comme l'été, noir comme le diable, et sucré comme un prétendant.

Me trouvez-vous bien à plaindre?

Maintenant je fume un cigare sec comme un pendu, en regardant, à travers mes barreaux, passer les omnibus tapageurs, et en préparant dans ma tête la nouvelle que je vous dois, et à laquelle il faut bien que j'arrive après toutes ces divagations.

Allons-y tout de suite et bravement.

Je n'ai pas de temps à perdre; adieu, cher lecteur, ou plutôt au revoir.

Nous sommes rue d'Anjou-Saint-Honoré, au premier étage, dans le salon d'un grand hôtel à haute porte cochère verte, dont les poignées de cuivre brillent à la lueur de deux becs de gaz qui éclairent la façade de cette maison, maison aristocratique, avec cour pavée, écurie et remises à droite, concierge à gauche, perron de pierre, fenêtres à glaces, persiennes repliées, jardins derrière.

Dans un des angles de cette chambre, un piano ouvert, çà et là des malles et de larges coffres, attendant des robes, des châles, des chiffons de toutes sortes, déposés sur les chaises et les fauteuils; enfin partout le désordre opulent qui précède le départ d'une jeune femme. En entrant dans cette chambre, on la croirait déserte, mais il n'y a pas de danger qu'on y entre; ordre a été donné de ne recevoir personne, et, d'ailleurs, il est une heure du matin.

Nous disons donc qu'au premier aspect on la croirait déserte : en effet, les deux personnes qui s'y trouvent y restent dans une immobilité complète et n'échangent pas une parole. Leur silence et leur attitude peuvent, il est vrai, passer pour tout un poëme.

Sur un large et long divan, au bout duquel les coussins amoncelés et adossés au mur forment oreiller, une femme est étendue dans la pose rêveuse qui ressemble le plus au sommeil. Cette femme, on la prendrait pour une jeune fille, grâce à la limpidité de ses yeux, à la blancheur rosée de son teint, au charme de son sourire, à la netteté de son front, à l'élégance svelte de sa taille, qui se devine sous le peignoir blanc dont elle est vêtue, lequel, s'entr'ouvrant un peu par en haut, trahit, entre ses dentelles souples et légèrement froissées, les broderies de la chemise et la naissance d'une poitrine mignonne, aux veines nacrées, qu'abaisse et soulève mollement une respiration douce et harmonieuse. De grands cheveux blonds entourent la toute petite tête de cette belle personne. Un peigne d'écaille retient à peine cette riche chevelure, que bien certainement la main de cette femme a deux ou trois fois dans la soirée ramassée au hasard, sans le secours du miroir; l'irrégularité des bandeaux et des mèches récalcitrantes sied on ne peut mieux à cette charmante physionomie.

Il est bon de vous dire que cette femme est une Anglaise de la race la plus pure. Je vous en préviens tout de suite, parce que vous en douteriez peut-être en regardant ses petits pieds. Les Anglaises ont de ce côté une assez pauvre réputation chez nous; celle-ci ment à cette tradition. Est-ce par coquetterie qu'elle les montre dans la pose où elle est? Non, la personne qui se trouve auprès d'elle les connaît mieux qu'elle-même. Elle ne les montre donc pas, elle les laisse voir sans savoir même qu'on les voit. En ce moment la belle lady songe à tout

autre chose; mais nous, qui la voyons pour la première fois et n'avons pas les mêmes raisons de rêverie, profitons de tous les détails que sa préoccupation met sous nos yeux.

Or, un des plus remarquables est ce petit pied, pour moi du moins, qui regarde le véritable joli pied comme à peu près introuvable. Les Françaises, cependant, passent pour n'avoir pas de rivales sous ce rapport. C'est vrai; dans aucun pays du monde, les femmes ne savent se chausser comme en France : la bottine de cuir boutonnée sur le côté, et dont le petit talon, en faisant légèrement sonner le pas de la femme, donne à sa marche une crânerie pleine de promesses, est certainement, en matière de coquetterie, une des plus heureuses inventions qu'il y ait. Mais un pied, même petit, même bien fait, enfermé dans une de ces bottines, est-il sans discussion un joli pied? Non. Un petit pied bien chaussé est une ravissante chose, mais cela ne suffit pas.

Voyons, madame, vous avez été vous promener; tout le monde s'est retourné pour voir vos petons vernis, trottinant comme des oiseaux qui ne volent pas encore. Vous voilà rentrée, ôtez vos bottines, tirez votre bas et montrez-moi votre pied nu. Vous refusez? pourquoi? Vous êtes fatiguée, dites-vous; c'est tout ce que je voulais savoir. Vous avez un vilain pied, madame; les plis de votre bottine les ont rougis, le talon est dur, les doigts sont serrés les uns contre les autres, vous avez un cor peut-être!... Gardez votre bottine, c'est moi qui vous en supplie maintenant. Avouez-moi que vous avez eu dix amants, mais ne m'avouez jamais que vous avez un cor.

Savez-vous ce que c'est qu'un joli pied? C'est un pied qu'à toute heure du jour l'homme qui vous aime peut prendre dans ses mains, déchausser, baiser, sans que vous fassiez le moindre mouvement pour l'en empêcher; c'est un pied étroit, souple et frais, dont les doigts s'écartent et jouent à votre volonté, comme font les doigts de votre main, sans garder entre eux la plus petite empreinte l'un de l'autre. Je n'y veux pas un point rouge qui indique la pression de la chaussure, je tiens à ce qu'il soit blanc comme de la neige nacrée de veines bleuâtres imperceptibles; pas de vaisseau brisé qui égratigne la transparence de la peau de la moindre ligne de carmin, et surtout pas de trace de la main d'un pédicure; le cou-de-pied un peu haut, la plante cambrée; je l'autorise à être un peu long. Montrez-moi un pied comme celui-là, madame, et je vous dirai : Vous êtes de noble race, vous êtes sensuelle, paresseuse, fière, riche, faite pour l'amour; vous avez la beauté la plus rare chez une femme, vous avez de jolis pieds. Je vous citerai un vers d'Ovide que vous ne comprendrez pas, qui sera le plus grand éloge que je puisse vous faire, et, selon toute probabilité, je deviendrai amoureux fou de vous, ce dont vous vous souciez peu, et vous avez raison.

Le pied dont je viens de vous donner le signalement n'appartient proprement à aucun pays. Une Allemande même pourrait l'avoir. C'est une affaire de nature, d'éducation, de soin et de fortune. Cependant les Anglaises, accusées faussement d'avoir de vilains pieds et de vilaines mains, ont, au contraire, plus de chances que les autres femmes à la perfection des extrémités : leur tempéra-

ment lymphatique, leurs habitudes d'indolence, leur climat humide, en les renfermant dans leurs appartements ou dans leurs voitures, leur donne ce repos du sang, cette blancheur irisée de la peau qui les faisait comparer à des cygnes par leur poëte Shakespeare. Rien n'est plus joli qu'une Anglaise, quand elle se met à être jolie.

Ces yeux bleuets, ces cheveux épis, ce teint neige et rose, cette bouche cerise, presque toujours entr'ouverte par le sourire, cette diaphanéité de la peau, qui leur donne des apparences de vapeurs moulées, cette marche silencieuse qui semble les tenir à deux pouces au-dessus de la terre, tout cela fait de ces femmes des incarnations vivantes des amours idéales. La langue anglaise elle-même, si dure en apparence, s'attendrit pour elles; leurs noms sont doux, harmonieux, câlins : *Miss* et *Lady* sont deux dénominations adorables.

Une Anglaise jolie paraît toujours être de bonne maison. Une grande dame anglaise qui a des amants n'a jamais l'air d'une fille; une fille anglaise a toujours l'air d'une grande dame qui a dérogé. L'aristocratie des formes est poussée là aux dernières limites : on la retrouve jusque dans cette écriture mince, svelte, allongée, comme les mains qui la tracent. Qui n'a pas été aimé d'une Anglaise n'a pas été aimé. Leur amour a une distinction inconnue aux autres femmes; car il ne va jamais jusqu'à l'oubli de la pudeur; et, dans l'oubli de la raison, il conserve éternellement le charme d'un rêve. Au milieu de la gaze et de la batiste dont elle s'enveloppe, on ne sait jamais si l'on a rellement possédé une Anglaise. Elle ne se donne, pour ainsi dire, que dans un nuage, comme

une déesse ; aussi reste-t-il toujours quelque chose à supposer, et l'imagination, forcée de compléter les sens, ne se blase pas aussi vite que sur des contours arrêtés et définitifs.

On a beau dire que la pudeur des Anglaises vient des imperfections qu'elles tiennent à cacher ; cette pudeur n'en est pas moins un grand charme, et conserve à l'amour une dignité sans laquelle il n'est plus que l'expression brutale de sensations vulgaires. Le désir intelligent de l'homme a même besoin d'un peu de voile entre lui et l'objet de sa convoitise.

Le nu le plus beau n'est pas tentant. Demandez aux peintres, qui voient tous les jours des créatures admirables se dévêtir complétement devant eux : ils vous diront que leur nudité est maladroite, et qu'étalée franchement, elle ne leur inspirerait pas ce que leur inspirerait chez la même femme, surpris par hasard, le plus mince détail de toute cette beauté.

Saint Antoine a résisté à la tentation, parce qu'on lui montrait trop de choses à la fois. Il n'eût peut-être pas autant résisté à deux petites mains tirant un bas de soie sur une jambe ronde, à deux belles épaules se cachant à la hâte sous un corsage de mousseline, ou bien à un cou blanc et rond, penché tout simplement sur un livre de prières.

Tout cela est pour vous dire que l'héroïne de l'aventure que j'entreprends de vous raconter était une adorable personne. A cette heure, chaussés de bas à jour qui laissaient pénétrer la fraîcheur de l'air, ses petits pieds reposaient dans des pantoufles de satin à larges

bouffettes et douillettement doublées de soie. Leur immobilité aurait prouvé à elle seule la douce lassitude où se complaisait la personne à qui elles appartenaient. D'où venait cette lassitude? Sans doute des préparatifs du départ prochain? Je ne crois pas. Cette femme est une grande dame qui part, voyage, arrive, sans s'occuper de quoi que ce soit. Elle a, pour ces détails ennuyeux, ses filles de chambre, son intendant, son courrier. Peut-être est-elle sortie dans la journée? Non, elle n'a pas quitté son appartement. Alors elle a eu des visites d'adieu, et les conversations banales ont lassé ce corps délicat? Elle n'a reçu personne. D'où lui vient donc cette fatigue? Qu'importe? Elle est fatiguée; ses yeux le disent suffisamment à demi clos et souriant à travers les palpitations de leurs paupières légèrement cernées. Quels yeux charmants! quelle tendresse caressante dans leurs regards fixés avec attention sur le visage de l'autre personne qui se trouve là, comme s'ils voulaient garder éternellement en eux son image!

Cette personne a vingt-six ans au plus; elle est Anglaise aussi et d'un type aussi pur dans son genre que celui de cette femme dans le sien. Cheveux noirs, ondés et bouclés comme ceux de lord Byron, front haut, grands yeux bleus fendus en amandes, nez droit et fier, bouche ferme et nette comme un arc au repos. Je ne sais pas de qui est cette comparaison, mais, comme elle est juste, je m'en sers; dents régulières et blanches, ovale gracieux, pas de barbe, cou libre dans son col blanc, gracieusement évasé, telle est cette tête de jeune

homme que bien des femmes ont dû regarder aussi tendrement que notre héroïne le regarde.

Vous ne compteriez pas quatre pouces de distance entre les deux visages, concentrés tous deux dans la muette contemplation l'un de l'autre. Ils se regardent depuis un quart d'heure. Il y a mille chances contre une pour que deux êtres qui se regardent ainsi aient l'air souverainement ridicules et finissent par se rire au nez. Eh bien! ceux-là peuvent se regarder deux heures encore, sans se dire une parole, et non-seulement ils ne seront pas ridicules, mais ils seront charmants, parce qu'ils s'aiment et que le souvenir récent qui tient encore leurs mains enlacées, nuance de toutes les poésies possibles l'expression de leurs yeux, qui se voilent de temps en temps, comme pour puiser intérieurement dans le frémissement de bonheur qui les agite encore une nouvelle raison de contemplation mutuelle.

Entre deux êtres jeunes et forts, l'amour est toujours une belle chose; mais il est des individus privilégiés, que la nature a dotés matériellement et moralement de tous les moyens, de toutes les délicatesses nécessaires pour le bien comprendre, le bien ressentir et le bien exprimer; leur naissance, leur position, leur fortune, leur santé, tout en eux, jusqu'à leur nom, concourt aux jouissances de sentiment.

Les deux personnages que nous mettrons en scène étaient de ces élus. Jeunes tous deux, riches tous deux, libres tous deux, il semblait tout naturel qu'ils se fussent rencontrés, connus, aimés.

Mariée à un vieillard, lady Holway était absolument maîtresse de ses actions. Elle voyageait pendant neuf mois de l'année, et pourvu qu'elle passât deux ou trois mois par an avec lui, son mari ne lui demandait pas autre chose.

Orphelin, possesseur d'une fortune immense, lord Effild pouvait disposer de sa vie comme bon lui semblait. Il avait vu milady aux eaux, deux ans auparavant; il lui avait fait sa cour, et du jour où il lui avait parlé, il avait pour ainsi été tacitement convenu qu'il réussirait. Elle, de son côté, avait toujours pressenti que, dans un temps donné, elle aurait un amant, c'était la conséquence inévitable de sa situation conjugale. Elle ne pouvait trouver mieux que notre lord, gentilhomme accompli, noble, beau, brave, élégant, discret, spirituel.

Elle résista assez de temps pour s'assurer de la solidité de l'amour par la persévérance des assiduités ; après quoi elle céda, comme cède une Anglaise. Elle aimait sérieusement, elle était sérieusement aimée.

Quant au mari, eût-il eu connaissance de ces relations, il eût fermé les yeux, en vrai gentleman, et de plus en homme d'esprit qui sait qu'à soixante ans on n'a le droit de demander à une femme de vingt-quatre que de faire généreusement, noblement, gracieusement les honneurs de sa maison.

A vrai dire, on ne saurait marquer du nom d'adultère les liaisons posées dans ces conditions-là. Il n'y a adultère que là où il y a amour et confiance de la part du mari, mensonge et trahison de la part de la femme. Puis, dans les très-hautes classes de la société, il est à

peu près convenu qu'on bénéficiera en tous sens de la supériorité fortuite de la naissance et de la fortune. La loi sociale s'y trouve perpétuellement éludée par l'usage.

Ces belles personnes nées comtesses et marquises, accoutumées aux flatteries des hommes et même du sort, héritières de noms illustres et de domaines immenses, traînant à leur suite tout un monde de courtisans, de domestiques, d'inférieurs, de gens de toutes sortes, qui vivent pour elles et par elles, épiées par le monde qu'elles dédaignent, excusées par le monde qu'elles fréquentent, habituées dès l'enfance à vouloir, à ordonner, à régner, ne sauraient s'assujettir aux petites raisons qui maintiennent dans le devoir les femmes de leurs valets de chambre, de leurs intendants, de leurs fournisseurs et de leurs notaires.

Quand le cercle social dans lequel le mariage les fait entrer les gêne par trop visiblement, elles en sortent tranquillement sans le dire, mais sans le cacher trop. Les liens de famille perpétuellement détendus par ce qu'on appelle les convenances n'ont plus assez de force pour les retenir. Le père et la mère qui disent vous à leur fille, l'enfant livré dès sa naissance aux nourrices étrangères, aux gouvernantes, la religion réduite le plus souvent à une charité mécanique, ne peuvent avoir sur ces femmes l'influence qu'exerce dans les classes inférieures la vie intime et continuelle de la femme avec les parents et les enfants.

Dans la classe bourgeoise, dans la classe ouvrière surtout, la femme est le centre de la famille. L'éducation de ses enfants résulte d'elle aussi bien que leur

naissance. Ils se retrouvent devant toutes les portes que leur mère doit franchir pour déserter la maison conjugale. La mère partie, tout s'étiole, tout meurt autour de sa place restée vide. Là, le mari n'a pas le moyen d'aller aimer autre part : il aime sa femme ; là, la mère n'a pas le moyen de payer des gouvernantes : elle aime ses enfants. Si elle les abandonne, qui les soignera ? qui les lèvera le matin ? qui les promènera le jour ? qui les couchera le soir ? qui les embrassera ? La faute de la femme a donc, dans ces classes-là, des conséquences bien autrement dangereuses, bien autrement fatales que dans les hautes sphères. En bas, au milieu même de la société, la mère qui abandonne le foyer, c'est la séve qui se retire de l'arbre, c'est le cœur qui se sépare du corps. En haut, la mère absente peut n'être qu'une personne de moins dans la maison.

Et cependant les exemples de ces désertions sont plus fréquents dans les classes moyennes que dans les classes élevées. Celles-ci sont-elles donc plus vertueuses ? Non ! Seulement la liberté dont elles jouissent, les priviléges qu'on leur accorde, leur permettent de faire pénétrer un amour étranger dans l'ensemble de leurs occupations frivoles, tandis que, chez celles-là, la présence continuelle du mari, les occupations sérieuses, les comptes à rendre de la vie de chaque jour, sont autant d'obstacles qui les irritent quand elles aiment, autant de remords qui les poursuivent quand elles ont failli, et qu'avec le faux raisonnement de la passion elles arrivent un beau jour à trouver immérités, injustes, et à fuir. Puis il y a moins de grandes dames que de bourgeoises.

Notre lady était une grande dame, dans l'acception la plus étendue de ce mot. N'ayant pas trouvé, à l'âge où elle devait se marier, l'idéal de l'amour, elle avait accepté l'idéal du bien-être matériel. Riche de dix à douze millions, elle avait épousé une fortune trois fois égale à la sienne. Elle avait le goût des grandes et belles choses, des fêtes princières, des aumônes splendides, des fantaisies ruineuses. Douée du génie d'invention propre aux natures aristocratiques et paresseuses, elle avait ébloui de son luxe Londres, qui n'est pas facile à éblouir. Mais elle avait beau jeter à pleines brassées tout ce tapage, tout cet éclat, toute cette prodigalité dans le vide moral de sa vie, elle sentait bien qu'elle ne le comblait pas. Alors, par un nouveau caprice, elle éteignit cette illumination générale, elle se retira à la campagne et vécut de nature ; mais la nature, loin d'abreuver les âmes solitaires, leur donne des soifs nouvelles, les inquiète de désirs inconnus.

Un matin elle écrivit à son mari qu'elle s'ennuyait et qu'elle allait partir. Elle partit en effet; elle visita l'Espagne, l'Italie, l'Égypte. Elle eut son patio à Séville, son palais à Venise, sa cange sur le Nil, après quoi elle s'en vint tout bonnement demeurer à Paris, rue d'Anjou-Saint-Honoré. Elle devait n'y passer que trois jours ; elle y resta neuf mois. Il est vrai qu'elle avait rencontré lord Effild, et que, de ce jour, le mur de la chambre où il prenait l'habitude de la venir voir parut, à ses regards lassés de montagnes, de forêts, de déserts, d'océans, de perspectives interminables, le plus charmant horizon de la terre.

Le jeune homme, libre, riche, enferma sa liberté, sa jeunesse, sa fortune dans cette douce habitude et suivit sa maîtresse partout où sa fantaisie l'entraînait.

Heureux homme! Pour ma part, voilà comme je comprends et comme j'aime l'amour. Ce sentiment délicat, qui, selon la définition du poëte, naît de rien et meurt de tout, est un vin qui, à mon avis, a besoin d'être goûté dans une coupe d'or. Il ne nous viendrait pas à l'idée de boire du Johannisberg dans une écuelle. Ainsi de l'amour. Qu'il ait ses difficultés, ses dangers, ses mystères, je le veux bien; mais qu'il marche sur le velours, qu'il couche dans la dentelle, qu'il ait les mains blanches, les pieds petits; qu'il prenne beaucoup de bains, qu'il sente bon; qu'il ne s'embarrasse jamais dans une incertitude matérielle de la vie, qu'il ait enfin pour ses manifestations extérieures des splendeurs dignes de son origine céleste.

L'amour est exigeant, il n'admet pas qu'on s'occupe d'autre chose que de lui. Si vous voulez aimer, n'ayez que cela à faire.

Je n'entends pas que la main que je baise fasse la cuisine; que la voix qui me dit : Je vous aime, compte le linge de la blanchisseuse; que le corps que je presse dans mes bras connaisse une fatigue autre que celle du plaisir.

L'amour est paresseux; qu'il ait des chevaux pour se promener.

Il est frileux; qu'il ait des tapis, du satin et de l'hermine.

Il aime la campagne, la rêverie sous les grands arbres,

la promenade dans les larges avenues; qu'il ait des parcs à lui.

Il a des caprices; qu'il les satisfasse tous si bon lui semble; qu'il se couvre aussi facilement de diamants qu'il se couvrirait, en été, de bleuets et de marguerites.

Est-ce à dire que les gens riches peuvent seuls s'aimer? Erreur. D'abord il ne suffit pas d'être riche pour comprendre l'amour; il faut être jeune, beau, bien portant, spirituel et aimé. La jeunesse supplée à la fortune, me direz-vous, la gaieté au luxe, le coucou à la calèche, le bois de Romainville au parc héréditaire : la mansarde éclairée d'un rayon de soleil et parfumée d'un pot de fleurs à l'hôtel majestueux du faubourg Saint-Germain. Oui, une fois par semaine et pendant deux ou trois ans de la vie.

Partout où il y a nature, me direz-vous encore, il y a amour; c'est possible, mais je ne vous parle pas de la nature, je vous parle de la civilisation, qui nous a créé des besoins plus exigeants que les besoins naturels, et qui a réduit la nature au rôle de remède et de garde-malade. Je dis donc, en dépit des chansons de Béranger, des traditions des commis et des grisettes, des romans de Paul de Kock et des contes de Florian, que je préfère les grandes dames aux grisettes, qu'il m'est plus agréable de voir ma maîtresse aller au bois en calèche qu'au marché en tartan; que j'aime mieux la voir vivre pour aimer que travailler pour vivre, et qu'à moins d'être un malhonnête homme, tout homme riche aimant une femme pauvre enrichira cette femme, tant est grand le besoin d'un cadre d'or à ce tableau de l'amour.

La fortune ne fait pas le bonheur! C'est là une vieille maxime inventée certainement par un millionnaire pour un de ses amis pauvre auquel il aimait mieux donner cette consolation que la moitié de ses rentes. La fortune ne fait pas le bonheur, parce que le bonheur de l'homme n'a pas de thermomètre fixe et que son désir n'a pas de limites certaines; mais je déclare que, parmi les choses qu'il recherche le plus obstinément, et qui, par conséquent, sont pour lui sinon le moyen unique de parvenir au bonheur, au moins un des plus certains pour se le procurer, la fortune doit être placée au premier rang, et que, non-seulement, je ne le blâme pas, mais que je l'approuve de la rechercher, à la condition toutefois qu'il saura en jouir quand il l'aura acquise. Je déclare en outre que les gens nés de familles nobles et opulentes sont dans des conditions de bonheur plus probables que les fils de laboureurs, de commis et d'ouvriers, si philosophes qu'ils soient; et je dis enfin qu'en simplifiant, en annihilant même les exigences matérielles de l'existence, la fortune ouvre la porte à toutes les jouissnaces morales dont l'amour est sans contredit, pour la jeunesse, l'expression la plus poétique, la plus naturelle et la plus désirable. C'est ce qui explique en tout temps le succès des courtisanes, ces bijoutières en faux de l'amour, chez lesquelles on achète du strass, mais si bien monté, qu'on croit un instant que la pierre est vraie, et qu'on la paye comme du diamant.

Certainement un beau jeune homme et une belle créature s'aimant bien, se le disant tous les deux au milieu du silence excitant d'une nuit de juin, loin du monde,

en plein air, sur les lits de foin odorant qui bombent les plaines récemment fauchées, certainement c'est là un tableau ravissant; mais voyez comme il se complète, si, à deux cents pas de là, les attend une voiture rapide qui les ramène mollement bercés l'un à côté de l'autre vers quelque château magnifique où ils retrouveront leur amour couché sur des coussins de soie, entre une table chargée des fruits aimés de Vénus Aphrodite et les draps de batiste d'une couche noyée dans une demi-teinte mystérieuse et fraîche.

C'est ainsi que nos deux amants s'aimaient, et ils ne s'en lassaient pas, je vous en réponds. Cependant ils étaient au moment de se séparer, mais momentanément. Lady Holway devait partir pour rejoindre son mari, qu'elle n'avait pas vu depuis un an, et près duquel les convenances exigeaient qu'elle allât passer deux ou trois mois. Elle avait retardé ce départ tant qu'elle avait pu, mais il n'y avait plus à le remettre, et le jour où nous faisons connaissance avec elle était le dernier qu'elle dût passer à Paris.

Nous n'avons pas besoin de dire les pensées qui se cachaient derrière les regards de nos deux héros.

Cette séparation ne pouvait cependant pas être une douleur sérieuse. Au bout de quelque temps, la voyageuse reprendrait ses voyages, c'est-à-dire sa liberté. Jusque-là elle se contenterait d'écrire à son amant et de recevoir ses lettres. Les Anglais aiment tant écrire, et le papier anglais est si beau! Puis cette petite halte ne pouvait être préjudiciable à leur amour : au contraire, c'est dans les séparations momentanées

que les liaisons se reposent et reprennent des forces.

Les amants ont quelquefois besoin de se retrouver seuls, vis-à-vis d'eux-mêmes, pour puiser dans la solitude, avec le désir de se revoir, une nouvelle raison de s'aimer. Seules, les natures vulgaires ne savent pas résister à l'éloignement de la personne, et lord Effild et lady Holway étaient deux âmes loyales, deux esprits élevés, incapables de mentir à la parole que leurs cœurs s'étaient donnée une fois pour toutes. Ils avaient déjà été séparés ainsi, et ils s'étaient retrouvés ensuite plus amoureux que jamais. Ils s'appréciaient l'un l'autre, et jamais ils n'avaient entrevu la possibilité d'une rupture. Sans se l'être dit, il était bien convenu que, dans le cas où le mari de lady viendrait à mourir, le jeune lord l'épouserait. Ils associaient franchement, non-seulement leur présent, mais leur avenir.

Mais elle a beau être millionnaire, belle, grande dame et Anglaise, une femme est toujours femme; autrement dit, elle ne se sépare jamais de l'homme qu'elle aime, pour si peu de temps que ce soit, sans quelques vagues inquiétudes, et trouve toujours le moyen d'être jalouse de quelqu'un ou de quelque chose. Lady n'avait aucune espèce de prétexte pour être jalouse présentement; mais quand une femme est avec un homme dans les termes où elle était avec lord Effild, elle connaît certainement une partie de son passé, et, dans ses amours d'autrefois, elle choisit immanquablement la femme qu'il a le plus aimée avant elle, pour utiliser sa jalousie, pour lui en vouloir un peu de cet amour antérieur, et même pour paraître en craindre l'influence dans l'avenir. Au lieu de

redouter toutes les femmes que leur amant ne connaît pas, elle se plaît à en redouter une qu'il a eue, qu'il a quittée et qu'il ne songe plus à revoir. Il lui arrive même parfois de pousser la maladresse jusqu'à inspirer à l'homme un désir posthume pour cette sensation morte.

Lady savait que son amant avait été jadis en liaison assez longue avec une femme jeune, belle, distinguée, qui l'avait aimé, qui l'aimait encore, et qui faisait vers lui, depuis quelque temps, quelques tentatives nouvelles. Soit pour prouver à sa nouvelle maîtresse que ce souvenir n'avait plus de racines en lui, soit par la simple habitude de la mettre au courant des moindres détails de sa vie, soit par ce petit sentiment de vanité qui pousse l'homme à montrer à la femme qu'il aime qu'il a été aimé, qu'il l'est, et que par conséquent il lui sacrifie quelque chose, lord Effild avait montré à lady Holway les dernières lettres de cette femme, qui était à Paris. Il n'en fallait pas davantage pour effrayer notre héroïne, surtout au moment de son départ, quand elle songeait qu'elle allait laisser son amant exposé aux tentations de ce souvenir, dont elle s'exagérait l'importance.

Il lui avait bien promis de ne pas revoir cette femme; mais le hasard, au défaut de sa volonté, pouvait le ramener près d'elle et faire naître un rapprochement.

De là sa préoccupation, son inquiétude, sa prolongation de séjour à Paris. Cependant ce départ, nous le répétons, devait avoir lieu irrévocablement le lendemain à deux heures, et lady avait passé ces derniers temps à

donner à son amant assez de preuves d'amour pour espérer que le souvenir en serait plus fort que toutes les séductions étrangères.

Mais, direz-vous, puisque lord Effild était complétement maître de ses actions, elle avait un moyen bien simple de s'assurer de sa fidélité; c'était de le faire partir avec elle : c'est vrai. Malheureusement, ou heureusement, cette femme avait des loyautés de race qui ne lui permettaient pas d'introduire son amant dans la maison de son mari, d'exposer au ridicule l'homme dont elle portait le nom, et de forcer à la duplicité l'homme qu'elle aimait.

Il s'agissait donc de faire bravement les choses, d'aller passer trois mois avec le mari, d'avoir confiance et de se contenter pendant ce temps des lettres de l'amant.

Deux heures sonnèrent à l'horloge du salon.

Milord se leva, alla prendre son chapeau déposé sur la cheminée, et revint baiser tendrement la main de lady, en lui disant : A demain !

— A demain ! répéta-t-elle de sa douce voix, que la fatigue du moment rendait plus douce encore. Mais pourquoi me quitter sitôt ?

— Deux heures viennent de sonner.

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est déjà tard pour sortir de chez vous.

— A demain, soit. A quelle heure ?

— Ordonnez.

— Je pars à deux heures, vous le savez.

— Bien décidément cette fois ?

— Bien décidément. Avez-vous peur que je ne me rétracte?

— Enfant!

— Je veux vous quitter le moins possible d'ici là. Venez à dix heures, Venez à neuf, nous prendrons le thé ensemble.

— A neuf heures, c'est dit.

— Où allez-vous maintenant?

— Chez moi. Où voulez-vous que j'aille?

— Vous savez ce que vous m'avez promis?

— Soyez tranquille, je vous aime.

Milord se pencha sur le visage de sa maîtresse, et tous deux échangèrent un de ces baisers silencieux qui ponctuent si harmonieusement la fin d'une soirée comme celle qui venait de s'écouler.

Le jeune homme partit. Une heure après son départ, milady était encore dans la pose où il l'avait laissée. Les femmes se plaisent à garder, quand elles sont seules, l'attitude où elles étaient avec leur amant. Elles s'y confinent comme pour absorber tout ce qui reste d'amour dans la chaleur et dans les plis de leurs vêtements. Elles y tressaillent sous la caresse du souvenir, comme sous la sensation même des réalités rapides qu'il rappelle. Nous leur sommes tout à fait inférieurs sous le rapport de ces délicatesses mystérieuses du plaisir. Notre organisation plus puissante, plus énergique que la leur, dans la manifestation extérieure de l'amour, se refuse à une perception aussi étendue, aussi fine, aussi prolongée des sens. La volupté est en elles ce que le son d'un instrument juste est dans un air pur. Il ne s'éteint que graduellement

et palpite en infiniment petites vibrations, longtemps encore après que l'on ne l'entend plus.

Enfin lady passa dans son cabinet de toilette et rentra bientôt dans sa chambre à coucher. Parmi toutes les poses que j'ai vues dans le monde, et que, si j'étais peintre, j'aurais aimé saisir, il en est une qui m'a toujours paru plus charmante que les autres et dont tout homme a dû être frappé : c'est celle d'une jeune femme au moment où elle se met au lit, quand elle a déjà plié le genou gauche sur la couche, que le pied droit abandonne sa pantoufle, que de ses deux mains posées en avant elle cherche un point d'appui pour s'enlever tout à fait, et que, retournant un peu la tête, elle dit à son amant, sachant bien qu'il lui désobéira : Ne me regardez pas! Lady, avec son petit bonnet aux barbes flottantes, avec sa chemise de batiste, longue comme un peignoir, était adorable dans cette pose, où, malheureusement pour lui, milord ne l'avait pas encore vue. Jamais elle ne s'était mise au lit devant personne, pas même devant une femme de chambre. Ne l'oublions pas, elle était Anglaise. Et dire qu'il y a de belles jeunes femmes qui couchent ainsi, sans témoin, sans même penser à se regarder elles-mêmes! Que de tableaux charmants perdus pour des yeux qui se les rappelleraient?

Elle resta deux heures la tête sur sa main, immobile et songeant; puis ses yeux se fermèrent peu à peu, et elle s'endormit avec un sourire de confiance. Elle venait de se convaincre qu'elle était aimée. Elle avait raison, elle l'était. Si elle avait pu voir ce qui s'était passé chez milord lorsqu'il était rentré, elle en eût eu une preuve

de plus. Parmi les lettres que son valet de chambre lui avait remises, il y en avait une de la femme dont il avait été quelquefois question entre les deux amants. Il avait pris cette lettre, reconnu l'écriture, porté la main au cachet pour l'ouvrir, puis le souvenir de la soirée lui avait fait faire une chose d'autant plus méritoire qu'elle devait rester inconnue. Il avait déchiré cette lettre sans la lire.

Était-ce dédain réel pour la personne qui lui écrivait? Était-ce, au contraire, un sacrifice à la personne qu'il venait de quitter? ou bien, se rappelant qu'il était homme selon le précepte antique qui recommande aux hommes de se le rappeler sans cesse, ne voulait-il même pas accepter la lutte avec un souvenir qui avait gardé quelque influence sur lui et qui pourrait en reprendre, d'autant plus qu'à partir du lendemain, le départ de sa maîtresse allait le laisser sans auxiliaire? Tout cela est possible. En tous cas, comme il y avait de l'amour pour notre héroïne au fond de ces trois hypothèses, nous ne pouvons que féliciter notre héros.

Cependant il faut tout dire. Si, dans le premier moment, milord fut heureux d'avoir tenu sa parole en cessant tous rapports, même écrits, avec le passé dont lady était jalouse, il éprouva quelques instants après une sorte de remords.

Le droit le plus incontestable de la femme qui nous a aimé, c'est le droit de nous écrire, et quand on n'a rien à reprocher à cette femme, il y a une sorte de lâcheté à déchirer sa lettre sans savoir ce qu'elle contient, surtout dans le seul but d'être agréable à une autre femme qui

n'a d'autres droits à cette faiblesse que de nous aimer comme l'autre nous aimait, peut-être moins. Si cette femme se trouvait là, cela s'expliquerait encore; mais quand on est seul, quand on peut lire cette pauvre lettre qui renferme nécessairement quelques souvenirs respectables pour notre cœur, qui demande peut-être notre appui, pourquoi la déchirer sans l'ouvrir? Il en sera toujours temps quand on l'aura lue, et du moins une voix qui jadis nous était chère ne se sera pas en vain élevée vers nous. La plus simple politesse exigeait que milord ouvrît cette lettre. On lit bien une lettre de son bottier.

Il se fit toutes ces réflexions, et il en éprouva, nous le répétons, le véritable remords qui devait en résulter pour un homme de cœur aussi bien élevé que lui.

Par un revirement naturel, il en voulut presque à lady de l'action qu'il venait de commettre. Il se dit, avec raison, que les femmes qui se sentent aimées d'un homme ont la manie de vouloir effacer de sa vie tout ce qui les a précédées. Son cœur n'a dû s'ouvrir que le jour où il les a connues; sa mémoire, mourir du moment où le son de leur voix l'a frappé. Leur céder sur ce point, c'est leur donner une satisfaction dans le présent, mais c'est leur retirer une garantie dans l'avenir. En effet, qui leur répond qu'un amour nouveau n'exigera pas le même sacrifice à leur sujet, et que leurs lettres et leurs noms ne s'en iront pas dormir dans la fosse commune creusée par elles? Du reste, si leur vanité se réjouit quelque temps de ce petit despotisme, leur cœur n'en est pas précisément reconnaissant. La femme est née pour être do-

minée; elle aime à l'être, et, quand on s'asservit trop facilement à elle, on baisse peu à peu dans son opinion.

La première chose que fait une femme, quand elle voit chez son amant le portrait d'une ancienne maîtresse, c'est de lui demander de le renvoyer à la femme ou de le détruire. Eh bien! que celles à qui leur amant a fait cette concession soient franches, elles avoueront qu'en voyant un homme décrocher du mur cette image souriante, et qui ne pouvait se défendre, elles ont rougi de lui tout en le remerciant. Qu'au contraire, si leur amant leur a répondu noblement, simplement: « Non, je ne renierai jamais un sentiment vrai, ce sentiment fût-il remplacé par un plus fort; jamais je n'insulterai à un souvenir loyal et je ne me séparerai pas plus de ce portrait que je ne me séparerais du vôtre! » Si leur amant leur a répondu ainsi, elles avoueront que, tout en se plaignant de ne pas être aimées, tout en le menaçant de ne plus le revoir, elles ont été forcées de l'estimer; qu'elles ont été fières d'appartenir à un cœur noble et ferme et qu'il leur a été doux d'acquérir ainsi la certitude que, quoi qu'il arrivât, cet homme respecterait toujours leur mémoire et la ferait toujours respecter.

Ce que nous disons là n'est pas pour lady. D'abord elle n'était jamais allée chez son amant; elle était trop grande dame pour aimer autre part que chez elle. Il eût fallu que milord fût malade pour la voir venir chez lui. Ensuite, y fût-elle allée, elle ne lui eût jamais demandé aucune concession de ce genre. En détruisant cette lettre, il s'était même exagéré la promesse qu'il lui avait faite. Elle lui avait demandé de ne plus aimer, de ne

plus revoir cette rivale imaginaire, mais elle n'eût jamais pensé à exiger de lui qu'il fût impoli avec une femme.

Le lendemain, à neuf heures, il arrivait à l'hôtel. Bien qu'il fût rentré tard la veille, il n'avait pas eu besoin que son valet de chambre le réveillât pour être exact. Il avait mal dormi, il aimait réellement sa maîtresse, et la pensée de son départ prochain mettait préventivement en lui le germe de tristesse que la séparation ne ferait que développer. Le cœur se déchire toujours un peu en se séparant d'une personne aimée, pour si peu de temps que ce soit. En somme, on peut ne plus la revoir. Nos affections les plus sérieuses sont à la merci des accidents les plus bêtes.

Telle fut la raison qu'il donna à lady quand elle lui demanda ce qu'il avait, car sa préoccupation était visible.

— C'est bien le seul motif de votre tristesse? demanda la jeune femme en passant les bras autour du cou de son amant.

— Vous le savez bien.

— Voulez-vous que je ne parte pas?

— Quelle folie!

— Me croyez-vous donc incapable de cette résolution, si vous m'aimez véritablement?

— Me croyez-vous capable d'accepter quand nous pouvous faire autrement? A quoi bon un scandale que nous pouvons éviter avec un peu de patience?

On se mit à table, le déjeuner n'était que le prétexte d'une réunion plus matinale; ni l'un ni l'autre n'avait le

cœur à manger. Chacun prit une tasse de thé pour avoir l'air de prendre quelque chose.

Lady se rapprocha du jeune homme, lui prit les mains, posa sa tête sur son épaule, et le regardant avec tendresse :

— Vous m'écrirez? lui dit-elle.

— Souvent.

— Tous les jours, je le veux. Vous me direz tout ce que vous ferez.

— Tout.

— Qu'allez-vous faire aujourd'hui, quand je serai partie?

— Rien.

— Vous n'avez aucun projet?

— Aucun.

— Quelle belle journée et comme il doit faire bon à la campagne! Vous rappelez-vous notre promenade, il y a trois jours?

Pour toute réponse, milord serra la petite main qu'il tenait et rapprocha ses lèvres du front qui reposait sur sa poitrine.

Il se fit un silence.

On frappa à la porte, lady recula sa chaise avec cette rapidité de contenance si facile chez les femmes.

— Entrez, dit-elle.

C'était l'intendant.

— Milady n'a plus d'ordres à donner? demanda-t-il en tenant la porte refermée derrière lui.

— Non.

— Milady part toujours à deux heures?

— Oui.

— On peut faire transporter tous les bagages au chemin de fer?

— Quelle heure est-il donc?

— Midi.

— Certainement.

— A quelle heure milady désire-t-elle sa voiture?

— A une heure.

L'intendant se retira.

Lady se leva, considéra quelques instants son amant, et lui dit presque avec timidité :

— Si je ne partais que demain?

— Ce serait charmant à vous.

— Vous seriez content?

— Vous le demandez!

— Et vous ne me quitterez pas?

— Pas une minute.

— Eh bien, attendez un peu, je vais arranger cela.

Et, gaie comme une pensionnaire à qui sa mère permet de rester à la maison au moment où l'on va la ramener au couvent, elle courut vers la porte par laquelle l'intendant était sorti, et disparut.

Depuis le matin elle préméditait cette résolution où la malice féminine avait bien un peu sa part. En effet, elle voulait s'assurer que tout le temps de son amant, fût-elle absente, lui appartenait, et qu'il n'avait en aucune façon disposé à l'avance de la liberté que lui laissait son départ. Il acceptait ce sursis avec reconnaissance, avec émotion, avec joie; il était donc tout à elle : elle était heureuse.

Elle reparut, habillée, voilée, toute prête à sortir.

— Venez, dit-elle.

— Où allons-nous?

— A la campagne. Tout le monde me croit partie; profitons de ce dernier jour.

Ils coururent les bois toute la journée, comme deux vrais amoureux, se souriant, s'embrassant, s'isolant le plus possible. Jamais elle n'avait été plus charmante, jamais il n'avait été plus tendre. C'eût été malheureux qu'ils n'eussent pas ce jour-là dans leurs souvenirs.

A dix heures ils étaient de retour à Paris.

La première chose que fit lady en rentrant chez elle fut de congédier ses gens, en disant qu'elle n'avait plus besoin d'eux.

Elle resta donc toute seule avec milord.

— Encore seize bonnes heures à passer ensemble, dit-elle en regardant la pendule.

— Comment, seize heures?

— Oui, puisqu'il est convenu que vous ne me quittez pas jusqu'à ce que je parte.

— Vous voulez que je reste avec vous jusqu'à demain?

— Pourquoi pas?

— Ici?

— Ici.

— C'est la première fois, depuis deux ans, que pareille idée vous vient.

— Il y a commencement à tout.

Le jeune homme parut presque contrarié de cette

nouvelle fantaisie, plus inattendue encore que celle du matin.

— Malheureusement, reprit-il, la chose est impossible.

— Pourquoi donc ?

— Que penseront vos gens ?

— Vous avez bien vu que je les ai congédiés.

— Mais demain ?

— Ils ne vous verront pas.

— Et s'ils me voient ?

— Que m'importe ?

— Vous serez compromise.

— Croyez-vous donc qu'ils ne se doutent de rien ?

— Raison de plus.

— Et vous dites que vous m'aimez ?

— C'est justement parce que je vous aime que je dois veiller sur votre réputation.

— Il ne vous serait donc pas agréable de passer tout ce temps avec moi ?

— Si.

— Eh bien, restez : je ne vous prie pas. — Je le veux.

Et l'on eût dit que tous les rayons de cette belle journée avaient passé dans les yeux de la jeune femme.

— Soit, reprit lord Effild ; mais alors....

— Quoi ?

— Vous me permettrez de vous quitter pendant dix minutes.

— Où allez-vous donc ?

— Chez moi, dire un mot.

— A qui ?

— A un ami qui m'y attend.

— Un ami?

— Oui.

— Son nom?

— Vous ne le connaissez pas.

— Qu'avez-vous à lui dire?

— J'ai une réponse à lui donner.

— A propos de quoi?

— A propos d'une affaire.

— Et il vous attend chez vous?

— Oui.

— Comment lui avez-vous donné rendez-vous ce soir?

— Je croyais que vous partiriez dans la journée.

— Je comprends maintenant pourquoi vous me refusez de rester. Vous avez sans doute quelque chose de plus agréable à faire?

— J'ai un mot à dire, voilà tout. Je vous demande dix minutes.

— Toute la nuit, si bon vous semble.

— Voilà que vous vous fâchez.

— Non; seulement je trouve extraordinaire qu'au momnet où je vous prie de ne pas me quitter vous vous souveniez tout à coup que vous avez donné rendez-vous à un ami. Si vous n'étiez rentré qu'à deux heures du matin, comme hier, comment aurait fait votre ami?

— Il m'aurait attendu.

— Eh bien, il vous attendra.

— Ce n'est pas la même chose.

— C'est seulement un mot que vous avez à dire?

— Oui.

— Eh bien, écrivez-le; on va le porter à votre ami.

Milord parut assez embarrassé; cependant il reprit contenance et répondit :

— Non, il faut que j'aille moi-même.

— Soit; je ne vous retiens plus, allez.

Le jeune homme se leva, malgré le ton de reproche dont ces dernières paroles avaient été prononcées. il prit son chapeau et se dirigea vers la porte.

— Reviendrez-vous?

— Vous le savez bien.

— Dans dix minutes?

— Au plus.

Elle n'ajouta pas une syllabe; elle se leva, s'approcha de la table, ouvrit un livre de l'air le plus naturel, comme pour occuper le temps qu'elle allait rester seule; mais elle jetait un regard de côté sur son amant, espérant surprendre la vérité dans la manière dont il sortirait.

Il revint sur ses pas, l'embrassa sur le front et lui dit:

— Je suis à vous tout de suite.

Lady entendit les pas s'éloigner, courut à la fenêtre, vit milord franchir la porte de la rue et s'acheminer rapidement dans la direction de sa demeure. Une voiture passait, il l'arrêta, sauta dedans, donna au cocher une indication qu'elle ne put entendre, et la voiture s'éloigna.

Alors notre Anglaise ne perdit pas une minute; elle prit à la hâte son châle, son chapeau, et descendit à son tour, en proie à toutes les agitations du soupçon et de la

jalousie. Il fallait qu'elle fût bien agitée pour faire ce qu'elle faisait.

Arrivée dans la rue, elle prit une voiture de place, et promit un louis au cocher s'il marchait bien.

Le fiacre partit aussi vite qu'il pouvait. Il arriva.

La voiture que milord avait prise attendait devant sa porte.

— Jusqu'à présent, il ne m'a pas trompée, se dit lady en respirant un peu mieux.

Elle entra.

— Milord est-il ici? demanda-t-elle au valet de chambre quand celui-ci lui eut ouvert la porte, à laquelle elle avait frappé aussi doucement que possible.

— Oui, milady.

— Seul?

— Seul.

— Vous en êtes certain?

— Très-certain.

— Dites-lui que quelqu'un le demande tout de suite, sans lui dire que c'est moi.

Le domestique la fit entrer dans le salon, dont il s'apprêtait à allumer toutes les bougies.

— Hâtez-vous, lui dit-elle, une seule lumière suffira.

Le valet de chambre sortit.

— Seul! seul! répétait lady; ainsi il m'a menti; personne ne l'attendait: ou bien ce valet ment, et il est avec quelqu'un de l'autre côté. Me mentir! à moi!

Trois ou quatre minutes s'écoulèrent ainsi.

— Il y a quelqu'un avec lui, fit-elle; une femme sans doute, qu'il ne sait comment congédier.

Elle baissa son voile.

— Il faut que je m'en assure, reprit-elle, et alors tout sera dit, je ne le reverrai plus.

Elle se leva et se disposait à quitter le salon et à parcourir cet appartement, qui était vaste et qu'elle ne connaissait pas, car, on se le rappelle, elle n'y était jamais venue.

Elle mettait la main sur le bouton de la porte, quand cette porte s'ouvrit et que milord parut.

— Comment ! c'est vous? lui dit-il avec étonnement.

— Oui, répondit-elle en cachant de son mieux l'émotion de sa voix ; je m'ennuyais, je suis venue vous chercher.

— C'est charmant de votre part ; je suis prêt, partons.

— Et votre ami?

— Il n'est pas venu.

— Il faut l'attendre.

— Ma foi, non.

— Vous ne disiez pas cela tout à l'heure?

— C'était à lui d'être exact.

— Vous avez l'air bien gai?

— Pourquoi ne le serais-je pas, puisque je vous vois?

— C'est que moi je suis loin d'être joyeuse.

— Pourquoi donc?

— Vous me trompez.

— Je vous trompe?

— Oui.

— Êtes-vous folle?

— Vous aviez une réponse à donner à un ami?

— Oui.

— Une réponse importante?

— Très-importante.

— Savez-vous, milord, que vous souriez de façon à me faire croire que vous vous moquez de moi?

Milord prit les mains de sa jeune maîtresse.

— Je ne puis m'empêcher de sourire, lui dit-il, en voyant quel mal vous vous donnez pour une chose qui n'en vaut pas la peine, je vous assure; de plus, je suis enchanté de ce qui arrive. Cela me prouve que je ne vous suis pas indifférent, et que vous voulez bien être un peu jalouse de moi.

— Tout cela n'est pas répondre, milord, et c'est justement parce que je vous aime que je ne veux pas que vous me mentiez, même dans les plus petites choses. Répondez-moi donc clairement : Votre ami n'est pas venu?

— Non.

— Alors vous avez dû lui écrire un mot pour lui donner cette réponse si importante?

— Oui.

— Où est ce mot?

— Je le lui ai déjà fait porter.

— Mensonge!

— Vous êtes charmante, lady, et je vous aime comme un fou.

— Je vous répète que c'est très-sérieux, et voulez-vous savoir ce dont je suis convaincue?

— Dites.

— Vous aviez rendez-vous avec une femme, et cette femme est là.

Et du doigt lady montrait l'autre partie de l'appartement.

— Voulez-vous visiter toutes les chambres?

— C'est qu'elle vient de partir.

— Pas davantage.

— Alors c'est chez elle que vous aviez rendez-vous; vous comptiez que je serais partie ce matin et que vous seriez libre ce soir. Voyant que je restais et ne pouvant lui écrire de chez moi, vous êtes rentré chez vous pour la prévenir. Jurez-moi sur l'honneur qu'il n'y a rien de vrai dans tout cela.

— Je vous jure sur l'honneur que, non-seulement il ne s'agissait pas d'une femme, mais encore que je n'ai pas parlé à une femme depuis que je vous connais, et qu'hier j'ai déchiré sans la lire une lettre que j'ai reçue d'une femme avec qui je vous ai promis de n'avoir plus aucun rapport.

— Soit, je vous crois; mais jurez-moi alors que la raison que vous m'avez donnée pour venir ici est la véritable raison qui vous y amenait.

— Ceci, c'est autre chose : je ne puis le jurer.

— Vous voyez bien que vous me trompiez.

— Je ne pouvais pas faire autrement.

— Pourquoi?

— Parce que vous êtes la seule personne au monde à qui je ne puis pas dire la vérité dans cette circonstance.

— Il faut pourtant que je la sache, ou bien...

— Ou bien?

— Ou bien je ne reviendrai plus en France.

— C'est à ce point-là?

— Oui.

— C'est mal : on peut être forcé de cacher quelque chose à la femme qu'on aime le plus.

— Ai-je des secrets pour vous, moi? est-il une action dans ma vie que vous ne connaissiez? est-ce que je ne vous rends pas compte de mon temps minute par minute? Ne suis-je pas toute à vous? Ce matin, chez moi, que vous proposais-je? de tout quitter, mari, monde et famille, pour être à vous seul : j'y suis prête encore. Eh bien! je vous jure, et vous savez qu'une femme comme moi ne manque pas à sa parole, je vous jure que, si je n'ai pas l'explication du mystère de ce soir, vous ne me reverrez plus.

— Impossible!

— C'est votre dernier mot?

— Demandez-moi tout ce que vous voudrez, excepté cela.

— Adieu.

Elle marcha résolûment vers la porte, milord se mit devant elle.

— C'est sérieux? lui dit-il.

— Très-sérieux.

— Plus tard, je vous dirai tout.

— Non, tout de suite.

— Vous le voulez absolument?

— Oui, je le veux.

— Et, si je vous dis la vérité, vous ne m'en voudrez pas?

— Non.

— Quelle que soit cette verité?

— Quelle qu'elle soit.

— Eh bien...

Il hésita.

— Eh bien? reprit lady avec la même intonation et les yeux fixés curieusement sur les lèvres de son amant.

— Non, décidément, jamais je ne vous le dirai! je ne puis pas vous le dire. Croyez tout ce que vous voudrez: que je conspire, que je fais de la fausse monnaie, supposez les choses les plus étranges, mais ne me demandez pas cet aveu: il est impossible; à ma place, vous feriez comme moi.

Des larmes de colère brillèrent dans les yeux de la jeune femme.

— C'est bien: laissez-moi passer! dit-elle d'une voix tremblante.

Il essaya de s'opposer à sa sortie.

— Pas un mot de plus, milord: tout est fini entre nous; je vous défends de me suivre.

En disant ces mots, elle ouvrait la porte et disparaissait.

Le jeune homme ne put s'empêcher de rire, malgré la gravité de la situation.

— Cependant, reprit-il, je ne puis pas la laisser s'en aller ainsi, ce serait trop ridicule. Perdre tout son bonheur pour une pareille raison! Je vais courir après elle, arrivera ce qui pourra.

Il allait effectivement courir après lady quand la porte du salon se rouvrit et qu'elle parut de nouveau, rouge comme une cerise, sous un voile plus épais que jamais, toute confuse, mais riant aussi malgré elle.

— Venez, dit-elle, comme si rien ne s'était passé.

— Vous me pardonnez donc? demanda milord en rougissant involontairement.

— Oui; mais, je vous en prie, ne parlons jamais de cela.

Les deux jeunes gens se prirent le bras et quittèrent l'appartement, se tenant à quatre pour ne pas éclater de rire tous les deux.

Quand lady vit le domestique leur ouvrir la porte, elle cacha presque complétement sa tête dans le sein de son compagnon, tant elle était honteuse.

En effet, c'était du domestique qu'elle tenait la vérité; il était impossible que cet homme n'eût pas envie de rire aussi, et que lady le regardât sans rougir.

Au moment où elle avait voulu s'en aller, jalouse, irritée, furieuse, elle avait rencontré le valet de chambre et lui avait offert cinquante louis s'il voulait lui dire ce que son maître était venu faire chez lui. Il fallait qu'elle aimât bien son amant pour questionner un domestique, elle, grande dame et Anglaise. Le valet de chambre, qui était Français et qui ne demandait pas mieux que de gagner cinquante louis, ne crut pas devoir refuser cette vérité, même à une Anglaise, et il la lui révéla le plus convenablement possible.

— Ainsi vous m'emmenez tout de même chez vous? demanda milord d'une voix un peu railleuse quand ils furent près des voitures.

— Oui.

— Soyez franche, lui dit-il en route.

— Parlez.

— M'auriez-vous pardonné de vous avoir caché la vérité ?

— Peut-être.

— Et de vous l'avoir dite ?

— Jamais.

— J'avais donc raison ?

— Oui.

— Et vous m'aimez tout de même ?

— Il le faut bien.

Les deux jeunes gens s'embrassèrent avec l'effusion qui convient aux réconciliations franches.

Le lendemain, lady partit ; elle revint au bout de trois mois, et nos deux héros s'aiment encore comme au premier jour.

Seulement, quand milord demande maintenant à sa maîtresse la permission de s'absenter pendant dix minutes, elle ne tient plus à savoir où il va. Elle sait trop que, de la chose la plus naturelle, les pudeurs de l'éducation, et surtout de l'éducation anglaise, peuvent faire naître un cas de rupture.

Si vous n'avez pas compris, lecteur, j'ajouterai....

Allons bon ! voilà sept heures et demie qui sonnent, mon gardien entre et me dit que je suis libre.

Que le diable l'emporte ! mais non, soyons franc, que Dieu le bénisse !

La prison est une bonne chose, mais décidément la liberté vaut mieux.

FIN D'UN CAS DE RUPTURE.

Paris. — Imprimerie de G. GRATIOT, 30, rue Mazarine.

LA JEUNESSE

DE

LOUIS XIV

PARIS. — TYP. DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46

ALEXANDRE DUMAS

LA JEUNESSE DE LOUIS XIV

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

PARIS

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE

BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12

—

1856

PERSONNAGES

LOUIS XIV.
LE DUC D'ANJOU (MONSIEUR), frère du roi.
CHARLES STUART.
MAZARIN.
MOLIÈRE.
JEAN POQUELIN, tapissier du roi.
GUITAUT, capitaine des gardes.
DE BOUCHAVANNES, mousquetaire.
LE COMTE DE GUICHE.
LE MARQUIS DE MONTGLAT.
LE DUC DE GRAMMONT.
LE COMTE DE DANGEAU.
LE DUC DE VILLEROI.
LE MARQUIS DE VILLEROI.
LE DUC DE VILLEQUIER.
LYONNE.
LE TELLIER.
LE SURINTENDANT FOUQUET.
PIMENTEL, ambassadeur d'Espagne.
GUÉNAUD, médecin.
BERNOUIN, valet de chambre de Mazarin.
BERINGHEN, secrétaire de la reine.
UN SERGENT DES GARDES.
ANNE D'AUTRICHE.
MADAME HENRIETTE.
MARIE DE MANCINI.
MADEMOISELLE DE LA MOTTE.
GEORGETTE.
CHARLOTTE.

LE COMTE DE SAINT-AIGNAN, LE CHEVALIER DE LORRAINE, LE MAJORDOME DU PALAIS, GENTILSHOMMES, PAGES, LAQUAIS, UN PIQUEUR.

La scène se passe à Vincennes, 25-26 septembre 1658.



ACTE PREMIER

LA JEUNESSE

DE

LOUIS XIV

ACTE PREMIER

La salle du conseil, au château de Vincennes. — Porte au fond, fenêtre à gauche du spectateur; porte latérale, à droite. — Douze fauteuils de maroquin, et une grande table ronde couverte de drap vert, pour tout ameublement.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAZARIN, POQUELIN.

MAZARIN, entrant.

Par ici, mon cer monsou Poquelin! par ici!

POQUELIN, suivant Mazarin, un carnet à la main.

Oui, monseigneur, oui, me voici... J'additionne les demoiselles d'honneur. — Les demoiselles d'honneur : deux mille livres.

MAZARIN.

Allez, allez touzours! c'est au total que ze vous attends.

POQUELIN.

Monseigneur est trop juste pour chicaner un pauvre tapissier sur des fournitures où il gagne à peine cinq pour cent... sans compter la rapidité avec laquelle j'ai exécuté les ordres de monseigneur.

MAZARIN.

Essécouté! essécouté! il y a plous d'oun mois que vous êtes prévenou, mon bon ami.

POQUELIN.

Oh! monseigneur! Par bonheur, j'ai encore sur moi la lettre de M. Bernouin, votre valet de chambre... Tenez, monseigneur, la voici.

MAZARIN.

Inoutile, mon cer monsou Poquelin.

POQUELIN.

Pardon, mais je désire lire cette lettre à Son Éminence pour lui rappeler un tout petit paragraphe.

MAZARIN.

Oun paragraphe? Ze ne sais pas ce que vous voulez dire!

POQUELIN, lisant.

« Mon cher monsieur Poquelin,

« Sa Majesté ayant décidé qu'elle passerait la saison » des chasses dans son château de Vincennes, vous êtes » invité à vous rendre incontinent dans ledit château avec » tous vos ouvriers, afin que cette résidence, qui est com» plétement démeublée depuis qu'elle a servi de prison » d'État, soit prête pour le 25 du présent mois de sep» tembre... »

MAZARIN, l'interrompant.

Eh bien ! ze ne vois point là de paragraphe, monsou Poquelin.

POQUELIN.

Le voici justement, monseigneur. (Reprenant sa lecture.) « Passez les nuits, et faites-les passer à vos hommes, si » besoin est : *le roi ne regardera pas à la dépense.*

» Par ordre de M. le cardinal Mazarin,

» BERNOUIN.

» *Premier valet de chambre de Son Éminence.*

» Ce 7 septembre 1658.

» A M. Jean Poquelin, tapissier, valet de chambre de » Sa Majesté, rue Saint-Honoré, près de la rue de la Ton» nellerie. »

MAZARIN.

Eh bien, ensouite?

POQUELIN, lui montrant la phrase.

Dame! voyez, monseigneur.

MAZARIN.

Quoi?

POQUELIN.

« Passez les nuits, et faites-les passer à vos hommes, » si besoin est : *le roi ne regardera pas à la dépense.* » C'est clair, monseigneur, il me semble.

MAZARIN, allongeant le doigt sur le paragraphe.

Qu'y a-t-il là?

POQUELIN.

Il y a : *Le roi.*

MAZARIN.

Oui, mais il n'y a pas *le cardinale;* or, comme c'est monsou le cardinale qui est le trésorier, c'est avec monsou le cardinale que vous compterez, mon maître.

POQUELIN.

En vérité, monseigneur, si ce n'était la gloire de travailler pour le roi de France...

MAZARIN.

Vous donneriez votre démission? Donnez, mon cer monsou Poquelin! donnez! Nous sommes habitoués aux démissions : monsou de Retz nous a bien donné sa démission d'arcevêque de Paris, et monsou de Condé sa

démission de prince dou sang... Voyons, revenons à notre petite affaire. Nous disons : « Salle dou conseil?... »

POQUELIN, lisant sur son carnet.

« Douze fauteuils de maroquin, à soixante livres l'un : » sept cent vingt livres. »

MAZARIN.

De maroquîn?... Vous oussiez bien pou les faire en couir!

POQUELIN.

En cuir, monseigneur? Des fauteuils destinés à avoir l'honneur de servir de siéges à MM. les ministres, à Votre Éminence et peut-être même à Sa Majesté! en cuir? Jamais, monseigneur!

MAZARIN.

Peuh! dou temps de la Fronde, nous n'en avons pas touzours ou des fauteuils en couir!

POQUELIN, continuant.

» Avoir recouvert la table du conseil en drap vert, à » six livres l'aune; avoir employé vingt-quatre aunes de » drap à cette couverture; ci : cent quarante-quatre » livres. »

MAZARIN.

Dou drap, monsou Poquelin? Vous ne vous zênez pas! *Per Bacco!* dou drap!

POQUELIN.

Mais que vouliez-vous donc que j'employasse?

MAZARIN.

De la serze, mordiou! de la serze!

POQUELIN.

Oh! monseigneur, de la serge? une table sur laquelle il sera signé peut-être pour cinquante millions d'impôts! de la serge comme sur la table d'un procureur!

MAZARIN.

Eh! mon cer monsou Poquelin, qu'importe à ceux qui les payeront, ces cinquante millions d'impôts, que l'arrêté il ait été signé sour de la serze ou sour dou drap? *Viva Iddio!* nous ne sommes pas des monsou Fouquet, le roi et moi, pour signer nos arrêtés sour des tapis de velours!

POQUELIN.

Je vous jure, monseigneur, que, chaque fois que j'ai l'honneur de travailler pour Sa Majesté, je suis trois mois à m'en remettre.

MAZARIN.

Oui, et vos pratiques aussi, n'est-ce pas, mon cer monsou Poquelin? Voyons, finissons-en. Le total?

POQUELIN.

Mais, monseigneur, il y a encore ces rideaux...

MAZARIN.

Bah! c'est bien la peine de parler de ce lopin de soie!

POQUELIN.

Comment, monseigneur, un lopin de soie? Vingt-quatre aunes de lampas, à dix livres l'aune, sans compter les crêtes et les embrasses!

MAZARIN.

Dou lampas! des crètes! des embrasses!... Mais, monsou Poquelin, vous avez donc été tapissier dou grand Mogol?

POQUELIN.

Monseigneur, quant au lampas, il fallait bien assortir les rideaux avec la tapisserie; et, quant aux crêtes...

MAZARIN.

Assortir! assortir! voilà bien oun raisonnement de tapissier!... Le total, monsou Poquelin? le total? ou nous n'en finirons zamais.

POQUELIN, lui présentant son carnet.

C'est bien facile, monseigneur. Voici le total.

MAZARIN.

Pardon, ze préfère additionner moi-même. (Regardant sur la table.) Eh bien, mais votre table dou conseil! il n'y a ni encre, ni papier, ni ploumes sour votre table dou conseil!

POQUELIN.

Je vais appeler, et demander ce que Votre Éminence désire!

MAZARIN.

Non, non! cela nous ferait perdre dou temps. Il est

neuf houres et demie, et le conseil il se réounit à dix houres. Ze trouverai bien quelque vioux papier dans ma poce. (Il tire un papier.) Voilà! Maintenant, prêtez-moi votre crayon. (Il s'assied.) Oh! que l'on est mal sour vos fauteuils, monsou Poquelin!... Voyons, vous dites : « Salle à manzer : doux mille livres. » (Écrivant.) Doux mille livres... « Çambre à coucer dou roi, de la reine, de monsou le douque d'Anzou : quatre mille livres. » Oh! monsou Poquelin, si ce n'était pas pour le roi!... ma c'est pour le roi. (Écrivant.) Quatre mille livres... « Çambre à coucer de Sa Mazesté la reine d'Angleterre et de madame Henriette, sa fille : doux mille livres. » Ze vous demande oun pou : elles étaient si bien au Louvre! Qu'avaient-elles besoin de venir à Vincennes? Enfin, pouisqu'il le faut, azoutons doux mille livres... « Çambre à coucer de monsignor l'éminentissime cardinale Giulio Mazarini; antiçambre pour recevoir à son petit et à son grand lever; cabinet pour monsou Bernouin, son valet de çambre : houit mille livres. » Pour cela, il n'y a rien à dire, et ce n'est pas trop cer! (Écrivant.) Houit mille livres. « Pour la çambre de très-haute et très-pouissante demoiselle Marie de Mancini, nièce de l'éminentissime cardinale : trois mille livres. » Trois mille livres pour la çambre de cette petite fille? Oh! oh! monsou Poquelin!

POQUELIN.

Monseigneur, j'ai reçu, à cet endroit, une recommandation particulière.

MAZARIN.

Et de qui, ze vous prie?

POQUELIN.

De M. Bontemps, valet de chambre de Sa Majesté, qui est venu me trouver, et qui m'a ordonné, de la part du roi, de ne rien négliger pour que l'appartement de mademoiselle de Mancini fût convenable.

MAZARIN.

Ah! ah!

POQUELIN.

Oui, monseigneur.

MAZARIN.

Bontemps! ce brave Bontemps! de la part de Sa Mazesté!

POQUELIN.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

MAZARIN, à part, se frottant les mains.

Per Bacco! Ze m'étais bien aperçou que le roi s'occoupait de ma nièce!... (Haut.) Très-bien, monsou Poquelin! très-bien! Ze vous passe celle-là encore; mais c'est sour le reste que nous allons avoir à cicaner, ze vous en préviens... Houm! « Çambre à coucer des demoiselles d'honnour : doux mille livres. » Doux mille livres, cer monsou Poquelin, pour de semblables péronnelles?

POQUELIN.

Elles sont six, monseigneur... C'est trois cent trente-trois livres six sous huit deniers par tête.

MAZARIN.

Eh! mordiou! il fallait les faire coucer doux dans la même çambre! Vous nous rouinez! Ah!... (*Écrivant.*) Doux mille livres! « Enfin, pour la salle dou conseil : quatorze cent quarante livres. Total : vingt-doux mille quatre cent quarante. » *Pecaïre!* comme vous y allez, monsou Poquelin! Par bonhour pour vous, comme ze souis pressé, nous mettrons tout cela, pour faire oun compte rond, à vingt mille livres.

POQUELIN.

Mais réfléchissez donc, monseigneur... impossible!

MAZARIN.

C'est convenou. Vous viendrez cercer votre ordonnance dans houit zours.

POQUELIN.

Monseigneur, si c'était un effet de votre bonté...

MAZARIN.

Ma bonté! ma bonté! ze sais bien qu'elle est grande... Voyons, mon cer Poquelin, que louï demandez-vous, à ma bonté?

POQUELIN.

Puisque Votre Éminence a le crayon à la main, il ne lui en coûterait pas plus...

MAZARIN.

Eh bien, c'est ce qui vous trompe, mon cer Poquelin, il m'en coûte touzours!

POQUELIN, *feignant de ne pas entendre.*

Il n'en coûterait pas plus à Votre Éminence d'ordonnancer cette petite somme tout de suite; et, en considération de ce que je toucherais de l'argent comptant, je consentirais à la réduction imposée par monseigneur.

MAZARIN.

Et sour quoi ordonnancer? ze n'ai point d'état.

POQUELIN.

Monseigneur, je me contenterai de ce bout de papier... La signature de monseigneur est bonne, et pourvu que sa signature y soit...

MAZARIN.

Bonne! bonne! ce n'est pas ce que disaient vos Parisiens, quand ils la déciraient au bas de mes ordonnances.

POQUELIN.

Oui, mais ils ne l'eussent pas déchirée au bas de vos billets; et, au lieu que monseigneur mît là : « Bon pour vingt mille livres, » je voudrais qu'il y mît : « Bon pour un million. »

MAZARIN.

Bon pour oun million! Et où voudriez-vous donc que ze le prisse? mais il me faudrait vendre zousqu'à ma barrette, cer monsou Poquelin, pour payer oun million, et encore! (*Il signe.*) Tenez, pouisque vous le voulez assolou-

ment... mais, en vérité, ze souis d'une faiblesse pour vous!...

(Il prend le chiffon de papier et le lui donne.)

POQUELIN, ouvrant le papier et lisant.

Oh! monseigneur!

MAZARIN.

Monsignor! monsignor! Quoi encore?

POQUELIN.

Mais Votre Éminence a remis le payement à une année... Voyez : « 25 septembre 1659. »

MAZARIN.

Ai-ze remis à oune année?

POQUELIN.

Mais oui.

MAZARIN.

Ze me souis trompé, alors : ze croyais avoir mis à doux années... Rendez-moi ce papier, monsou Poquelin... Oh! cette maudite Fronde! cette maudite Fronde! elle nous a rouinés de fond en comble.

POQUELIN, retirant le papier.

Eh bien, monseigneur, je consentirai à attendre... si Son Éminence veut m'accorder une grâce...

MAZARIN.

Oune grâce? non!

POQUELIN.

Une grâce qui ne coûtera rien à monseigneur.

MAZARIN.

Alors, parlez ! voyons.

POQUELIN.

Monseigneur sait que j'ai le malheur d'avoir un fils.

MAZARIN.

Oui, ce drôle de Molière, qui s'est fait, ze crois, poëte et comédien, au lieu d'assepter la sourvivance de tapissier valet de çambre dou roi.

POQUELIN.

Justement, monseigneur. Eh bien, si monseigneur voulait me donner une lettre de cachet pour l'appréhender au corps, et le mener en prison jusqu'à ce qu'il ait renoncé à faire des vers et à jouer la comédie...

MAZARIN.

Eh bien, mon bon ami?

POQUELIN.

Eh bien, monseigneur, je crois que je mettrais volontiers mon acquit au bas de cette note, quoique n'ayant rien touché.

MAZARIN.

Ouais! Signez vite! (Il le fait passer devant lui, puis l'arrête.) Mais non, *diavolo !*

POQUELIN.

Quoi, monseigneur?

MAZARIN, à part.

Ze me souviens que ce drôle est protézé par le prince de Conti, mon cer nevou, dont il a été le camarade de colléze... Peste! Son Altesse elle n'aurait qu'à se fâcer, et ésizer le million que z'ai promis pour dot à ma nièce Anne Martinozzi! ce serait payer de ma poce, et óun pou cer, l'amoublement dou çâteau de Vincennes.

POQUELIN.

Eh bien, monseigneur?

MAZARIN.

Eh bien, mon cer Poquelin, mon désir de vous être agréable me faisait oublier que les lettres de cacet sont affaires d'État, et, par conséquent, regardent Sa Mazesté. Ze ne me mêle pas d'affaires d'État, moi.

POQUELIN.

Comment! monseigneur ne se mêle pas d'affaires d'État?

MAZARIN.

Eh! mon cer ami, le roi est mazour depouis six ans : adressez-vous au roi.

POQUELIN.

Au roi! Mais quand pourrai-je voir le roi?

MAZARIN.

Quand vous voudrez... Demain, auzourd'houi, dans

oune houre... Sa Mazesté doit même dézà être ici : il y a grande partie de çasse dans la forêt, à la souite dou conseil que nous réounissons pour essayer d'avoir oun pou d'arzent... Comme tapissier valet de çambre dou roi, vous avez vos entrées partout : tâcez de saisir Sa Mazesté au passaze, et de loui faire signer votre lettre de cacet, comme vous m'avez fait signer votre factoure... le pistolet sour la gorze, monsou Poquelin ! le pistolet sour la gorze !

POQUELIN, à part.

Oh ! si jamais mon coquin de fils fait une comédie sur un avare, et qu'il soit embarrassé de trouver son modèle, je le lui fournirai, moi !

MAZARIN.

Vous dites, mon cer monsou Poquelin ?

POQUELIN.

Je dis que je verrai le roi, monseigneur.

MAZARIN.

Oui, affaire d'État ! cela regarde le roi. Allez, monsou Poquelin ! allez !

POQUELIN, près de sortir, rencontrant Anne d'Autriche sur la porte.

Ah ! Sa Majesté la reine !

SCÈNE II.

LES MÊMES, ANNE D'AUTRICHE, BERINGHEN.

ANNE.

Ah ! c'est vous, Poquelin? Je vous cherchais.

POQUELIN.

Votre Majesté sait que je suis à ses ordres.

ANNE.

Tant mieux, car j'ai de la besogne pressée à vous donner.

POQUELIN.

A moi, madame?

ANNE.

A vous... Suivez Beringhen, et il vous expliquera ce que je désire.

POQUELIN, s'inclinant.

Majesté !...

ANNE.

Puis, la chose terminée, vous passerez chez le roi, Beringhen, et lui direz que je l'attends.

BERINGHEN.

Oui, Majesté. — Venez, monsieur Poquelin.

SCÈNE III.

MAZARIN, ANNE D'AUTRICHE.

MAZARIN.

Sans trop de couriosité, madame, oserai-ze vous demander ce que Beringhen et Poquelin ont à faire ensemble?

ANNE.

Monsieur le cardinal, ils ont à meubler un appartement... Mais, soyez tranquille, c'est moi qui paye l'ameublement sur ma cassette particulière.

MAZARIN.

Oun appartement?

ANNE.

Oui; cela vous inquiète?

MAZARIN.

La reine sait que z'ai fait moubler oun appartement pour elle, oun appartement pour le roi, oun pour le douque d'Anzou!...

ANNE.

Des chambres, monsieur le cardinal.

MAZARIN.

Des çambres ou oun appartement, c'est touzours la même çose... Oun pour la reine d'Angleterre, oun pour

sa fille, oun pour moi et pour ma nièce Marie, et six çambres pour les demoiselles d'honnour.

ANNE.

Je viens de les visiter, monsieur.

MAZARIN.

Eh bien?

ANNE.

Eh bien, avec tout cela, voyez comme je suis exigeante! je trouve qu'il n'y a pas assez d'appartements.

MAZARIN.

La reine attend quelqu'oun?

ANNE.

Justement.

MAZARIN.

C'est oun secret?

ANNE.

De famille, oui, monsieur, mais qui peut devenir un secret d'État.

MAZARIN.

Eh bien, mais ze souis oun pou de la famille...

ANNE.

Et beaucoup dans l'État! A ce double titre, vous avez donc droit à être mis dans la confidence, c'est trop juste. Sommes-nous seuls?

MAZARIN.

Parfaitement souls, et, à part le mousquetaire qui se promène devant cette porte... mais...

ANNE.

Mais, en parlant bas, voulez-vous dire, c'est comme s'il n'y était pas; et, à la cour, on est habitué à parler bas. (Elle fait signe à Mazarin, qui s'approche et s'appuie sur son fauteuil.) Monsieur le cardinal?

MAZARIN.

Madame?

ANNE.

Avez-vous réfléchi parfois que le roi était en âge d'être marié?

MAZARIN.

Peccato! ze crois bien! Ze ne réflécis qu'à cela... et, ici, tenez, tout à l'houre, là, sour ce fauteuil, z'y pensais encore, et ze disais, comme vous : (se frottant les mains) « Le roi est en âze d'être marié! »

ANNE.

Ah! vraiment? (Regardant Mazarin.) Est-ce que vous aviez quelque idée là-dessus?

MAZARIN.

Moi, madame? aucoune!

ANNE.

Plus d'une fois nous avons cherché ensemble la femme qui pourrait lui convenir.

MAZARIN.

C'est vrai; et nous avons passé en revoue toutes les

princesses à marier, à commencer par la grande Mademoiselle.

ANNE.

Oui, mais celle-là, elle a tiré sur son mariage avec le canon de la Bastille, et elle l'a tué !

MAZARIN.

Dou temps qu'elle servait le roi contre monsou de Mazarin, comme elle dit si zentiment... Pouis il a été question, ensouite, de madame Henriette d'Angleterre.

ANNE.

Si le roi de la Grande-Bretagne s'appelait Charles II, au lieu de s'appeler Richard Cromwell, cela serait possible ; mais, jusque-là, il n'y faut pas penser.

MAZARIN.

Pouis de la princesse de Portougal, la fille dou roi Alphonse VI, oune çarmante personne !

ANNE.

Oui, et je sais même que sa mère désirait cette alliance, au point qu'elle vous a fait offrir trois millions pour vous mettre dans ses intérêts.

MAZARIN.

C'est vrai, par Comminzes. (Avec un soupir.) Ah ! ze les ai refousés !

ANNE.

Oh ! mai aussi convenez, cardinal, que trois millions...

MAZARIN.

Madame, trois millions font oune zolie somme! On les refouse parfois, mais on les regrette touzours!... Pouis, enfin, il a été question de votre nièce, de l'infante Marie-Thérèse.

ANNE.

Ah! celle-là nous eût convenu de tous points, si elle n'eût pas été fille unique, et, par conséquent, destinée au trône d'Espagne. Or, à moins que ma belle-sœur la reine d'Espagne, qui est enceinte, ne mette au monde un fils, il ne faut absolument pas songer à l'infante.

MAZARIN.

C'est vrai, malhourousement!

ANNE.

Cependant, le roi grandit, monsieur; le roi se fait homme; le roi a vingt ans. Avec les années, les passions de la jeunesse vont succéder aux caprices de l'enfance. Jusqu'ici, il n'a été qu'amoureux; mais, un jour,—chose plus grave, — il peut aimer!... Amoureux, d'abord, de madame de Fontenac; et si je n'eusse rompu les parties qu'il faisait avec elle et mademoiselle de Montpensier, cela pouvait devenir sérieux. Puis ce fut le tour de madame de Châtillon; et, si bien gardée qu'elle fût, d'un côté, par M. de Condé, et, de l'autre, par M. de Nemours, vous vous rappelez le tourment qu'elle nous a causé. Puis d'une de vos nièces, M. le cardinal, de la pauvre

Olympe, que nous avons été obligés de marier, à son grand regret, avec M. le comte de Soissons. Puis de mademoiselle de la Motte d'Argencourt; et, avec elle, la chose dure encore.

MAZARIN.

Non, c'est fini.

ANNE, le regardant.

Ah! c'est fini! Vous en êtes sûr?

MAZARIN.

Ze dis : « C'est fini; » mais ze n'en souis pas soûr.

ANNE.

Vous voyez!... Eh bien! à tous ces caprices, monsieur, j'ai peur qu'un jour ne succède une passion réelle.

MAZARIN.

Réelle! ah! et pour qui?

ANNE.

Le sais-je, moi? pour quelque demoiselle plus adroite ou plus ambitieuse que les autres, qui, bien dirigée par ses parents, lui fasse faire quelque sottise...

MAZARIN.

Ah! Votre Mazesté craint cela?

ANNE.

Oui, et voilà pourquoi je prends mes précautions. Jusqu'à présent, le roi nous a obéi, M. le cardinal. Le roi

vous craint et le roi m'aime. Nous avons conservé, même sur sa jeunesse, ce pouvoir que notre âge avait le droit de s'arroger sur son enfance, et contre lequel, croyez-moi, il est tout prêt à se révolter. Que la lutte s'engage sérieusement, — je connais ce caractère altier, — il nous courbera tout aussi bien que les autres, monsieur! Son cœur est comme ces lames flexibles mais puissantes : leur valeur, tant qu'elles restent au fourreau, est ignorée de tous, excepté de celui qui les a trempées. Eh bien! M. le cardinal, c'est moi qui ai trempé le cœur de Louis!

MAZARIN.

Eh! eh! madame, ze souis forcé d'avouer qu'il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites là.

ANNE.

Oh! tout, monsieur, tout est vrai!

MAZARIN.

Eh bien! qu'a résolou Votre Mazesté?

ANNE.

Une chose que je vais vous dire, M. le cardinal, et que je n'ai encore dite à personne. J'ai écrit à ma belle-sœur Christine de France, veuve du duc Amédée Ier de Savoie, de venir passer quelques jours avec nous, et d'amener sa fille Marguerite, charmante enfant de dix-sept ans, dont j'espère que le roi deviendra amoureux. La maison de Savoie est une des premières du monde, apparentée tou-

jours soit à l'Empire, soit à l'Espagne, parfois à la maison de France. A défaut de l'infante Marie-Thérèse, Marguerite ferait un parti fort convenable à mon fils. Ne trouvez-vous pas, monsieur le cardinal?

MAZARIN, pensif.

Si fait ! ze le trouve, madame.

ANNE.

Voilà pourquoi j'ai besoin d'un appartement en dehors des appartements déjà préparés. J'attends, ce soir ou demain, la duchesse Christine et la princesse Marguerite.

MAZARIN.

Bon.

ANNE.

Et j'ai fait prévenir, par Beringhen, le roi de venir me joindre ici.

MAZARIN.

Sa Mazesté veut le mettre au courant de ses projets?

ANNE.

Non pas! ce serait le mettre en garde contre ce que je désire. Je veux, au contraire, qu'il ne voie dans sa cousine Marguerite qu'une visiteuse ordinaire... Ah! voici mon messager!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BERINGHEN.

ANNE.

Eh bien! Beringhen?

BERINGHEN.

Madame, le roi n'est pas encore arrivé de Paris, ou, du moins, personne ne l'a encore vu à Vincennes.

ANNE.

Ah! vraiment? (Avec intention.) Et mademoiselle de Mancini est-elle arrivée, elle?

BERINGHEN.

Oui, madame; car je viens de l'apercevoir à sa fenêtre.

ANNE.

Et sa fenêtre donne sur la route de Paris, il me semble; n'est-ce pas, monsieur le cardinal?

MAZARIN.

Ze crois que oui.

ANNE.

Mais cela m'inquiète, cette absence du roi. Voyez-y donc, monsieur de Mazarin. Vous devez connaître des gens qui savent mieux que nous où il peut être. Quoique

vous ne songiez probablement pas à le consulter, vous désirez que Louis assiste au conseil qui va se tenir, n'est-ce pas?

MAZARIN.

Oui, madame, oui, ze désire certainement qu'il y assiste, loui et tout ce que nous avons ici de zentilshommes; car, si cette maudite opposition reprenait racine parmi tous ces démons à robes noires qu'on appelle messious dou parlement, nous pourrions bien avoir oune douxième ou ploutôt oune troisième Fronde!

ANNE.

Allez donc, monsieur de Mazarin, et voyez de vos propres yeux. Vous connaissez la nouvelle fable de M. de la Fontaine, l'*OEil du maître?*

MAZARIN.

Z'y vais, madame! z'y vais! (A part.) Oh! elle se doute de quelque çose!...

(Il sort.)

SCÈNE V.

ANNE D'AUTRICHE, BERINGHEN.

ANNE, regardant Mazarin s'éloigner.

Beringhen!

BERINGHEN.

Madame?

ANNE.

Vous ne m'avez pas dit tout ce que vous aviez à me dire, n'est-ce pas?

BERINGHEN, les yeux sur l'antichambre.

Non, madame, pas tout à fait.

ANNE.

Au moment du départ, le roi ne s'est-il pas plus particulièrement occupé d'une personne que d'une autre?

BERINGHEN.

Si fait, madame! il a accompagné mademoiselle de Mancini, chevauchant à sa portière en costume de chasse, et, cela, jusqu'au faubourg Saint-Antoine; là seulement il a pris congé d'elle.

ANNE.

Sait-on ce qu'il lui a dit, en la quittant?

BERINGHEN.

Voici ce qu'on a entendu. Comme mademoiselle de Mancini manifestait la crainte que cette séance du parlement annoncée pour aujourd'hui ne retardât la partie de chasse engagée : « Mademoiselle, a dit le roi, vous pourrez assurer à ceux qui vous interrogeront à ce sujet que ce n'est point une centaine de robins assemblés au palais de Justice qui m'empêcheront de lancer le cerf à l'heure convenue. » Et, à ces mots, il a tourné bride

avec MM. de Saint-Aignan, de Villeroi et de Guiche, et il est rentré dans Paris au grand galop de son cheval.

ANNE, *pensive.*

Dans Paris! Où peut-il être allé?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GUITAUT, *en pourpoint de buffle et en cuirasse; costume de service de la fin de Louis XIII.*

GUITAUT, *brusquement.*

Si je suis importun, j'en demande pardon à Votre Majesté, et je me retire.

ANNE.

Importun, toi, Guitaut? jamais! Je suis toujours, au contraire, heureuse de te voir, et aise de te parler.

(*Elle lui donne sa main à baiser.*)

GUITAUT.

Eh bien, c'est comme moi, Majesté : je suis toujours content quand je vous parle, et heureux quand je vous vois!

ANNE, *à Beringhen.*

Beringhen, promenez-vous dans la cour du château, sans perdre la porte de vue, et aussitôt le roi arrivé, que je sache, s'il est possible, d'où il vient et où il va.

BERINGHEN.

Oui, madame.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

ANNE D'AUTRICHE, GUITAUT.

ANNE.

Viens, Guitaut ! viens ! tu es mon vieil ami, toi !

GUITAUT.

Et je m'en vante !

ANNE.

Tu as raison, car tu m'as donné, toi, plus d'une preuve d'amitié.

GUITAUT.

Votre Majesté veut dire de dévouement.

ANNE.

Je n'oublierai jamais que c'est toi qui as amené le roi Louis XIII au Louvre, dans la soirée du 5 décembre 1637.

GUITAUT.

Et qui, après l'avoir amené au Louvre, l'ai poussé dans votre chambre, où il n'était pas entré depuis six ans, et d'où il n'est sorti que le lendemain, à neuf heures du matin.

ANNE, souriant derrière son éventail.

Tu as bonne mémoire, Guitaut.

GUITAUT.

Bon ! et, si la mémoire faiblissait, le roi Louis XIV, né le 5 septembre 1638, serait comme un souvenir vivant pour la rafraîchir.

ANNE.

Mais ce n'est point là tout ce que tu as fait pour moi, Guitaut.

GUITAUT.

Non ; en ma qualité de capitaine des gardes, j'ai eu l'avantage d'arrêter par votre ordre, d'abord M. le duc de Beaufort, puis M. de Condé, puis M. de Conti, puis M. de Longueville. Ne parlons ni de M. de Conti, ni de M. de Longueville, que je vous donne par-dessus le marché ; mais, sans me vanter, beaucoup peut-être ne se fussent pas cru la main assez solide pour prendre au collet le roi des halles et le vainqueur de Rocroy !

ANNE.

Et, depuis, mon cher Guitaut, tu as encore arrêté Broussel.

GUITAUT.

Peuh ! un conseiller ! cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ANNE.

Puis M. de Gondy.

GUITAUT.

Non, Votre Majesté fait erreur : celui-là, c'est Villequier qui lui a fait son affaire.

ANNE.

Ah ! c'est vrai ! Mais que veux-tu, mon cher Guitaut ? on ne prête qu'aux riches !

GUITAUT.

Mordieu ! je n'étais pas là quand la chose s'est faite ; je l'ai bien regretté ! Et si Sa Majesté eût daigné m'écrire, comme le roi Henri IV à Crillon : « Pends-toi, Guitaut ! » je crois, foi de gentilhomme ! que je me fusse pendu !

ANNE.

Ainsi donc, si l'occasion se représentait de me donner quelque nouvelle preuve de dévouement du même genre...

GUITAUT.

Que la reine fasse un signe de l'œil, ou un geste de la main, — ça ou ça, — et celui que la reine m'aura fait l'honneur de me désigner est d'avance à la Bastille !

ANNE.

Quel qu'il soit ?

GUITAUT.

Quel qu'il soit ! Je trouve même qu'il y a longtemps qu'on n'a arrêté personne.

ANNE.

Silence, mon cher Guitaut ! quelqu'un !

(La porte latérale s'ouvre.)

GUITAUT, se penchant.

Oh ! ce n'est pas quelqu'un : c'est M. le duc d'Anjou. (A part, se retirant et frisant sa moustache.) Oh ! oh ! est-ce que le bon temps va revenir, que l'on me caresse ?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DUC D'ANJOU.

ANNE.

C'est toi, Philippe ?

D'ANJOU.

Oui, madame.

ANNE.

Oh ! par bonheur, il n'y a personne, et tu peux m'appeler ma mère.

D'ANJOU.

Tant mieux ! car j'ai une grâce à te demander.

ANNE.

Laquelle ?

D'ANJOU.

Mais, d'abord, comment me trouves-tu, ce matin, petite mère ?

ANNE.

Beaucoup trop beau pour un homme !

D'ANJOU.

Bon ! toi aussi ? Imagine-toi que le chevalier de Lorraine m'a fait faire une pommade pour les lèvres... Tiens, regarde mes lèvres.

ANNE.

Elles sont, en effet, d'une adorable fraîcheur.

D'ANJOU.

Et que Guiche m'a apporté un opiat pour les dents... Vois.

ANNE.

Tes dents sont si belles, mon enfant, qu'elles n'ont pas besoin d'opiat.

D'ANJOU.

Il n'y a rien de si beau, petite mère, qui ne puisse s'embellir encore.

ANNE.

Mais pourquoi donc veux-tu être si beau ? je te le demande.

D'ANJOU.

Mais pour plaire, donc !

ANNE.

Regarde le roi : est-ce qu'il passe tout son temps à sa toilette ?

D'ANJOU.

Le roi est le roi : il n'a pas besoin de plaire, puisqu'il peut commander, lui.

ANNE.

En entrant ici, tu me parlais d'une grâce...

D'ANJOU.

Ah ! oui, c'est vrai.

ANNE.

Eh bien ?

D'ANJOU.

Oh ! c'est une chose à laquelle je tiens tout à fait, je t'en préviens, petite mère... Ah ! à propos, tu as vu mes gants de peau d'Espagne ?

ANNE.

Non, mais je les vois.

D'ANJOU.

C'est Manicamp qui me les a fait faire... Hein ! comme ils sentent bon ! Toi qui adores les parfums, cela doit te convenir.

ANNE.

Prends garde ! si à force de les aimer, toi, tu allais me les faire prendre en haine !

D'ANJOU.

Oh ! il n'y a pas de danger ! (Imitant l'accent de Mazarin.) Avec des parfoums et dou beau linze, on condouirait la reine Anne d'Autrice en enfer !

ANNE.

Eh bien, monsieur !

D'ANJOU.

Ce n'est pas moi, petite mère, qui dis cela : c'est monsoú le cardinale !

ANNE.

Et ta demande ? voyons.

D'ANJOU.

C'est juste ! Voici ce que c'est. Il paraît que M. de Conti, qui est un prince très-savant, a été élevé chez les jésuites de Clermont, avec le fils de notre tapissier Poquelin.

ANNE.

Oui. Après ?

D'ANJOU.

Ah ! à propos du tapissier, comme c'est mal meublé ici ! Et ces coussins, sont-ils durs ! ils me brisent les genoux.

ANNE, riant.

Tu sais que M. de Mazarin est économe.

D'ANJOU.

Oh ! oui, et mon frère aussi le sait. Te rappelles-tu,

petite mère, le jour où M. le surintendant des finances avait donné à Louis deux cents pistoles ?

ANNE.

Oui.

D'ANJOU.

Et où, ce pauvre frère ayant eu l'imprudence de les faire sonner dans son haut-de-chausses, monsou de Mazarin lui a dit avec son çarmant petit assent de Piscina : « Qu'est-ce que z'ai entendou, mon cer prince ? Vous avez de l'arzent, ze crois ? » et lui a pris ses deux cents pistoles, quoique Louis se soit bien débattu ?

ANNE.

Chut ! ne disons pas de mal de M. de Mazarin, qui t'aime tant !

D'ANJOU.

Lui ? Il me fait les blanches dents ; mais, au fond, il ne peut pas me souffrir, j'en suis sûr.

ANNE.

Philippe !...

D'ANJOU.

Vous avez raison, petite mère. Revenons à ma demande... Eh bien, ce fils de notre tapissier qui se nomme Molière, il paraît que c'est un garçon de mérite. M. de Conti lui a offert la place de son secrétaire, qu'il a refusée... Il est vrai que, comme M. de Conti est un peu vif, on prétend qu'il a tué l'ancien d'un coup de pincettes,

ce qui n'était pas engageant pour le nouveau, tu en conviendras... Enfin, ce Molière est enragé du théâtre; il fait des comédies qu'il joue lui-même... — Ah ! quand y aura-t-il un nouveau ballet? Le costume de la nymphe Écho m'allait si bien !

ANNE.

Je crois que ton frère ne demanderait pas mieux que d'en faire danser un nouveau; mais l'argent manque.

D'ANJOU.

Comment, l'argent manque? Je croyais que les édits étaient rendus.

ANNE.

Oui, mais le parlement refuse de les enregistrer.

D'ANJOU.

Oh!. quel malheur! Vilain parlement! J'ai toujours pensé, moi, qu'il n'y avait rien de bon à tirer de gens si laids et si mal habillés!... Donc, pour en revenir au protégé de M. de Conti, le nevou de monsou le cardinale...

ANNE.

Encore!

D'ANJOU.

Il désire... Ah! mon Dieu! comment cela s'appelle-t-il donc?... Il désire... Ah! j'y suis! un privilége de théâtre.

ANNE.

Oh! mais un privilége de théâtre, cela regarde le roi.

D'ANJOU.

Le roi?

ANNE.

Oui, c'est une grande affaire! une affaire d'État!

D'ANJOU.

Alors, les affaires d'État, cela regarde mon frère?

ANNE.

Sans doute, puisqu'il est roi.

D'ANJOU.

Mais la guerre, alors, ce n'est point affaire d'État; la paix, ce n'est point affaire d'État; les finances, ce n'est point affaire d'État; les alliances avec l'étranger, ce n'est point affaire d'État.

ANNE.

Pourquoi cela?

D'ANJOU.

Dame! puisque vous vous en chargez, M. de Mazarin et toi, petite mère... Tiens, veux-tu que je te dise? j'ai peur que mon pauvre frère Louis XIV ne ressemble beaucoup à notre auguste père Louis XIII, à qui le cardinal de Richelieu, le grand cardinal, comme on l'appelle depuis qu'il est mort, n'avait laissé, pour office royal, que le privilége de guérir les écrouelles.

ANNE.

Te tairas-tu, méchant enfant?

D'ANJOU.

Eh bien, moi, petite mère, je ne suis pas un si grand politique que Sa Majesté Anne d'Autriche, et surtout que monsou de Mazarin; mais si j'étais à leur place à tous les deux, eh bien, parole d'honneur! je lui laisserais quelque chose à faire, à ce pauvre Louis, de peur qu'un beau jour...

ANNE.

Eh bien?

D'ANJOU.

De peur qu'un beau jour, comme on ne veut le charger de rien, lui ne se charge de tout : guerre, paix, finances, alliances, mariage. Tenez-vous-le pour dit! En attendant, comme M. Molière est chez moi, — vu que, lorsqu'il a appris que son père était à Vincennes, il n'a plus eu qu'une crainte : celle de rencontrer son père, qui, dit-on, veut le faire mettre dans une prison d'État; — or, dis-je, comme M. Molière est chez moi, comme les priviléges de théâtre rentrent, à ce que l'on assure, dans les grandes attributions que l'on a réservées au roi, ou que le roi s'est réservées, je vais ménager à M. Molière une entrevue avec Louis; et, ma foi! il se débarbouillera avec le grand prince comme il l'entendra. Quant à moi, j'aurai fait, dans cette grande affaire, tout ce que j'aurai pu... (se regardant dans la glace de l'éventail de sa mère) jusqu'à en défriser ma perruque!

ANNE.

Silence!

D'ANJOU, regardant du côté de la porte.

Je crois bien, silence! voici les grands conseillers de la couronne, monsou le cardinale en tête... M. le Tellier, M. Lyonne, M. le surintendant des finances... Je l'aime assez, celui-là : c'est lui qui tient l'argent; il en offre toujours, et il en donne quelquefois. Par malheur, le parlement refuse celui qu'il offre, et le cardinal reprend celui qu'il donne!... Puis M. de Villeroi, M. de Grammont, M. de Montglat, M. de Villequier, le conseil tout entier enfin! Oh! comme on va royalement s'ennuyer ici!... Maman, où est donc mon frère? Je croyais que c'était là un des priviléges qui lui étaient réservés, et qu'on n'avait pas le droit de s'ennuyer sans lui.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MAZARIN, LE TELLIER, LYONNE, LE SURINTENDANT DES FINANCES, LE DUC DE GRAMMONT, LE DUC DE VILLEROI, LE MARQUIS DE MONTGLAT, LE DUC DE VILLEQUIER, GUITAUT, GENTILSHOMMES, SEIGNEURS.

MAZARIN, qui est entré le premier.

Prenez place, messiours. (Allant à Anne d'Autriche.) Madame, personne ne sait où est le roi, et, d'honnour! pas plous moi que les autres.

ANNE.

Alors, faites, monsieur le cardinal, faites.

MAZARIN, *aux conseillers.*

Messiours, vous savez pour quelle cause vous êtes rassemblés. Sour la présentation de monsou le sourintendant des finances, des édits ont été signés par Sa Mazesté; il s'azissait de nouvelles tasses que rendaient indispensables les besoins de l'État. Avant-hier, le parlement, intimidé sans doute par la présence dou roi, a promis de les enrezistrer; mais, hier et auzourd'houi, le parlement revient, à ce qu'il paraît, sour sa promesse, et il y a grande assemblée de ces messiours au palais de zoustice. A votre avis, messiours, que faut-il faire?

GUITAUT.

Il faut arrêter le parlement, et le fourrer à la Bastille!

MAZARIN.

Qui a parlé là-bas?

GUITAUT, *s'avançant.*

Moi, morbleu!

MAZARIN.

Ah! c'est vous, mon cer Guitaut? Bonzour, Guitaut!

GUITAUT.

Que l'on me charge de l'opération, et elle sera bientôt faite!

MAZARIN.

Messiours, vous avez entendou la proposition de Guitaut, qu'en dites-vous?

LE TELLIER.

Le parlement est un corps avec lequel il faut compter; il nous l'a appris, monseigneur...

LYONNE.

Il a droit de remontrance.

LE SURINTENDANT.

Oui, mais je nie qu'il ait droit de refus.

LE DUC DE GRAMMONT.

Messieurs, voici ce que je propose...

MAZARIN.

Écoutez monsou le douque de Grammont, messiours, c'est oun homme d'esprit!

LE DUC DE GRAMMONT.

Je remercie Votre Éminence. Le compliment est d'autant plus flatteur qu'elle s'y connaît.

(Bruit, rumeurs dans les antichambres.)

MAZARIN.

Silence!

LE DUC DE GRAMMONT.

Voici donc ce que je propose...

(Le bruit et le mouvement augmentent.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, BERINGHEN.

BERINGHEN, entrant vivement.

Le roi, messieurs !

TOUT LE MONDE.

Le roi !

(La porte se démasque ; le roi paraît en habit de chasse rouge, le feutre sur la tête, de grandes bottes aux jambes, le fouet à la main. — Derrière lui, la jeune cour, faisant opposition, par le costume, avec l'ancienne : Saint-Aignan, le marquis de Villeroi, le comte de Guiche, etc., etc.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE ROI, LE DUC D'ANJOU, GUICHE, LE MARQUIS DE VILLEROI, SAINT-AIGNAN.

LE ROI.

Salut, messieurs ! Il y a conseil, à ce qu'il paraît ?

MAZARIN.

Sire, Votre Mazesté nous voit occoupés à délibérer sour cette réounion dou parlement, et à cercer oun moyen d'ottenir de ces messiours l'enrezistrement des édits.

LE ROI.

Inutile, messieurs : les édits sont enregistrés.

TOUS.

Enregistrés ?

MAZARIN.

Et qui donc a fait ce miracle, sire ?

LE ROI.

Moi, monsieur le cardinal.

MAZARIN.

Mais, enfin, comment Sa Mazesté a-t-elle pou ottenir ?...

LE ROI.

J'ai été moi-même au parlement.

MAZARIN.

Et Votre Mazesté a prononcé oun beau discours ?

LE ROI.

J'ai dit : « Je veux ! »

(Mazarin et la reine échangent un regard.)

D'ANJOU.

Bravo, Louis !

LE ROI.

Et maintenant, messieurs (regardant à sa montre), il est onze heures ; j'avais indiqué le départ pour midi. Allez revêtir vos costumes de chasse, car le départ sonnera à midi précis... Ma mère... monsieur le cardinal... j'espère bien que vous nous ferez l'honneur d'être de notre chasse ?

ANNE.

Oui, mon fils.

(Elle sort la première.)

MAZARIN.

Oui, sire.

(Il sort le second.)

D'ANJOU.

Reste quelques instants encore dans cette salle, Louis : j'ai un protégé qui va venir t'y demander une grâce.

LE ROI.

Et, toi, va t'habiller, et tâche de ne pas te faire attendre, si c'est possible.

D'ANJOU.

Oh ! je ne réponds de rien ! D'ailleurs, si je ne suis pas prêt, j'irai vous rejoindre.

(Il sort le troisième.)

LE DUC DE GRAMMONT.

Eh bien, messieurs, que dites-vous de ce qui vient de se passer ?

LE DUC DE VILLEROI.

Il me semble que mon élève fait des merveilles !

LE MARQUIS DE MONTGLAT.

Certes, le roi me paraît bien décidé à être roi !

GUITAUT.

Et moi, je dis qu'il ne sera vraiment roi que lorsqu'il m'aura ordonné d'arrêter quelqu'un ; et il ne m'a encore ordonné d'arrêter personne !

(Sortie générale.)

SCÈNE XII.

LE ROI, *seul.*

Elle était à sa fenêtre ! qui eût-elle attendu, si ce n'est moi ? Dieu le sait ! Peut-être Saint-Aignan, peut-être Villeroi, peut-être Guiche... Il me semble, cependant, que c'est bien moi qu'elle a salué... Bah ! on salue toujours le roi, si peu roi qu'il soit... Oh ! si j'étais sûr qu'elle m'aimât véritablement, cela me donnerait du courage !... Étrange chose que cette crainte dont je ne puis triompher ! Moi qui ai levé le fouet sur tout ce parlement comme sur une meute... (*Il fait le geste de frapper ; son fouet lui échappe des mains, et va se perdre sous le tapis de la table*) je tremble devant une jeune fille ! Il est vrai que je tremble bien un peu aussi devant ma mère, et beaucoup devant M. le cardinal ! (*Il se baisse pour ramasser son fouet, lève le tapis de la table, et, sous la table, aperçoit une jeune fille très-coquettement vêtue en paysanne.*) Comment ! qui est là ?... Que fais-tu là, mon enfant ?

SCÈNE XIII.

LE ROI, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Oh ! excusez-moi, sire !... Sire, pardon !

LE ROI.

Mais je ne me trompe pas... Non... Si... si! c'est toi, mon enfant?

GEORGETTE.

Oh! le roi me reconnaît! quel bonheur!

LE ROI.

Oui, tu es la fille du père Dupré...

GEORGETTE.

Oui, sire!

LE ROI.

Qui était jardinier en second du château de Saint-Germain.

GEORGETTE.

Et qui vient d'être nommé jardinier en premier du château de Vincennes.

LE ROI.

Nous avons joué cent fois ensemble dans les parterres du château neuf, et dans les bâtiments du vieux château. On t'appelait... attends donc... on t'appelait Georgette!

GEORGETTE.

Oui, Georgette la Curieuse, parce que l'on me trouvait toujours cachée quelque part, derrière quelque rideau ou sous quelque table, regardant ou écoutant .. C'est cela.

LE ROI, riant.

Eh bien, il paraît que tu as grandi, que tu as embelli, mais que tu n'as pas changé de nom, hein ?

GEORGETTE.

Le roi croit donc que c'est par curiosité que j'étais là?

LE ROI.

Dame ! il me semble...

GEORGETTE.

Oh ! le roi se trompe bien !

LE ROI.

Pourquoi y étais-tu donc, alors ?

GEORGETTE.

Parce que j'ai eu peur !

LE ROI.

Peur de qui?

GEORGETTE.

De M. le cardinal.

LE ROI.

Et à quelle occasion?

GEORGETTE.

C'est que... c'est que... Je n'ose pas trop dire cela à Votre Majesté.

LE ROI.

Mademoiselle Georgette !

GEORGETTE.

Sire...

LE ROI.

Prenez garde ! je vais dire : « Je veux ! »

GEORGETTE.

Comme au parlement !

LE ROI, *à lui-même.*

Mais elle est charmante, cette petite fille !

GEORGETTE.

Le roi est bien bon !

LE ROI.

Comment ! tu as entendu ?

GEORGETTE.

Oh ! j'ai l'oreille fine !

LE ROI.

Allons, dis-moi cela, mon enfant... Pourquoi étais-tu cachée sous cette table ?

GEORGETTE.

Le roi ne se fâchera point ?

LE ROI.

Non ; d'ailleurs, ce n'est pas au roi que tu le diras, c'est à ton camarade Louis.

GEORGETTE.

Le roi se souvient donc?...

LE ROI.

Si tu as l'oreille fine, Georgette, moi, j'ai la mémoire bonne.

GEORGETTE.

Alors, voilà qui me rassure !

LE ROI.

J'écoute.

GEORGETTE.

Eh bien, sire, il faut vous dire qu'il s'est fait, depuis huit jours, un grand remue-ménage au château de Vincennes.

LE ROI.

Je m'en doute.

GEORGETTE.

Chacun allait, venait, criait : « On dit que le roi va venir... M. Poquelin est arrivé pour meubler le château... Il va y avoir des chasses, des bals, des fêtes. »

LE ROI.

Et toi, qu'as-tu dit en apprenant cela ?

GEORGETTE.

Moi, j'ai battu des mains, et j'ai dit : « Tant mieux !... tant mieux ! »

LE ROI.

Et pourquoi as-tu dit : « Tant mieux ! »

GEORGETTE.

C'est justement ce que m'a demandé mon père.

LE ROI.

Et tu lui as répondu ?

GEORGETTE.

Je lui ai répondu : « Tant mieux, parce que le roi est un de mes bons amis, et que nous jouerons encore ensemble dans les jardins et dans les appartements, comme autrefois ! »

LE ROI.

Mais sais-tu que tu es adorable, Georgette ?

GEORGETTE.

Moi ! Oh ! que c'est drôle, ce que vous me dites là, sire !

LE ROI, lui prenant la main.

Et tu as répondu à ton père... Mais voyez donc la jolie petite main !

GEORGETTE.

Non, c'est mon père qui a répondu à son tour... Il a répondu : « Chut, Georgette ! il ne faut pas dire de ces choses-là ! Le roi n'est plus ce petit garçon exilé de Paris par la Fronde, et qui jouait avec toi dans les jardins

de Saint-Germain ; c'est un beau jeune homme ; c'est un grand prince ; et il y a même un poëte, M. de Benserade, qui dit que c'est un dieu. »

LE ROI.

Vraiment ? Pauvre dieu, sur ma foi, Georgette ! Dieu sans Olympe et sans tonnerre !

GEORGETTE.

Alors, je me suis sentie redevenir plus curieuse que jamais. J'avais vu de beaux jeunes gens, j'avais vu de grands princes ; mais je n'avais jamais vu de dieu... qu'en marbre, et dans les jardins du château neuf. « Oh ! me suis-je dit, je veux voir un dieu en chair et en os, la première avant tout le monde. » Alors, ce matin, sachant que vous alliez arriver de Paris, je me suis glissée dans cette grande salle, et je me suis mise à cette fenêtre, qui donne sur la route. J'avais déjà vu entrer beaucoup de mortels, mais pas un seul dieu, quand, tout à coup, j'ai entendu du bruit derrière moi. Je me suis retournée : c'était M. de Mazarin qui venait avec le tapissier... Vous vous rappelez, sire ? autrefois, nous avions très peur tous deux de M. de Mazarin !

LE ROI.

J'en ai même très peur encore !

GEORGETTE.

Ah ! voyez ! Cela prouve qu'à ma place vous eussiez fait comme moi.

LE ROI.

Qu'as-tu donc fait?

GEORGETTE.

Vous ne devinez pas? Je me suis cachée sous la table... Dame! je croyais que ses comptes avec le tapissier finis, ils allaient s'en aller tous les deux; point! Le tapissier sorti, est entrée la reine mère, dont nous avions autrefois très peur aussi tous deux... Vous rappelez-vous, sire?

LE ROI.

Oui, j'en ai peur encore, mais un peu moins, cependant.

GEORGETTE.

Alors, ils se sont mis à parler d'affaires d'État.

LE ROI.

Cela a dû t'amuser!

GEORGETTE.

Oh! cela m'ennuyait beaucoup, sire! Cependant, lorsqu'il a été question de votre mariage, oh! alors, j'ai écouté, j'ai écouté...

LE ROI.

Comment, de mon mariage?

GEORGETTE.

Oui, il paraît que vous allez vous marier... Mais chut! sire, il ne faut pas que vous le sachiez.

LE ROI.

Comment, il ne faut pas?

GEORGETTE.

Non, c'est un grand secret! Il n'y au monde que la reine mère et M. de Mazarin qui connaissent ce projet; et encore, ce matin, le cardinal ne le connaissait pas. C'est la reine mère qui l'avait arrêté d'avance dans son esprit, — c'est à peu près ainsi qu'elle s'est exprimée, — et qui le lui a confié.

LE ROI.

Ainsi, ils veulent me marier sans que je le sache?

GEORGETTE.

Je crois que c'est leur intention.

LE ROI.

Mais, enfin, avec qui veut-on me marier?

GEORGETTE.

Ah! dame! je ne sais pas si je puis vous le dire.

LE ROI.

Comment, tu ne sais pas si tu le peux, Georgette? Non-seulement tu le peux, mais encore tu le dois!

GEORGETTE.

Vous êtes sûr?

LE ROI.

Oui, sous peine de rébellion à ton roi! Es-tu une rebelle, Georgette?

GEORGETTE.

Non, sire !

LE ROI.

Eh bien! alors, dis! Avec qui veut-on me marier?

GEORGETTE.

Avec la princesse Marguerite de Savoie.

LE ROI.

Avec ma cousine?

GEORGETTE.

Ah! c'est votre cousine, sire?

LE ROI.

Toutes les princesses sont mes cousines... Ah! c'est avec Marguerite de Savoie que l'on veut me marier!

GEORGETTE.

Oui, et elle arrive aujourd'hui ou demain avec sa maman, madame Christine... Seulement, vous comprenez, sire, elles viennent pour rendre visite à Sa Majesté la reine mère, pas pour autre chose.

LE ROI.

Oui.

GEORGETTE.

Et comme la princesse est très-jolie, très-spirituelle, très-charmante, on espère qu'elle combattra votre amour.

LE ROI, vivement.

Mon amour pour qui?

GEORGETTE.

Ah! je ne sais pas... Votre amour pour la personne que vous pourriez aimer.

LE ROI.

Ah! ah! c'est bon à savoir, ce que tu me dis là, Georgette! Et voilà tout ce que tu as entendu?

GEORGETTE.

Tout! Est-ce que ce n'est point assez, sire?

LE ROI.

Oh! si! si! Comme tu as bien fait de te cacher, Georgette!

GEORGETTE.

Vraiment? Que je suis contente, alors! je me cacherai toujours, sire.

LE ROI.

Et tu viendras me dire tout ce que tu auras entendu?

GEORGETTE.

Tout!

LE ROI.

Ainsi, ils n'ont pas dit autre chose?

GEORGETTE.

Autre chose de relatif au roi? Non. M. Poquelin a de-

mandé une lettre de cachet contre son fils; mais M. le cardinal a répondu : « Cela regarde le roi! Affaire d'État! » M. le duc d'Anjou a demandé à la reine mère un privilége de theâtre pour M. Molière; mais la reine mère a répondu : « Cela regarde le roi! Affaire d'État! » De sorte qu'il est convenu que M. Poquelin viendra lui-même vous demander la lettre de cachet contre son fils, et que M. Molière sollicitera en personne son privilége de théâtre. C'est pour cela que M. le duc d'Anjou vous a prié de rester dans cette salle.

LE ROI.

Et il n'y a plus rien?

GEORGETTE.

Non, sire; cette fois, il n'y a rien, j'en suis bien sûre.

LE ROI.

Quel charmant lieutenant de police j'ai là!

(Il regarde autour de lui.)

GEORGETTE.

Le roi désire quelque chose?

LE ROI.

Oui, mademoiselle Georgette la Curieuse; je désire savoir quel est le mousquetaire de garde. (Appelant.) Monsieur le mousquetaire!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BOUCHAVANNES.

BOUCHAVANNES, s'arrêtant sur le seuil de la porte.

Le roi a appelé ?

LE ROI.

Oui, monsieur. Je désire que vous preniez le signalement de cette enfant-là, et que vous le donniez à vos camarades, afin qu'elle puisse arriver quand elle voudra jusqu'à moi ; d'ailleurs, son nom sera son passe-port : elle s'appelle Georgette.

BOUCHAVANNES.

Le roi sera obéi.

GEORGETTE.

Oh ! que je suis contente !

LE ROI.

Attendez donc, monsieur.

BOUCHAVANNES.

Sire !

LE ROI.

N'êtes-vous pas monsieur de Bouchavannes ?

BOUCHAVANNES.

Oui, sire.

LE ROI.

Alors, vous arrivez de Turin? Il me semble qu'on m'a fait signer un congé pour vous.

BOUCHAVANNES.

J'arrive de Turin, en effet, il y a huit jours, sire, et j'y ai passé trois mois, ma mère ayant l'honneur d'être dame du palais de la régente.

LE ROI.

Venez ici, s'il vous plaît, monsieur.

BOUCHAVANNES, *déposant sa demi-pique près de la porte et s'avançant.*

Sire!

LE ROI.

Vous devez connaître la princesse Marguerite?

BOUCHAVANNES.

J'ai eu l'honneur de la voir presque tous les jours, et de lui parler deux ou trois fois.

LE ROI.

Et quelle personne est-ce, monsieur?

BOUCHAVANNES.

Le roi me fait-il l'honneur de m'interroger sur le physique ou sur le moral?

LE ROI.

Sur tous deux, monsieur.

GEORGETTE, barrant la porte du fond à Poquelin avec la demi-pique de Bouchavannes.

On n'entre pas!

LE ROI.

C'est cela, Georgette! fais bonne garde à la place de M. de Bouchavannes.

POQUELIN.

Sire!

LE ROI.

Ah! c'est vous, monsieur Poquelin? Bien, dans un instant.

POQUELIN, s'éloignant.

Sire!

GEORGETTE, remettant la pique à sa place.

Là!

LE ROI.

Revenons à notre interrogatoire, monsieur.

BOUCHAVANNES.

Eh bien, sire, la princesse Marguerite est, au moral, une pieuse et bienfaisante princesse, digne en tous points du sang dont elle sort.

LE ROI.

Et au physique?... Je désire un portrait exact, monsieur de Bouchavannes.

BOUCHAVANNES.

Sire, des cheveux noirs, de grands yeux mélancoli-

ques, un teint plutôt calme qu'animé, un nez bien fait, des lèvres fraîches, des dents blanches, une taille gracieuse et flexible... D'ailleurs, si le roi désire des renseignements plus précis...

LE ROI.

Eh bien ?

BOUCHAVANNES, souriant.

J'ai l'avantage de connaître une jeune fille attachée à la princesse en qualité de demoiselle d'honneur.

LE ROI.

Merci, monsieur de Bouchavannes ; je sais tout ce que je voulais savoir. Si vous n'êtes pas de service ce soir, ce qui est probable, puisque vous l'êtes ce matin...

BOUCHAVANNES.

Pardon, sire ! nous sommes peu nombreux : vingt-quatre en tout...

LE ROI.

Je savais que M. le cardinal faisait des économies d'argent, mais j'ignorais qu'il fît des économies de mousquetaires.

BOUCHAVANNES.

De sorte que nous avons deux factions toutes les vingt-quatre heures; ma seconde, à moi, vient ce soir, de neuf à onze heures, dans la cour de l'orangerie.

LE ROI.

Eh bien, jusqu'à neuf heures, venez au jeu; j'aurai

plaisir à vous y voir, et peut-être besoin de vous demander de nouveaux renseignements. Vous êtes bon gentilhomme, à ce que je crois, monsieur ?

BOUCHAVANNES.

Sire, mon père a eu l'honneur de monter dans les carrosses du roi Louis XIII.

LE ROI.

C'est bien; on tâchera de vous trouver une compagnie, monsieur.

BOUCHAVANNES.

Oh ! sire !

(Il salue militairement et reprend sa faction.)

LE ROI.

Et maintenant, laissez entrer M. Poquelin.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, POQUELIN.

POQUELIN.

Sire !

LE ROI, faisant signe de la main.

Georgette, laisse-moi avec ce brave monsieur-là ; tu n'as pas besoin d'écouter ce qu'il va me dire, tu le sais d'avance.

GEORGETTE.

Oui.

LE ROI.

Tandis qu'ailleurs tu apprendras peut-être quelque chose que tu ne sais pas.

GEORGETTE.

Je tâcherai.

LE ROI.

Écoute, regarde; ne perds pas un mot de ce qui se dit! n'oublie pas un geste de ce qui se fait!

GEORGETTE.

Oh! rapportez-vous-en à moi, sire!

LE ROI.

Et raconte-moi tout.

GEORGETTE.

Certainement, sire, puisque c'est pour vous, et non pour moi, que je regarderai et que j'écouterai.

LE ROI.

Va! tu as près de moi les grandes et les petites entrées.

GEORGETTE.

Merci, sire! j'en profiterai. (A part.) Oh! mais c'est que le roi ne ressemble pas du tout aux dieux de marbre du château neuf!

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

LE ROI, POQUELIN.

LE ROI.

Approchez, monsieur Poquelin! approchez!

POQUELIN, tout tremblant et tripotant une foule de papiers qu'il laisse tomber et qu'il ramasse.

Sire!...

LE ROI.

Je sais ce que c'est... Un placet, n'est-ce pas? Donnez!

(Il lui prend le papier des mains.)

POQUELIN.

Oui, sire, un placet.

LE ROI.

Tendant à faire enfermer votre fils Molière, parce qu'il déshonore le nom des Poquelin.

POQUELIN.

Comment! le roi sait?...

LE ROI.

Oui, je sais beaucoup de choses qu'on ne se doute pas que je sais.

POQUELIN.

Alors, le roi n'ignore pas que les Poquelin sont de vieille souche.

LE ROI.

Ah ! si fait, monsieur ! j'ignorais cela. Auraient-ils monté dans les carrosses du roi autrement que pour les garnir ?

POQUELIN.

Oh ! non, sire ! ils n'ont pas eu cet honneur ; mais notre aïeul James Poquelin faisait partie de la garde écossaise que le roi Charles VII attacha à sa personne. Les descendants de James Poquelin s'établirent, les uns à Tournai, les autres à Cambrai, où ils jouirent longtemps des priviléges de la noblesse. Les malheurs du temps forcèrent l'un d'eux de venir à Paris pour y exercer le commerce, et c'est de celui-là que descendent les Poquelin qui ont l'honneur d'être, de père en fils, les valets de chambre tapissiers de Leurs Majestés les rois de France.

LE ROI.

De sorte que M. Molière, sans respect de cet illustre lignage...

POQUELIN.

Oh ! sire ! le malheureux ! il fait la honte de notre famille... Poëte et comédien !

LE ROI.

Il me semble, cependant, que poëte...

POQUELIN.

Poëte, passe encore... quoique lorsqu'on a devant soi

un état aussi sûr et aussi honorable que celui de tapissier, cela me paraisse une grande folie d'aller risquer de mourir de faim en embrassant celui de poëte... Mais, enfin, y a-t-il, du moins, des gentilshommes qui s'en mêlent... tandis qu'un comédien, sire! un baladin! un histrion! un homme qui se met de la farine sur le visage! oh!...

LE ROI.

Je croyais cependant, monsieur Poquelin, que le roi mon père avait, quelque temps avant sa mort, rendu un édit qui défend que l'état de comédien soit imputé à préjudice à celui qui l'exerce.

POQUELIN.

Oui, sire; mais les édits du roi Louis XIII sont bien négligés aujourd'hui; d'ailleurs, votre auguste père n'avait pu prévoir le cas qu'un jour viendrait où les gens de noblesse auraient l'idée de se faire comédiens.

LE ROI.

C'est vrai, monsieur Poquelin... Eh bien, soyez tranquille, j'examinerai cela.

POQUELIN.

Je puis donc espérer?...

LE ROI.

Qu'il sera fait justice à qui de droit. Allez, monsieur Poquelin! allez!

POQUELIN.

Ah! sire, vous sauvez l'honneur de la famille!

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

LE ROI, seul, s'asseyant.

Où diable l'orgueil va-t-il se nicher? (Ouvrant le placet.) « Placet tendant à obtenir une lettre de cachet contre le sieur Jean-Baptiste Poquelin, se faisant appeler Molière. — Sire... » (Apercevant un papier.) Tiens, qu'est-ce donc que ce papier qui s'est glissé dans le placet de maître Poquelin?... L'écriture de M. le cardinal! (Il lit.) « Salle à manger : deux mille livres; chambre à coucher du roi, de la reine : quatre mille livres... Total : vingt mille livres, payables le 25 septembre 1659. — Mazarin. » Ah çà! mais c'est l'ordonnance de ce pauvre diable, que, dans son trouble et dans son indignation, il a glissée entre les pages du placet... Il faut que je la lui fasse remettre... (S'arrêtant.) Oh! oh! qu'y a-t-il donc de l'autre côté?... Peste! un chiffre assez rond! « Trente-neuf millions deux cent soixante mille livres! » Qu'est-ce que cela? « État de la fortune de M. le cardinal Mazarin, au 24 septembre 1658. » Ah! par ma foi! c'est d'hier; on ne saurait rien trouver de plus nouveau. (Lisant.) « Sur Lyon : trois millions neuf cent mille livres; sur Bordeaux : sept millions; sur Madrid : quatre millions; rentrées générales : sept millions; propriétés en terres,

châteaux, palais, maisons, bois : neuf millions; bourse et valeurs diverses : deux millions six cent mille livres; total : trente-neuf millions deux cent soixante mille livres. » Ah ! monsieur de Mazarin, vous qui criez toujours misère ! Mais comment ce précieux papier se trouve-t-il entre les mains de Poquelin ?... Ah ! je comprends ! sans faire attention à ce qui était écrit d'un côté, M. de Mazarin a écrit de l'autre... C'est cela ! (Lisant d'un côté.) « État de la fortune de M. de Mazarin au 24 septembre 1658. » (Lisant de l'autre.) « Facture de la main-d'œuvre et des objets fournis par M. Poquelin, tapissier du roi, le 25 septembre 1658. » Ah ! par ma foi ! un précieux renseignement ! et qui peut faire le pendant à la nouvelle que m'a annoncée Georgette... Bon ! on vient... c'est sans doute le coquin de fils.

SCÈNE XVIII.

LE ROI, MOLIÈRE, entr'ouvrant la porte du duc d'Anjou avec timidité, mais sans gaucherie.

MOLIÈRE.

Le roi excusera ma hardiesse, je l'espère; mais monseigneur le duc d'Anjou m'a dit que Sa Majesté était prévenue de l'objet de ma visite.

LE ROI.

Entrez, monsieur Molière ! entrez ! Oui, je suis prévenu, et je vous attendais.

MOLIÈRE.

Mon Dieu, sire, la crainte que j'avais de me trop hâter m'aurait-elle fait tomber dans cette faute, que le roi aurait eu l'ennui de m'attendre?

LE ROI.

Oui, je vous ai attendu; mais rassurez-vous, je n'ai pas perdu mon temps en vous attendant.

MOLIÈRE.

Sire, je tâcherai d'exposer ma demande en deux mots; d'ailleurs, si je fatigue le roi, un signe de Sa Majesté, et je me retire.

LE ROI.

Non pas, monsieur Molière! je suis homme de premier coup d'œil, et, au premier coup d'œil, vous me plaisez.

MOLIÈRE.

Sire!...

LE ROI.

On vous tourmente dans votre famille; on vous persécute; on vous rend fort malheureux, n'est-ce pas?

MOLIÈRE.

Sire, il m'est impossible d'en vouloir pour cela à mes bons parents : ils ont la conviction bien sincère qu'en suivant la carrière que j'ai embrassée, je perds mon corps en ce monde, et mon âme dans l'autre.

LE ROI.

Et ce n'est point votre avis, à vous?

MOLIÈRE.

Mon avis, à moi, sire, est que, dans toutes les conditions, on peut demeurer honnête homme, et que Dieu est trop juste pour damner les honnêtes gens.

LE ROI.

M. de Conti a été votre condisciple?

MOLIÈRE.

Oui, sire; nous avons étudié ensemble au collége des jésuites de Clermont.

LE ROI.

Il est plus jeune que vous, cependant.

MOLIÈRE.

Oh! oui, sire, beaucoup plus jeune; ce n'est que fort tard, c'est-à-dire à l'âge de dix-huit ans, que j'ai obtenu de mon père la permission d'étudier.

LE ROI.

Vous avez étudié le droit?

MOLIÈRE.

J'ai même été reçu avocat, sire; mais là n'était point ma vocation.

LE ROI.

Vous savez que M. de Conti fait grand cas de vous...

Il prétend que, s'il était roi, il vous consulterait sur toutes les choses de la politique; il dit que vous savez la rhétorique, la philosophie, la poésie...

MOLIÈRE.

Sire, M. de Conti est trop indulgent pour moi! Il est vrai que j'ai appris la rhétorique avec le père Thuillier et la philosophie avec Gassendi; mais, quant à la poésie...

LE ROI.

Quant à la poésie?... Achevez, monsieur.

MOLIÈRE.

Eh bien, sire, je crois que l'on n'apprend pas la poésie, et que celui qui n'est pas né poëte ne le deviendra jamais.

LE ROI.

Ah! vraiment? Et, dites-moi, monsieur Molière, voyons, qu'est-ce qu'un poëte?

MOLIÈRE.

Mais, sire, n'avez-vous point à la cour, près de Votre Majesté, sous ses yeux, des gens qu'on appelle ainsi?

LE ROI.

Qui cela?

MOLIÈRE.

Mais M. de Benserade, par exemple; M. de Saint-Aignan, sire.

LE ROI.

Voulez-vous que je vous dise une chose, monsieur Mo-

lière? Eh bien, j'ai l'idée que ce ne sont pas de véritables poëtes.

MOLIÈRE.

Vraiment, sire?

LE ROI.

Oui. (Le regardant fixement.) Tandis que vous en êtes un, vous! Voilà pourquoi je vous demande, à vous : « Qu'est-ce qu'un poëte ? »

MOLIÈRE.

Sire, vous avez lu autrefois, dans Virgile, la fable du pasteur Aristée?

LE ROI.

Pastor Aristœus fugiens Peneia Tempe! Oui, monsieur Molière.

MOLIÈRE.

Eh bien, dans cette fable, sire, il y a un certain Protée, lion, serpent, flamme, fumée, nuage, éther, échappant sans cesse à la chaîne qui veut le lier, à la main qui tente de le saisir, à l'œil qui essaye de l'analyser... Sire, c'est le poëte! Comment donc voulez-vous que je vous explique ce qu'est un pareil personnage?

LE ROI.

N'importe, essayez toujours. Ce que vous me dites est si différent de la langue en usage dans le pays que j'habite, qu'il me semble entendre parler un homme pour la première fois.

MOLIÈRE, avec une profonde mélancolie.

Le poëte, sire, c'est l'homme né pendant un sourire de tristesse de la nature; c'est un composé de joie et de larmes, riant comme un enfant, pleurant comme une femme; laissant sans cesse échapper la réalité pour se mettre à la poursuite du rêve; estimant, à l'égal de tous les biens de la terre, le nuage qui glisse au ciel, et qui change de forme vingt fois en une minute! C'est l'empereur romain désireux de l'impossible, et qui, cependant, satisfait par une illusion, prend la goutte d'eau pour la perle, le ver luisant pour l'étoile, le caprice pour l'amour! C'est tantôt le pauvre grillon qui chante sous l'herbe enivré de l'âcre odeur des foins fraîchement coupés, roi d'un monde de bluets et de pâquerettes qu'il préfère même à votre royaume, sire! C'est tantôt l'aigle orgueilleux planant au-dessus des nues, empereur de l'immensité, ruisselant de l'or du soleil, et jetant, de minute en minute, un cri rauque et sauvage qui n'est que l'expression de son impuissance à ne pas monter plus haut, et de sa douleur d'être forcé de descendre! C'est, enfin, l'homme que vous pourriez faire, comme le disait M. de Conti, conseiller, secrétaire d'État, premier ministre; que vous pouvez combler de toutes les faveurs de la fortune et de tous les dons de la puissance, et qui, lorsqu'il a l'honneur de voir son roi, de lui parler, de tomber à ses pieds, demande pour tout don, sollicite pour toute faveur, quatre planches posées sur quatre tonneaux, enfermées

par quatre murs, sur lesquelles il puisse faire entrer, sortir, parler, agir, déclamer, rire, pleurer et souffrir, des personnages de fantaisie qui, éclos dans son imagination, n'ont jamais existé que pour lui, et qui, cependant, sont sa vraie famille, son seul monde, ses uniques amis!... Voilà le poëte, sire! Et, maintenant, il ne me reste plus qu'à m'étonner qu'un si étrange animal ait osé se présenter devant ce qu'il y a de plus grand, de plus noble, de plus puissant dans l'univers, devant le roi Louis XIV!

LE ROI.

Ah! ma foi! monsieur Molière, vous m'avez donné une si bonne définition du poëte, que je vous en demanderai une du roi. Ce sera plus difficile, n'est-ce pas?

MOLIÈRE.

Non, sire.

LE ROI.

Eh bien, monsieur Molière, qu'est-ce qu'un roi?

MOLIÈRE.

Sire, c'est un homme que la postérité maudit quand il s'appelle Néron, et que les âges futurs bénissent quand il s'appelle Henri IV.

LE ROI.

Et, à votre avis, monsieur Molière, si un roi avait à demander à Dieu de lui accorder un don, quel don devrait-il demander?

MOLIÈRE.

Salomon avait demandé la sagesse.

LE ROI.

Mais, moi, je ne veux pas faire ce qui a été fait avant moi, fût-ce par le roi Salomon.

MOLIÈRE.

Eh bien, sire, la connaissance la plus précieuse pour un roi serait celle de la vérité.

LE ROI.

Oui, mais le moyen de connaître la vérité?

MOLIÈRE.

Eh! sire, c'est parfois de faire semblant de la savoir.

LE ROI.

Faites-moi toucher du doigt ce que vous me dites.

MOLIÈRE.

Hélas! sire, je ne suis qu'un pauvre poëte comique, et ne puis, par conséquent, vous offrir qu'un moyen de comédie.

LE ROI.

Offrez, monsieur Molière; il sera le bien reçu.

MOLIÈRE.

Eh bien, sire, supposez, par exemple, que le hasard vous ait rendu maître d'un secret...

LE ROI.

Le hasard a mieux fait, monsieur Molière ; car, aujourd'hui même, il m'en a livré deux, et des plus importants !

MOLIÈRE.

Alors, le hasard vous traite en enfant gâté, et cela prouve son intelligence. Eh bien, le roi m'a fait l'honneur de rester seul un quart d'heure avec moi...

LE ROI.

Oui.

MOLIÈRE.

Personne ne m'a vu entrer, personne ne me verra sortir; eh bien, sire, que le roi dise que, ce quart d'heure, il l'a passé avec un agent secret qui lui rend compte de tout ce qui se fait, se dit, se pense même à la cour; qu'il glisse la connaissance des deux secrets qu'il a dans l'oreille des deux personnes qui croient ces secrets connus d'elles seules; que ces personnes racontent ce qui vient de leur arriver chacune à un ami ou à un confident, et... et je connais les hommes de cour, sire : chacun viendra vous dire le secret de son voisin, et peut-être même le sien, de peur que votre agent secret ne vienne vous le dire avant lui.

LE ROI.

Oh! par le ciel! monsieur Molière, voilà une plaisante idée, et je l'adopte!

MOLIÈRE.

Sire, c'est trop d'honneur pour le pauvre poëte qui vous la donne. (Le cor se fait entendre.) Mais...

(On sonne le départ.)

LE ROI.

C'est le départ qui sonne. Maintenant, écoutez, monsieur Molière : comme il faut, avant tout, que le poëte, qui lâche toujours la réalité pour l'ombre, ait, au bout du compte, de quoi manger, à partir d'aujourd'hui, vous êtes mon valet de chambre honoraire, à trois mille livres d'appointements.

MOLIÈRE.

Oh! sire, que de bontés! Et, quant à mon privilége?...

LE ROI.

Vous êtes mon valet de chambre, monsieur Molière : vous me le demanderez quand vous voudrez.

MOLIÈRE.

Oh! sire! baiser cette main royale est, maintenant, la seule chose qui me reste à désirer.

(Le roi présente sa main; Molière la baise respectueusement, et sort. — Pendant ce temps, l'antichambre s'est remplie de gentilshommes en costumes de chasse.)

SCÈNE XIX.

LE ROI, TOUTE LA COUR.

LE ROI.

Allons, messieurs, en chasse! et j'espère que la journée finira aussi bien qu'elle a commencé!

(Le roi sort. Tout le monde le suit.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME

La forêt de Vincennes.—A gauche du spectateur, le chêne dit de Saint-Louis; à droite, un bouquet d'arbres, et, derrière ces arbres, une grotte de verdure.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, ANNE D'AUTRICHE, LE DUC D'ANJOU, MAZARIN, MADAME HENRIETTE, MARIE DE MANCINI, MADEMOISELLE DE LA MOTTE D'ARGENCOURT, LE COMTE DE GUICHE, LE DUC DE GRAMMONT, LES DEUX VILLEROI, DANGEAU, VILLEQUIER, LE CHEVALIER DE LORRAINE, BERINGHEN, PAGES, ETC., ETC.

Ces personnages sont divisés en groupes, les uns assis ou couchés, les autres debout. Les pages font leur service autour d'eux. Le premier groupe, sous le chêne de Saint-Louis, se compose d'Anne d'Autriche, de madame Henriette, de mademoiselle de la Motte, de Beringhen et du chevalier de Lorraine.—Le deuxième groupe, à droite du spectateur, se compose du roi, du duc d'Anjou, de Marie de Mancini, du comte de Guiche, du marquis de Villeroi et du comte de Dangeau. —Le troisième groupe se compose du cardinal, du duc de Villeroi, du duc de Grammont et de M. de Villequier. —Deux ou trois autres groupes complètent la mise en scène. Des tapis chargés de mets, de verres et de bouteilles sont étendus à terre. On est à la fin de la collation.

MARIE, montrant, d'un mouvement de tête, Dangeau, qui écrit sur ses tablettes.

Sire, demandez donc à Dangeau ce qu'il fait... Je pa-

rie, moi, que c'est un madrigal en l'honneur de votre passion, mademoiselle de la Motte d'Argencourt, qui nous regarde d'un œil féroce, et qui fait que Sa Majesté la reine mère, ne pouvant pas entendre nos paroles, ne perd pas, du moins, un de nos gestes.

LE ROI.

D'abord, vous savez mieux que personne que mademoiselle de la Motte a pu être, mais n'est plus ma passion. Si je n'ai pas encore tout à fait la puissance d'un roi, j'en ai le cœur : mademoiselle de la Motte, ayant aimé ou aimant M. de Chamarante, ne pouvait plus être rien pour moi. Ensuite, je sais mieux que personne, moi à qui un agent secret révèle toutes choses, que Dangeau ne fait pas de vers. Il est donc impossible de faire passer deux plus gros mensonges par une plus petite et une plus charmante bouche que ne le fait à cette heure mademoiselle Marie de Mancini !

MARIE.

Oh ! sire, voilà le plus galant démenti qui ait jamais été donné, même dans les alcôves de madame de Rambouillet.

D'ANJOU.

Guiche, est-ce que ça t'amuse, toi, d'entendre sans cesse parler d'amour ?

GUICHE.

D'en parler, oui ; d'en entendre parler, non...

MARIE.

Mais, enfin, j'en reviens au fond des choses, comme dit la belle Arténice. Comment voulez-vous donc que je sache, sire, si mademoiselle de la Motte est ou n'est plus votre passion, et si M. Dangeau compose ou non un madrigal?

LE ROI.

Parce que la femme ne se trompe point au sentiment qu'elle inspire, et que son regard voit aussi facilement l'amour au fond du cœur de son amant que le plongeur voit la perle au fond de la mer.

MARIE.

Ah! sire, mais c'est vous qui êtes poëte! et si vous le tentiez, j'en suis sûre, vous feriez des vers aussi couramment que M. le comte de Saint-Aignan ou M. le marquis de la Feuillade.

D'ANJOU.

Est-ce ton avis, Guiche?

GUICHE.

Pardieu! le roi n'est-il pas le roi? et, en cette qualité, le roi ne peut-il pas tout ce qu'il veut? D'ailleurs, la poésie est femme! pourquoi, comme toute femme, ne serait-elle pas coquette ou infidèle?

LE ROI.

Guiche, je te préviens que, si tu continues à dire du mal des femmes, je t'exile!

GUICHE.

Comme Chamarante, sire? parbleu! cela ne m'étonnerait pas.

D'ANJOU.

Moi, je ne me connais pas beaucoup en vers : je les aime un peu plus que les sucreries, un peu moins que les dentelles, les bijoux et les diamants, pour lesquels je vendrais mon droit d'aînesse, si j'étais Ésaü au lieu d'être Jacob; mais j'ai trouvé le dernier quatrain de M. de la Feuillade fort mal rimé... Attendez donc.

MARIE.

Oh! monseigneur, est-ce que, par hasard, dans vos pénitences, M. votre gouverneur vous ferait apprendre les quatrains de M. de la Feuillade?

D'ANJOU.

D'abord, mademoiselle Marie, sachez qu'il y a deux ans que je n'ai plus de gouverneur, et que, par conséquent, je me gouverne tout seul. Non, Dieu merci! je n'ai plus de gouverneur, et ne fais d'autres pénitences que celle que m'impose M. de Mazarin, quand son avarice me refouze de l'arzent pour àceter des passementeries... A propos, la nièce de notre oncle, vous avez là du point d'Angleterre passablement merveilleux!

MARIE.

C'est Sa Majesté la reine Henriette qui me l'a donné.

D'ANJOU.

Pauvre tante! il lui reste donc encore à donner quelque chose? Je croyais que MM. Cromwell père et fils lui avaient tout pris.

GUICHE.

Allons, bien! voilà que nous tournons à la politique, maintenant.

D'ANJOU.

Ah çà! mais tu n'es donc jamais content, toi, Guiche?

MARIE.

Non, mais M. de Guiche veut rappeler à monseigneur que mon point d'Angleterre lui a fait oublier les vers de M. de la Feuillade.

D'ANJOU.

Ah!... Eh bien, voici. Il fait rimer *hasarder* avec *baiser*, et M. Molière, à qui j'ai montré le quatrain aujourd'hui, m'a assuré que cela ne rimait pas suffisamment.

LE MARQUIS DE VILLEROI.

La Feuillade est un gentilhomme, monseigneur, et, en cette qualité, il me semble qu'il n'est pas tenu de rimer comme un croquant.

MARIE.

Mais, en somme, tout cela, sire, ne nous dit pas si Dangeau fait des vers ou de la prose.

LE ROI.

Nous allons le savoir. Viens çà, Dangeau!

DANGEAU.

Me voilà, sire.

LE ROI.

Mademoiselle de Mancini prétend que tu fais des vers ; je prétends que tu fais de la prose...

D'ANJOU.

Il ne fait peut-être ni l'un ni l'autre.

LE ROI.

Lequel de nous deux a raison?

DANGEAU.

Vous, comme toujours, sire!

LE ROI.

Prends garde, Dangeau! il y a certaines personnes qui doivent toujours avoir raison contre moi, même quand elles ont tort.

DANGEAU.

Sire, ma qualité d'historiographe m'interdit tout mensonge.

D'ANJOU.

Et surtout toute flatterie!

DANGEAU.

Je suis donc forcé de dire que c'est de l'histoire que je fais, et que l'on ne fait pas de l'histoire en vers.

LE ROI.

Eh bien, voyons, lis-nous ton histoire.

DANGEAU.

Permettez-vous, sire, que j'achève ma phrase?

LE ROI.

Oui, achève! achève!

MADEMOISELLE DE LA MOTTE, à Anne d'Autriche.

Voyez, madame, il ne la perd pas un instant des yeux!

ANNE.

Hélas! mon enfant, il y a quinze jours, au Louvre, madame de Châtillon m'en disait autant de vous!

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Oh! excusez-moi, madame, mais c'est que vous ne pouvez comprendre...

ANNE.

Je ne puis comprendre, parce que j'ai trois fois votre âge, n'est-ce pas, mon enfant? Mais, vous saurez cela un jour, les femmes ont toujours vingt ans dans quelque coin du cœur.

LE ROI.

As-tu fini, Dangeau?

DANGEAU.

Oui, sire.

LE ROI.

Alors, nous t'écoutons.

DANGEAU, lisant avec le plus grand sérieux.

« Le 25 septembre 1658, Sa Majesté Louis XIV, avant de se mettre en chasse, a pris son dîner dans la forêt de Vincennes, au lieu dit le chêne de Saint-Louis; les chasseurs ont mangé sur le gazon, et divisés en plusieurs groupes. Le groupe du roi se composait... »

LE ROI, interrompant.

Bien, bien, Dangeau! tu nous en as dit assez, et nous sommes convaincus, maintenant, que ce n'est pas de la poésie que tu faisais.

D'ANJOU.

Peste, quel livre intéressant vous composerez, Dangeau, si votre histoire du règne de mon frère contient beaucoup de paragraphes pareils à celui que vous venez de nous lire!

ANNE, appelant.

Grammont!

GRAMMONT, quittant le groupe de Mazarin et s'approchant d'Anne d'Autriche.

Madame?

ANNE.

Quelle méchanceté venez-vous donc de dire au cardi-

nal, que vous riez tous deux, vous rose, et lui vert, tandis que les autres ne rient pas du tout?

GRAMMONT.

Oh! Majesté! une simple plaisanterie. Son Éminence ne mange ni ne boit, sous prétexte que cet empoisonneur de Guénaud l'a mise au régime.

ANNE.

Et vous trouvez plaisant...

GRAMMONT.

Qu'après avoir pris le ministère à M. de Beaufort, la régence à la reine Anne d'Autriche, la liberté à M. de Condé, le cardinalat au pape Urbain, l'archevêché de Paris à M. de Retz, la royauté au roi, l'argent à la France, M. de Mazarin ne puisse pas prendre un bon estomac au laquais de son antichambre ou au portefaix du coin de la rue!

GUICHE, se levant, et passant la main sur son front.

Ah!...

(Il s'éloigne.)

LE ROI.

Qu'a donc Guiche? Tout à l'heure, il grondait, et, maintenant, le voilà qui soupire!

MARIE.

Le sais-je, moi?

LE ROI.

Bon! vous ne voulez pas me le dire? N'en parlons plus. Je demanderai la chose à mon agent secret.

MARIE.

Pardon, sire, mais voilà déjà deux fois que Votre Majesté parle de son agent secret; peut-on savoir à quoi vous employez ce mystérieux confident?

LE ROI.

A savoir tout ce qui se dit, se fait ou se pense à la cour. Ainsi, par exemple, je n'ai qu'à lui demander ce qui se passe dans votre cœur, il me le dira; à quoi pense ma cousine Henriette, qui n'a pas encore prononcé un seul mot, et qui me semble plus près de pleurer que de rire, il me le dira; enfin, ce que M. de Mazarin murmure si bas à M. le duc de Villeroi, que la calotte de l'un et le chapeau de l'autre ne sont point dans le secret de leurs paroles, eh bien, il me le dira!

MARIE.

Oh! la bonne plaisanterie!

D'ANJOU.

M. Dangeau, voici un fait à consigner dans vos Mémoires. Mon frère Louis a, comme cet affreux Socrate, dont le buste me faisait si grand'peur quand j'étais enfant, que j'en ai pris en haine tous les philosophes pas-

sés, présents et futurs; mon frère Louis a un démon familier qui le hante le jour, et le visite la nuit.

ANNE, qui a écouté avec une certaine attention.

Que dis-tu donc là, Philippe?

D'ANJOU.

Madame, je joue, comme cela m'est déjà arrivé dans le ballet des *Quatre Saisons*, le rôle de la nymphe Écho. Mon frère Louis prétend avoir un agent secret qui lui répète tout ce qui se dit, se fait ou se pense à la cour; de sorte qu'il n'y aura plus moyen de lui rien cacher à l'avenir.

HENRIETTE, tremblante.

Oh! mon Dieu!

D'ANJOU.

Eh bien, cela te fait peur, Henriette? Est-ce que, par hasard, tu aurais quelque chose à cacher?... (A mademoiselle de la Motte, qui lui fait un signe.) Plaît-il?

HENRIETTE, à Anne, tandis que d'Anjou cause avec mademoiselle de la Motte, et que Beringhen va prendre les ordres de Mazarin.

Madame, si c'était vrai, ce que dit d'Anjou, le roi saurait donc que mon frère Charles est, depuis hier, à Vincennes? Peut-être en ce cas, devrais-je le prévenir.

ANNE.

Ne crains rien, petite! D'abord, ce démon familier dont j'entends parler pour la première fois, et qui n'a jamais donné signe de vie, n'existe probablement que dans l'ima-

gination de d'Anjou, la plus folle des imaginations! ensuite, Louis, sût-il que le roi d'Angleterre a rompu le ban qui l'exile de France, comme c'est avec mon autorisation que ce ban a été rompu, et que Louis ne veut que du bien à son cousin Charles, ton frère, mon enfant, ne courrait aucun danger.

HENRIETTE.

De la part de mon cousin Louis, non, je le sais; mais de la part de M. de Mazarin...

ANNE, avec un sourire mélancolique.

Je suis forcée d'avouer que le cardinal, étant des amis de M. Cromwell, est naturellement des ennemis du roi d'Angleterre.

HENRIETTE.

Hélas! il l'a bien prouvé! Ma pauvre mère espérait qu'à la mort de l'usurpateur, M. de Mazarin songerait à mon frère Charles. L'usurpateur meurt, mon frère Charles accourt... Que trouve-t-il? M. Richard Cromwell reconnu, et la cour en deuil de M. Olivier Cromwell!... Oh! madame, n'est-ce point une impiété que de voir la cour de France porter le deuil d'un homme qui a fait monter son maître sur l'échafaud, et qui, depuis dix ans, tient au ban de l'Europe le roi légitime de la Grande-Bretagne?

ANNE.

Chut, mon enfant! tout cela peut changer; après les

jours de pluie, les jours de soleil! Rappelle-toi le temps où le roi, le duc d'Anjou et moi mourions de faim à Melun, tandis que ta mère et toi mouriez de faim au Louvre... Mais silence! M. de Villeroi nous écoute.

MADEMOISELLE DE LA MOTTE, au bras du duc d'Anjou.

Monseigneur, répétez-moi, je vous prie, ce que le roi disait tout à l'heure à mademoiselle de Mancini.

D'ANJOU.

D'abord, il lui faisait compliment sur sa toilette... et le fait est qu'il est impossible d'avoir un habit mieux coupé que le sien, et qui aille mieux à l'air de son visage.

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

J'ai entendu qu'il parlait de ses yeux... Sans doute lui disait-il qu'elle les avait les plus magnifiques du monde.

D'ANJOU.

Bon! ce ne serait pas d'un assez beau langage pour une précieuse comme la nièce de M. le cardinal! Il lui disait... (s'interrompant.) Ah! que vous avez là une charmante agrafe de pierreries!

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Vous ne la reconnaissez pas, monseigneur?

D'ANJOU.

Mais si fait! il me semble que je l'ai vue au chapeau de Louis.

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Ne parlez pas si haut, monseigneur : vous rendriez mademoiselle de Mancini jalouse... Il lui disait donc, à propos de ses yeux ?...

D'ANJOU.

Qu'elle les avait profonds comme l'azur de la mer.

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Et elle répondait ?

D'ANJOU.

Et elle répondait : « Mauvaise comparaison, sire ! la mer est perfide, et mes yeux ne promettront jamais rien qu'ils ne soient disposés à tenir. —Alors, a repris Louis, profonds comme l'azur du ciel qui s'étend au-dessus de nos têtes.—Ah ! j'accepte cela ! a répondu mademoiselle de Mancini, quoique cet azur soit bien, à cette heure, taché de quelques nuages. » Ils en sont, comme vous voyez, à la plus pure et à la plus délicate bergerie !... Ah çà, mais vous me faites toutes ces questions-là... vous n'êtes donc plus amoureuse du beau Chamarante ?

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Pas plus que mademoiselle de Mancini n'est amoureuse du comte de Guiche.

D'ANJOU.

Oh ! oh ! que dites-vous là, beau serpent de satin et de velours ?

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Je dis qu'il n'y a, pour savoir ce qui se passe, qu'à voir la manière dont le comte de Guiche regarde mademoiselle de Mancini, et la façon dont mademoiselle de Mancini ne regarde pas le comte de Guiche.

D'ANJOU.

Oui, pour reconnaître qu'un jour ou une nuit, la chose finira entre le roi et mademoiselle de Mancini comme elle a fini entre le roi et mademoiselle de la Motte d'Argencourt.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGETTE.

GEORGETTE, perdue dans une brassée de bouquets.

A mon secours ! à mon secours ! tous mes bouquets vont tomber.

LES DAMES.

Oh ! les charmantes fleurs !

LES HOMMES.

Oh ! la belle enfant !

LE ROI.

C'est toi, Georgette?

D'ANJOU, bas, à Marie.

Prenez garde, mon agneau ! vous semez votre laine, et il y a des loups là-bas !

GEORGETTE.

Oui, sire, c'est moi... Le père m'a dit : « Georgette, il ne faut pas que nous fassions comme ce bourgmestre qui, donnant à dîner au roi Henri IV, gardait son bon vin pour une meilleure occasion ; je vais couper toutes mes fleurs, tu en feras des bouquets, et tu les porteras à ces dames. Cela réjouira le roi, qui est le plus galant gentilhomme de sa cour. » Sitôt dit, sitôt fait. Le père prend sa serpette ; moi, je ramasse les fleurs, et me voici avec mes bouquets. Mais j'en ai tant, j'en ai tant, qu'ils vont tomber, si on ne les prend pas !

LE ROI.

Mesdames, vous voyez l'embarras de Georgette ; soyez donc assez bonnes pour accepter les bouquets que la pauvre enfant apporte à votre intention. Jardinier qui donne ses fleurs, page qui donne son amour, roi qui donne sa couronne, sont égaux devant le Seigneur : chacun ne peut donner que ce qu'il a.

(On débarrasse Georgette de ses bouquets, mais elle en défend un avec acharnement.)

GEORGETTE.

Non, pas celui-là, mesdames ! non, pas celui-là, messieurs ! Celui-là, c'est pour le roi (à demi-voix, au roi), ou plutôt pour mademoiselle de Mancini.

LE ROI.

Et pourquoi ce bouquet est-il pour mademoiselle de Mancini ?

GEORGETTE.

Parce qu'il est le plus beau, sire.

LE ROI.

Et pourquoi le bouquet de mademoiselle de Mancini doit-il être plus beau que les autres bouquets? Voyons.

GEORGETTE.

Parce que j'étais sous la table quand M. Beringhen a dit à la reine mère que mademoiselle de Mancini était, depuis le matin, à sa fenêtre pour vous attendre. Donc, si elle était, depuis le matin, à sa fenêtre pour vous attendre, c'est qu'elle vous aime, et, si elle vous aime, je l'aime!

LE ROI.

Chère petite! Attends...

(Il déchire une feuille de ses tablettes et écrit.)

MADEMOISELLE DE LA MOTTE, à elle-même.

Oh! je me doutais bien que le plus beau bouquet serait pour elle!

GEORGETTE, qui a lu ce qu'écrit le roi en se haussant sur la pointe des pieds.

Ah! c'est très-joli, ce que vous avez écrit là, sire!

LE ROI.

Tu l'as donc lu?

GEORGETTE.

Oui.

LE ROI, mettant le papier dans le bouquet.

Eh bien, maintenant, va porter ce bouquet à mademoiselle de Mancini.

GEORGETTE.

J'y vais... A propos, sire, j'ai quelque chose de très-important à dire à Votre Majesté.

LE ROI.

Parle.

GEORGETTE.

La princesse Marguerite vient d'arriver avec sa maman et une demoiselle d'honneur. On a annoncé mademoiselle Christine sous le nom de la comtesse de Verceil.

LE ROI.

Et comment sais-tu que c'est la princesse Marguerite?

GEORGETTE.

Je l'ai reconnue au portrait que vous en a fait M. de Bouchavannes.

LE ROI.

Très-bien... va !

GEORGETTE, allant à Marie.

Tenez, mademoiselle, voici qui vient de la part du roi.

MADEMOISELLE DE LA MOTTE, à Anne d'Autriche.

Ah! madame, vous voyez que c'était bien à elle qu'il écrivait!

ANNE.

Oui, vous avez raison, et, aujourd'hui même, je lui parlerai.

(Elle donne tout bas un ordre à Beringhen, qui s'approche ensuite du roi.)

MARIE, après avoir lu le billet.

Oh! les charmants vers que le roi m'envoie, messieurs! Je vous avais bien dit que le roi était poëte. Écoutez!

Allez voir cet objet si charmant et si doux!
Allez, petites fleurs, mourir pour cette belle.
Mille amants voudraient bien en faire autant pour elle,
Qui n'en auront jamais le plaisir comme vous!

GUICHE, à demi-voix.

Marie! Marie!

MARIE.

Eh bien, mais qui vous empêche de m'en faire, des vers? Personne! N'est-ce pas, sire, que vous permettez que M. de Guiche, M. de Villeroi et M. Dangeau m'en fassent, des vers, et même de plus jolis que ceux-là, si la chose leur est possible?

LE ROI.

Oui, certes, je le permets! Empêcher qu'on ne vous

trouve belle, empêcher qu'on ne vous le dise, ce serait défendre à l'alouette de chanter pour le matin, et au rossignol de chanter pour le soir.

(Pendant tout ce temps, on a enlevé les tapis, les mets, les bouteilles ; on a détaché les cors suspendus aux branches des arbres. Enfin, on sonne le lancer.)

LE ROI.

Mesdames, vous entendez? On lance l'animal... A cheval, messieurs! Mesdames, à cheval!...

MARIE.

Ne venez-vous point, sire?

LE ROI.

Non, je suis forcé de rester un instant pour ma mère, qui me fait les gros yeux. Beringhen vient de me prévenir de sa part.

MARIE.

Et à quel propos? (Riant.) Le roi aurait-il été désobéissant?

LE ROI.

Il paraît!

MARIE.

Et l'on va le punir?

LE ROI.

On va l'essayer du moins.

MARIE.

Eh bien, mais la chasse?...

LE ROI.

Les fanfares me guideront, et je la rejoindrai. En attendant, conduisez-la. Pourquoi ne pas régner où je ne suis pas, quand vous régnez bien où je suis ?

MARIE.

Voici la reine... Bon courage, sire !

LE ROI.

Les anciens preux combattaient pour leur roi et pour leur dame : le roi va combattre pour la royauté et vous.

(Les fanfares redoublent ; tout le monde sort de scène par le côté droit du théâtre.)

SCÈNE III.

LE ROI, ANNE D'AUTRICHE, MAZARIN, au fond, discutant avec le majordome, un carnet à la main.

ANNE.

Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, Louis, de vous priver un instant de l'agrément de la chasse, et du plaisir d'accompagner mademoiselle de Mancini ? mais ce que j'ai à vous dire est, en vérité, de la plus haute importance.


LE ROI.

En supposant qu'une mère qui demande quelques minutes d'entretien à son fils ait besoin de pardon, madame, vous obtiendrez facilement le mien, car j'étais ré-

solu à rester ici pour moi, quand même je n'y fusse pas resté avec vous et pour vous.

ANNE.

Vous restez ici ?

LE ROI.

Oui, j'y ai donné rendez-vous à quelqu'un; mais que cela ne vous gêne aucunement : la personne est tout à mes ordres, et attendra votre bon plaisir.

ANNE.

Je vous croyais trop galant pour faire attendre une jeune et jolie femme, Louis.

LE ROI.

Je ferais attendre toutes les femmes de ce monde, les plus belles comme les plus puissantes, ma mère, du moment où il s'agit pour moi de rester près de vous; mais je n'ai pas même ce mérite : la personne que j'attends n'est point une femme.

ANNE.

Ce n'est point une femme qui va venir ? Mais qui est-ce donc, que vous ayez renoncé à suivre la chasse pour l'attendre ?

LE ROI.

N'avez-vous point entendu, madame, ce que disait d'Anjou de certain démon familier qui me rend le bon office de me répéter tout ce qui se dit, se fait et même se pense autour de moi ?

ANNE.

Et depuis quand ce bon génie est-il près de vous, mon fils ?

LE ROI.

Oh ! par malheur, depuis bien peu de temps, madame ; depuis ce matin, à onze heures.

ANNE.

Mais, à onze heures, vous étiez rentré au château de Vincennes.

LE ROI.

Aussi est-ce depuis ma rentrée au château, madame, que j'ai eu le bonheur de le voir.

ANNE.

Impossible ! depuis onze heures jusqu'au moment où nous sommes, c'est-à-dire deux heures de l'après-midi, aucune personne étrangère n'est arrivée jusqu'à vous.

LE ROI, souriant.

Pour être si sûre de ce que vous avancez, madame, vous avez donc aussi un démon familier qui vous rend compte de mes actions ?

ANNE, sans répondre.

Et cet inconnu... car c'est un inconnu, sans doute ?

LE ROI.

Pour tout le monde, excepté pour moi.

ANNE.

Et cet inconnu est déjà retourné d'où il était venu ?

LE ROI.

Non, madame, à partir d'aujourd'hui, il reste où je suis.

ANNE.

Et quel place occupera-t-il à la cour ?

LE ROI.

Aucune qui soit remplie, madame ; celle de mon ami.

ANNE.

C'est un gentilhomme, je présume ?

LE ROI.

Peu importe, madame ! il n'a la prétention ni d'être présenté, ni de monter dans mes carrosses.

ANNE.

Prenez garde ! vous allez soulever bien des susceptibilités, donner lieu à bien des réclamations !

LE ROI.

Quelles susceptibilités peut soulever un homme qui désire rester invisible ? A quelles réclamations peut donner lieu un inconnu dont la première condition de dévouement est qu'on ne lui offrira jamais ni place, ni faveur, ni argent ?

ANNE.

Mais, enfin, où demeurera cet homme?

LE ROI.

Hors du palais ; il déteste la cour.

ANNE.

Louis, vous saurez cela plus tard, tout dévouement se paye, et le plus désintéressé en apparence finit souvent par être le plus cher en réalité.

LE ROI.

Je suis sûr du peu d'exigence de celui-là.

ANNE.

Et, sans doute, vous êtes aussi sûr de sa véracité ?

LE ROI.

J'ai des preuves irrécusables de l'un et de l'autre, madame.

ANNE.

Tenez, Louis, je suis vraiment folle de me prêter à une plaisanterie faite, sans doute, pour amuser un écervelé comme d'Anjou, une coquette comme mademoiselle de Mancini, et un niais comme Dangeau...

LE ROI.

Pardon, madame, mais veuillez croire, je vous prie, que rien n'est plus réel que ce que j'ai l'honneur de vous dire en ce moment.

ANNE.

En vérité, vous affirmez cela d'un ton...

LE ROI.

Du ton de la vérité, oui, madame.

ANNE.

Et, depuis ce matin que cet officieux ami est près de vous, il vous a déjà, sans doute, révélé force secrets?

LE ROI.

Un seul, madame, mais assez important pour qu'il ait attiré toute mon attention.

ANNE.

Vraiment?

LE ROI, prenant le bras de sa mère et le passant sous le sien.

Oui, et la découverte de ce secret a doublé, si c'est possible, mon respect, mon affection et ma reconnaissance pour vous, ma bonne mère!

ANNE.

En quoi?

LE ROI.

En ce qu'il m'a prouvé qu'en mon absence comme en ma présence, de loin comme de près, vous n'êtes occupée que de mon bonheur.

ANNE.

N'est-ce point le premier devoir d'une mère de s'occuper du bonheur de son fils?

LE ROI.

Aussi suis-je heureux que vous m'ayez fourni l'occasion de vous remercier comme je le fais, loin de l'étiquette, seul à seul, votre bras appuyé sur le mien, et dans une intimité si rare entre ces pauvres déshérités d'amour qu'on appelle les rois de la terre.

ANNE.

Vous me remerciez, Louis, et je cherche en quoi j'ai mérité ce remercîment.

LE ROI.

Voyons, avouez-le franchement, ma bonne mère, il y a une chose qui vous préoccupe en ce moment, et c'était pour vous expliquer de cette chose avec moi que vous m'avez demandé cet entretien.

ANNE.

De quelle chose voulez-vous parler?

LE ROI.

De certain sentiment que vous craignez de voir devenir trop tendre...

ANNE.

Vous avez raison; seulement, je ne crains pas de le voir devenir trop tendre, je crains de le voir devenir trop sérieux.

LE ROI.

Soit; mais, enfin, je ne me suis pas trompé.

ANNE.

Non. Eh bien?

LE ROI.

Eh bien, n'est-ce pas dans cette préoccupation, qui indique, à tout prendre, votre profonde tendresse pour moi, et votre suprême sollicitude pour ma renommée, que vous avez eu l'idée d'inviter votre belle-sœur madame Christine de Savoie à venir en France, sous le simple prétexte d'une de ces visites que l'on se rend entre proches, et surtout à amener avec elle la princesse Marguerite, afin que le charme de ses yeux noirs pût combattre la désastreuse influence des yeux bleus de mademoiselle de Mancini?

ANNE.

Comment! vous savez?...

LE ROI.

Je sais, madame, que la princesse Marguerite est la digne petite-fille du roi Henri IV : pieuse, bienfaisante, éclairée; en outre, une charmante personne aux grands yeux mélancoliques, au nez droit, aux dents blanches, au teint un peu olivâtre peut-être pour nous autres princes de race blonde... toutes choses, d'ailleurs, dont je pourrai juger au retour de la chasse.

ANNE.

Au retour de la chasse?

LE ROI.

Mais oui! Ne savez-vous point que madame Christine, accompagnée de la princesse Marguerite et d'une seule demoiselle d'honneur, est arrivée, il y a une heure à peine, au château sous le nom de la comtesse de Verceil? Oh! mais, en vérité, madame, je suis trop heureux d'être si bien renseigné, que ce soit moi qui vous apprenne la première nouvelle d'une arrivée que vous attendiez avec tant d'impatience!

ANNE.

La régente et sa fille arrivées, sans que je le sache, après les ordres que j'ai donnés? Impossible! et, sur ce point, mon fils, j'ai bien peur que votre agent secret ne soit en défaut.

LE ROI.

Eh! tenez, madame, voici Beringhen qui vous cherche pour vous confirmer, sans doute, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. — Venez, M. de Beringhen! venez! Vous cherchez la reine? La voici.

(Il fait quelques pas en arrière.)

ANNE, à part.

Ah! ton agent secret! oui, il existe réellement; oui, il est bien renseigné; mais je le connais, va!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BERINGHEN.

BERINGHEN.

Deux dames qui se disent appelées en France par Votre Majesté viennent d'arriver au château. La plus âgée des deux se fait appeler la comtesse de Verceil.

ANNE.

Qui donc a apporté cette nouvelle?

BERINGHEN.

Un piqueur expédié par le maître des cérémonies, M. de Montglat. Tenez, madame, c'est le même qu'interroge en ce moment M. de Mazarin.

ANNE.

Qu'il reparte à l'instant, avec l'ordre de faire conduire ces deux dames dans l'appartement que vous avez vous-même désigné au tapissier ce matin, et qui communique avec ma chambre. Dans un quart d'heure, je serai à Vincennes. Attendez-moi pour m'y ramener. (A Mazarin.) Venez, monsieur le cardinal!

SCÈNE V.

ANNE D'AUTRICHE, MAZARIN, LE ROI, au fond; BERINGHEN, donnant au piqueur l'ordre de retourner au château.

MAZARIN.

Il paraît, madame, que nos doux voyazouses sont arrivées.

ANNE.

Oui. (Montrant le roi.) Vous lui avez tout dit, monsieur.

MAZARIN.

D'abord, Mazesté, ze ne dis zamais tout.

ANNE.

Et, cependant, il n'ignore rien.

MAZARIN.

Ze vous zoure, madame, que ze ne sais point de qui vous voulez parler.

ANNE.

Je veux parler du roi, monsieur, et je vous répète qu'il sait tout.

MAZARIN.

Qu'appelez-vous tout savoir, cère Mazesté?

ANNE.

Il sait que je me défie de son nouvel amour; il sait

mon projet d'union entre lui et la princesse Marguerite; il sait, enfin, ce que je ne savais pas moi-même, c'est que les deux princesses sont arrivées.

MAZARIN.

Peccato! Il sait tout cela, Mazesté! Et qui a pou le loui dire?

ANNE.

Alors, monsieur le cardinal, pardonnez-moi cette mauvaise pensée, si elle est fausse, mais je me suis imaginé que, comme vous étiez plus intéressé que personne à ce que le mariage ne se fît point, c'était vous qui, pour le faire manquer, aviez tout dit au roi!

MAZARIN.

Plous intéressé que personne!... Ze ne comprends pas Votre Mazesté.

ANNE.

Sans doute! le roi...

MAZARIN.

Le roi?

ANNE.

Le roi n'aime-t-il pas votre nièce?

MAZARIN.

Vous croyez? oh!...

ANNE.

Je vous en apprends la nouvelle, n'est-ce pas, monsieur le cardinal?

MAZARIN.

Vous savez que c'est l'habitoude de Sa Mazesté d'aimer dans ma famille, et que ces amours-là sont sans importance.

ANNE.

Oui, je sais cela; mais si son nouvel amour devenait plus sérieux que l'autre? s'il voulait faire pour Marie de Mancini ce qu'il n'a pas eu le courage de faire pour Olympe?

MAZARIN.

Eh bien! on marierait la petite avec quelque prince dou sang de France ou de Savoie, comme on a dézà marié trois de ses sours.

ANNE.

Mariez-la à qui vous voudrez, monsieur le cardinal; mais il y a une chose que je vous garantis, c'est que vous ne la marierez pas au roi!

MAZARIN.

Eh! *Buon Dio!* qui pense à oune pareille énormité? Le roi, peut-être, mais pas moi, à coup soûr!

ANNE.

Le roi! Vous avouez donc que le roi pense à ce mariage?

MAZARIN.

Moi, ze n'avoue rien, ze dis : Le roi, peut-être...

ANNE.

Écoutez, monsieur; je ne crois point le roi capable d'une pareille lâcheté; mais s'il était possible qu'il en eût la pensée, je vous préviens que toute la France se révolterait contre lui et contre vous, que je me mettrais de ma personne à la tête de la révolte, et que, s'il le fallait, j'y engagerais mon second fils. Adieu, monsieur! — Venez, Beringhen.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MAZARIN, LE ROI, au fond.

LE ROI, à lui-même.

Bon! il paraît que la nouvelle a produit son effet.

MAZARIN, à part.

Ah! vous vous mettriez à la tête de la révolte, et vous y engazeriez votre second fils!... Cela n'empêce pas que, si le roi voulait assoloument être le nevou de monsou de Mazarin, il ferait de sa maman, de la révolte et de monsou le douque d'Anzou ce qu'il a fait dou parlement ce matin; et, quant à moi, comme ze souis son souzet, s'il me disait: « Mon cer cardinale, ze voux épouser votre nièce, » ze ne pourrais pas loui désobéir en la loui refousant, à ce cer roi!

LE ROI.

Ah! mon Dieu! qu'a donc ma mère, mon cher car-

dinal? Elle regagne sa voiture toute grondante comme une tempête!

MAZARIN.

Eh! sire, qui sait zamais ce qu'a oune femme, sourtout quand cette femme elle est reine?

LE ROI.

Ce n'est point contre moi qu'elle est fâchée, je l'espère, n'est-ce pas, monsieur de Mazarin?

MAZARIN.

Non.

LE ROI.

Au reste, comme j'ai quelque chose à demander, c'est vrai, mais point à elle, peu m'importe sa bonne ou sa mauvaise humeur.

MAZARIN, caressant.

Vous avez quelque çose à demander à quelqu'oun, mon cer roi?

LE ROI.

Oui.

MAZARIN.

A qui?

LE ROI.

A vous.

MAZARIN.

Demande, mon cer enfant! demande!... Oh! pardon, pardon, sire! voilà que ze parle à Votre Mazesté comme dou temps où la reine mère était rézente, et où le roi Louis était oun petit garçon pas plous haut que cela.

LE ROI.

Eh! n'avez-vous pas toujours le droit de me parler ainsi, mon cher cardinal? Qui m'a élevé? vous! Qui m'a suivi dans l'exil? vous! Qui m'a défendu? vous!... Qui, par d'habiles négociations, a maintenu la paix à l'étranger, et éteint les troubles à l'intérieur? vous! toujours vous! Si je suis roi de France, enfin, n'est-ce point par vous que je le suis, et si, après Dieu, je dois mon royaume à quelqu'un, n'est-ce point à vous que je le dois?

MAZARIN.

Êtes-vous bien convaincou de ce que vous me dites là, mon cer Louis?

LE ROI.

Mais c'est de l'histoire, monsieur de Mazarin!

MAZARIN.

Oh! l'histoire! elle est parfois si mentouse!... Et vous m'annonciez donc, mon cer enfant, que vous aviez quelque çose à me demander. Voyons, quoi? dites.

LE ROI.

Oui; mais, avant de vous faire cette demande, je veux vous adresser une question.

MAZARIN.

Laquelle?

LE ROI.

Êtes-vous dans un moment de bonne humeur, mon cher cardinal?

MAZARIN.

Auzourd'houi?

LE ROI.

Oui, aujourd'hui.

MAZARIN.

Auzourd'houi, ze souis d'oune houmour çarmante!

(Il sourit tendrement au roi, qui passe son bras sous le bras de Mazarin. Contre-partie de la scène avec Anne d'Autriche.)

LE ROI.

Eh bien, mon cher cardinal, j'ai besoin d'argent.

MAZARIN, se redressant.

D'arzent?

LE ROI.

Oui, d'argent.

MAZARIN.

Pardon, sire, z'espérais avoir mal entendou... D'arzent! et pourquoi faire voulez-vous de l'arzent?

LE ROI.

Mais pour donner des bals, des fêtes, des spectacles; pour m'amuser, enfin.

MAZARIN.

Vous amouzer, sire! Est-ce que vous croyez qu'on est roi pour s'amouzer?

LE ROI.

Mon cher cardinal, on est roi pour s'amuser ou pour

régner : or, du moment que c'est vous et ma mère qui régnez, il faut que je m'amuse, moi, ou sinon prenez garde ! je m'apercevrai que je ne règne pas !

MAZARIN, à part.

Ouais ! que dit-il donc là ?

LE ROI.

Voilà pourquoi je demande de l'argent.

MAZARIN.

De l'arzent ! de l'arzent ! on dirait, ma parole d'honnour ! que le vocaboulaire royal se compose de ces doux mots-là : De l'arzent ! La reine elle en demande avec sa voix aigre : « De l'arzent, monsou le cardinal ! » monsou d'Anzou il en demande avec sa voix douce : « Monsou le cardinal, de l'arzent ! » Le roi il en demande... Mais, sire, il n'y en a plous, d'arzent ! Z'ai mis tout ce que nous en avions à cette fête ; ze viens d'en faire le calcoul avec le mazordome, elle coûte cinq cents pistoles !

LE ROI.

Eh bien, alors, mon cher monsieur de Mazarin, comme je m'ennuie beaucoup, et qu'il n'y a point d'argent, à ce qu'il paraît...

MAZARIN.

Il n'y en a pas, non, sire !

LE ROI.

Il faudra donc que, pour me distraire, je me mêle des

affaires d'État... Ce n'est point amusant, mais, enfin, c'est toujours une distraction. Vous direz donc, demain, je vous prie, à M. Fouquet, à M. Lyonne et à M. le Tellier de venir travailler avec moi, au lieu d'aller travailler avec vous; vous vous reposerez pendant ce temps-là, vous, mon cher cardinal. Après trente ans de votre vie consacrés à la France, vous devez, certes, avoir autant besoin de repos qu'après six ans d'inaction, moi, je dois avoir besoin de travail.

MAZARIN, se grattant l'oreille.

Et il vous faudrait beaucoup d'arzent, mon cer roi?

LE ROI.

Non.

MAZARIN.

Oh! alors, si c'est oune petite somme, il y a moyen de s'entendre.

LE ROI.

Une petite somme... pour un roi, surtout quand ce roi voit autour de lui des ministres si riches!

MAZARIN.

Oh! oui, monsou Fouquet... c'est oun scandale! Mais voyons le ciffre de la somme... Vous comprenez, tout dépend dou ciffre.

LE ROI.

Mais je crois qu'avec un million...

MAZARIN, *bondissant.*

Oun million ?

LE ROI.

Oui, je passerais la saison des chasses.

MAZARIN.

Oun million, mon cer Zésou !

LE ROI.

Trouvez-vous que ce soit trop peu pour un roi de France ?

MAZARIN.

Mais ze trouve que ce serait trop pour oun roi d'Orient qui aurait les trésors de Salomon et de Sardanapale à dépenser ? Oun million, mon cer enfant ! et où voulez-vous que ze prenne oun million ?

LE ROI.

Mais il me semblait, monsieur, que, du moment où j'avais fait enregistrer les édits du parlement...

MAZARIN.

Eh ! sire ! avant qu'ils soient promoulgués, poubliés, mis à essécoution, et, par conséquent, avant que l'arzent il rentre, il se passera plous d'oun an, plous de doux ans ; il ne rentrera peut-être même zamais, ce coquin d'arzent ! Le malhouroux peuple il est si misérable, si rouiné, pauvre peuple !.... Ah !

LE ROI.

Eh bien, mon cher cardinal, en attendant que l'argent rentre, ne pourriez-vous pas me prêter ce million, vous?

MAZARIN.

Madonna!

LE ROI.

Vous le reprendrez sur les premiers impôts qui seront versés au trésor.

MAZARIN.

Moi, sire, moi vous prêter oun million?

LE ROI.

Mais oui; rien ne vous est plus facile.

MAZARIN.

Buon Dio! et où voulez-vous que ze le prenne ce million?

LE ROI.

Mais, par exemple, attendez, mon cher cardinal... tenez, sur les trois millions neuf cent mille livres de Lyon... ou sur les sept millions de Bordeaux... ou bien encore sur les quatre millions de Madrid...

MAZARIN.

Zésou!

LE ROI.

Ou bien, si vous hésitez à retirer de l'argent avanta-

geusement placé, ce qui est concevable, empruntez la somme que je vous demande sur vos neuf millions de propriétés : je payerai les intérêts au denier dix.

MAZARIN.

Ze souis volé, trahi, rouiné!

LE ROI.

Ou bien ne pourriez-vous pas encore distraire ce million de vos sept millions de rentrées générales? Que sais-je, moi? Enfin, il me semble, mon cher cardinal, qu'un ministre qui possède, tant en argent qu'en propriétés et en billets de caisse, trente-neuf millions deux cent soixante mille livres peut bien prêter cent mille pistoles à son roi.

MAZARIN.

Il n'y a que ce coquin de Bernouin qui ait pou me trahir... Ze le çacerai, ze l'enverrai aux galères, ze le ferai pendre sans miséricorde!

LE ROI.

Et vous aurez tort, mon cher cardinal, car je vous jure, foi de gentilhomme, que le pauvre Bernouin est bien innocent de tout cela.

MAZARIN.

Mais qui vous a dit... qui a pou vous dire?...

LE ROI.

La même personne qui m'a appris le voyage en France

de madame Christine et de la princesse Marguerite : mon agent secret !

MAZARIN.

Mais c'est que c'est le ciffre essact !

LE ROI.

Mon agent secret est incapable de se tromper d'un denier.

MAZARIN.

Et quand vous faut-il ce million, sire ?

LE ROI.

Ce soir, mon cher cardinal.

MAZARIN.

Mais que voulez-vous donc faire d'oun million ?

LE ROI.

Écoutez... je vais vous dire cela, à vous, parce que, pour vous à qui je dois tant, je n'ai pas de secrets ; je suis amoureux !

MAZARIN.

Vous êtes amouroux !

LE ROI.

Et je veux absolument plaire à la femme que j'aime.

MAZARIN.

Vous voulez assoloument loui plaire ?

LE ROI.

Oui.

MAZARIN.

Oh! oun roi si çarmant que vous êtes n'a pas besoin d'oun million pour rendre oune femme folle de loui.

LE ROI.

N'importe, mon cher cardinal, un million dépensé en fêtes dont elle sera la reine ne gâtera rien, j'en suis sûr.

MAZARIN.

Dont elle sera la reine? Ah! vous voulez, mon cer roi, que celle que vous aimez soit la reine?...

LE ROI.

De mes fêtes, mon cher cardinal, en attendant peut-être qu'elle soit la reine du royaume.

MAZARIN.

Pouisque vous donnez de si bonnes raisons, on fera son possible; on hâtera la rentrée des impôts; on poursouivra les contribouables.

LE ROI.

Et j'aurai le million ce soir?

MAZARIN.

Comment! ce soir?

LE ROI.

Mon cher cardinal, mon amour est si grand, qu'il n'admet aucun retard.

MAZARIN.

Ah! si votre amour est si grand, c'est autre çose... Eh bien...

LE ROI.

Eh bien?

MAZARIN, avec un soupir.

On tâcera de vous le donner, ce malhouroux million!

LE ROI.

En vérité, vous êtes un homme charmant, mon cher cardinal!

(Il remonte vers le fond du théâtre.)

MAZARIN.

Le roi s'en va?

LE ROI.

Oui; tenez, on sonne l'halali à cent pas d'ici, et je vais rejoindre la chasse. A ce soir!

SCÈNE VII.

MAZARIN, seul.

A ce soir, mon cer roi! mon cer enfant! mon cer nevou! Ah! vous êtes amouroux! Ah! vous voulez faire la femme que vous aimez la reine de vos fêtes, et peut-être la reine dou royaume! Diou vous entende! Z'ai ou l'air de croire à son azent secret, et d'accouser Bernouin, dont

ze souis soûr comme de moi-même; mais ze me doute bien, au fond, qui m'a zoué le mauvais tour de loui donner ce diable de ciffre... Ah! madame Anne d'Autrice! madame Anne d'Autrice! vous me payerez cellè-là!

SCÈNE VIII.

MAZARIN, BERNOUIN.

BERNOUIN, entrant.

Ah! voilà monseigneur... Monseigneur!

MAZARIN.

Quoi?... Ah! c'est toi, Bernouin! Viens, mon cer Bernouin! viens, mon ami! viens!

BERNOUIN.

Oh! oh! qu'a donc Votre Éminence? Elle me paraît fort agitée.

MAZARIN.

Oui, dou tourment, mon cer Bernouin... et pouis de la zoie aussi, oun pou... Mais que se passe-t-il donc là-bas, que te voilà? Ze t'avais dit de ne venir me rezoindre que s'il arrivait oun événement d'importance.

BERNOUIN.

Il en est arrivé deux, monseigneur.

MAZARIN.

Ah! doux?

BERNOUIN.

Oui, deux grands événements.

MAZARIN.

Doux grands événements! Eh bien, il s'en est passé oun troisième ici, Bernouin, oun très-grand événement : le roi m'a demandé oun million!

BERNOUIN.

Et vous le lui avez refusé?

MAZARIN.

Non, ze le loui donne.

BERNOUIN.

En effet, monseigneur, c'est un très-grand événement... Peste! et qui diable a pu déterminer Votre Éminence?...

MAZARIN.

Çout! Bernouin! Z'ai mes raisons.

BERNOUIN.

Et elles doivent être bonnes.

MAZARIN.

Oui... Voyons les autres événements.

BERNOUIN.

Monseigneur, M. de Conti est à Vincennes.

MAZARIN.

Bon! mon cer nevou vient-il aussi me demander son million, loui?

BERNOUIN.

Non, monseigneur.

MAZARIN.

C'est très-bien de sa part, d'autant plous que ze le loui dois, ce million : c'est la dot de sa femme; mais ze le loui donnerai oun zour avec les intérêts... sour mon testament, après ma mort... Que vient-il faire à Vincennes, monsou de Conti?

BERNOUIN.

Apporter au roi la soumission de M. de Condé.

MAZARIN.

Après?

BERNOUIN.

Et annoncer que le prince est malade à Bruxelles.

MAZARIN.

Ah! pauvre prince! il est malade?

BERNOUIN.

Très-malade, monseigneur; ce qui fait qu'il désire rentrer en France, et envoie sa soumission.

MAZARIN.

Ze loui espédierai Guénaud, mon médecin. *Diavolo!* il ne faut pas oublier, au bout dou compte, que c'est le premier prince dou sang!

BERNOUIN.

Et, quant à sa rentrée en France?...

MAZARIN.

S'il est aussi malade que tou dis, Bernouin, il a plous besoin d'oun médecin que d'oun passe-port, et ce serait esposer sa santé que de permettre qu'il se mît en voyaze... Non, Guénaud le guérira d'abord; cela prendra dou temps, et, pendant ce temps, z'aviserai. Bernouin, si zamais tou deviens homme d'État, n'oublie pas que le grand secret de la politique est dans ces doux mots : *Savoir attendre...* L'autre événement, Bernouin?

BERNOUIN.

L'autre événement, monseigneur, c'est la présence à Vincennes du roi Charles II.

MAZARIN.

Le roi Çarles II est à Vincennes?

BERNOUIN.

Oui.

MAZARIN.

Tou en es soûr?

BERNOUIN.

J'en suis sûr.

MAZARIN.

Qui l'a vou?

BERNOUIN.

Moi, derrière sa jalousie, à l'hôtel du Paon couronné, près de la place d'armes.

MAZARIN.

Ah! Bernouin! oui, tou as raison, voilà oun grand évé-

nement! C'est encore la reine Anne d'Autrice qui l'aura fait venir pour embrouiller les affaires... Comme si les malhourouses affaires elles n'étaient point assez embrouillées dézà! Ah! si le roi Çarles II était sour le trône d'Angleterre, ze conçois que la petite Henriette, à défaut de l'infante, ferait oune femme toute trouvée au roi, et nous épouserions oune grande pouissance au moins! Ma c'est monsou Riçard Cromwell qui, pour le moment, est roi d'Angleterre, et nous avons des traités avec loui... Bernouin, tou vas retourner au çâteau; et que ze trouve Guitaut cez moi en arrivant, entends-tou?

BERNOUIN.

Comment! vous allez faire arrêter le roi Charles II?

MAZARIN.

Oh! non! il faut avoir des égards pour les têtes couronnées... Ze vais loui faire dire de quitter la France dans les houit zours, et Vincennes dans les vingt-quatre houres.

BERNOUIN.

Et s'il ne part pas?

MAZARIN.

Alors, ce ne sera pas ma faute, ce sera la sienne : z'azirai!

BERNOUIN.

Hum!

MAZARIN.

Bernouin! si zamais tou es ministre, souviens-toi qu'on se tire de tout avec ces doux mots : *Savoir azir*.

BERNOUIN.

Comment monseigneur concilie-t-il cette seconde maxime avec la première?

MAZARIN.

Ze ne les concilie pas; ze les mets face à face; l'oune fait pendant à l'autre, mon ami, et, selon l'occasion, ze me sers de celle dont z'ai besoin. Mais çout!

BERNOUIN.

Quoi?

MAZARIN.

Vois-tou qui vient là-bas?

BERNOUIN.

Ah! ah! Sa Majesté et mademoiselle de Mancini.

MAZARIN.

Retourne à Vincennes, et préviens Guénaud de se tenir prêt à partir.

BERNOUIN.

Oui, monseigneur.

MAZARIN.

Ne dis pas pour quel pays!

BERNOUIN.

Ne craignez rien.

MAZARIN.

Préviens Guitaut de se tenir prêt à azir.

BERNOUIN.

Oui, monseigneur.

MAZARIN.

Ne dis pas contre qui!

BERNOUIN.

Soyez tranquille.

MAZARIN.

Va! (Bernouin sort. — Le cardinal sortant à son tour, au moment où entrent le roi et Marie de Mancini.) Oh! la belle çose que la zounesse! et comme cela fait touzours plaisir à voir!

SCÈNE IX.

LE ROI, MARIE DE MANCINI.

(Ils entrent appuyés au bras l'un de l'autre.)

MARIE.

J'espère, sire, que l'on ne saurait rencontrer un cerf meilleur courtisan que le nôtre : il voit que le roi ne veut pas se donner la peine de courre la chasse, et il revient poliment mourir à son lancer... Ah! les animaux donnent parfois aux hommes de bien mauvais exemples.

LE ROI.

Vous trouvez? C'est possible... Mais laissons là cerfs, chiens et chasseurs, cors et fanfares... Venez de ce côté,

Marie ! j'ai besoin d'être seul un instant avec vous, d'entendre votre douce voix isolée des autres voix, de voir votre charmant visage dans un miroir qui ne reflète que lui ! Vous êtes comme ces bonnes fées qui, d'un coup de leurs baguettes d'or, chassent les spectres, et font disparaître les mauvais génies.

(Le vent commence à siffler, et le temps à s'obscurcir.)

MARIE.

Oh ! sire, la belle place que Votre Majesté me donne auprès du roi !

LE ROI.

Marie, en connaîtriez-vous une plus douce que celle d'une femme qui ferait oublier à un roi les préoccupations de la royauté ?

MARIE.

Mais, avant toute chose, il faudrait que cette femme fût aimée, et surtout fût certaine de l'être.

LE ROI.

Et quelle chose devrait donc faire ce prince pour lui prouver son amour ?

MARIE.

Une des premières serait, quand elle est à la chasse, de suivre la chasse, au lieu de l'envoyer à l'autre bout de la forêt, pour rester seul... Dans quel but ? Dieu le sait !

LE ROI.

Aurais-je ce grand bonheur, par hasard, que vous fussiez jalouse, chère Marie ?

MARIE.

Si c'était un grand bonheur pour vous, sire, ce serait un grand malheur pour moi!

LE ROI.

Pourquoi cela? et comment mon bonheur, à moi, pourrait-il faire votre malheur, à vous? Vous êtes toujours à me parler de mon pouvoir, de mon sceptre, de ma couronne. Hélas! c'est là le côté triste et amer de ma vie, et c'est contre ce côté-là que j'appelle la fée à la baguette d'or! La seule couronne vraiment royale que Dieu mette au front de ses élus, c'est celle de l'amour; toutes les autres rident ou brûlent les fronts qui les portent : celle-là seule les éclaire et les rajeunit!

MARIE.

Eh bien, sire, qui vous dit que, si vous demandiez franchement, et à haute voix, cette couronne à la femme qui peut vous la donner, qui vous dit qu'elle vous la refuserait?

LE ROI.

Oui, mais qui me dit aussi que ce serait bien véritablement à l'amant, et non pas au roi, que cette couronne serait donnée? (La pluie tombe; le roi, abritant Marie avec son chapeau, la conduit sous le chêne de Saint-Louis. Les autres chasseurs reparaissent au fond; mais, apercevant le roi et Marie, ils n'osent regagner les chevaux et les voitures, et se groupent peu à peu pendant tout le reste de la scène.) Qui me dit qu'un amour ambitieux ne sa-

crifiera point quelque amour tendre, caché, obscur, plus enviable dans son obscurité, dans son mystère, dans s tendresse, que celui qui se produira au grand jour? Il y a des moments où je voudrais être pauvre, malheureux; des moments où, au lieu d'être né sur le trône, je voudrais être né le dernier de mes sujets; car, alors, si une jeune et belle bouche comme la vôtre me disait : «Louis, je t'aime!» ah! je serais bien sûr d'être aimé !

MARIE.

Eh! croyez-vous donc, sire, que la femme qui vous aimera ne sera point, de son côté, tourmentée des mêmes craintes qui vous tourmentent? Si vous étiez le dernier de vos sujets, si vous étiez malheureux, si vous étiez pauvre, celle qui s'offrirait à partager votre pauvreté et votre malheur saurait que son dévouement peut être récompensé; qu'elle a et l'espoir et le droit d'être aimée; qu'un ministre ne viendra pas crier : « Sire, la raison d'État! » qu'une mère ne viendra pas dire : «Mon fils, l'orgueil du sang ! » Aimer un homme ordinaire, sire, c'est être la compagne de toute sa vie; aimer un roi, c'est être la maîtresse d'un jour, la fantaisie d'une heure, le caprice d'un moment; c'est faire ce que nous faisons tous deux, ici, sous ce chêne que la foudre peut frapper; c'est oublier le temps qui s'assombrit, le tonnerre qui gronde, la pluie qui tombe, pour jouir d'un bonheur qui ne durera peut-être que ce que dure cet éclair qui passe!... Oh ! la femme qui se sentirait disposée à aimer un roi, un

roi jeune, beau, puissant comme vous; cette femme, si elle avait une lueur de raison dans l'esprit, une apparence de dignité dans l'âme, cette femme devrait, plutôt que de laisser grandir son amour, plutôt que de se laisser dominer par lui, l'aller chercher au plus profond de son cœur, et l'y étouffer impitoyablement de ses deux mains!

(Mazarin apparaît dans la grotte, et écoute.)

LE ROI.

Et qui vous dit, Marie, que, si le roi était sûr de cet amour, il lui importerait en quelque chose que la femme qui le lui apporte ne fût pas une princesse, une fille de roi, une sœur de reine? Est-il absolument nécessaire, pour maintenir la grandeur d'un État, pour sauvegarder la dignité de la couronne, que le cœur se sacrifie éternellement aux exigences de la politique? Qu'importe à la prospérité de la France que j'épouse quelque pauvre princesse de Savoie, de Portugal, d'Allemagne, ou la femme que j'aime? que je sois malheureux dans ma majesté ou heureux dans mon amour?... Écoutez bien ceci, Marie. Je suis roi, résolûment décidé à dire, à quiconque tentera désormais d'entraver mes desseins, ce que j'ai dit ce matin au parlement : « Je veux! » Je suis roi, dis-je, et ministre, mère, France, Europe, plieront devant ma volonté immuable et souveraine! Oh! que l'on m'aime, que l'on m'aime seulement! que je sente que cet amour est puissant, profond, éternel; que la femme qui m'aimera d'un amour égal au mien soit pure, jeune,

belle; que cette femme soit comme vous, enfin, Marie, et je dirai à cette femme : «Voilà mon cœur !» et je dirai à la France : « Voilà la reine ! »

MARIE.

Oh ! sire ! sire ! si l'on croyait à une pareille promesse, ce serait à rendre folle la femme qui vous aimerait ! Mais non, non ! Madame de Fontenac vous a aimé !

LE ROI.

Elle avait un mari !

MARIE.

Ma sœur Olympe vous a aimé !

LE ROI.

J'étais un enfant !

MARIE.

Mademoiselle de la Motte vous a aimé !

LE ROI.

Je ne l'aimais pas !

MARIE.

Mais moi, mais moi, sire... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE ROI.

Vous, Marie ! vous, c'est autre chose ! (Éclat de tonnerre.) Vous, je vous aime !

(Il tombe à genoux.)

MARIE, avec joie, et comme éblouie.

Ah ! (Revenant à elle, et regardant vers le fond.) Sire, au nom

du ciel, relevez-vous ! taisez-vous ! on nous regarde, on nous écoute, on nous entend !

LE ROI.

Eh ! qu'importe ! prenez mon bras, Marie, et relevez la tête !

SCÈNE X.

LE ROI, MARIE, LE DUC D'ANJOU, MAZARIN, caché, TOUTE LA CHASSE.

LE ROI, aux chasseurs.

Messieurs, nous pouvons regagner les voitures : je crois que l'orage est fini, et que le tonnerre est tombé.

D'ANJOU, à demi-voix.

Oui, frère, aux pieds de Marie de Mancini, et, en tombant, il lui a dit : « Je vous aime ! »

MAZARIN, sortant le corps hors de la grotte, et suivant des yeux le roi et Marie de Mancini.

Allons, ze crois que mon million il me rapportera plous que le denier dix !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

L'appartement de Mazarin.—Au fond, la chambre du cardinal; sur le devant, un premier salon percé de trois portes et d'une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAZARIN, GUÉNAUD.

MAZARIN, venant de la chambre du fond, appuyé au bras de Guénaud.

Vous entendez, Guénaud? partez à l'instant même! Monsou le prince il est fort malade: guérissez-le, Guénaud... pas trop vite! les guérisons trop rapides elles ne sont pas soûres. Vous avez conzé pour oun mois, pour doux mois même... Comprenez-vous, Guénaud?

GUÉNAUD.

Parfaitement, monseigneur.

MAZARIN.

Et z'aurai des nouvelles de monsou le prince?...

GUÉNAUD.

Autant que vous en voudrez.

MAZARIN.

Z'en voux tous les zours, Guénaud.

GUÉNAUD.

Mais vous, pendant ce temps, monseigneur?...

MAZARIN.

Ne vous inquiétez pas de moi, mon cer Guénaud! ze ne me souis zamais si bien porté; allez, Guénaud! allez, mon ami!

GUÉNAUD.

Mais, monseigneur, si le roi sait mon départ?...

MAZARIN.

Comment voux-tou qu'il le sace?...

GUÉNAUD, regardant Mazarin.

Monseigneur, on dit que, maintenant, le roi sait tout, même les choses qu'on croirait impossible qu'il sût.

MAZARIN.

Es-tou le médecin dou roi ou celoui dou cardinale, Guénaud?

GUÉNAUD.

Je suis le vôtre, monseigneur.

MAZARIN.

Alors, c'est à moi de te dire: Pars ou reste, va ou reviens.

GUÉNAUD.

C'est juste, monseigneur, et je pars.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MAZARIN, seul.

Bon! Pendant les doux mois que dourera la convalescence de monsou le prince, z'aurai le temps de recevoir des nouvelles d'Espagne, et, selon ce que Diou décidera là-bas, nous aviserons ici. Mais il y a-dou vrai dans ce que disait Guénaud des çoses que le roi sait, et qu'il ne devrait pas savoir.

SCÈNE III.

MAZARIN, BERNOUIN.

BERNOUIN.

Monseigneur...

MAZARIN.

C'est toi, Bernouin?

BERNOUIN.

Oui, monseigneur. (Bas.) M. Guitaut est là.

MAZARIN.

Ah! ce bon Guitaut! fais-le entrer, Bernouin. Tou sais que z'y souis touzours pour loui.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GUITAUT.

MAZARIN.

Bonzour, mon cer Guitaut! bonzour, mon bon ami!

GUITAUT.

Bonjour, monseigneur. Votre Éminence m'a fait demander?

MAZARIN.

Oui, z'ai plousiours çoses à vous dire.

GUITAUT.

Dites, monseigneur.

MAZARIN.

La première, c'est que vous ne me parlez pas assez souvent de votre nevou Comminzes.

GUITAUT.

Mon neveu Comminges est toujours bien votre serviteur, et celui de la reine, monseigneur... Qui faut-il arrêter?

MAZARIN, faisant semblant de ne pas entendre.

Vous recevez touzours de ses nouvelles, n'est-ce pas?

GUITAUT.

Par chaque courrier venant de Portugal, oui, monsei-

gneur... Voyons, est-ce un robin, un homme d'Église ou un gentilhomme?

MAZARIN, sans répondre.

Ze croyais qu'il était question de quelque çose comme d'oun mariaze entre loui et votre çarmante fille. Vous savez, mon cer Guitaut, que, dans le cas où ce mariaze aurait liou, le roi donnerait cent mille écous, et signerait au contrat?

GUITAUT.

Cela ferait bien, monseigneur; car, jusqu'ici, nous avons reçu plus de coups que de pistoles au service de la royauté... Où est l'ordre?

MAZARIN.

Tou crois donc qu'il s'azit d'arrêter quelqu'oun, mon cer Guitaut?

GUITAUT.

Pardieu! quand on fait venir le capitaine des gardes, quand on lui promet pour sa fille cent mille écus... qu'on ne lui donnera pas, c'est qu'on a besoin du capitaine des gardes.

MAZARIN.

Eh bien, oui, z'ai besoin de toi, Guitaut; ma tou te trompes : ce n'est point pour arrêter quelqu'oun.

GUITAUT.

Oh! oh! Et pourquoi donc faire?

MAZARIN.

C'est pour prévenir oun étranzer qui se cace à l'hôtel dou Paon couronné que ze sais qu'il est là.

GUITAUT.

Bien! vous savez qu'il est là... et vous désirez?...

MAZARIN.

Ze désire qu'il quitte l'hôtel.

GUITAUT.

Et peut-il loger à quelque autre endroit dans Vincennes, monseigneur?

MAZARIN.

C'est que ze voudrais qu'il quittât, non-soulement l'hôtel, mais Vincennes aussi... si cela ne loui était pas trop désagréable.

GUITAUT.

Bon! et qu'il retournât à Paris, alors?

MAZARIN.

Heu! Paris est bien près de Vincennes, Guitaut, et ze voudrais qu'il quittât aussi Paris... si cela ne loui faisait pas trop de peine.

GUITAUT.

Et en quel endroit de la France lui sera-t-il permis de demeurer?

MAZARIN.

Ah! ze voudrais bien qu'il quittât aussi la France... si cela ne loui causait pas trop de déplaisir.

GUITAUT.

C'est-à-dire que vous l'exilez?

MAZARIN.

Eh! mon Diou! non; ze le renvoie d'où il vient, voilà tout.

GUITAUT.

Et s'il refuse?

MAZARIN.

S'il refouse?

GUITAUT.

Oui.

MAZARIN.

Alors, tou comprends, Guitaut, ce serait différent : il faudrait employer la force... ma touzours avec les plous grands égards.

GUITAUT.

Ah çà! mais c'est donc un grand seigneur?

MAZARIN.

Oun très-grand seigneur, Guitaut!

GUITAUT.

Plus grand que M. de Longueville?

MAZARIN.

Plous grand !

GUITAUT.

Plus grand que M. de Condé ?

MAZARIN.

Plous grand encore !

GUITAUT.

Plus grand que M. de Beaufort ?

MAZARIN.

Touzours plous grand !

GUITAUT.

Mais c'est donc un roi, alors ?

MAZARIN.

C'est oun roi, et ce n'est pas oun roi, tou comprends, Guitaut ?

GUITAUT.

Non, je ne comprends pas.

MAZARIN.

A ton avis, Guitaut, est-ce *le fait* ou *le droit* qui donne la royauté ?

GUITAUT.

C'est *le droit*, monseigneur.

MAZARIN.

Eh bien, moi, ze ne souis pas tout à fait de ton avis. Ainsi, monsou Riçard Cromwell, à mes youx, il est le véritable souverain de l'Angleterre, zousqu'à ce que monsou Monk en décide autrement.

GUITAUT.

Alors, monseigneur, c'est du roi Charles II qu'il s'agit?

MAZARIN.

Zoustement! tou vois donc, Guitaut, que ze ne pouvais pas te recommander trop de prévenances, d'égards, de politesses; car, enfin, le roi Çarles II est le petit-fils d'Henri IV! le nevou de la reine Anne d'Autrice! le cousin dou roi!

GUITAUT.

Et s'il invoque tous ces titres?...

MAZARIN.

Oh! alors, tou loui raconteras comment les çoses se sont passées à l'égard de monsou de Longueville, qui descend dou beau Dounois, fils dou douque d'Orléans; à l'égard de monsou de Condé, qui descend de Zean de Bourbon, frère dou roi de Navarre, et à l'égard de monsou de Beaufort, qui était petit-fils d'Henri IV... Et, touzours avec oune foule d'égards, tou feras ce que tou as fait avec monsou de Longueville, avec monsou de Condé et avec monsou de Beaufort, c'est-à-dire que tou le feras monter dans oune bonne voitoure attelée d'essellents ce-

vaux; que tou y monteras après loui; que tou t'assoieras à son côté... à sa gauce, entends-tou, Guitaut? il ne faut pas manquer à l'étiquette avec oune Mazesté!... et que tou placeras doux officiers bons zentilshommes, les plous aimables que tou pourras trouver, sour la banquette de devant. Et, ainsi, tou le condouiras à la frontière de Hollande, Guitaut.

GUITAUT.

Mais la reine? mais le roi?

MAZARIN.

Inoutile de lour rien dire, Guitaut : cela lour ferait de la peine.

GUITAUT.

Vous savez ce que l'on dit du roi?

MAZARIN.

Non.

GUITAUT.

Impossible!

MAZARIN.

Ze ne souis pas courieux.

GUITAUT.

Eh bien, l'on dit du roi que, si fin que vous soyez, monseigneur, vous ne sauriez plus lui rien cacher de ce que vous faites...

MAZARIN.

Et tou crois cela, Guitaut? Oh!...

GUITAUT.

Qu'il a un agent secret, grâce auquel il n'existe plus de mystères pour lui!

MAZARIN.

Propos de cour, Guitaut!

GUITAUT.

Je vous les donne pour ce qu'ils valent, monseigneur. Il m'est prouvé que vous êtes ministre; il ne m'est pas prouvé que le roi soit roi; l'ordre me vient de vous : j'exécuterai l'ordre. Où est-il?

MAZARIN.

Le voici par écrit, Guitaut... Ma avec toutes sortes d'égards, tou entends, Guitaut?

GUITAUT.

Oui, monseigneur.

MAZARIN.

La gauce, Guitaud! la gauce! et touzours : Mazesté!

GUITAUT.

Soyez tranquille.

MAZARIN.

Va, mon ami! va!

(Guitaut sort par la porte opposée à celle par laquelle est sorti Guénaud.)

SCÈNE V.

MAZARIN, seul.

Ce cer Guitaut! Voilà oun fidèle servitour! ne discoutant zamais, touzours prêt à essécouter! Ah! les Guitaut se perdent! Bonne race pourtant, bonne race! Ma, si ce diable de brouit il allait se répandre, que le roi sait tous les secrets de la cour... Eh! eh!...

SCÈNE VI.

MAZARIN, MARIE.

MARIE, de la porte.

Peut-on entrer, mon cher oncle?

MAZARIN.

Ze crois bien! oun rayon de soleil après le nouaze!... Entre, ma petite Marie! entre!

MARIE.

Oh! comme vous êtes bon pour moi, ce soir, mon cher oncle!

MAZARIN.

Approce!

MARIE.

Me voici.

MAZARIN.

Sais-tou une çose, Marie? c'est que, de toutes mes nièces, — et, Diou merci! ze n'en manque pas! — c'est que, de toutes mes nièces, tou es celle que z'aime le mioux.

MARIE.

Vraiment, mon oncle?... Mais pourquoi m'avoir caché ce secret-là pendant dix-sept ans?

MAZARIN.

Ze ne voulais pas faire de zalouses.

MARIE.

Eh bien, mon oncle, moi, je devinais cette tendresse, si bien cachée qu'elle fût, et je vous aimais, de mon côté, comme si vous m'eussiez fait part de la préférence.

MAZARIN.

Et pouis ze ne voulais pas te donner trop d'orguoil, en te laissant voir tout le bien que ze pensais de toi. Vois-tou, petite, l'orgouil il est oun pécé mortel! aussi ze me disais touzours en regardant tes sours grandir, flourir : « Faites les çoquettes; c'est ma petite Marie qui sera l'honnour et la gloire de la maison! »

MARIE.

Et vous croyez que l'heure de la prédiction est arrivée, mon oncle?

MAZARIN.

Ze crois qu'elle approce ! Ce matin encore, ze parlais de toi avec Bernouin, et ze loui disais : « Les autres, elles ont épousé des comtes, des douques, des princes dou sang, et ze ne serai content que quand ze l'aurai mariée à oun roi. »

MARIE.

A un roi?

MAZARIN.

Oui... Ze ne sais pas auquel encore; ma ze ne serai content, ze te le répète, que quand ze t'aurai mariée à oun roi.

MARIE.

Savez-vous que votre prévention en ma faveur vous rend bien ambitieux, mon oncle?

MAZARIN.

Pourquoi? N'es-tou pas belle comme oune princesse royale? et, s'il y avait autour de ce cou-là oun collier de diamants, à ces oreilles-là des pendeloques de diamants, et sour ce front-là oun diadème de diamants, n'aurais-tou pas bien autrement l'air d'oune reine que cette petite perrouce de Savoie que l'on vout faire épouser au roi Louis XIV?

MARIE.

Oui, mon oncle, s'il y avait!... Mais à ce cou, à ces

oreilles, à ce front, il n'y a que les simples grâces dont la nature les a parés; grâces que mon oncle, dans sa prévention en ma faveur, a toujours trouvées suffisantes.

MAZARIN.

Eh bien, mademoiselle de Mancini, ze vais vous prouver, moi, que vous êtes oune ingrate. (Appelant.) Bernouin ! Bernouin !

BERNOUIN, paraissant.

Monseigneur?

MAZARIN.

Donne-moi la petite cassette que ze t'ai çarzé d'apporter de Paris, et que ze destinais... A qui la destinais-ze, Bernouin?

BERNOUIN.

A mademoiselle Marie de Mancini.

MAZARIN.

Va, Bernouin! va! (Bernouin sort.) Là! tou vois, ze ne le loui fais pas dire. Ce cer Bernouin! il trahit ma faiblesse, mais c'est à oune bonne intention.

BERNOUIN, entrant avec la cassette.

Voici, monseigneur.

MAZARIN, la tenant dans ses mains.

Tou sais, ma petite Marie, z'ai touzours aimé les pierres préciouses, ma particoulièrement ze préfère le dia-

mant; d'aillours, le diamant, c'est la pierre la plous cère et la plous rare, la soule où il y ait véritablement oun rayon de soleil. (Il tire les diamants de la cassette.) Ces diamants, c'est mon soleil, à moi, pauvre forçat de la politique qui, depouis seize ans, traîne à ma zambe oun royaume pour boulet! Ces diamants, souvent, le soir, quand la zournée a été roude, ou, le matin, quand la nouit elle a été mauvaise, eh bien, ze me les fais apporter dans mon lit; ze les éparpille sour la courte-pointe de velours; ze les regarde, ze les frotte, ze les brosse, et ils me rézouissent la voue et le cour! Eh bien, ces diamants, çaque fois que ze les vois, ze me dis : « Ces diamants-là ils seront, oun zour, pour ma petite Marie! »

MARIE.

Vraiment, mon oncle, vous vous dites cela?

MAZARIN.

Oui, et tou les aurais dézà, si cela ne me faisait pas tant de peine de m'en séparer.

MARIE.

Ce qui veut dire que vous aimez encore mieux vos diamants que moi?

MAZARIN.

Oh!

MARIE.

Voyons, avouez-le.

MAZARIN.

Ma non, pouisque auzourd'houi, pour que tou sois plous belle que cette petite Savoyarde qui nous arrive de Tourin, de Çambéry, ze ne sais d'où! pouisque auzourd'houi.... Ma tou me promets d'être plous belle qu'elle, n'est-ce pas?

MARIE.

Oh! je vous jure, mon oncle, que j'y ferai mon possible, et que, si je n'y réussis point, il n'y aura pas de ma faute.

MAZARIN.

Eh bien, ces diamants, que ze n'ai zamais confiés qu'à Bernouin, auzourd'houi... ces diamants, qui valent cent mille écous, pour que tou te fasses belle, plous belle que la princesse Marguerite... eh bien, ze... auzourd'houi, ze... ze te les... Ma petite Marie, auzourd'houi... aies-en bien soin sourtout!... ze te les prête!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MARIE, BERNOUIN.

MARIE.

Oh! il me les prête!... Mon oncle fait l'effort suprême de me prêter ses diamants, entends-tu, Bernouin? Cela m'étonnait aussi qu'il me les donnât!

BERNOUIN.

Prenez-les toujours, mademoiselle, et ne vous inquiétez pas du reste.

MARIE.

Mais tu as entendu, Bernouin? Il a dit : « Je te les prête. »

BERNOUIN.

Mademoiselle, il y a trente ans que je suis près de Son Éminence le cardinal Mazarin, et, depuis trente ans, je ne lui ai entendu dire que trois fois : *Je vous prête,* et une fois : *Je vous donne,* et encore, cette fois-là, c'était le bonsoir qu'il donnait à la présidente Tubœuf, qui venait lui apporter dix mille écus que son mari avait perdus la veille en jouant contre lui. Je vous dirai donc comme M. le cardinal : « Faites-vous belle, mademoiselle! faites-vous belle! »

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MARIE, seule.

Oh! oui, oui, je comprends ce que vous voulez dire, mon oncle, et ce que dit, d'après vous, votre fidèle Bernouin. Vous n'étiez pas si bien caché, que je ne vous aie aperçu, pendant l'orage, dans cette grotte de la forêt de Vincennes! Vous avez vu le roi à mes pieds, et voilà que

votre ambition l'emporte sur votre avarice... Quand le roi ne faisait pas attention à moi, je vous étais indifférente ; le roi me regarde : je suis jolie ! le roi m'aime : vous m'adorez ! Oh ! vous avez raison, mon oncle, et c'est moi qui avais tort d'écouter un simple gentilhomme comme M. de Guiche. Mais qui pouvait se douter que le roi de France, que Louis XIV ferait attention à moi ? à moi qui dans mon isolement me trouvais trop heureuse d'être aimée du plus beau gentilhomme de la cour !... Oui... mais, en attendant, imprudente que j'ai été !... Oh ! mais quand je ferai un appel à sa délicatesse, quand il saura qu'il s'agit, non pas d'être la maîtresse du roi, mais d'être reine de France, il s'écartera de mon chemin, il s'éloignera de la cour. « Faites-vous belle ! faites-vous belle ! » Eh bien, puisque tout le monde le veut, essayons. (Elle s'assied sur un tabouret, au milieu du théâtre, et ouvre la cassette.) Oh ! les magnifiques diamants !

SCÈNE IX.

MARIE, LE DUC D'ANJOU.

D'ANJOU, qui est entré, qui s'est approché sur la pointe du pied, et qui regarde par-dessus l'épaule de Marie.

Oh ! les magnifiques diamants !

MARIE, se retournant.

Hein !

D'ANJOU.

N'ayez pas peur : c'est la nymphe Écho !

MARIE.

Oh ! mais regardez donc, monseigneur ! regardez donc !

D'ANJOU.

Je vois bien ! Mais qui vous a donné tout cela ?

MARIE.

Mon oncle !

D'ANJOU.

Quel oncle !... Vous avez donc deux oncles ?

MARIE.

Mon oncle Mazarin !

D'ANJOU.

Ce n'est pas vrai.

MARIE, riant.

Oh ! oh ! un démenti, monseigneur !

D'ANJOU.

Mais vous savez bien vous-même que ce n'est pas possible !

MARIE.

Cela est pourtant ainsi.

D'ANJOU.

Oh ! n'importe ! de quelque part qu'ils viennent, montrez-les-moi, chère Marie !

MARIE.

Je fais mieux que de vous dire : *Voyez !* monseigneur ; je vous dis : *Prenez !*

D'ANJOU.

En vérité, vous offrez cela comme des bonbons de baptême.

MARIE.

Pourquoi pas, puisque je suis marraine ?

D'ANJOU.

Marraine de qui ?

MARIE.

De la générosité de M. de Mazarin, qui vient de naître au monde après cinquante ans de grossesse... Le père est malade, mais l'enfant se porte bien.

D'ANJOU.

Ah ! j'y suis !

MARIE.

Quoi ?

D'ANJOU.

L'agent secret de mon frère lui aura dit que M. de Mazarin avait des millions plein ses caves, et notre cer cardinal, qui craint qu'on ne les loui reprenne, fait la part du feu.

MARIE.

Que ce soit cette raison-là ou une autre, peu importe ! nous tenons la cassette, c'est le principal.

D'ANJOU.

Oh! mais, regardez donc! comme voilà un fil de diamant qui ferait une jolie ganse de chapeau!

MARIE.

Voyez donc cette rivière! Quel admirable collier!

D'ANJOU.

Et cette agrafe de manteau!

MARIE.

Et ces boucles d'oreilles!

D'ANJOU.

Et ces boutons de manchettes!

MARIE.

Et ce diadème de brillants!

D'ANJOU.

Mais regardez donc, Marie!

MARIE.

Mais voyez donc, prince!

(Chacun d'eux fouille dans la cassette, et en tire quelque chose en poussant des cris de joie.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI, apparaissant sur la porte, et les voyant tous deux resplendissants de bijoux.

Ah çà, mais on a donc pillé le trésor de la couronne, ici?

MARIE.

Ah! le roi!

(Elle prend la cassette, et se sauve.)

LE ROI.

Marie! Marie!

D'ANJOU.

La cassette! la cassette!

SCÈNE XI.

LE ROI, LE DUC D'ANJOU.

LE ROI.

Elle se sauve! elle me fuit! Comprends-tu cela, d'Anjou?

D'ANJOU.

Je crois bien! tu arrives à l'improviste, sans te faire annoncer, avant que le soleil ait eu le temps d'allumer tous ses rayons : le soleil se cache! Oh! mais sois tranquille,

il ne tardera pas à reparaître, va! et plus resplendissant que jamais!

LE ROI.

Et que faisiez-vous donc là tous deux?

D'ANJOU.

Nous égrenions les diamants de M. de Mazarin.

LE ROI.

Je ne comprends pas.

D'ANJOU.

Je crois bien que tu ne comprends pas! Écoute, Louis, et attends-toi à une nouvelle incroyable, inouïe, exorbitante! M. de Mazarin est devenu généreux!

LE ROI.

Menteur!

D'ANJOU.

M. de Mazarin vient de donner à Marie pour cent mille écus de diamants!

LE ROI.

Ils étaient faux, alors.

D'ANJOU.

Tiens, regarde, en voici... J'ai dit comme toi, d'abord; j'ai crié : « Cela n'est pas vrai! cela est impossible! » Mais, depuis, j'ai découvert le secret. Frère, nous nous étions trompés : M. de Mazarin est un prodigue, et cela ne m'étonnerait pas qu'il profitât de ce que je suis chez

lui pour me faire quelque magnifique cadeau ! Eh ! justement voici Bernouin.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BERNOUIN.

BERNOUIN.

Le roi !

LE ROI.

Entre, Bernouin ! entre !

BERNOUIN.

Le roi m'excusera, mais je venais pour M. le duc d'Anjou.

D'ANJOU.

Vois-tu !... Qu'est-ce, Bernouin ?

BERNOUIN.

Son Éminence, ayant appris par mademoiselle Marie de Mancini que monseigneur était ici, prie Son Altesse d'accepter, comme argent de poche, et pour figurer ce soir à son jeu, les trois mille pistoles que voici.

D'ANJOU.

Où cela, Bernouin ?

BERNOUIN.

Dans cette bourse, monseigneur.

D'ANJOU.

Eh bien, quand je te disais, frère! Donne, Bernouin! donne! (Il verse la bourse dans le fond de son chapeau.) Comment, c'est pour moi, tout cet or-là?

BERNOUIN.

Oui, monseigneur?

D'ANJOU, donnant une poignée d'or à Bernouin.

Tiens, Bernouin, voici pour toi. En veux-tu, Louis?

BERNOUIN.

Je remercie monseigneur.

D'ANJOU, au roi.

Oh! prends, prends, ne te gène pas; quand je serai riche, moi, ce sera pour donner.

BERNOUIN.

Il est inutile que monseigneur se prive en faveur du roi son frère. J'étais chargé par Son Éminence de passer chez le roi, et de lui remettre ce portefeuille, qui contient un million.

LE ROI.

Merci, Bernouin.

D'ANJOU.

Des diamants à Marie! à moi trois mille pistoles! à toi un million! tout cela venant du cardinal! (Appelant.) Guénaud! Guénaud!

BERNOUIN.

Que faites-vous, monseigneur?

D'ANJOU.

J'appelle le médecin. Oh! quel malheur, Bernouin! M. le cardinal est fou!... Guénaud! Guénaud!

(Il sort en gambadant, en faisant sonner son or, et en appelant Guénaud.)

SCÈNE XIII.

LE ROI, BERNOUIN.

BERNOUIN, appelant.

Monseigneur!

LE ROI.

Laisse-le, Bernouin. C'est lui qui est fou : il n'a jamais vu tant d'or à la fois, et sa joie lui monte à la tête.

BERNOUIN.

Que dirai-je à Son Éminence?

LE ROI.

Que je la remercie infiniment, et que tout à l'heure, au jeu, je la remercierai de nouveau.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GEORGETTE, à la fenêtre.

GEORGETTE, de l'extérieur.

Qu'est-ce qui appelle M. Guénaud? est-ce vous, sire?

LE ROI.

Non, ce n'est pas moi, Georgette.

BERNOUIN.

Le roi n'a pas d'autres ordres à me donner?

LE ROI.

Non. Allez, Bernouin!

(Bernouin sort.)

SCÈNE XV.

LE ROI, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Ah! c'est que M. Guénaud, voyez-vous, sire, vous auriez eu beau l'appeler, il ne serait pas venu.

LE ROI.

Et pourquoi cela?

GEORGETTE.

Parce qu'il n'est plus ici.

LE ROI.

Bah !

GEORGETTE.

Non, il est parti pour un grand, grand, grand voyage !

LE ROI.

Et où va-t-il donc ?

GEORGETTE.

Il va à Bruxelles en Brabant, soigner M. de Condé, qui est malade.

LE ROI.

M. de Condé, qui est malade ? Et qui t'a dit cela, Georgette ? Viens donc me conter cela, viens.

(Il l'aide à passer par la fenêtre.)

GEORGETTE.

Personne ne me l'a dit ; mais je l'ai entendu. Le cheval de M. Guénaud était attaché à la grille du parc, et je lui faisais manger une poignée d'herbe verte, quand j'ai vu venir M. Guénaud et M. Molière ; ils causaient ensemble avec beaucoup de chaleur. M. Molière disait : « Mais le roi ne permet donc pas que M. de Condé rentre en France ? » M. Guénaud répondait : « Bon ! le roi qui sait tout, à ce qu'on dit, ne sait seulement pas que M. de Condé a fait sa soumission ! —Mais pourquoi M. de Condé ne s'est-il pas directement adressé au roi, au lieu de s'adresser à M. de Mazarin ? disait M. Molière. Le roi est

un grand cœur, tandis que M. de Mazarin n'est qu'un cuistre dont je ferai, un jour, une pièce de comédie sous le titre de *l'Avare!* — Oh! répondit M. Guénaud, parce que M. de Condé sait que le roi ne se mêle pas des affaires d'État; il a bien assez de se mêler de ses affaires d'amour! — Oh! si j'osais! reprenait M. Molière, je lui en parlerais bien, moi! et je suis sûr que, si je lui disais là-dessus tout ce que j'ai à lui dire, le roi, au lieu de se fâcher contre moi, me saurait gré de ma franchise. » C'est alors qu'ils ont dit que M. de Condé était dans une ville que l'on appelle Bruxelles en Brabant, et M. Guénaud a ajouté que c'était là qu'il allait; qu'il fallait que la convalescence de M. de Condé durât deux mois, *et cætera! et cætera!*

LE ROI.

Georgette, je te promets que je ne quitterai pas Vincennes sans t'avoir trouvé un mari et donné une dot.

GEORGETTE.

Pourquoi faire?

LE ROI.

Pourquoi faire, une dot?

GEORGETTE.

Non, mais un mari?

LE ROI.

Mais pour te marier, il me semble.

GEORGETTE.

Merci, sire.

LE ROI.

Comment, merci?

GEORGETTE.

Je ne veux pas me marier, moi.

LE ROI.

Tu ne veux pas te marier?

GEORGETTE.

Non.

LE ROI.

Que veux-tu donc faire?

GEORGETTE.

Je veux être comédienne.

LE ROI.

Comédienne? C'est-à-dire...

GEORGETTE.

C'est-à-dire que je veux monter sur un théâtre, être habillée avec de belles robes, coiffée avec des plumes, avoir des diamants autour du cou et autour des bras, et dire des vers de M. Rotrou, de M. Cyrano de Bergerac, de M. Corneille, ou de la prose de M. Scudéry, de M. Scarron... que sais-je, moi?

LE ROI.

Eh! bon Dieu! comment donc une pareille idée t'est-elle venue, Georgette?

GEORGETTE.

Eh ! bien naturellement, sire. Mon père m'a conduite deux fois au théâtre, une fois à l'Hôtel de Bourgogne et une fois à la Comédie Italienne : cela m'en a donné la folie.

LE ROI.

Ah ! voilà la source de ta perte ! Et tu crois que tu vas jouer la comédie comme cela, tout de suite, du premier coup ?

GEORGETTE.

Oh ! ce n'est pas bien difficile, de jouer la comédie ! Je ferai comme j'ai vu faire. A l'Hôtel de Bourgogne, il y avait une dame qui portait des plumes sur la tête, un grand manteau de velours brodé d'or, avec une robe de brocart qui se tenait toute seule ; elle faisait de grands bras, et elle disait :

Enfin, lâche empereur ! j'aperçois ta faiblesse
A travers l'épaisseur de toute ta sagesse
Et du déguisement dont fait ta vanité
Un précieux prétexte à ta timidité !
Quoi ! tyran, tu pâlis ? ton bras en l'air s'arrête,
Lorsque, d'un front sans peur, je t'apporte ma tête ?
Prends garde, mon bourreau, de ne te point troubler :
Tu manqueras ton coup, car je te fais trembler !
Que d'un sang bien plus chaud, et d'un bras bien plus ferme,
De tes derniers soleils j'accourcirais le terme !
Avec combien de joie et combien de vigueur
Je te ferais descendre un poignard dans le cœur !

En tous cas, si je tombe en deçà de l'ouvrage,
Je laisse encore un fils héritier de ma rage,
Qui fera, pour venger les maux que j'ai soufferts,
Rejaillir jusqu'à moi ton sang dans les enfers!

LE ROI.

Oh! oh!... mais je connais cela; on jouait l'*Agrippine* de M. Cyrano de Bergerac.

GEORGETTE.

Au théâtre Italien, c'était autre chose. Il y avait une suivante alerte et avisée, qui disait de la façon la plus comique du monde :

Je ne veux point ouïr les discours d'amoureux :
Ils sont, en bonne foi, malins et dangereux.
Je pèche assez, d'ailleurs, sans pécher par l'oreille.
A propos de pécher, votre vide-bouteille,
Votre grand fainéant, votre chien de valet,
Enfin, ce mal bâti, ce maudit Jodelet,
Depuis deux ou trois jours, m'a prise pour une autre.
Je l'aurais bien frotté, si ce n'est qu'il est vôtre!
Il me trouve à son gré; tout ce que j'ai lui plaît.
Mais me plaît-il aussi, le maussade qu'il est?
Il m'en faut bien un autre, et d'une autre fabrique!
C'est un beau marmouset! c'est un bel as de pique!
Il pense, quand, la nuit, il a guitarisé,
Que j'en ai, tout le jour, le cœur martyrisé :
A la fin, il verra, si vous n'y donnez ordre,
Que j'égratigne bien, et que je sais bien mordre!..

LE ROI.

Bravo, bravo, Georgette!

GEORGETTE.

Bon ! voilà que le roi m'a applaudie comme on applaudissait ces dames.

LE ROI.

Et cela te fait plaisir?

GEORGETTE.

Je crois bien! parce que, si jamais vous êtes roi...

LE ROI.

Comment, si jamais je suis roi? J'espère bien que je le suis!

GEORGETTE.

Non, je veux dire — si jamais vous le devenez, je vous demande votre protection.

LE ROI.

Tu l'as.

(Le grand maître des cérémonies, M. de Montglat, paraît au fond.)

GEORGETTE.

Vous me ferez recevoir comédienne dans un théâtre ?

LE ROI.

Je te le promets. Mais attends, n'est-ce pas M. Molière qui passe là-bas?

GEORGETTE.

Oui.

LE ROI.

Eh bien, cours après lui, Georgette, et envoie-le ici.

GEORGETTE.

Tout de suite, sire! (Elle sort en courant.) Oh ! je serai comédienne! je serai comédienne! le roi me l'a promis.

SCÈNE XVI.

LE ROI, M. DE MONTGLAT.

LE ROI, se retournant.

Ah ! c'est vous, M. le grand maître des cérémonies ?

MONTGLAT.

Sire, si j'eusse su que Votre Majesté désirait entretenir M. Molière, je l'eusse fait prévenir, afin qu'il pût se présenter à l'audience du roi avec le cérémonial d'usage.

LE ROI.

Mais, mon cher marquis, vous savez bien que les Poquelin sont tapissiers de la couronne et valets de chambre du roi de père en fils; à ce double titre, ils ont leurs petites et leurs grandes entrées.

MONTGLAT.

C'est vrai : domesticité du château. Excusez-moi, sire!

LE ROI.

Vous veniez prendre les ordres pour le jeu de M. de Mazarin?...

MONTGLAT.

Je prie le roi de m'excuser. Les ordres sont pris. Non, je cherchais le roi.

LE ROI.

Vous me cherchiez, marquis? Eh bien, me voici.

MONTGLAT.

Je voulais demander à Votre Majesté si elle avait besoin de deux chambres, ou si elle désirait un appartement tout entier.

LE ROI.

Pour qui?

MONTGLAT.

Pour le nouveau dignitaire.

LE ROI.

Quel dignitaire, marquis?

MONTGLAT.

L'agent secret de Sa Majesté.

LE ROI.

Ah! oui! Mais je n'ai demandé ni chambres, ni appartement.

MONTGLAT.

Mon devoir est non-seulement d'obéir aux ordres du roi, mais encore d'aller au-devant de ses désirs.

LE ROI.

Merci de l'intention, mon cher marquis; mais la personne dont vous parlez ne logera point au château.

MONTGLAT.

Ah! elle ne logera point au château?

LE ROI.

Non.

MONTGLAT.

Et, lorsqu'elle se présentera pour voir le roi, sous quel titre faudra-t-il l'annoncer?

LE ROI.

Elle n'a pas de titres, mon cher marquis.

MONTGLAT.

Il ne me reste donc qu'à savoir, sire, si elle entrera par les grandes portes ou par les couloirs.

LE ROI.

Elle entrera par où elle voudra, marquis; elle a les clefs de mon appartement.

MONTGLAT.

Les clefs de l'appartement du roi?

LE ROI.

Mais oui. Vous comprenez bien, mon cher? Du moment où cet agent logerait au château, du moment où il aurait un titre, du moment où il serait forcé de vous attendre pour être introduit par vous, ce ne serait plus un agent secret.

MONTGLAT.

C'est juste. Mais je dois dire au roi que ce qu'il fait est en dehors de tous les usages reçus, et qu'il n'y a pas d'exemple dans l'étiquette de la cour...

LE ROI.

Bon! Eh bien, mon cher monsieur de Montglat, j'aurai donné l'exemple de l'étiquette au lieu de le suivre. En attendant, ayez l'obligeance de vous procurer un passe-partout qui ouvre les portes extérieures du château.

MONTGLAT.

Lesquelles ?

LE ROI.

Toutes sans distinction.

MONTGLAT.

Dans une heure, le roi aura ce qu'il désire.

(Molière entre.)

LE ROI.

Merci, marquis. Maintenant, voici M. Molière ; j'ai quelques ordres à lui donner, veuillez me laisser seul avec lui, marquis.

MONTGLAT.

Je me retire. (Bas.) C'est sans doute M. Molière qui est chargé de meubler l'appartement de l'agent secret. Je suivrai M. Molière, et je saurai du moins où demeure le personnage...

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

LE ROI, MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

Le roi m'a fait la faveur de me demander ?

LE ROI.

Qui vous dit que c'est une faveur, monsieur, et que je ne vous appelle pas, au contraire, pour me plaindre de vous ?

MOLIÈRE.

Ce serait encore une faveur, sire, puisque votre présence royale permettrait à l'accusé de se justifier de vive voix. Mais je suis si sûr de mon amour et de mon dévouement pour Votre Majesté, que je me présente hardiment devant elle, et avec cette certitude qu'il est impossible que je l'aie offensée.

LE ROI.

Monsieur Molière, vous protégez M. de Condé, à ce qu'il paraît ?

MOLIÈRE.

Oh ! sire, le premier prince du sang après M. le duc d'Anjou, protégé par Mascarille !

LE ROI.

Vous le protégez, monsieur, puisque, aujourd'hui

même, vous disiez à Guénaud partant pour Bruxelles que, si vous l'osiez, vous me parleriez directement, à moi, du désir de M. le prince de rentrer en France.

MOLIÈRE.

Permettez-moi de féliciter Votre Majesté sur la fidélité des rapports qui lui sont faits. (Souriant.) Il paraît que son agent secret est en campagne.

LE ROI.

Oui, monsieur, et malgré la fidélité de ses rapports, j'ai douté un instant du sien à votre endroit.

MOLIÈRE.

Pourquoi, sire? Votre Majesté m'a demandé un moyen de savoir la vérité ; je lui en ai indiqué un. Si le roi ne savait pas la vérité, mon moyen serait mauvais.

LE ROI.

Oui ; mais, en votre qualité de poëte et de comédien, j'ai cru que vous abandonniez la politique à ceux qui ont le malheur d'être obligés d'en faire, et que vous ne vous occupiez que de théâtre.

MOLIÈRE.

Eh ! justement, sire ! Le roi sait que la Fronde est une comédie à travestissements, une pièce de cape et d'épée, une intrigue à l'espagnole : en ma qualité de comédien, j'ai pris un rôle dans cette comédie, voilà tout.

LE ROI.

Oui ; mais, par bonheur, la comédie touche à son dénoûment. M. de la Rochefoucault a quitté son costume de beau Léandre, madame de Longueville a quitté ses oripeaux de reine, M. de Gondi a jeté son habit de général où il avait jeté son froc ; il n'y a pas, enfin, jusqu'à M. de Condé qui, à ce qu'il paraît, ne regrette d'avoir endossé un instant le manteau de traître. La comédie, dis-je, touche à son dénoûment. Voyons, monsieur Molière, comment ce dénoûment doit-il finir ? Vous ne récuserez pas votre compétence en pareille matière, je présume.

MOLIÈRE.

Du moment où le roi avoue lui-même que la Fronde est une comédie, le dénoûment en doit être heureux.

LE ROI.

Ainsi, à votre avis, M. de Condé...

MOLIÈRE.

Que le roi réfléchisse qu'il daigne me demander mon avis.

LE ROI.

Je vous le demande, monsieur Molière.

MOLIÈRE.

Eh bien, sire, à mon avis, M. de Condé devrait rentrer en France sans qu'il le demandât ; à plus forte raison lorsqu'il le demande.

LE ROI.

Et que ferait M. de Condé en France ?

MOLIÈRE.

Ce qu'il y a déjà fait : il y gagnerait des batailles à Votre Majesté.

LE ROI.

Vous oubliez, monsieur Molière, qu'il en a gagné aussi contre moi.

MOLIÈRE.

Rendez à M. de Condé la place qu'il doit occuper près de vous, sire, et lui-même déchirera du livre de sa vie la page où ces victoires fatales sont écrites.

LE ROI.

Monsieur Molière! monsieur Molière! vous êtes, je le sais, des bons amis de M. le prince de Condé.

MOLIÈRE.

Oui, sire, mais je suis, en même temps, des plus fidèles sujets du roi Lóuis XIV.

LE ROI.

Et quel besoin ai-je de M. de Condé en France? Vous voyez que l'on s'y passe très-bien de lui.

MOLIÈRE.

Oui, sire, parce que les nations sont oublieuses; mais, quand les nations oublient, c'est aux rois de se souvenir !

Un roi ne se passe jamais d'un grand homme, sire : la majesté des rois se fait de la grandeur de ceux qui les entourent. Dieu me garde de vouloir abaisser M. de Mazarin dans votre esprit, sire : le jour où il consentira à initier le roi aux mystères de sa politique, le roi reconnaîtra que c'est, non-seulement un habile ministre, mais encore et surtout ce que nous autres gens de théâtre appelons un adroit metteur en scène ; cependant, s'il a l'esprit d'un ministre, et l'adresse d'un metteur en scène, il n'a pas le génie d'un roi. Laissez-lui donc, sire, le soin des accessoires, des décors et des changements à vue ; mais réservez-vous l'intrigue de la pièce, le droit de choisir les personnages qui doivent jouer les premiers rôles dans l'immense spectacle que vous êtes appelé à donner à l'univers. Je sais bien qu'au théâtre, dans les jours de détresse, et quand les grands acteurs sont absents, on remplace les premiers rôles par des doubles ; mais, croyez-moi, sire, si bonne qu'elle soit, une pièce jouée par des doubles ne paraît jamais aux spectateurs qu'une plate et maussade parodie !

LE ROI.

Monsieur Molière, c'est souvent une grande faute, que de relever un ennemi à terre, et que de rendre leurs armes aux désarmés.

MOLIÈRE.

C'est possible, sire ; mais c'est une faute sublime, et ces fautes sont assez rares chez les rois, pour que Dieu

qui les voit dans leur imprudence s'élever jusqu'à lui par le pardon, s'en étonne, mais ne les punisse pas!

LE ROI.

Mon père Louis XIII n'a jamais pardonné, monsieur Molière, et ses contemporains l'ont appelé *Louis le Juste.*

MOLIÈRE.

Oui, sire, parce qu'il y a des époques où la Providence, au lieu de sceptre, met une hache aux mains des rois; mais, par bonheur, les jours de Louis XI et de Richelieu, du connétable de Saint-Pol et du maréchal de Montmorency sont passés! Qu'auriez-vous affaire aujourd'hui des gibets du Plessis-lez-Tours et des échafauds de Lyon et de Toulouse? Vous ouvrez une ère nouvelle; vous refaites une société; des débris du monde du passé, vous pétrissez le monde de l'avenir! Lorsque le père a détruit, il faut que le fils rebâtisse, c'est la loi; or, si l'on détruit avec la rigueur, sire, on ne rebâtit qu'avec la clémence. Heureux ceux qui sont appelés par la Providence à jouer ce rôle de régénérateurs des peuples et de rois des sociétés! Nous comptons un de ces hommes-là dans le monde antique : on l'appelle Auguste; un dans le monde moderne : on l'appelle Charlemagne; à huit cents ans de distance d'Auguste, Charlemagne est venu; à huit cents ans de distance de Charlemagne, vous venez, sire! Auguste et Charlemagne ont commencé par la clémence : comme eux, commencera Louis XIV, et Dieu lui fera la grâce peut-être de finir comme eux!

LE ROI.

Monsieur Molière, je vous promets de parler de M. le prince à ma mère et à M. de Mazarin.

MOLIÈRE.

Oh ! sire ! ne soumettez pas de pareilles appréciations à la haine d'une femme et à la pusillanimité d'un ministre ; la clémence est vertu royale : soyez clément par vous-même, puisque vous êtes roi.

LE ROI.

Je suis roi, monsieur, c'est vrai ; mais j'hésite, car je n'ai point encore fait acte de royauté.

MOLIÈRE.

Jamais vous ne trouverez une plus belle occasion. Débutez par le pardon, sire, et le début sera digne du petit-fils d'Henri IV.

LE ROI, souriant.

Vous le voulez, monsieur Molière?

MOLIÈRE, un papier, une plume à la main, et un genou en terre.

Oui, sire, *je le veux*.

(Anne d'Autriche apparaît et recule derrière la portière.)

LE ROI, écrivant.

« Monsieur de Condé,

» Rentrez en France, aussitôt que votre santé vous le

» permettra; seulement, le plus tôt sera le mieux, car
» j'aurai grand plaisir à vous avoir près de moi.

» Votre affectionné,

» Louis. »

Tenez, monsieur Molière, remettez, de ma part et de la vôtre, cette lettre à M. de Condé, et soyez chez moi demain à mon lever.

MOLIÈRE.

Sire, vous n'êtes encore qu'un bon roi; marchez hardiment dans la voie où vous venez d'entrer, et vous serez un grand roi!

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

LE ROI, ANNE D'AUTRICHE.

LE ROI, sans voir sa mère.

C'est étrange comme cet homme a des paroles qui font penser! On dirait que, de même que pour son théâtre, il a dans la vie la faculté de lever un rideau qui laisse voir des horizons ignorés, des perspectives inconnues. (Se retournant.) Ah! c'est vous, madame!

ANNE.

Avec qui donc étiez-vous là, Louis?

LE ROI.

Avec M. Molière, madame.

ANNE.

Un comédien, je crois? Le fils de Poquelin, n'est-ce pas, qui désire un privilége de théâtre?

LE ROI.

Justement.

ANNE.

Et vous lui signiez son privilége?

LE ROI.

Non, madame, je lui signais la grâce de M. de Condé.

ANNE.

La grâce de M. de Condé? Vous autorisez M. de Condé à rentrer en France!

LE ROI.

Oui, madame.

ANNE.

Sans m'avoir consultée? sans avoir consulté M. de Mazarin?

LE ROI.

Pardon, madame, mais je croyais le droit de grâce un droit royal.

ANNE.

Sire, jamais votre auguste père n'a signé un acte de cette importance sans consulter son ministre.

LE ROI.

Mon père, madame, régnait sous M. de Richelieu, et je suis décidé, moi, à régner sur tout le monde.

ANNE.

Même...

(Elle hésite.)

LE ROI.

Sur tout le monde, madame!

SCÈNE XIX.

LE ROI, ANNE D'AUTRICHE, MARIE DE MANCINI, resplendissante de diamants.

ANNE, retenant le roi, qui s'avance vers Marie.

Mon fils!

LE ROI.

Pardon, madame, mais voici mademoiselle de Mancini, que j'attendais ici, et qui compte sur moi pour être son cavalier.

ANNE.

Oh!...

(Le roi prend la main de Marie, qui, craintive, regarde tour à tour le roi et Anne d'Autriche.)

MARIE.

Sire!

LE ROI.

Venez, Marie! venez! Oh! que vous êtes belle et que je vous aime!

(Marie entre, joyeuse et triomphante, chez son oncle, où les courtisans commencent à affluer.)

SCÈNE XX.

ANNE D'AUTRICHE, seule.

Trois mille pistoles à d'Anjou! un million à Louis! tous ses diamants à sa nièce! Décidément, M. de Mazarin se croit déjà l'oncle du roi de France. Oh! et moi qui suis cause que la duchesse de Savoie et sa fille vont assister à cette honte et subir cet affront!

SCÈNE XXI.

ANNE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Son Altesse la régente fait demander à Votre Majesté si elle peut descendre avec la princesse Marguerite chez M. de Mazarin.

ANNE.

Ah! pardon, vous êtes?...

CHARLOTTE.

Je suis la demoiselle d'honneur de Son Altesse la princesse Marguerite.

ANNE.

Oui, oui, très-bien, je vous reconnais... Retournez près de ma belle-sœur et dites-lui... ou plutôt, non, j'y

vais moi-même... Ah! monsieur de Mazarin, vous avez compté sans moi!

(Elle sort.)

SCÈNE XXII.

CHARLOTTE, seule.

Bon! voilà qu'il y a contre-ordre à présent, que les princesses ne descendront point, et qu'il faudra peut-être repartir sans avoir vu la cour! Comme c'est amusant! faites donc deux cents lieues pour le roi Louis XIV, pour M. de Mazarin, pour la reine Henriette, pour les fêtes de la cour, pour les chasses de Vincennes, et repartez sans avoir rien goûté de tout cela!... Sans compter ce pauvre Bouchavannes, qui était si heureux de mon arrivée, et qui a trouvé moyen de m'annoncer en deux lignes que, par grâce spéciale, il était du jeu de M. de Mazarin ce soir, et que nous pourrions nous y voir, et arrêter quelque chose... Oh! s'il était là! si je pouvais lui faire signe! si je pouvais seulement échanger un mot avec lui!...

(Elle s'approche et essaye de regarder dans la seconde pièce.)

SCÈNE XXIII.

CHARLOTTE, BOUCHAVANNES, entrant.

BOUCHAVANNES.

Mais je ne me trompe point, c'est Charlotte!

CHARLOTTE.

Ah! monsieur de Bouchavannes, écoutez; je n'ai qu'un instant à rester ici, et c'est un miracle que je vous y rencontre. Les princesses ne descendent pas au jeu... J'ai reçu votre lettre... je vous aime toujours; mais j'ai peur que nous ne partions demain, et je ne sais ni comment ni où vous revoir.

BOUCHAVANNES.

Écoutez, à votre tour, Charlotte. J'ai exploré les localités : la porte de service de l'appartement des princesses donne dans la cour de l'orangerie. Jetez une mante sur vos épaules, et venez me rejoindre; je serai de faction au bas de votre escalier de dix heures à minuit.

CHARLOTTE.

Bon! je ferai tout mon possible pour descendre, et causer un instant avec vous.

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, GUICHE, très-agité.

GUICHE.

Pardon, Bouchavannes...

CHARLOTTE.

Voici un gentilhomme qui veut vous parler.

BOUCHAVANNES.

Ah ! c'est vous, monsieur de Guiche !

GUICHE, lisant un billet.

« Il faut absolument que je vous parle cette nuit. » (A Bouchavannes.) Pouvez-vous me céder votre tour de faction dans la cour de l'orangerie ?

BOUCHAVANNES.

Impossible, mon cher comte ; j'ai un rendez-vous pendant ma faction. (A Charlotte.) A ce soir.

CHARLOTTE.

A ce soir !

(Elle sort.)

SCÈNE XXV

BOUCHAVANNES, GUICHE.

GUICHE.

Qui monte après vous ?

BOUCHAVANNES.

Tréville.

GUICHE.

A quelle heure ?

BOUCHAVANNES.

A minuit.

GUICHE.

Où croyez-vous que je le trouve ?

BOUCHAVANNES.

Dans la salle des gardes.

GUICHE.

Merci.

(Il sort.)

BOUCHAVANNES.

Pauvre Guiche ! Ma foi, tant pis ! Charité bien ordonnée est de commencer par soi-même... Oh ! oh ! le maître des cérémonies... Comme il a l'air soucieux !

(Il sort.)

SCÈNE XXVI.

M. DE MONTGLAT, entrant sans voir sortir Bouchavannes, et se parlant à lui-même.

Avoir été trente ans à la cour, en moyenne dix mille jours ; par conséquent, y avoir fait dix mille déjeuners, dix mille dîners, dix mille soupers ; pendant ces dix mille jours, à ces dix mille déjeuners, à ces dix mille dîners, à ces dix mille soupers, avoir vu les mêmes figures et entendu les mêmes conversations, avec cette différence que les figures devenaient de plus en plus vieilles (Bernouin entre) et les conversations de plus en plus ennuyeuses ; avoir été quinze ans...

SCÈNE XXVII.

M. DE MONTGLAT, BERNOUIN.

BERNOUIN.

Pardon, monsieur le grand maître des cérémonies...

MONTGLAT.

Ah! c'est vous, monsieur Bernouin! Votre serviteur! (Reprenant.) Avoir été quinze ans...

BERNOUIN.

Excusez-moi, monsieur de Montglat, mais voudriez-vous avoir la bonté de dire sans affectation à M. le cardinal que je l'attends ici pour lui communiquer une chose de la plus haute importance?

MONTGLAT.

A l'instant même, monsieur Bernouin.

(Il entre dans la salle du fond.)

SCÈNE XXVIII.

BERNOUIN, GUITAUT, s'arrêtant à la porte du fond dans l'attitude militaire.

BERNOUIN.

Ah! c'est vous, monsieur Guitaut!

GUITAUT.

Le cardinal?

BERNOUIN.

Le cardinal sera ici dans un instant.

GUITAUT.

Puis-je l'attendre, pour lui rendre réponse, et lui demander la consigne?

BERNOUIN.

Certainement! d'autant plus qu'il aura, selon toute probabilité, quelque recommandation particulière à vous faire.

SCÈNE XXIX.

LES MÊMES, MADAME HENRIETTE.

HENRIETTE, *passant son bras sous celui de Guitaut.*

Cher monsieur Guitaut!

GUITAUT.

Votre Altesse Royale!

HENRIETTE.

Soyez assez aimable pour me dire les noms de MM. les mousquetaires de garde, cette nuit, dans la cour de l'orangerie.

GUITAUT.

De huit heures à dix heures du soir, M. de Brégy; de

dix heures à minuit, M. de Bouchavannes; de minuit à deux heures, M. de Tréville...

HENRIETTE.

Merci!... Oh! M. le cardinal!

(Elle quitte le bras de Guitaut.)

SCÈNE XXX.

LES MÊMES, MAZARIN; madame Henriette rentre dans la salle, tandis que Mazarin parle à Bernouin.

MAZARIN.

Tou m'as fait demander, Bernouin?

BERNOUIN.

Oui, monseigneur. Un courrier de l'ambassadeur d'Espagne...

MAZARIN.

De monsou Pimentel? Donne vite, Bernouin! donne! (Lisant.) « Monseigneur, z'ai à vous commouniquer oune nouvelle de la plous haute importance, et qui ne doit être connoue que de vous soul. Où pourrai-ze vous voir, cette nouit, sans témoins et sans qu'on sace que ze vous ai vou? » *Diavolo!* il ne faut pas qu'il entre au palais! Bernouin, oune ploume et de l'encre.

BERNOUIN.

Voici, monseigneur.

MAZARIN, après avoir écrit.

Tiens, Bernouin, remets cette réponse au messazer. *Diavolo!* des nouvelles d'Espagne! (Secouant la tête.) Ah! c'est toi, Guitaut! Eh bien, le roi Çarles II?...

GUITAUT.

Eh bien, monseigneur, le roi Charles II a fini par entendre raison, et, demain matin, il aura quitté Vincennes.

MAZARIN.

Bon! Et madame Henriette?...

GUITAUT.

Quoi, madame Henriette?

MAZARIN.

Tou ne loui as rien dit, Guitaut?

GUITAUT.

Allons donc, monseigneur!

MAZARIN.

Bon, Guitaut! bon! tou es oun fidèle servitour, et sois tranquille, ze ne t'oublierai pas pour les cinquante mille écous de ta nièce.

GUITAUT.

Je croyais que c'était cent mille, monseigneur.

MAZARIN.

Tou connais le mot d'ordre, Guitaut?

GUITAUT.

Oui, mais pas la consigne.

MAZARIN.

La consigne est de laisser entrer par la petite porte de la cour de l'oranzerie la personne qui frappera trois coups, et qui dira : « France et Espagne. »

GUITAUT.

Cela suffit, monseigneur.

MAZARIN.

Nouvelles d'Espagne ! Ah ! *pecaïre !*

(Il rentre.)

SCÈNE XXXI.

BERNOUIN, GUITAUT, puis MONTGLAT, puis VILLEQUIER et DANGEAU.

BERNOUIN.

Diable ! je crois Son Éminence de mauvaise humeur.

GUITAUT.

Oui, et sa mauvaise humeur lui fait perdre la mémoire... Enfin, qu'il se souvienne des cinquante mille écus, et c'est tout ce que je lui demande.

(Bernouin et Guitaut sortent chacun d'un côté.)

MONTGLAT, même entrée que la précédente.

Avoir été quinze ans grand maître des cérémonies,

c'est-à-dire avoir exercé cette charge importante pendant cinq mille jours et cinq mille nuits; avoir constamment su qui entrait chez le roi, et qui en sortait, et qu'il arrive une heure où un homme inconnu entre et sorte sans que je sache par où ni comment! Voilà une de ces humiliations comme en réservent les nouveaux règnes aux vieux serviteurs! voilà une de ces défiances qui poussent un grand maître des cérémonies au désespoir! (Villequier et Dangeau entrent et s'approchent chacun d'un côté de Montglat.) Aussi cela ne saurait durer, à mon égard du moins, et, à la première occasion, je me pose devant le roi, et je lui dis, tout ensemble avec le respect que je lui dois et la dignité que je conserve pour moi-même...

VILLEQUIER.

Voyons, que lui dites-vous, Montglat?

MONTGLAT.

Ah! c'est vous, Villequier!

DANGEAU.

Nous écoutons.

MONTGLAT.

Ah! c'est vous, Dangeau! Eh bien, je lui dis : « Sire, Votre Majesté a pris une mesure qui remplit de tristesse le cœur de ses fidèles sujets! Sire, Votre Majesté garde scrupuleusement l'incognito de son agent secret; mais, malgré le silence de Votre Majesté, on a vu cet agent, on connaît cet homme, et quelque chose de son passé trans-

pire qui épouvante les amis du roi pour l'avenir! On dit sourdement que la pression de cette main inconnue devient insupportable; on dit...»

SCÈNE XXXII.

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI.

Montglat!

VILLEQUIER et DANGEAU.

Le roi!

(Ils s'écartent, l'un à gauche, l'autre à droite.)

MONTGLAT.

Sire?

LE ROI, bas.

Avez-vous la clef que je vous ai demandée?

MONTGLAT.

La voilà, sire.

LE ROI.

Merci. (Il tire un billet de sa poche.) « Trouvez-vous ce soir dans l'orangerie; on a un secret important à vous y révéler.» Qui donc peut m'écrire cela? N'importe, j'y serai.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE XXXIII.

VILLEQUIER, MONTGLAT, DANGEAU.

VILLEQUIER, se rapprochant.

Eh bien?

DANGEAU, de même.

Le roi vous a parlé bas.

VILLEQUIER.

Que vous a-t-il dit?

MONTGLAT.

Messieurs, le roi m'a fait l'honneur de me confier le nom du mystérieux inconnu.

VILLEQUIER.

Et ce nom?...

DANGEAU.

Ce nom?

MONTGLAT, orgueilleusement.

Le roi m'a recommandé le secret, messieurs; faites comme moi, tâchez de le savoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

ACTE QUATRIÈME

La cour de l'orangerie. Ciel étoilé. — Au premier plan, à droite, une voûte conduisant du côté du château; au deuxième plan, une tourelle percée d'une fenêtre et d'une porte donnant sur un escalier intérieur. Le fond est fermé par un mur au-dessus duquel s'étendent les feuillages des arbres; dans ce mur, une petite porte praticable. A gauche, vers le fond, un corps de bâtiment attenant à l'orangerie; fenêtre à balcon à laquelle on peut atteindre en montant sur un banc placé au-dessous. En pan coupé et en retour, l'orangerie avec grandes fenêtres à trois pieds du sol; terrasse au-dessus. Au premier plan, du même côté, un passage pour entrer dans l'orangerie, dont la porte est hors de la vue du spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOUCHAVANNES, BRÉGY, DEUX MOUSQUETAIRES.

(On relève la sentinelle. Dix heures sonnent.)

BOUCHAVANNES.

Le mot d'ordre?

BRÉGY.

Fortune et Fontainebleau.

BOUCHAVANNES.

La consigne?

BRÉGY.

Introduire dans l'orangerie la personne qui frappera trois coups à la petite porte extérieure, et qui prononcera ces deux mots : « Espagne et France. »

BOUCHAVANNES.

Merci.

BRÉGY.

Bien du plaisir, Bouchavannes.

BOUCHAVANNES.

Mais je ne dis pas non; j'aime beaucoup les factions de nuit.

(Brégy s'éloigne avec les deux autres mousquetaires, et disparaît à gauche du spectateur par le passage qui longe l'orangerie.)

SCÈNE II.

BOUCHAVANNES, seul, écoutant sonner l'heure.

Dix heures... C'est bien; patience! il ne faut pas que je compte sur Charlotte avant une heure d'ici. Voyons, orientons-nous. Voici l'escalier donnant sur la chambre des princesses, et par lequel viendra Charlotte... si Charlotte vient; voilà la petite porte où doit frapper la personne qu'il faudra introduire dans l'orangerie; voilà la fenêtre de la chambre de mademoiselle de Mancini... Ce logement est, par ma foi! bien choisi, isolé, solitaire...

On voit que l'amour du roi s'est fait maréchal de camp, et a préparé les logis... Enfin, voilà l'orangerie... (Il revient à son poste.) Oh! oh! quelqu'un... une femme? Serait-ce déjà Charlotte? Mais non, elle ne viendrait point par cette route. Qui va là?

SCÈNE III.

BOUCHAVANNES, MADAME HENRIETTE.

HENRIETTE.

Vous êtes M. de Bouchavannes?

BOUCHAVANNES.

Oui. Que me voulez-vous?

HENRIETTE.

Regardez-moi, monsieur.

BOUCHAVANNES.

La princesse Henriette!

HENRIETTE.

Qui vient au nom de sa mère et au sien vous demander une grâce, monsieur.

BOUCHAVANNES.

Ou plutôt me donner un ordre, veut dire Votre Altesse,

HENRIETTE.

Hélas! non, monsieur de Bouchavannes; vous savez bien que nous n'avons plus d'ordres à donner ici, et qu'au contraire, c'est nous qui en recevons, et de fort durs parfois!

BOUCHAVANNES.

Mais, mon Dieu! qui peut amener Votre Altesse à cette heure dans cette cour solitaire?

HENRIETTE.

Je vous cherchais, monsieur.

BOUCHAVANNES.

Moi?

HENRIETTE.

Vous êtes gentilhomme, monsieur; vous avez une mère, une sœur; vous connaissez les émotions de la famille, tantôt douces, tantôt cruelles. Eh bien, monsieur, si vous étiez séparé de votre sœur depuis trois ans; que votre sœur fût errante, proscrite, fugitive, vous éprouveriez l'impérieux besoin de la revoir, et vous n'hésiteriez point à confier ce désir à un ami... Monsieur de Bouchavannes, vous êtes un ami pour nous : c'est ma mère, si je ne me trompe, qui a placé la vôtre près de la princesse de Savoie.

BOUCHAVANNES.

Et vous savez, madame, que la reconnaissance de

toute la famille est acquise à votre auguste mère et à vous.

HENRIETTE.

Oh! ne parlons point de reconnaissance, monsieur; ce serait donner une mesure à votre dévouement, et j'aime mieux lui faire un appel entier, complet, absolu.

BOUCHAVANNES.

Parlez, madame, je serai heureux le jour où vous me donnerez l'occasion de courir un danger quelconque pour vous.

HENRIETTE.

Je vous ai parlé d'une sœur proscrite, fugitive, exilée. Eh bien, moi, monsieur, j'ai un frère exilé, fugitif, proscrit; un frère que je n'ai pas vu depuis trois ans.

BOUCHAVANNES.

Le roi Charles II?

HENRIETTE.

Le roi Charles II, oui, monsieur. Eh bien, le roi Charles II est ici, à Vincennes, de l'autre côté de cette porte... Chassé aujourd'hui de France par M. de Mazarin, demain au point du jour il part, il retourne en Hollande. Monsieur de Bouchavannes, il dépend de vous que le pauvre déshérité parte avec quelques adoucissements à sa douleur, ou désespéré tout à fait. Monsieur de Bouchavannes, je voudrais bien revoir, je voudrais bien embrasser mon frère; je voudrais bien lui dire adieu!

BOUCHAVANNES.

Et voilà tout ce que vous aviez à me demander, madame?

HENRIETTE.

Oui, tout.

BOUCHAVANNES.

Ma tête serait en jeu pour vous procurer cette joie, que je risquerais ma tête; je risque quelques jours d'arrêt, un mois de prison peut-être; en vérité, je suis honteux, madame, de faire si peu pour vous! (Il va à la petite porte et l'ouvre.) Entrez, sire! Madame Henriette attend Votre Majesté.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE ROI CHARLES.

CHARLES.

Ma sœur!

HENRIETTE.

Mon frère!

(Charles tend amicalement la main à Bouchavannes.)

BOUCHAVANNES, baisant la main du roi, et se retirant.

Sire, je veille sur vous et sur votre sœur!

CHARLES.

Oh! ma bonne petite Henriette, pauvre ange gardien de la famille, combien je te remercie de ce que tu fais

pour moi!... Où est notre mère? Comment se porte-t-elle?

HENRIETTE.

Ma mère, elle t'attend, elle va être bien heureuse de te revoir! Viens, viens! Oh! monsieur de Bouchavannes, recevez tous les remercîments d'une mère et d'une sœur...

BOUCHAVANNES.

Allez! mais ne vous oubliez pas; songez que je n'ai plus qu'une heure et demie de faction, et que si j'étais remplacé au moment où il s'agira de repasser par cette cour...

SCÈNE V.

LES MÊMES, GEORGETTE, sur la terrasse de l'orangerie.

GEORGETTE.

Sire!

BOUCHAVANNES.

Silence! Il me semble que l'on parle là-bas.

HENRIETTE.

Oh! veillez sur nous, monsieur de Bouchavannes!

BOUCHAVANNES.

Soyez tranquille, je ne quitte pas cette voûte, et personne n'y passera à moins d'avoir le mot d'ordre.

HENRIETTE.

Viens, Charles! viens!

SCÈNE VI.

BOUCHAVANNES, à l'entrée de la voûte; GEORGETTE, sur la terrasse.

GEORGETTE.

Sire!... Oh! mon Dieu! il ne m'entend pas!... et moi qui ne puis descendre... Sire!... (Elle casse une branche d'arbre, et frappe avec cette branche aux carreaux de la fenêtre placée au-dessous d'elle.) Sire!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE ROI, ouvrant la fenêtre.

LE ROI.

C'est toi, Georgette?

GEORGETTE.

C'est moi, sire... Chut! il y a une sentinelle là-bas.

LE ROI.

Je l'ai bien vue... Cet imbécile de Guitaut qui va juste placer une sentinelle sous les fenêtres de mademoiselle de Mancini!

GEORGETTE.

C'est vrai, qui pouvait se douter de cela? Mais il y a bien autre chose, sire!

LE ROI.

Qu'y a-t-il ?

GEORGETTE.

Il y a que mon père vient de recevoir l'ordre de tenir l'orangerie prête pour M. de Mazarin... J'ai caché la clef, pour qu'il ne pût pas y entrer; mais M. de Mazarin a une seconde clef.

LE ROI.

Et ton père, où est-il?

GEORGETTE.

Il est allé chercher M. de Mazarin avec sa anterne.

LE ROI.

Mais que diable M. de Mazarin vient-il faire, à cette heure, dans l'orangerie?

GEORGETTE.

Ah! pour cela, je ne sais pas; mais il paraît qu'il y a donné rendez-vous à quelqu'un... M. Bernouin lui-même est venu prendre la clef.

LE ROI.

Comment ne m'as-tu pas dit cela, quand tu m'as introduit dans l'orangerie?

GEORGETTE.

Je ne le savais pas encore... Chut!

LE ROI.

Quoi?

GEORGETTE.

On vient.

LE ROI.

Oui, deux hommes dont l'un porte une lanterne.

BOUCHAVANNES.

Qui vive ?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, L'HOMME A LA LANTERNE, MAZARIN.

L'HOMME A LA LANTERNE.

Fortune et Fontainebleau.

BOUCHAVANNES.

Passez.

MAZARIN.

Vous savez la consigne, monsou de Bouçavannes?

BOUCHAVANNES.

Son Éminence !

MAZARIN.

Vous la savez ?

BOUCHAVANNES.

Oui, monseigneur ; laisser entrer la personne...

MAZARIN.

Bien ! Bonne garde, monsou de Bouçavannes ! bonne garde !

(L'homme à la lanterne et Mazarin passent devant la fenêtre de l'orangerie, qui se ferme à leur passage, et se rouvre derrière eux.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, moins LE CARDINAL.

LE ROI.

C'est bien le cardinal! que faire? Si j'essaye de sortir, je vais le rencontrer à la porte!

BOUCHAVANNES, à lui-même, se rapprochant.

Pourvu que le roi Charles II ne le rencontre pas!

GEORGETTE.

Sire, sire, prenez garde!

LE ROI.

Eh, pardieu! je l'entends bien! il met la clef dans la serrure, il va entrer... Ah! ma foi, tant pis, personne ne me voit : la majesté royale est sauve.

(Il enjambe le balcon.)

GEORGETTE.

Sire, sire, la sentinelle!

LE ROI.

Oh! quelle idée!

BOUCHAVANNES, barrant la route avec son mousquet.

Qui vive?

LE ROI.

Monsieur de Bouchavannes!

BOUCHAVANNES.

Qui vive ?

LE ROI.

Je suis le roi, monsieur... Votre chapeau, votre manteau, votre mousquet... C'est moi qui achèverai votre faction.

BOUCHAVANNES.

Oh ! sire !

LE ROI.

Le mot d'ordre ?

BOUCHAVANNES.

Fortune et Fontainebleau.

LE ROI.

La consigne ?

BOUCHAVANNES.

Laisser entrer la personne qui frappera trois coups à la petite porte du bois, et qui dira : « France et Espagne. »

LE ROI.

Qui monte après vous ?

BOUCHAVANNES.

M. de Tréville.

LE ROI.

C'est bien, monsieur. Rentrez dans votre chambre, et venez demain à mon lever chercher votre commission de capitaine.

BOUCHAVANNES.

Sire !

LE ROI.

Allez ! (On ferme la fenêtre de l'orangerie.) Mais allez donc !

BOUCHAVANNES.

Oh ! pauvre Charlotte !... Et madame Henriette et le roi... Ah ! ma foi, à la garde de Dieu !

(Il s'éloigne.)

SCÈNE X.

LE ROI, GEORGETTE.

(On entend une voix qui appelle Georgette.)

GEORGETTE.

Vous n'avez plus besoin de moi, sire ?

LE ROI.

Non.

GEORGETTE.

C'est mon père qui m'appelle.

LA VOIX.

Georgette !

LE ROI.

Va !

(Elle disparaît.)

SCÈNE XI.

LE ROI, seul.

M. de Bouchavannes résistait fort, ce me semble, à me transmettre sa consigne, et à me céder son mousquet. Avait-il quelque intérêt à monter sa faction tout entière ? Nous le saurons bien... Mais c'est M. de Mazarin qui m'inquiète... Quelle affaire peut-il avoir dans l'orangerie, à cette heure, et que peut-il attendre ? Ce n'est point pour espionner sa nièce, puisqu'il a fermé la fenêtre de l'orangerie et baissé les stores... N'importe, cela va maintenant devenir assez difficile de faire savoir à Marie que je suis là.

SCÈNE XII.

LE ROI, CHARLOTTE, à la fenêtre de la tourelle.

CHARLOTTE, bas.

Monsieur de Bouchavannes !

LE ROI, se retournant.

Hein ?

CHARLOTTE.

Vous êtes là, n'est-ce pas ?

LE ROI.

Oui... mais...

CHARLOTTE.

C'est moi, Charlotte... Les princesses sont couchées ; elles dorment, et me voici...

LE ROI.

Oh! la demoiselle d'honneur de la régente! je comprends : Bouchavannes a sa mère près de madame Christine, et il a passé trois mois à la cour de Savoie...

CHARLOTTE.

Eh bien, est-ce que je ne puis pas descendre?

LE ROI.

Si fait.

CHARLOTTE.

Alors, vous êtes seul?

LE ROI.

Parfaitement seul.

CHARLOTTE.

Je descends.

LE ROI.

Bon ! je vais avoir des nouvelles fraîches de Turin.

CHARLOTTE, en scène.

Me voilà.

LE ROI.

Venez ici, dans l'ombre, Charlotte, afin qu'on ne nous voie point.

CHARLOTTE.

Oh ! que je suis contente de pouvoir causer un instant en liberté avec vous !

LE ROI.

Et moi, donc !

CHARLOTTE, lui donnant sa main à baiser.

Tenez.

LE ROI, à part.

Eh bien, mais les factions de nuit ne sont pas si désagréables que je l'avais cru jusqu'à présent.

CHARLOTTE.

Imaginez-vous que j'ai craint un instant d'être obligée de repartir sans avoir pu vous parler.

LE ROI.

Et pourquoi cela ?

CHARLOTTE.

Mais parce que vous entendez bien que nous n'allons pas rester à Vincennes, n'est-ce pas ?

LE ROI.

Je ne comprends pas.

CHARLOTTE.

Comment, vous ne comprenez pas ? Mais vous devez bien penser que nous avons fait un voyage inutile.

LE ROI.

Ah! oui, le roi...

CHARLOTTE.

Le roi est amoureux fou de mademoiselle de Mancini, voilà! et n'a pas même fait attention à nous! Vous savez qu'il est sérieusement question de mariage?

LE ROI.

Bah?

CHARLOTTE.

Oh! la reine mère est furieuse! elle dit que, si elle n'avait affaire qu'au roi, elle en viendrait bien encore à bout, mais que c'est ce fourbe de M. Mazarin qui mène toute l'intrigue. La régente Christine a passé toute la soirée dans les larmes. Dame! c'est bien naturel : elle croyait déjà sa fille reine de France.

LE ROI.

Et la princesse Marguerite?

CHARLOTTE.

Oh! elle a fait semblant d'être fort triste.

LE ROI.

Comment, semblant?

CHARLOTTE.

Oui, mais...

LE ROI.

Mais?...

CHARLOTTE.

Mais, au fond, je la crois fort contente.

LE ROI.

Vraiment? Oh! expliquez-moi cela! La princesse Marguerite est contente que le roi épouse mademoiselle de Mancini?

CHARLOTTE.

Oh! mon Dieu, mademoiselle de Mancini ou une autre... pourvu qu'il ne l'épouse pas, elle.

LE ROI.

Elle déteste donc le roi?

CHARLOTTE.

Non, mais elle en aime un autre.

LE ROI.

Bah?

CHARLOTTE.

Oui, la lettre de la reine Anne d'Autriche est venue tomber comme une bombe au milieu de ces amours... Ah! c'est là qu'il y a eu des larmes! presque autant que quand nous nous sommes quittés. (Elle donne son front à baiser au roi.) Cher Hector!

LE ROI, à part, l'embrassant.

Je comprends, maintenant, pourquoi Bouchavannes ne voulait pas me céder sa place.

CHARLOTTE.

Plaît-il?

LE ROI.

Mais qui donc aime-t-elle?

CHARLOTTE.

Ma princesse?

LE ROI.

Oui.

CHARLOTTE.

Elle aime don Ramire, le prince Farnèse, le duc de Parme et de Plaisance, près duquel mon père est grand écuyer, comme vous savez.

LE ROI.

Non, je ne savais pas.

CHARLOTTE.

Oh! un beau jeune homme de vingt-huit ans, presque aussi beau que le roi.

LE ROI.

Et vous dites qu'elle préfère être duchesse de Parme à être reine de France? Elle n'est pas ambitieuse, au moins!

CHARLOTTE.

Dame! c'est bien naturel : elle aime le duc Farnèse, et n'aime pas le roi Louis XIV. Est-ce que, moi qui vous

aime, je n'aimerais pas mieux être vicomtesse de Bouchavannes que duchesse de Parme, par exemple?

LE ROI.

Vraiment?

CHARLOTTE.

Ah! vous en doutez ! c'est joli, après...

LE ROI.

Après quoi ?

CHARLOTTE.

Chut !

LE ROI.

Mais, si, cependant, le roi avait épousé la princesse Marguerite, le prince Farnèse...

CHARLOTTE.

Oh ! le prince était bien décidé à la suivre à la cour de France, dût-il renoncer à sa principauté.

LE ROI.

Bon! heureusement, le prince Farnèse n'aura point à se déranger.

CHARLOTTE.

Oui, heureusement!

LE ROI.

Ah çà! mais vous avez donc un intérêt au mariage du duc de Parme avec la princesse de Savoie?

CHARLOTTE.

Un très-grand ! Si la princesse Marguerite épouse le duc Farnèse, notre mariage se fait.

LE ROI.

Comment cela ?

CHARLOTTE.

Le jour de son mariage, le duc Farnèse me donne cent mille livres comme cadeau de noces ; de sorte que si, de votre côté seulement, vous avez une compagnie...

LE ROI.

Je l'ai.

CHARLOTTE.

Comment, vous l'avez ?

LE ROI.

Le roi me l'a promise ce soir ; c'est comme si je l'avais.

CHARLOTTE.

Bon ! Et la permission de M. de Mazarin, le roi l'a-t-il ? Une compagnie, cela vaut quarante mille livres !

LE ROI.

Et moi je vous dis que c'est comme si je l'avais, Charlotte.

CHARLOTTE.

Oh ! quel bonheur ! quel bonheur !

(Elle saute au cou du roi et l'embrasse.)

LE ROI, *à part.*

Ah çà ! mais mieux vaut être Bouchavannes que le roi, à ce qu'il me semble.

CHARLOTTE.

Chut !

LE ROI.

Quoi ?

CHARLOTTE.

Deux personnes viennent de ce côté.

LE ROI.

Oui, en effet... Rentrez, Charlotte ! rentrez !

CHARLOTTE.

Ainsi, vous croyez que le roi épousera mademoiselle de Mancini ?

LE ROI.

Eh ! eh ! c'est probable.

CHARLOTTE.

Enfin, vous le croyez ?

LE ROI.

C'est possible ; mais, en tout cas, il n'épousera pas la princesse Marguerite.

CHARLOTTE.

Non ?

LE ROI.

Oh ! non !

CHARLOTTE.

Alors, la princesse épousera le duc Farnèse ?

LE ROI, souriant.

Je ferai ce que je pourrai pour cela.

CHARLOTTE.

Vous m'aimez donc toujours ?

LE ROI.

Chut ! on vient !

(Il la repousse dans l'escalier de la tourelle.)

SCÈNE XIII.

LE ROI, HENRIETTE, CHARLES.

LE ROI, leur barrant le passage.

Qui vive ?

HENRIETTE, s'avançant.

Est-ce que vous ne nous reconnaissez point, monsieur de Bouchavannes ?

LE ROI.

Si ! si !... (A part.) Henriette, ma cousine ! Et avec qui est-elle donc là ?

CHARLES.

Monsieur de Bouchavannes, je vous remercie, car c'est à vous que je dois l'une des plus douces heures que j'aie passées depuis bien longtemps !

LE ROI, à part.

Charles II ! Charles II en France, à Paris, à Vincennes !

CHARLES.

J'avais donné à M. de Mazarin ma parole de ne voir ni le roi Louis XIV, ni la reine Anne d'Autriche; mais je ne lui avais point promis de ne revoir ni ma mère, ni ma sœur. J'ai eu cette joie de les revoir et de les embrasser toutes deux, et c'est à vous que je le dois.

HENRIETTE.

Et croyez bien ceci, cher monsieur de Bouchavannes, c'est que, si l'on apprenait jamais ce que vous avez fait pour nous; c'est que, si l'on voulait vous punir de votre compassion pour de pauvres exilés, j'irais me jeter aux pieds de mon cousin Louis, qui est si bon, afin qu'il ne vous arrivât point malheur.

LE ROI.

Merci ! (A part.) Chère petite Henriette !

CHARLES.

Au revoir donc, monsieur, et que Dieu vous garde ! Viens, chère petite sœur, afin que je ne te quitte qu'au dernier moment. Hélas ! je regrette bien de ne pas avoir vu le roi !

(Charles et Henriette s'avancent vers le fond; le roi se tient à leur portée, de manière à entendre ce qu'ils disent.)

LE ROI, à part.

Il regrette de ne m'avoir point vu !

HENRIETTE.

Explique-moi toujours ce que tu voulais lui demander, frère, et peut-être l'occasion se présentera-t-elle...

CHARLES.

Écoute bien ceci, petite sœur, quoique ce soit bien grave et bien sérieux pour toi...

HENRIETTE.

Je ne sais si, un jour, je redeviendrai joyeuse et gaie ; mais je sais que, jusqu'ici, le malheur m'a faite assez sérieuse et assez grave pour exécuter tout ce que tu peux me dire.

CHARLES.

Eh bien, il y a un homme qui, maintenant que M. Cromwell est mort, tient dans sa main la destinée de l'Angleterre ; il n'a qu'un mot à dire pour renverser M. Richard Cromwell et m'élever sur le trône ; cet homme est en Écosse, il a une armée, et, si j'avais eu un million, j'aurais peut-être eu cet homme.

HENRIETTE.

Un million ! Oh ! mon Dieu, M. Mazarin qui en a tant, de millions !... Et comment s'appelle cet homme ?

CHARLES.

Il s'appelle M. Monk. Peut-être, quoique la chose soit

assez improbable, peut-être mon cousin Louis eût-il pu me prêter ce million, et alors, pauvres exilés, il y avait une chance que notre fortune changeât, et que nous redevinssions, moi, un vrai roi, et toi, une vraie princesse royale.

HENRIETTE.

Et peut-être alors aussi, mon cousin Louis, que j'aime tant et qui ne me regarde même pas, eût-il fait attention à la pauvre petite Henriette... Ah!

LE ROI, *à part.*

Tiens!... Ah! chère cousine, et moi qui ne me doutais pas de cela!

CHARLES.

Minuit moins un quart... Allons, il faut se quitter... Ah! demain va recommencer l'exil, qu'un instant j'ai cru fini ce soir!... Adieu, sœur!

HENRIETTE.

Adieu, Charles! adieu!

CHARLES.

Que je t'embrasse encore, une fois pour toi, une fois pour ma mère... Ah! si jamais je redeviens roi, comme je tâcherai de lui faire oublier ce qu'elle a souffert!

HENRIETTE.

Et moi, je vais tâcher de lui faire attendre moins douloureusement l'instant où tu seras roi... Adieu!

CHARLES.

Adieu !...

(Il sort ; Henriette referme la porte sur lui.)

SCÈNE XIV.

LE ROI, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Oh ! monsieur de Bouchavannes, croyez bien que je n'oublierai jamais ce que vous venez de faire pour nous !

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

LE ROI, CHARLOTTE, à la fenêtre de la tourelle.

LE ROI.

Pauvre Charles ! pauvre Henriette !... Ah ! c'est une triste et sombre besogne que celle de la politique, surtout quand on la fait comme M. de Mazarin ! Ainsi, chacun a sa somme de désirs dans ce monde : Georgette veut être comédienne ; M. Molière désire un privilége ; Bouchavannes sollicite une compagnie ; Charlotte demande cent mille livres ; Charles II a besoin d'un million ; Henriette... pauvre petite Henriette ! c'est la seule peut-être qui n'aura point ce qu'elle désire. Ah ! monsieur de Bouchavannes, ma foi, pour le service que vous me

rendez, ce n'est point une compagnie que je devrais vous donner, c'est un régiment. (Apercevant Charlotte à la fenêtre.) Comment! vous êtes là?

CHARLOTTE.

Je vous ai dit que je vous aimais toujours; j'attends que vous me disiez que vous m'aimez encore.

LE ROI, à part.

Allons, je n'y échapperai pas. (Haut.) Plus que jamais!

CHARLOTTE.

Et, si vous avez votre compagnie, vous m'épouserez?

LE ROI.

Oui.

CHARLOTTE.

Même quand je n'aurais pas mes cent mille livres?

LE ROI.

Même quand vous ne les auriez pas!

CHARLOTTE.

Oh! que vous êtes gentil! que je vous aime!... A demain!

LE ROI.

A demain!... (A part.) Ah! ma foi, tant pis! monsieur de Bouchavannes, vous voilà marié!

(Charlotte disparaît; le roi reste seul.)

SCÈNE XVI.

LE ROI, seul.

(Minuit sonne.)

Dix, onze, douze... Minuit, déjà! jamais faction ne m'a paru plus courte... Ah çà! mais je n'ai pas même eu le temps de faire savoir à Marie que je suis là... Bon! voilà qu'on vient me relever.

SCÈNE XVII.

LE ROI, GUICHE, en mousquetaire, DEUX MOUSQUETAIRES.

GUICHE.

Le mot d'ordre?

LE ROI.

Fortune et Fontainebleau.

GUICHE.

La consigne?

LE ROI.

Laisser entrer... Ah çà! mais depuis quand êtes-vous donc dans les mousquetaires, monsieur de Guiche?

GUICHE.

Le roi!

LE ROI.

Remontez chez vous, et gardez-y les arrêts jusqu'à nouvel ordre, monsieur ; je ferai votre faction, comme j'ai fait celle de M. de Bouchavannes.

GUICHE.

Mais, sire...

LE ROI.

Remontez chez vous, et pas un mot! ni vous, messieurs, vous entendez?

TOUS, *s'inclinant.*

Sire!

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XVIII.

LE ROI, *seul.*

M. de Guiche déguisé en mousquetaire! Que venait faire ici M. de Guiche sous ce déguisement? Ce soir, je l'ai vu s'approcher deux fois de Marie; deux fois il lui a parlé ; une fois même il m'a semblé que leurs mains se touchaient ; et, cependant, j'avais repoussé tout soupçon, et Dieu sait qu'en venant ici, je n'avais nullement l'intention de l'épier; mais m'y voilà... m'y voilà sous le déguisement qu'avait pris le comte... Jusqu'à présent on dirait, en vérité, que la main de la Providence a conduit les événements de cette nuit. Allons jusqu'au bout.

quelque chose que je puisse apprendre, quelque douleur qui me soit réservée : peut-être y a-t-il un enseignement suprême dans ce qui me reste à apprendre ; peut-être allais-je commettre quelque grande faute que Dieu veut m'épargner !... Il m'a semblé entendre le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait... Non... si... C'est la fenêtre de Marie. Voyons, attendons, et n'oublions pas que, du moment où il remplace M. de Tréville, c'est le comte de Guiche qui monte la garde de minuit à deux heures du matin.

SCÈNE XIX.

LE ROI, MARIE, à sa fenêtre.

MARIE.

Vous êtes là, monsieur de Guiche?

LE ROI, à part.

Oh ! c'était bien lui qu'elle attendait !

MARIE.

Armand ! (Le roi s'approche.) C'est bien vous, n'est-ce pas?

LE ROI, de même.

Ah ! par ma foi, puisque tout le monde ici me trompe, combattons au moins à armes égales. (A Marie.) Oui, c'est moi.

MARIE.

M. de Tréville a donc consenti à vous céder sa place?

LE ROI.

Et vous, Marie, vous avez donc consenti à m'accorder cette faveur que je sollicitais de vous avec tant d'instances?

MARIE.

Oui, Armand, car j'ai pensé qu'une double explication était absolument nécessaire entre nous, et que le moment était venu où je ne devais pas plus vous tromper pour le roi que tromper le roi pour vous. Depuis que le roi s'occupe de moi, comte, et particulièrement hier au Louvre, ce matin à la chasse, ce soir chez M. de Mazarin, vous m'avez fait frémir vingt fois avec vos jalousies!

LE ROI.

Mais, en effet, n'ai-je point quelques raisons d'être jaloux, Marie?

MARIE.

Oui, mais plus vous avez de raisons d'être jaloux, Armand, moins, si vous m'aimez réellement, si vous m'aimez pour mon bonheur, si vous m'aimez pour mon avenir, moins vous devez le paraître... Je vous ai accordé ce rendez-vous parce que je ne veux pas, parce que je ne dois pas souffrir que cette double intrigue aille plus loin... Ou rendez-moi ma parole, comme, dans les circonstances

où nous sommes, doit le faire tout bon gentilhomme; ou dites-moi nettement : « J'ai votre parole, Marie; vous m'avez dit que vous m'aimiez, vous me l'avez écrit; j'exige de vous que vous fassiez à cette parole le sacrifice de l'amour du roi, et de l'avenir que cet amour peut vous promettre! » S'il s'agissait pour moi, aujourd'hui, d'être simplement la maîtresse du roi Louis XIV, je crois que vous n'auriez point à hésiter, et que je n'aurais aucun droit au sacrifice que je vous demande; mais le roi m'aime sérieusement; il m'aime au point de faire de moi sa femme. Je n'ai point encore sa parole; mais il est tout près de me la donner, et, s'il me la donne, il la tiendra! Vous savez ce que dit mon oncle : « Il y a dans le roi de l'étoffe pour un roi et quatre honnêtes hommes! » Armand, voudriez-vous arracher la couronne de France d'un front où vous eussiez voulu, disiez-vous, mettre la couronne du monde?

LE ROI.

Mais, alors, Marie, vous aimez donc le roi?

MARIE.

Écoutez-moi, Armand, et croyez bien que la haute position à laquelle je suis près d'atteindre reste en dehors de ce que je vais vous dire. Je ne vous parle point ici du fils de Louis XIII, du petit-fils d'Henri IV, de celui qui commande à vingt-cinq millions d'hommes; je vous parle d'un beau, noble et séduisant gentilhomme qui,

fût-il simple comte ou simple baron, aurait encore en lui, dans sa jeunesse, dans sa grâce et dans sa courtoisie, tous les avantages qui peuvent séduire une femme. Il ne serait donc pas étonnant que mon cœur, entraîné vers vous d'abord, hésitât maintenant entre le roi et vous ; mais, à ce que je viens de vous dire, ajoutez ceci : le roi est le roi, et, je vous le répète, il s'est presque engagé à m'épouser. Armand, ne me faites pas repentir toute ma vie du sentiment que vous m'aviez inspiré; vous savez mieux que personne le peu de pas que nous avons fait sur le chemin de cet amour : je ne vous ai rien accordé, que d'innocentes faveurs ou de fugitives promesses. Armand, rendez-moi mes lettres, tenez, comme je vous rends les vôtres ; quittez la cour sous le premier prétexte venu; cessez d'exciter la jalousie du roi; souvenez-vous de sa rupture avec mademoiselle de la Motte, lorsqu'il lui a été prouvé qu'elle avait aimé Chamarante. Laissez-moi accomplir ce merveilleux destin; permettez que je suive cette fortune qui doit laisser si loin d'elle la fortune de mes sœurs, tant de fois jalousées par moi, et je vous bénirai, Armand! et plus encore, je vous aimerai comme mon véritable, comme mon meilleur ami!

LE ROI.

Merci, Marie, vous m'aviez promis d'être franche, et ma bonne fortune veut que vous l'ayez été. J'étais venu ici plein de joie et d'espérances : Marie, vous venez de

briser mon bonheur, de souffler sur cette première flamme de la jeunesse que la même femme presque toujours allume et éteint! Marie, ne m'en veuillez pas de ma promptitude à vous obéir. Je suis comme le roi, je ne veux point d'amour partagé; il me faut, à moi, la double virginité du cœur et de l'âme... Marie, Marie, je vous le dis avec des larmes plein les yeux, à partir de ce moment vous êtes libre!

MARIE.

Armand!

LE ROI.

Adieu, Marie! Demain, vous aurez vos lettres, et celui dont vous craignez la présence, celui dont l'amour a osé entrer en lutte avec l'amour d'un roi, celui dont la jalousie n'a pas craint de vous menacer, celui-là aura quitté la cour.

(On frappe trois coups à la petite porte.)

MARIE, essayant de lui prendre la main.

Armand!

LE ROI, repoussant la main de Marie.

Un homme que votre oncle attend dans l'orangerie frappe à cette porte, Marie; je suis de garde, et ma consigne est de lui ouvrir. Rentrez chez vous, et refermez votre fenêtre; je désire, comme vous devez le désirer vous-même, que personne autre que moi ne vous voie et ne vous entende!

MARIE.

Et demain j'aurai mes lettres?

LE ROI.

Vous les aurez, foi de gentilhomme!

MARIE.

Merci!

(Elle referme la fenêtre.)

SCÈNE XX.

LE ROI, seul.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! est-ce pour mon bonheur, est-ce pour mon désespoir que vous venez d'arracher ce voile de dessus mes yeux?... Mais on frappe pour la seconde fois... Oui, oui, j'entends, et j'y vais!

SCÈNE XXI.

LE ROI, PIMENTEL.

LE ROI.

Vous êtes la personne qu'attend le cardinal Mazarin?

PIMENTEL.

Oui.

LE ROI.

Vous avez le mot de passe, alors?

PIMENTEL.

Espagne et France.

LE ROI.

Et vous apportez des nouvelles de Madrid?

PIMENTEL.

Des plus importantes!

LE ROI.

La reine d'Espagne est accouchée?

PIMENTEL.

Oui.

LE ROI.

D'un garçon ou d'une fille?

PIMENTEL.

Mais, monsieur, ce secret ne doit être confié qu'au cardinal.

LE ROI.

Oh! j'espère, cependant, que vous aurez la bonté de me le dire, à moi, avant de le lui dire, à lui.

PIMENTEL.

Et qui êtes-vous pour parler sur ce ton à l'ambassadeur d'Espagne?

LE ROI.

Je suis le roi de France, monsieur!

PIMENTEL.

Oh! que d'excuses, sire! Mais comment vous reconnaître sous ce déguisement?

LE ROI.

J'ai un ordre à donner au capitaine des gardes qui fait sa ronde de nuit; allez m'attendre sous cette voûte, monsieur; nous reprendrons la conversation chez moi.

(Pimentel s'incline et s'éloigne.)

SCÈNE XXII.

LE ROI, GUITAUT et QUATRE HOMMES, PIMENTEL, sous la voûte.

LE ROI.

Venez ici, monsieur Guitaut. (Levant son chapeau.) Vous me reconnaissez?

(Un homme éclaire le visage du roi avec une lanterne.)

GUITAUT.

Le roi!... Sa Majesté a-t-elle quelque ordre à me donner?

LE ROI.

Vous arrêterez à l'instant même M. le comte de Guiche... Me voici, monsieur Pimentel.

(Il s'éloigne et disparaît avec l'ambassadeur d'Espagne.)

SCÈNE XXIII.

GUITAUT et ses QUATRE HOMMES.

GUITAUT.

Ah! le roi est donc véritablement roi, enfin!

LE SERGENT.

Comment cela, capitaine?

GUITAUT.

Il vient de m'ordonner d'arrêter M. le comte de Guiche!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

ACTE CINQUIÈME

Chez le roi. Huit heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTGLAT, DANGEAU, VILLEQUIER, COURTISANS, attendant le lever du roi.

MONTGLAT, tirant sa montre.

Huit heures cinq minutes... Messieurs, le roi est en retard de cinq minutes sur l'heure de son lever; il faut qu'il y ait indisposition de Sa Majesté.

VILLEQUIER.

Ou, ce qui est encore plus probable, que Sa Majesté soit avec son agent secret.

DANGEAU.

Cela ne m'étonnerait pas! J'ai vu entrer, ce matin, au château, un homme dont la figure m'est complétement inconnue.

VILLEQUIER.

Quel âge?

DANGEAU.

De trente-quatre à trente-six ans, l'œil noir, la figure triste, des moustaches.

VILLEQUIER.

Vous qui le connaissez, Montglat?

MONTGLAT.

Qui?

VILLEQUIER.

L'agent secret! son signalement correspond-il à celui que donne Dangeau?

MONTGLAT.

Oui et non, messieurs. L'agent secret de Sa Majesté, pour ne pas être reconnu, change trois ou quatre fois d'âge, de visage et de costume par jour, et le double par nuit.

DANGEAU.

Mais il ne dort donc pas?

MONTGLAT, gravement.

Très-peu! Cette faculté, jointe à une excessive activité, permet à cet homme extraordinaire de remplir, avec autant d'exactitude que de persévérance, le fatigant métier qu'il a entrepris.

VILLEQUIER.

Alors, vous croyez, Montglat, que c'est lui qui est avec le roi?

MONTGLAT.

Je n'affirme point; mais, comme le roi m'a demandé, hier au soir, une clef des portes extérieures du château,

je ne doute point qu'il n'ait, ce matin, une foule de nouvelles et de secrets à nous dire.

DANGEAU.

Messieurs, en fait de nouvelles, vous savez que les deux dames qui sont arrivées hier incognito à Vincennes ne sont autres que madame la duchesse de Savoie et la princesse Marguerite, sa fille?

MONTGLAT.

C'est moi qui leur ai envoyé des voitures jusqu'à Orléans.

VILLEQUIER.

En fait de secrets, vous savez que M. Pimentel, l'ambassadeur d'Espagne, est sorti de chez le roi à deux heures de la nuit?

MONTGLAT.

C'est moi qui l'ai attendu à la grille d'honneur, et qui l'ai introduit dans la chambre à coucher du roi.

DANGEAU.

Tout cela est moins étonnant, messieurs, que l'arrestation de M. de Guiche, opérée ce matin à quatre heures, par Guitaut.

VILLEQUIER.

Impossible! Guiche, le favori du roi?

MONTGLAT.

Quant à cette nouvelle, je vous la donne comme cer-

taine : c'est moi qui ai été réveiller Guitaut ; le bonhomme a même le sommeil très-dur !

DANGEAU.

Tout cela explique comment Sa Majesté est de dix minutes en retard, messieurs.

MONTGLAT, *tirant sa montre.*

De onze minutes et demie... Aussi, je le répète, sans doute se passe-t-il quelque chose de grave.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

Messieurs, Sa Majesté vous prie de recevoir ses regrets : elle n'aura pas de petit lever ce matin ; elle désire, cependant, que personne ne s'éloigne, ayant, dit-elle, une communication importante à faire à la cour.

VILLEQUIER.

Qui donc est celui-là ?

DANGEAU.

Justement l'homme que j'ai vu entrer ce matin à Vincennes.

VILLEQUIER.

L'agent secret ?

MONTGLAT.

Eh! non, messieurs, c'est le nouveau valet de chambre de Sa Majesté, M. Molière, le fils du vieux Poquelin, tapissier de la couronne; c'est un comédien que le roi a pris en amitié, on ignore pourquoi. Je sais cela, parce que Bontemps, le valet de chambre ordinaire du roi, a refusé hier de faire le lit de Sa Majesté avec le nouveau venu, sous prétexte qu'il ne familiarisait pas avec un histrion. Je vous réponds du fait : Bontemps est venu consulter là-dessus ma grande connaissance de l'étiquette.

DANGEAU.

Et vous avez donné tort ou raison à Bontemps?

MONTGLAT.

Je ui ai donné tort : il y a un édit du roi Louis XIII, en date du 16 avril 1641, défendant que l'état d'acteur puisse être imputé à blâme.

MOLIÈRE.

Vous avez entendu, messieurs?

MONTGLAT.

Dites au roi, monsieur Molière, que nous nous tenons à sa disposition, selon ses ordres.

SCÈNE III.

MOLIÈRE, seul.

Allons, il paraît que le conseil que j'ai donné à Sa Majesté fait son effet : il n'est plus question ici que de l'agent secret du roi ; tout le monde l'a vu : l'un, venant à cheval ; l'autre, s'en allant à pied ; celui-ci, se promenant triste et soucieux dans les allées les plus solitaires du parc ; celui-là, donnant gaiement à manger des biscuits aux cygnes du grand bassin ; il est brun, il est blond, il est noir, il est grand, il est petit ! M. de Montglat a un rendez-vous avec lui ce soir ; M. de Villequier déjeune avec lui demain matin ; M. Dangeau hésite à le recevoir avant d'être certain qu'il a fait ses preuves, et qu'il peut monter dans les carrosses du roi. En attendant, chacun dénonce les espérances et les projets de son voisin, et avoue même les siens, de peur d'être prévenu par l'agent secret ; le roi reçoit lettres sur lettres, et confidences sur confidences. Oh ! pauvres jouets de l'ambition, du pouvoir et de la fortune, qui prenez pompeusement le titre d'hommes, comme vous êtes bien les mêmes, que vous rampiez à la surface de la terre, soit du temps d'Aristophane, soit du temps de Plaute, et j'allais dire, orgueilleux que je suis, soit du mien !

SCÈNE IV.

LE ROI, GUITAUT, MOLIÈRE.

LE ROI, regardant un paquet de lettres.

Merci, Guitaut. Et qu'a-t-il dit, quand vous l'avez arrêté ?

GUITAUT.

Ce qu'ils disent tous quand on les arrête : « Je ne sais pas pourquoi Sa Majesté... » Mais, lorsque je lui ai demandé les lettres de la personne qui lui renvoyait les siennes, il a paru comprendre, et m'a remis ce paquet sans difficulté.

LE ROI.

C'est bien, Guitaut ; retournez près de M. de Guiche, et dites-lui qu'il est libre, mais à la condition de rejoindre à l'instant l'armée, et de ne revenir à Paris que lorsque je l'y rappellerai. Il montera en voiture ou à cheval, et partira devant vous.

GUITAUT.

Les ordres de Sa Majesté seront ponctuellement accomplis.

(Il salue et sort.)

SCÈNE V.

LE ROI, MOLIÈRE.

LE ROI.

Je suis libre, à ce qu'il paraît, monsieur Molière?

MOLIÈRE.

Oui, sire; mais, comme le roi le désire, personne ne s'éloignera.

LE ROI.

C'est bien, monsieur. Voici la liste des personnes que je veux recevoir ce matin. Depuis vingt-quatre heures, grâce au conseil que vous m'avez donné, les choses ont si rapidement marché, que la comédie dans laquelle je vous ai donné le rôle de mon conseiller touche à son dénoûment; vous en avez vu le commencement, monsieur Molière, vous en verrez la fin.

MOLIÈRE.

Sire, il est impossible d'être plus reconnaissant au roi qu'on respecte, au souverain qu'on adore, que je ne le suis à Votre Majesté; enfin, il est impossible d'être plus profondément touché que je ne le suis des bontés dont le petit-fils d'Henri IV honore un pauvre poëte; mais oserai-je dire à Sa Majesté que, cette comédie achevée, je lui demande la permission de me retirer et de reprendre

ma vie de théâtre? Je ne suis point un homme de cour comme M. de Montglat ou M. Dangeau : je suis un pauvre bohême comme Callot ou Salvator Rosa, tenant un pinceau d'une main, une plume de l'autre, raillant, crayonnant, griffonnant. Roi chez mes pareils, je suis esclave ici; honoré dans les coulisses de mon théâtre à l'égal d'un empereur, je suis méprisé dans les antichambres du roi à l'égal d'un paria. Par exemple, si le roi a mal dormi cette nuit, et a attribué cette insomnie à la façon dont son lit était fait...

LE ROI.

Oui, je sais cela, monsieur Molière : Bontemps a refusé de faire mon lit avec vous, sous prétexte, sans doute, non pas qu'un poëte n'était pas son égal, mais qu'il n'était pas l'égal d'un poëte; ce que vous avez pris pour de l'orgueil, c'était de l'humilité. Au reste, cette dette de mon vieux Bontemps vis-à-vis de vous, je la prends pour moi, monsieur Molière, et nous la réglerons aujourd'hui même ensemble. En attendant, jetez un coup d'œil sur ma liste, et veillez à n'introduire près de moi que les personnes qui y sont portées.

MOLIÈRE.

Si j'osais faire observer à Votre Majesté qu'il y manque un nom...

LE ROI.

Lequel, monsieur?

MOLIÈRE.

Celui de mon père, sire. Ne devait-il pas venir prendre, ce matin, certaine lettre de cachet ayant pour but de faire emprisonner certain mauvais sujet de fils?

LE ROI.

Vous avez raison. Donnez l'ordre de le faire entrer, s'il se présente.

(Molière sort.)

SCÈNE VI.

LE ROI, seul.

(Il tombe accablé sur un fauteuil.)

Oh! Louis! Louis! tu as voulu être roi, et tu ne peux pas même être homme! Comment porteras-tu, pauvre néophyte du pouvoir, le fardeau d'un empire, toi qui ne sais point porter le poids d'une douleur?... Voici ses lettres... les lettres de Marie, adressées à un autre que moi... Je ne les ai point lues, je ne les lirai point; mais, sans doute, ce qu'elle m'a écrit, à moi, avant de me l'écrire, elle le lui écrivait, à lui! À part les titres changés, qui sait? quelqu'une de ces lettres a peut-être servi pour nous deux! A chacun de nous, à coup sûr, du moins, elle a dit, elle a redit, elle a répété ces trois mots doux et terribles, ce mensonge perpétuel de la vie, avec lequel la femme nous berce de notre naissance à notre

tombe : « Je vous aime ! » (*Avec douleur.*) Oh ! moi aussi, je vous aimais, Marie ! je vous aimais à en devenir fou, à faire de vous ma femme, à faire de vous une reine ! Si l'on était venu me dire ce que j'ai vu et entendu cette nuit, je n'eusse point voulu le croire ; vous m'avez désabusé vous-même ! Merci, Marie, pour cette cruelle guérison de la douce blessure que vous m'aviez faite !... On vient... Henriette ! autre cœur saignant ! Celui-là du moins, je puis le guérir.

SCÈNE VII.

LE ROI, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Sire !

LE ROI.

Venez ici, chère Henriette, et regardez-moi.

HENRIETTE.

Oh ! mon Dieu, sire, savez-vous que, si votre regard n'était point si bon et votre voix si affectueuse, savez-vous que j'aurais grand'peur ?

LE ROI.

Et pourquoi cela ?

HENRIETTE.

Vous avez désiré me voir ce matin, me voir seule, me

parler en particulier; que pouvez-vous avoir à dire à une pauvre enfant comme moi?

LE ROI, la regardant avec une grande tendresse.

J'ai à vous dire, Henriette, que vous avez non-seulement de beaux yeux, une bouche charmante, des cheveux admirables, mais encore un noble cœur!

HENRIETTE.

Mon cousin!...

LE ROI.

Vous avez toujours été bonne et tendre fille, consolatrice de votre mère dans la douleur; aujourd'hui, vous êtes sœur fidèle et dévouée, consolatrice de votre frère dans l'exil.

HENRIETTE.

Mon Dieu, que voulez-vous dire?

LE ROI.

Que je trouve beau et grand, ma chère Henriette, quand un frère est détrôné, proscrit, fugitif; que je trouve beau et grand, quand un ordre injuste et tyrannique le force à quitter le pays qui devrait être sa seconde patrie, de lui adoucir, au moins, par des caresses et des larmes, — hélas! pauvre enfant, c'est tout ce que vous aviez à lui donner! — de lui adoucir au moins l'heure cruelle du départ.

HENRIETTE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! votre agent secret vous a tout dit! (Elle tombe à genoux.) Pardon, sire! pardon!

LE ROI.

Non-seulement je vous pardonne, mais encore je vous félicite, Henriette. Maintenant, écoutez.

HENRIETTE.

Oh! oui, j'écoute! mais il me semble que je rêve.

LE ROI.

Je vais vous prouver que vous veillez, chère cousine. Cette nuit, en vous quittant, votre frère vous a dit... près de la petite porte de l'orangerie, vous rappelez-vous?... qu'un million lui suffirait peut-être pour acheter M. Monk.

HENRIETTE.

Mon Dieu! mon Dieu!

LE ROI.

Voici, dans ce portefeuille, le million que désirait votre frère; faites-le-lui passer, Henriette. Je veux qu'il le tienne de votre main : si la négociation réussit, eh bien, c'est à vous, à vous seule qu'il devra le trône d'Angleterre.

HENRIETTE.

Mais ce million, sire...

LE ROI, avec mélancolie.

Il m'avait été envoyé par M. de Mazarin pour les fêtes que je comptais donner; mais cœur en deuil, — et vous devez savoir cela, Henriette, car le cœur a plusieurs façons d'être en deuil! — mais cœur en deuil fuit le bruit et les plaisirs. Je n'ai plus besoin de ce million, Henriette; je vous le donne sans regrets; prenez-le donc sans remords. Que votre frère me pardonne seulement de faire si peu maintenant; peut-être, plus tard, ferai-je davantage.

HENRIETTE.

Oh! merci! merci!

LE ROI.

Allons, chère Henriette, ne perdez pas de temps. Votre frère devait partir ce matin; j'espère qu'il n'est pas encore parti.

HENRIETTE.

Oh! permettez-vous que j'aille moi-même?...

LE ROI.

Je le désire.

(Il la reconduit jusqu'à la porte.)

HENRIETTE.

Que vous êtes bon!

(Elle va pour sortir.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LE DUC D'ANJOU, dans l'antichambre.

D'ANJOU.

Louis! Louis! mais dis donc que je peux entrer chez toi, quand je veux, moi! Voilà M. Molière qui me défend ta porte, à moi qui la lui ai ouverte, l'ingrat!

MOLIÈRE.

Sire, ayez la bonté de dire à M. le duc d'Anjou que je ne suis point un ingrat; que seulement j'exécute les ordres qui m'ont été donnés.

D'ANJOU.

C'est égal, j'entre.

LE ROI.

Allez, Henriette! allez!

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LE DUC D'ANJOU, LE ROI.

D'ANJOU, avec un gros soupir.

Ah!...

LE ROI.

Qu'as-tu donc, d'Anjou? tu as l'air presque aussi triste que moi!

D'ANJOU.

Si je suis triste, Louis, ce n'est pas pour rien!

LE ROI.

Triste, toi? triste, avec trente mille livres dans tes poches, c'est-à-dire avec des plumes à tes chapeaux, avec des dentelles à tes manchettes, avec des boucles de diamants à tes jarretières, avec des passementeries d'or à tes manteaux?

D'ANJOU.

Hélas! c'est justement parce qu'il faut que je dise adieu aux passementeries, aux diamants, aux dentelles et aux plumes, que je suis triste! — Les trente mille livres que m'avait données M. de Mazarin, tu sais?...

LE ROI.

Oui.

D'ANJOU.

Eh bien, elles sont retournées dans ses coffres!

LE ROI.

Il te les a reprises?

D'ANJOU.

Non, il a agi moins honnêtement : il me les a regagnées au jeu; et, quand j'ai été ruiné, quand ma poche

a été veuve de son dernier écu, quand j'ai voulu jouer sur parole, il m'a dit : « Fi ! monseigneur, que c'est laid d'être déjà joueur à votre âge ! » De sorte que tu vois !...

(Il retourne ses poches.)

LE ROI.

Et tu as compté sur moi ?

D'ANJOU.

Pour remplir les vides... Je t'ai offert, hier, ta part de mes trois mille pistoles ; je viens te demander, aujourd'hui, ma part de ton million ; c'est tout simple.

LE ROI.

Pauvre d'Anjou, tu tombes mal !

D'ANJOU.

Bon ! le cardinal te l'aurait-il regagné aussi, ton million ?

LE ROI.

Non, mais j'en ai disposé.

D'ANJOU.

Oh ! et quand t'en donnera-t-il un autre ?

LE ROI.

Je ne sais pas ; mais, sois tranquille, s'il tarde trop, je le prendrai sans le lui demander.

D'ANJOU.

Tu vas donc devenir roi ?

LE ROI.

Je l'espère!

D'ANJOU.

A partir de quel jour?

LE ROI, avec un soupir.

A partir d'aujourd'hui!

D'ANJOU.

Personne ne le sait encore?

LE ROI.

Non.

D'ANJOU.

Eh bien, laisse-moi être le premier à t'en faire mon compliment... Sire, j'ai l'honneur...

SCÈNE X.

LES MÊMES; MOLIÈRE, grattant à la porte.

LE ROI.

Entrez.

MOLIÈRE.

Le roi m'excusera, mais madame la comtesse de Verceil et sa fille partant à midi, et le roi ayant donné audience à neuf heures à mademoiselle Charlotte...

LE ROI.

Qu'elle entre!

D'ANJOU.

Qu'est-ce que c'est que cela, mademoiselle Charlotte? (Molière introduit Charlotte, qui reste toute honteuse près de la porte ntrée.) Ah! c'est la demoiselle d'honneur de ma cousine ¹arguerite!... Dis donc, Louis, aussitôt ton million touhé, n'est-ce pas?...

LE ROI, lui tendant la main.

Sois tranquille, je te donnerai tes trois mille pistoles.

D'ANJOU.

Merci!... Oh! la jolie bague!

LE ROI, avec tristesse.

Tiens, prends-la.

D'ANJOU.

Pour moi?

LE ROI.

Oui, elle te rappellera que c'est toi qui m'as félicité le remier sur ma royauté future.

D'ANJOU.

Oh! la jolie bague! la jolie bague!... Merci, Louis! (En sant devant Charlotte.) Tenez, voyez, la jolie bague!

CHARLOTTE, toujours inquiète.

Oui, monseigneur.

SCÈNE XI.

LE ROI, CHARLOTTE.

LE ROI.

Heureux d'Anjou! une bague donnée, trois mille pistoles promises, et le voilà le plus heureux prince de la terre! (A Charlotte.) Venez, mademoiselle.

CHARLOTTE.

Pardon, sire, mais on s'est trompé, n'est-ce pas, en me disant que Votre Majesté me faisait l'honneur de m'accorder une audience?

LE ROI.

Qui vous fait supposer que l'on se soit trompé?

CHARLOTTE.

C'est que... c'est que, moi, je n'ai rien à dire à Votre Majesté... Non, rien!

LE ROI.

Mais, si le roi a quelque chose à vous dire, à vous?

CHARLOTTE.

A moi! Que peut avoir à me dire le roi?

LE ROI.

Il peut avoir à vous demander des nouvelles de la princesse Marguerite et de sa mère.

CHARLOTTE.

Elles se portent bien, sire, très-bien !

LE ROI.

Madame la régente part à midi, à ce que l'on m'assure

CHARLOTTE.

Oui, sire.

LE ROI.

Elle retourne à Turin ?

CHARLOTTE.

A Turin, oui.

LE ROI.

Et quelle impression lui produit ce départ ?

CHARLOTTE.

Elle est fort triste.

LE ROI.

En échange, la princesse Marguerite doit être fort gaie, elle ?

CHARLOTTE.

Fort gaie ?

LE ROI.

Oui ; n'est-ce point l'effet que lui a produit, hier, quand la reine mère est montée chez ces dames, toute furieuse, la nouvelle de l'amour avoué du roi pour mademoiselle de Mancini ?

CHARLOTTE, à part.

Mes propres expressions !...

LE ROI.

Et cette gaieté se comprend, quand elle a eu la crainte d'épouser un homme qu'elle n'aime pas...

CHARLOTTE.

Oh !

LE ROI.

Elle va revoir le seigneur don Ranuce, le duc Farnèse !

CHARLOTTE.

Oh !...

LE ROI.

Qu'elle aime tendrement !

CHARLOTTE.

Oh !...

LE ROI.

Et qui a promis à une certaine demoiselle d'honneur qu'on appelle Charlotte Godefroy...

CHARLOTTE.

Mon Dieu !

LE ROI.

Laquelle, de son côté, aime M. le vicomte de Bouchavannes...

CHARLOTTE.

Mon Dieu!...

LE ROI.

Cent mille livres, en manière de cadeau de noces, s'il épousait la princesse Marguerite.

CHARLOTTE.

Mon Dieu!... A l'aide! au secours! je vais me trouver mal!

LE ROI.

Vous feriez mieux de rappeler toutes vos forces, et d'aller prendre sur cette table, là-bas, voyez, ce papier plié en quatre...

CHARLOTTE.

Sire, ce serait avec bien du plaisir, mais les jambes me manquent!

LE ROI.

Et qui est la commission de capitaine du vicomte de Bouchavannes...

CHARLOTTE.

Sa commission de capitaine? Oh! sire, que de remercîments?... Pardon, sire!

LE ROI.

Mais que vous ne lui donnerez qu'à la condition, condition du reste facile à remplir, qu'il sera votre mari d'ici

à six semaines. Et, maintenant, je n'ai plus qu'une chose à vous dire : si le duc Farnèse, à qui j'épargne des voyages fort dispendieux en France, en n'épousant point la princesse Marguerite, est assez ladre pour ne pas vous donner les cent mille livres promises, je vous les donnerai, moi.

CHARLOTTE.

Oh ! sire !

LE ROI.

Eh bien, qu'avez-vous ?

CHARLOTTE.

Sire, la peur, l'émotion, la joie me font un tel effet, que je ne vois plus la porte !... (Il la conduit vers la porte.) Mais comment pouvez-vous savoir ?...

LE ROI.

Laissez-moi vous rendre un baiser que vous m'avez donné cette nuit, au pied de l'escalier de la tourelle, dans la cour de l'orangerie. Je ne veux rien avoir à M. de Bouchavannes.

CHARLOTTE.

Ah ! mon Dieu ! (La porte s'ouvre ; Mazarin paraît. Charlotte recule ; Mazarin fait quelques pas en avant ; elle passe derrière lui, et disparaît en tenant sa tête dans ses deux mains, et en continuant de crier :) Mon Dieu ! mon Dieu !

SCÈNE XII.

LE ROI, MAZARIN.

LE ROI, à lui-même.

Encore deux heureux ! J'en ai presque un instant oublié mon malheur.

MAZARIN, regardant autour de lui d'un air étonné.

Votre Mazesté me fait demander ?

LE ROI, avec un soupir.

Oui, monsieur, oui.

MAZARIN.

Votre Mazesté a reçou le million ?

LE ROI.

Bernouin me l'a remis.

MAZARIN.

C'est que, comme Votre Mazesté me priait de passer cez elle, ze craignais...

LE ROI, avec hauteur.

Je vous ai prié de passer chez moi, monsieur, parce que j'ai à vous entretenir de plusieurs affaires importantes, relatives au gouvernement du royaume, et à notre politique intérieure et extérieure.

MAZARIN.

Plaît-il, sire?

LE ROI.

Oui, cela vous étonne, n'est-ce pas, monsieur de Mazarin, que je vous parle de cette façon? mais il y a des choses qui touchent de si près à mes prérogatives comme roi, ou à mes sentiments comme homme, que je m'étonne toujours que vous accomplissiez ces choses-là sans me consulter.

MAZARIN.

Votre Mazesté veut parler?...

LE ROI.

Je veux parler, monsieur, du refus que vous avez fait à M. de Condé de rentrer en France, et de l'ordre que vous avez donné à mon cousin Charles de quitter Vincennes.

MAZARIN.

Votre Mazesté sait?...

LE ROI.

Je sais que Guénaud est parti hier soir pour Bruxelles, et que le roi Charles II a été prévenu par Guitaut d'avoir à quitter Vincennes ce matin.

MAZARIN.

Oh! oh!

LE ROI.

Pourquoi ne saurais-je pas cela, monsieur? C'était

moins difficile à savoir, vous l'avouerez vous-même, que le chiffre exact de votre fortune! Vous savez, je veux parler des trente-neuf millions deux cent soixante mille livres.

MAZARIN.

Bien zoué, sire! ze souis oun trop habile homme pour ne pas rendre zoustice à l'habileté... ma, comme le roi semble me faire oun crime dou refous fait à monsou de Condé et de l'ordre donné à Sa Mazesté Çarles II, ze vais tacer de me zoustifier en doux paroles.

LE ROI.

Faites, monsieur : laissez-moi seulement changer le mot de justification en celui d'explication.

MAZARIN.

Ze remercie Votre Mazesté d'autant plous sincèrement que, lorsqu'elle m'aura entendou, z'espère qu'elle sera de mon avis, et sour monsou de Condé et sour Sa Mazesté Çarles II.

LE ROI.

Je vous écoute.

MAZARIN.

D'abord, ze n'ai point refousé à monsou de Condé sa rentrée en France : ze l'ai azournée.

LE ROI.

Oui, à la fin de sa convalescence, et vous avez fixé le terme de cette convalescence à deux mois.

MAZARIN.

Sire, ze souis soûr des zens que z'emploie ; en conséquence vous n'avez sou ce qui s'est passé ni par Bernouin, ni par Guénaud, ni par personne de ma maison ; vous l'avez sou par hasard ! ma vous le savez, c'est l'important. Eh bien, z'ai retenou monsou de Condé hors de France parce que, tout en rendant zoustice à ses grandes qualités comme zénéral, ze connais son carattère comme homme politique. Monsou de Condé, oune fois à la cour au lieu d'être à l'armée ; monsou de Condé, n'ayant plous de batailles à gagner, soit pour Votre Mazesté, soit contre Votre Mazesté, monsou de Condé fera de l'intrigue ! il voudra vous marier, non pas selon votre goût ou selon les ézizences de la politique, ma selon ses désirs et ses intérêts, à loui. Or, tant que le roi ne sera pas marié, ou tout au moins n'aura pas pris oune résoloution irrévocable à l'endroit de son mariaze, z'aime autant que monsou de Condé soit à Brouxelles que d'être à Paris.

LE ROI.

Sur ce point je vous donne raison, monsieur, et je vous promets qu'avant que M. de Condé soit à Paris, j'aurai pris une résolution irrévocable.

MAZARIN.

Alors, il n'y aura plous d'inconvénient, et Guénaud pourra guérir monsou le prince, et Votre Mazesté le rappeler près d'elle aussi vite que le permettront monsi-

gnor le bon Dio et monsignor le roi, mes deux souls signors au ciel et sour la terre.

LE ROI.

Passons donc au roi Charles II.

MAZARIN.

Ah! quant au roi Çarles II, c'est autre çose, et Votre Mazesté va, dans oun instant, convenir avec moi que sa présence à Vincennes, à Paris et même en France, était impossible à tolérer.

LE ROI.

Vous avouerez, tout au moins, monsieur, qu'il m'est permis, à moi qui ai été proscrit et fugitif comme lui, de vous demander une explication sur cet ordre donné par un ministre à un roi de quitter les États de son cousin et de son allié, comme s'il n'était qu'un simple particulier.

MAZARIN.

D'abord, mon cer sire, oun roi dépossédé est à la fois moins et plous qu'oun simple particoulier, attendou qu'il est parfois zênant, zamais outile, danzereux touzours! Pouis le roi Çarles II est votre cousin, c'est vrai; ma vous vous trompez en disant qu'il est votre allié : votre allié, sire, c'est monsou Riçard Cromwell, protettour de la Grande-Bretagne. Enfin, si votre cousin est proscrit et fouzitif comme vous l'avez été, c'est qu'il avait le mal-

hour de ne pas avoir près de loui oun Zoules Mazarin comme vous en avez ou oun; sans cela, au liou de courir les grands cemins comme il le fait, il serait à cette houre sour le trône d'Angleterre.

LE ROI.

Je sais tout ce que je vous dois, monsieur, et croyez bien que je ne l'oublierai jamais. Je rends justice à votre génie, auquel je reconnais devoir la paix, mon trône et ma puissance; mais ce génie, si grand qu'il soit, ou juge mal la situation, ou fait une erreur. Je suis l'allié de M. Richard Cromwell, moi? J'ignorais cela! Le traité d'alliance avec le nouveau protecteur a-t-il été passé par vous à mon insu? Alors, c'est vrai, car votre acte comme ministre engage le roi de France, qui a eu la faiblesse ou l'insouciance de laisser faire un pareil acte à son ministre.

MAZARIN.

Sire, il y a trente ans que ze fais de la politique: avec le cardinale Zinetti d'abord, pouis avec le cardinale de Riceliou, pouis, enfin, tout soul; ze l'ai faite soit avec ardour, soit avec esprit... Z'ai ou de l'ardour dans ma zounesse; z'ai ou de l'esprit touzours, ze pouis bien le dire, pouisque c'est le plous grand reproce que l'on me fait. Eh bien, sire, cette politique, ze dois l'avouer, elle n'a pas touzours été très-honnête, ma elle n'a zamais été malhabile. Or, celle qu'il me faudrait souivre pour re-

mettre le roi Çarles II sour le trône serait à la fois malhabile et malhonnête, sire !

LE ROI.

Malhonnête !

MAZARIN.

Mais oui, pouisque, comme vous le disiez tout à l'houre, vous avez fait oun traité avec monsou Cromwell père.

LE ROI.

Et même, dans ce traité, il a signé au-dessus de moi, et a mis son nom plus haut que le mien.

MAZARIN.

Eh ! sire, c'est la faute de Votre Mazesté ! Pourquoi a-t-elle signé si bas ? Eh ! mon Diou, monsou Cromwell il a trouvé oune bonne place, il l'a prise ; c'était assez son habitoude, vous savez.

LE ROI.

Oui, mais, comme je le disais aussi tout à l'heure, M. Cromwell est mort.

MAZARIN.

Bon ! vous croyez cela parce qu'il est enterré ? Le roi est mort, vive le roi !... Le protettour est mort, vive le protettour ! Monsou Olivier Cromwell est mort ; mais monsou Riçard Cromwell a hérité de son père et loui a soussédé. Or, le traité que vous avez signé avec le père,

ce traité, il est valable autant et plous que zamais! Qu'y a-t-il de çangé dans le fond? rien! Oun homme est trépassé, enterré, enseveli; c'est la forme qui est ensevelie, enterrée, trépassée : le principe vit! Eh! mon Diou! ze sais bien que c'est malhonnête, au point de voue de la famille, de signer oun traité avec oun homme qui a fait couper le cou à notre oncle, et, au point de voue de la morale, d'avoir contratté oune alliance avec oun parlement qu'on appelle le parlement Croupion; ma ce n'a point été malhabile au point de voue de la politique, attendou qu'au moment où nos coffres étaient vides, monsou Cromwell m'a prêté cinq millions, et qu'au zour où ze n'avais plous d'armée, il m'a envoyé six mille Écossais. Avec le traité, z'ai sauvé la France d'oune guerre estérioure qu'elle n'était pas en état de soutenir; avec l'arzent, z'ai fait vivre Votre Mazesté et son augouste famille, qui, sans cet arzent, serait morte de faim; avec les hommes, z'ai comprimé la révolte! Vous voyez bien qu'il avait dou bon parfois, ce cer monsou Cromwell... La Hollande protéze le roi Çarles II, à qui ze souhaite toutes sortes de prospérités; laissez faire la Hollande, où ze le renvoie. Grâce à ce renvoi, elle se fâcera avec l'Angleterre; l'Angleterre et la Hollande oune fois fâcées, elles se battront... Les zens qui boivent de la bière, ils ont oune fort mauvaise tête!... Ce sont les doux soules pouissances maritimes de l'Ourope, laissez-les se battre, sire! laissez-les détrouire lour marine l'oune par l'autre, et nous bâtirons oune flotte avec les débris

de lours, vaisseaux, si ze trouve moyen d'économiser assez d'afzent pour aceter des clous !

LE ROI.

Il me semble, monsieur, que ce moment est venu, grâce aux trente-neuf millions deux cent soixante mille livres...

MAZARIN.

D'abord, sire, il n'y a plous que trente-houit millions doux cent soixante mille livres, attendou que z'ai donné hier oun million à Votre Mazesté ; pouis, sire, ces trente-houit millions doux cent soixante mille livres ne m'appartiennent plous, et il se peut, quand l'houre dont nous parlons arrivera, que ze sois mort, et que mon héritier, que ze crois oun peu prodigue, les ait dépensés.

LE ROI.

Vous avez disposé de ces trente-huit millions par testament ? Et en faveur de qui, monsieur ?

MAZARIN.

En favour de celoui au service de qui ze les ai gagnés, sire... Tenez, veuillez zeter oun regard sour ce testament ; il n'est pas fait depouis hier, pouisqu'il est de l'écritoure de monsou Colbert, mon premier commis, qui est à Lyon depouis deux mois.

LE ROI, après avoir lu.

Comment, moi, votre unique héritier, votre légataire

universel? C'est à moi que vous voulez laisser toute votre fortune?

MAZARIN.

Cet arzent n'est-il pas le vôtre? n'est-ce pas à votre service que ze l'ai gagné? Pauvre ze souis venou sour la terre de France; ze n'ai donc à demander à la terre de France qu'oune tombe à ma taille, et, dans cette tombe, le repos éternel.

LE ROI.

Mais votre famille, monsieur de Mazarin?

MAZARIN.

Ze n'ai que des nevoux et des nièces, sire, et parfois Votre Mazesté m'a fait la grâce de m'appeler son père... D'aillours, ze connais le cour de Votre Mazesté : Votre Mazesté ne laissera pas dans la misère les parents dou bon servitour qui aura passé toute sa vie à son service et à celoui de la France.

LE ROI, le regardant avec étonnement.

Oh!... (Silence d'un instant.) Eh bien, écoutez, monsieur de Mazarin, comme ministre et comme père, je vais vous consulter sur la plus importante action de ma vie. Monsieur de Mazarin, j'aime votre nièce, mademoiselle Marie de Mancini.

MAZARIN.

Oh! mon roi! mon cer roi!

LE ROI.

Je l'aime au point d'en faire ma femme, si vous voulez bien me l'accorder.

MAZARIN.

Sire ! sire ! c'est trop d'honnour pour le fils dou pauvre pêceur de Piscina, de devenir le beau-père de son roi ; ma, cependant, si vous l'ézizez, comme mon devoir est de vous obéir...

LE ROI.

Oui, mais je vous ai dit que j'attendais de vous un conseil, ayant un choix à faire entre une femme que j'aime et une princesse que je n'ai jamais vue, et qui, par conséquent, m'est indifférente... Dois-je épouser la femme que j'aime, c'est-à-dire Marie de Mancini, ou la princesse qui m'est indifférente, c'est-à-dire l'infante d'Espagne ?

MAZARIN, avec agitation.

Ma l'infante, sire, l'infante, vous ne pouvez l'épouser que si Sa Mazesté la reine d'Espagne accouce d'oun garçon !

LE ROI.

Sa Majesté la reine d'Espagne est accouchée d'un garçon.

MAZARIN.

En êtes-vous bien soûr, sire ? Comment savez-vous cela, si ze ne le sais pas, moi ?

LE ROI.

Vous l'eussiez su cette nuit, si, cette nuit, M. Pimentel, l'ambassadeur d'Espagne, au lieu d'aller vous rejoindre dans l'orangerie, où vous l'attendiez, n'avait été conduit directement chez moi.

MAZARIN.

Par qui, sire ?

LE ROI.

Par moi-même, monsieur.

MAZARIN.

Oun garçon! oun garçon! terrible nouvelle!

LE ROI.

Voici la lettre du roi qui nous notifie la naissance d'un infant baptisé sous le nom de Charles.

MAZARIN.

Cela ne dit pas que le roi d'Espagne nous accordera l'infante.

LE ROI.

Voici la lettre de Philippe IV qui me l'offre. Maintenant, monsieur, qui dois-je épouser? Marie de Mancini ou l'infante?...

MAZARIN.

Sire!... Ah! Mazarin! pauvre Mazarin! Sire!... sire! (Tombant à genoux.) La gloire de mon roi et la grandour de

la France avant tout !... Sire, le désespoir dans le cour, mais la convicion dans l'âme, ze vous dis : « Épousez l'infante ! »

LE ROI.

Vous me dites cela ?

MAZARIN.

Oui ; et si ze vous disais autre çose, mon roi, il ne faudrait pas me croire ; il faudrait me dire : « Non, monsou, non ! vous êtes oun égoïste, oun ambitieux, oun mauvais ministre ! »

LE ROI.

Ainsi, vous insistez ?

MAZARIN.

Oh ! mon cer roi, soyez grand ! plous grand qu'aucoun des prédécessours de Votre Mazesté ! et que la postérité dise : « Oune ligne de cette grandour, le roi l'a doue au fils dou pauvre pêceur de Piscina, » et Mazarin, Mazarin... eh bien, il sera récompensé de ses trente ans de dévouement à votre père et à vous !

(Anne d'Autriche paraît à la porte.)

LE ROI.

Ce n'est point à mes pieds qu'il faut me dire cela, monsieur, c'est dans mes bras, c'est sur mon cœur !

MAZARIN.

Oh ! sire, sire ! merci dou grand honnour que vous me faites !

LE ROI.

Ma mère!

MAZARIN.

La reine!

LE ROI.

Silence, monsieur! J'attends ici votre nièce.

MAZARIN.

Sire, ze vais obéir aux ordres de Votre Mazesté.

SCÈNE XIII.

LE ROI, ANNE D'AUTRICHE.

ANNE, à part.

Le cardinal remerciant le roi de l'honneur qu'il lui fait... le cardinal dans les bras du roi... le roi attendant la nièce du cardinal... Tout est fini, décidé, accompli, et j'arrive trop tard!... N'importe! (Au roi, qui revient à elle après avoir reconduit le cardinal.) Sire...

LE ROI.

Ma mère?

ANNE.

Il paraît que vous venez d'annoncer une grande et joyeuse nouvelle à Son Éminence.

LE ROI.

Oui, madame, une nouvelle qui comble tous ses vœux, et satisfait tous les miens.

ANNE, avec amertume.

Une nouvelle relative à votre mariage, sans doute?

LE ROI.

Votre sagacité habituelle ne vous a pas trompée, ma mère.

ANNE.

Alors, tout est fini... vous avez fait choix d'une femme pour vous et d'une reine pour la France?

LE ROI.

Oui, madame.

ANNE.

Vous avez fait ce choix sans me consulter?

LE ROI.

Mon choix connu, j'espère que ma mère l'approuvera.

ANNE.

Et si, par hasard, il en était autrement?... Ce choix, si je le réprouvais, si je le déclarais impolitique, antiroyal, impossible?...

LE ROI.

Ce serait un malheur, madame, mais qui ne changerait rien à ma résolution.

ANNE.

Ainsi cette résolution est irrévocable?

LE ROI.

Irrévocable, madame.

ANNE.

Alors, c'est la guerre que vous me déclarez? C'est une lutte que vous entreprenez contre votre mère?

LE ROI.

C'est votre tendresse que je vous prie de me conserver, c'est votre bénédiction que je vous demande.

ANNE.

Ma bénédiction! ma tendresse! quand vous me frappez à la fois dans mon amour de mère et dans mon orgueil de reine? Oh! non, sire, vous n'y comptez pas.

LE ROI.

Et à quoi donc dois-je m'attendre, madame?

ANNE.

A trouver en moi l'adversaire la plus acharnée de cette union! Et, dès ce moment, je vous le dis, monsieur, mes précautions sont prises. J'ai rassemblé les plus habil[illegible] conseillers, les avocats les plus célèbres; j'ai consulté l[illegible] parlement, afin de savoir, au cas où mon fils se marierait sans mon consentement, et ferait un mariage ind[illegible]

gne d'un roi de France, afin de savoir si ce mariage serait valable, et tous d'une seule voix m'ont répondu : « Non! » et m'ont conseillé de faire d'avance mes protestations.

LE ROI.

Et vos protestations?

ANNE.

Ont été faites cette nuit, et partiront ce matin.

LE ROI, les dents serrées par la colère.

Écoutez bien ceci, madame : il se peut que, quand je serai mort, quand je dormirai à Saint-Denis dans le caveau de mes ancêtres, dans le sépulcre de mes prédécesseurs; quand je ne serai plus là, le fouet, l'épée ou le sceptre à la main, pour dire : « Je veux! » il se peut qu'on heurte mes désirs, qu'on brise ma volonté, qu'on détruise ce que j'aurai fait; mais, moi vivant, moi ordonnant, moi régnant, tout s'inclinera, tout se courbera, tout pliera sous ma volonté!

ANNE.

Même?...

LE ROI.

Même mes ministres! même ma mère! même le destin!

ANNE.

Oh! Louis, Louis, qui vous a fait ainsi?

LE ROI.

La connaissance de la vérité, madame ! de la vérité, que l'on écarte des rois avec tant de soin, que j'ai appelée à moi, et sur laquelle je m'appuie.

ANNE, tendrement.

Louis !

LE ROI.

Ma mère, peut-être, au lieu d'une grande douleur, une grande joie vous est-elle réservée ! Entrez dans cette chambre. Tout à l'heure ma cour se rendra ici pour apprendre la nouvelle de mon mariage et le nom de la femme dont j'ai fait choix ; vous viendrez prendre votre place à ma droite ; M. de Mazarin prendra la sienne à ma gauche, et, je vous le dis, à l'annonce de ce mariage, au nom de celle qu'il épouse, vous bénirez votre fils au lieu de le maudire !... Allez, ma mère ! J'attends mademoiselle de Mancini, et vous ne devez pas vous trouver ici avec elle.

ANNE.

Mademoiselle de Mancini ?

LE ROI.

Oui, ma mère.

ANNE.

Faisons jusqu'au bout ce que vous désirez ; mais...

LE ROI.

Pas de menaces, madame.... Votre main...

(Le roi baise la main de sa mère, qui entre dans la chambre.)

SCÈNE XIV.

LE ROI, seul.

Allons, mon cœur, trempe-toi comme l'acier! épure-toi comme le diamant!

SCÈNE XV.

LE ROI, MARIE, introduite par Molière.

MOLIÈRE.

Entrez, mademoiselle; le roi vous attend.

MARIE.

Sire! sire! que me dit mon oncle? c'est impossible, n'est-ce pas?

LE ROI.

Que vous dit-il, Marie?

MARIE.

Il me dit que je quitte la cour aujourd'hui même; que je pars avec ma sœur Hortense; qu'il faut que je m'ensevelisse au fond de la Saintonge!

LE ROI.

Hélas! Marie!

MARIE.

Oh! sire, que m'aviez-vous donc annoncé! que m'aviez-vous donc promis? Quel était cet avenir que vous aviez ouvert à mes yeux? Qu'est devenu ce splendide chemin dans lequel vous m'avez fait faire quelques pas côte à côte avec vous, et à votre bras appuyée? Où est ce but éblouissant que vous m'avez montré? Pourquoi faire voir le ciel entr'ouvert à une pauvre mortelle? pourquoi l'appeler votre amie, votre amante, votre reine, pour la découronner ensuite de la seule couronne qu'elle ambitionnât, de celle de votre amour?

LE ROI.

Hélas! oui, Marie, vous venez de faire le roman de votre vie, et c'est bien cela que, moi aussi, j'avais rêvé! Mais, que voulez-vous! tout roman a sa fin, tout rêve a son réveil: ce que nous avions espéré hier est impossible aujourd'hui.

MARIE.

Impossible! Et c'est un cœur aimant, un cœur royal qui dit ce mot! mais, pour arriver à vous, sire, pour accomplir ce but que vous m'aviez proposé, à moi qui ne suis qu'une femme, qui n'ai ni pouvoir, ni richesse, ni majesté, rien ne serait impossible. Oh! rien, je vous le jure, non, rien!... Ce qui était possible hier ne l'est plus aujourd'hui! Que s'est-il donc passé? Entre cet orage si doux et si charmant de la forêt, pendant lequel vous me

disiez que vous m'aimiez, et ce calme si plein pour moi de foudres et d'éclairs où vous me dites que vous ne m'aimez plus, quel obstacle insurmontable s'est donc élevé ?

LE ROI.

Quel obstacle s'est élevé, Marie ? je vais vous le dire... Un souffle a passé sur le miroir de notre amour, et l'a terni ; une pierre a été jetée dans le lac limpide où nous cherchions cette belle perle qu'on appelle le bonheur, et l'a troublé ! Oh ! pour un cœur virginal, pour un amour entièrement à moi, Marie, Dieu m'est témoin que j'eusse tout combattu, et qu'avec l'aide de Dieu et de la flamme divine qui est en moi, j'eusse triomphé de tout !

MARIE.

Mais cette flamme divine, est-elle donc éteinte ?

LE ROI.

Hélas ! vous-même avez soufflé dessus, Marie !

MARIE.

Oh ! je ne comprends pas.

LE ROI.

Rappelez-vous, dans tous ses détails, la nuit qui vient de s'écouler ; repassez-en un à un tous les incidents dans votre mémoire. Où étiez-vous un peu après minuit ? Pour qui s'ouvrait cette fenêtre de votre chambre qui donne sur la cour de l'orangerie ? Qui attendiez-vous à

cette fenêtre? qui s'en est approché? qui a causé un quart d'heure avec vous? à qui avez-vous remis ses lettres? à qui avez-vous redemandé les vôtres?

MARIE.

Oh! mon Dieu!...

LE ROI.

A M. de Guiche, n'est-ce pas?

MARIE.

Malheureuse!... Oui, je ne le nie pas, à M. de Guiche.

LE ROI.

Non, Marie, non, vous vous trompez; ce n'est pas à M. de Guiche, c'est à moi-même... A moi! à moi! Ah! vous souffrez, dites-vous? Souffrez, souffrez, Marie, et vous n'arriverez jamais à souffrir ce que j'ai souffert!

MARIE.

Mais, si c'était vous, sire, vous avez dû entendre, vous avez entendu tout ce que j'ai dit; alors, vous savez que rien de flétrissant pour mon honneur n'est sorti de ma bouche. Pauvre, isolée, abandonnée depuis mon enfance, pour mes sœurs, plus âgées et plus belles que moi, j'attendais mon tour d'entrer dans la vie, demandant, comme fait la fleur, de l'air et du soleil; je me suis tournée à la voix de M. de Guiche du côté de l'amour; je l'ai aimé... ou j'ai cru l'aimer, c'est vrai; mais celui pour qui je rompais avec M. de Guiche, celui que j'aimais

véritablement, — et de cet amour-là j'en suis sûre, car il est sacré de mes larmes! — celui que j'aimais véritablement, c'est vous, sire! c'est vous seul! celui que j'aimerai toujours, c'est vous! Qu'y a-t-il donc de changé dans le ciel de notre amour, parce qu'un nuage y a passé cette nuit qui à l'aurore était emporté par le vent?

LE ROI.

Oui, Marie; mais ce nuage a été signalé, vu, reconnu par d'autres que moi; ce nuage ferait une tache au soleil de la royauté. César répudiait sa femme sur un soupçon, car la femme de César ne devait pas même être soupçonnée!

MARIE.

Oh! oui, mais César n'aimait point sa femme, et vous m'aimez; César ne pleurait pas en la quittant, et vous pleurez, vous! (Elle lui arrache la main dont il couvrait son visage.) Voyez plutôt!

LE ROI.

Oh! Marie! Marie!

MARIE.

Vous êtes roi, vous pleurez, et je pars! oh!...

LE ROI.

Marie, voici vos lettres que vous avez redemandées à M. de Guiche.

MARIE.

C'est bien... Tout est fini, sire! mais, avant de vous quitter pour toujours...

LE ROI.

Pour toujours, oui !

MARIE.

Laissez-moi vous dire une chose... Vous me sacrifiez, non pas à votre jalousie : oh ! vous savez bien, sire, que cet amour pour M. de Guiche n'était, de ma part, qu'un rêve d'enfant ; seulement, ce rêve vous sert de prétexte ! Vous me sacrifiez, non pas à votre jalousie, mais à cette cruelle divinité des rois qu'on appelle la raison d'État... Vous me repoussez hors de votre cœur, non point parce que j'en aime un autre, vous savez bien que c'est vous seul que j'aime, mais parce que je ne suis ni sœur ni fille de roi !

LE ROI.

Marie !

MARIE.

Oh ! écoutez-moi ! ce sont mes dernières paroles, c'est mon testament d'amour... Vous avez donc cru devoir agir ainsi, et ne vous êtes pas inquiété du mal que vous faisiez à une pauvre âme qui ne vous a jamais fait de mal, à vous... Eh bien, par cette résolution que vous prenez, vous outragez, sire, une autre divinité non moins puissante, mais, à coup sûr, plus immuable que la raison d'État : c'est la raison humaine, celle qui dit à tout cœur : « Cherche un cœur, et réunis-toi à qui t'aime ! » Eh bien, sire, ce cœur que l'homme avait cherché sans consulter le roi, ce cœur qu'il avait trouvé, c'était le mien...

LE ROI.

Marie !...

MARIE.

Oh ! je n'ai plus que quelques mots à dire, et je vous quitte, je pars, j'obéis ! mais, en vous obéissant, je vous laisse à une femme que vous n'avez jamais vue, que vous n'aimez pas ! à qui vous demanderez de l'amour, et qui ne vous offrira que de la soumission ! Alors... alors, la pauvre Marie, qui vous eût tant aimé, et qui eût été si heureuse de vous aimer, vous manquera... Vous regarderez autour de vous : elle n'y sera plus... Alors, ce bonheur que vous refusera votre femme... je me trompe : votre reine ! vous le chercherez dans d'autres amours : vous éparpillerez votre cœur sur vingt maîtresses. Que leur demanderez-vous, à ces maîtresses, que vous quitterez les unes après les autres ? Marie ! Marie ! toujours Marie !... Mais Marie ne sera plus là... Marie sera loin... Marie sera perdue... Marie sera morte ou folle !... Adieu, sire ! soyez heureux, maintenant, si Dieu le permet.

(Au moment de sortir, elle s'arrête et jette un dernier regard sur le roi, qui a fait, comme malgré lui, un pas vers elle ; mais, en voyant le roi détourner aussitôt les yeux, elle s'élance hors de l'appartement avec un geste de désespoir.)

SCÈNE XVI.

LE ROI, MOLIÈRE.

Le roi tombe sur un fauteuil, et reste la tête appuyée dans ses deux mains; Molière entre et demeure debout devant le roi. Moment de silence où l'on n'entend plus que la respiration oppressée du roi; peu à peu, il relève et secoue la tête, puis aperçoit Molière.

LE ROI.

Que faisiez-vous là, monsieur?

MOLIÈRE.

Sire, j'assistais au plus sublime spectacle qu'il soit permis au poëte de contempler : à la lutte de l'homme contre les passions humaines !

LE ROI.

Vous vous trompez, monsieur; ce n'est pas l'homme que vous contempliez; c'est le roi. L'homme eût cédé à ses passions, le roi les a vaincues ! Tenez, voyez, regardez-moi ! (Il sourit douloureusement.) La volonté peut ce qu'elle veut. Je veux oublier. Ce qui est passé n'existe pas... Marie de Mancini ! que voulez-vous dire, monsieur? Je n'ai jamais connu de femme de ce nom-là ! celle qui sort de cette chambre est à cent lieues d'ici déjà... ou plutôt n'y est pas entrée !... Bon ! nous sommes à la fin de notre comédie, monsieur Molière ! Comme je vous disais ce matin, la péripétie est accomplie; reste le dénoûment. Voyons, qu'ai-je encore à faire, et à quelle

scène en suis-je?... Ah! je me souviens... Monsieur Molière, il doit y avoir un *en cas* tout préparé dans cette armoire; dressez-le sur cette petite table.

MOLIÈRE.

Je suis donc toujours valet de chambre de Votre Majesté?

LE ROI.

Oui, pour un instant encore... Mettez deux couverts : j'ai un convive... Sur l'assiette de ce convive, placez ce papier.

MOLIÈRE.

Sire!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES GEORGETTE, un plat de fruits dans les mains.

LE ROI.

Qui entre? Ah! c'est Georgette!

GEORGETTE.

Bon! cela tombe bien! Mon père m'a dit : «Va cueillir les plus beaux fruits du verger, petite, et porte-les au roi pour son déjeuner.» J'arrive juste comme le roi va se mettre à table.

LE ROI.

Oh! toi, tu arrives toujours bien, Georgette!

GEORGETTE.

Le roi est-il content de sa nuit?

LE ROI.

Oui, Georgette.

GEORGETTE.

Les choses se sont-elles passées comme le roi le désirait?

LE ROI.

On ne peut mieux.

GEORGETTE.

Et le roi a su tout ce qu'il désirait savoir?

LE ROI.

Tout... et même davantage!

MOLIÈRE.

Sire, la table est prête.

LE ROI.

C'est bien. Asseyez-vous là, monsieur Molière.

MOLIÈRE.

Moi? là, à cette table?

LE ROI.

A cette table, oui.

MOLIÈRE.

Mon devoir est d'obéir... Mais Sa Majesté...

LE ROI.

Moi, je m'assieds ici.

MOLIÈRE, prenant le papier sur son assiette.

Sire...

LE ROI.

Lisez ce papier, monsieur Molière. N'était-il pas pour mon convive?

MOLIÈRE.

Le privilége que je sollicitais de Sa Majesté! ce privilége m'est accordé?

LE ROI.

Oui, mais à une condition.

MOLIÈRE.

Laquelle?

LE ROI.

Vous engagerez dans votre troupe une jeune comédienne que je vous recommande.

MOLIÈRE.

Et où est-elle, sire?

LE ROI.

La voici.

MOLIÈRE.

Georgette?

GEORGETTE.

Oui, moi, monsieur Molière; et vous verrez comme je

travaillerai bien ! vous verrez comme j'aurai du talent !... Merci, sire, merci !... Oh ! quel bonheur ! quel bonheur !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, POQUELIN.

POQUELIN, se présentant par la porte à laquelle Molière tourne le dos, et cherchant dans ses poches.

Sire !... excusez-moi, sire...

MOLIÈRE.

Bon ! mon père !... j'avais prévenu Votre Majesté.

LE ROI.

Ah ! vous voilà, monsieur Poquelin, que désirez-vous ?

POQUELIN.

Sire, je vais vous demander d'abord si, dans le placet que j'ai eu l'honneur de remettre à Votre Majesté, il ne se serait pas glissé...

LE ROI.

Oui, un papier, n'est-ce pas ? un papier sur lequel est un bon à payer de vingt mille livres, signé *Mazarin?*

POQUELIN.

C'est justement cela, sire ! Je croyais l'avoir perdu... Depuis hier, je le cherche de tous les côtés ; je retourne toutes mes poches, je...

LE ROI.

Tenez, monsieur Poquelin, dans ce portefeuille, là-bas, sur cette console...

POQUELIN.

Merci, sire... Maintenant, il me reste à supplier Votre Majesté de faire droit à ma requête, et de m'accorder la lettre de cachet sollicitée par moi pour faire emprisonner mon coquin de fils, qui... que... (Il s'arrête stupéfait en reconnaissant Molière.) Mon fils à la table du roi !

LE ROI.

Monsieur Molière, vous offrirai-je une aile de cette perdrix ?

POQUELIN.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE ROI.

Monsieur Poquelin, introduisez toutes les personnes qui attendent dans les antichambres.

MOLIÈRE, voulant se lever.

Sire...

LE ROI.

Non, restez !

POQUELIN, ouvrant les portes du fond.

Entrez, messieurs ! entrez, messieurs ! entrez, messieurs !

LE ROI.

Georgette, ouvre cette porte, et va dire, de ma part, à la reine Anne, qui te faisait si grand'peur, qu'elle peut venir.

(Georgette obéit.)

SCÈNE XIX.

TOUS LES PERSONNAGES DE LA PIÈCE, moins GUÉNAUD. Étonnement des courtisans, chuchotements.

DANGEAU.

Eh bien, il paraît que je ne me trompais pas, et que l'agent secret était bien M. Molière!

MONTGLAT.

Vous êtes témoins que j'ai refusé de vous le nommer; mais, puisque le roi le découvre lui-même...

VILLEQUIER.

Mais je croyais qu'il déjeunait ce matin avec vous?

MONTGLAT.

Il me l'avait promis; mais il m'a fait dire, il y a un quart d'heure, qu'il lui était impossible de tenir sa promesse, attendu qu'il déjeunait avec le roi.

LE ROI.

Messieurs, vous me voyez partageant mon *en cas* avec

M. Molière, que Bontemps, mon valet de chambre, ne trouvait pas d'assez bonne maison pour faire mon lit.

MONTGLAT.

Sire, Sa Majesté Louis XIII a rendu un édit déclarant que l'état de comédien ne pouvait être imputé à blâme.

LE ROI.

Et j'applique cet édit, comme vous voyez, monsieur.

(Il se lève; Molière se lève aussi, emportant la table toute servie; Montglat, Vauquier, Dangeau s'élancent pour l'aider en disant : « Monsieur Molière ! Monsieur Molière! »)

LE ROI.

Un valet de chambre n'a pas voulu faire mon lit avec un comédien, et voilà des ducs et pairs qui aident ce comédien à desservir ma table!... O Molière! Molière! pourquoi donc veux-tu quitter la cour?

LE DUC DE GRAMMONT.

Le roi nous avait-il fait venir seulement pour assister à son déjeuner?

LE ROI.

Non, monsieur le duc; non, messieurs... Le roi vous a fait venir pour vous annoncer que, par les bons soins de sa mère Anne d'Autriche, envers laquelle il gardera une reconnaissance éternelle, et par les habiles négociations de M. le cardinal de Mazarin, avec lequel il ne sera jamais ni assez riche, ni assez puissant pour s'acquitter, il épouse l'infante d'Espagne, Marie-Thérèse.

TOUS.

Oh ! sire!... Sa Majesté!... L'infante !

ANNE.

Mon roi !

LE ROI.

Dites mon fils, madame.

MAZARIN, passant un papier au roi.

Tenez, sire.

LE ROI, à demi-voix.

Merci, mon père ! (Haut.) Et voici la procuration que je donne à M. le cardinal de Mazarin afin de me représenter et de représenter la France aux conférences qui vont avoir lieu à l'île des Faisans, pour conclure mon mariage avec l'infante, et la paix avec l'Espagne. (Il va à une table et signe.) Louis, roi.

MONTGLAT, à demi-voix, se penchant vers Molière.

Roi!... grâce à vous, monsieur Molière.

DANGEAU, écrivant sur ses tablettes.

« L'agent secret du roi était M. Molière. »

MOLIÈRE, à lui-même, souriant.

Voilà pourtant comme on écrit l'histoire !

FIN.

Paris. — Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

